PUBLICATION DE LA SOCIÉTÉ DE S^T-VICTOR.

ESSAIS

DE

34

MONTAIGNE

APPROBATION.

NOUS, MARIE-JOSEPH-FRANÇOIS-VICTOR MONYER DE PRILLY, par la miséricorde divine et la grâce du Saint-Siége apostolique, évêque de Châlons,

La SOCIÉTÉ DE SAINT-VICTOR ayant soumis à notre approbation un ouvrage intitulé : *Essais de Montaigne*, édition épurée, avec une notice et des annotations, par M. l'abbé Musart, chanoine, nous avons fait examiner ce grand travail, et sur le rapport qui nous en a été fait, nous croyons que cette édition, dégagée de tout ce qui blessait les mœurs et offensait la foi ayant été convenablement écarté, ce livre peut offrir aujourd'hui une lecture utile, agréable et sans danger.

Donné à Châlons, le 17 septembre 1847.

† M.-J.-F.-V., ÉVÊQUE DE CHALONS.

Par ordonnance de Monseigneur,

LEYDIER, CHANOINE-SECRÉTAIRE.

ESSAIS

DE

MONTAIGNE

ÉDITION ÉPURÉE

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE

PAR M. L'ABBÉ MUSART.



PÉRISSE FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

PARIS
NOUVELLE MAISON
RUE DU PETIT-BOURBON, 18,
ANGLE DE LA PLACE S.-SULPICE.

LYON
ANCIENNE MAISON
GRANDE RUE MERCIÈRE, 33,
EN FACE L'ALLÉE MARCHANDE.

PLANCY, — SOCIÉTÉ DE St-VICTOR POUR LA PROPAGATION DES BONS LIVRES.

1847

PROPRIÉTÉ.

ÉPERNAY. — IMP. NOEL-BOUCART.

NOTICE

SUR

MICHEL DE MONTAIGNE.

Michel, seigneur de Montaigne, naquit le 28 février 1533, au château de Montaigne en Périgord, de Pierre Eyquem, seigneur de Montaigne. Son père, dont il était le troisième enfant, apporta à son éducation un soin particulier, et l'environna, dès sa plus tendre enfance, des chefs-d'œuvre des anciens. Ce fut à leur école que Montaigne prit ce goût exquis et ce style énergique et franc, dont il n'aurait trouvé aucun modèle autour de lui. Il fut confié, avant le développement de la parole, à un maître, allemand de nation, très-versé dans la langue latine, mais ignorant entièrement le français. Ce maître, qui en avait deux autres en sous-ordre, portait continuellement le jeune Montaigne entre ses bras, et ne lui parlait qu'en latin. Quant au reste de la maison, c'était une règle inviolable, que le père, la mère et les domestiques ne s'exprimeraient en sa présence

qu'en autant de mots latins que chacun en avait appris pour *jargonner* avec l'enfant. Aussi, dès l'âge de dix ans, Michel sut parfaitement la langue de Cicéron et de Virgile. *Nous nous latinisâmes tant*, dit-il lui-même, qu'il en *regorgea jusqu'à nos villages tout autour, où il y a encore et ont pris pied plusieurs appellations latines d'artisans et d'outils.*

Quant au grec, Montaigne l'étudia *par art*, mais sous forme *d'ébats et d'exercices : Nous pelotions nos déclinaisons*, dit-il, *à la manière de ceux qui, par certains jeux de tablier* (d'échiquier), *apprennent l'arithmétique et la géométrie.* On lui faisait aussi goûter la science et le devoir, sans forcer sa volonté, et on l'élevait avec tant de douceur, que, pour ne pas troubler son cerveau encore tendre, en l'arrachant trop brusquement au sommeil profond auquel les enfants sont sujets, son père le faisait éveiller au son d'un instrument.

Malgré le succès que tant de soins semblaient promettre, *ce bon père, craignant de faillir en chose qu'il avait tant à cœur*, finit par se ranger à la coutume, et envoya son fils, âgé d'un peu plus de six ans, au collége de Bordeaux, où le jeune élève passa d'emblée aux premières classes. Il y eut pour maître l'écossais Buchanam, un des meilleurs poètes latins modernes, et Marc-Antoine Muret, le premier de ces rhéteurs qu'on nommait *ciceroniens.*

Montaigne, tout en s'applaudissant d'avoir eu de tels

maîtres, avoue qu'en sortant de leur classe, à l'âge de treize ans, il n'en savait guère plus que ce qu'il avait appris par les soins et l'affection de *son bon père* : c'est toujours le nom qu'il lui donne.

Par obéissance, il consacra quelques années de sa jeunesse à l'étude du droit. Mais il venait de parcourir les champs fleuris de la littérature ancienne, et son esprit, ennemi de toute contrainte, ne put souffrir longtemps la sécheresse monotone du texte et des gloses. Il fut pourvu cependant d'une charge de conseiller au parlement de Bordeaux, vers 1554, et jouit comme magistrat de la plus haute estime. Au bout de quelques années, il renonça à des fonctions trop peu d'accord avec ses goûts : car il voulait vivre, *non selon les temps, selon les hommes, selon les affaires, mais selon lui* ; et désormais il s'appliqua, dans la retraite, à la littérature et à la philosophie.

Pendant sa courte magistrature, Montaigne s'était lié avec Pibrac, Paul de Foix et le chancelier de l'Hospital. Mais l'intimité qu'il y eut entre lui et Étienne de la Boétie, remplit plus particulièrement son cœur : ce sentiment se trouve exprimé en termes des plus touchants, dans plusieurs chapitres des Essais [1].

A trente-trois ans, Montaigne épousa Françoise de la

[1] Voir le chapitre XVII de la présente édition, et la lettre de Montaigne à son père, à la suite des Essais.

Chassaigne, fille d'un conseiller au parlement de Bordeaux. Sa femme, *qu'il aimait à la simple façon du vieil âge,* lui donna plusieurs enfants, desquels il ne lui resta que Léonore. Il aima cette fille avec la tendresse éclairée et la *sévère douceur* tant recommandée dans son livre.

C'est dans sa paisible retraite, au château de son père, qu'en 1572 il entreprit la composition des *Essais*, dont les deux premiers livres parurent en 1580. Il se mit ensuite à voyager, et visita la Suisse, l'Allemagne et l'Italie, espérant que des courses lontaines et les eaux minérales de ces diverses contrées apporteraient quelque soulagement à la maladie de la pierre dont il souffrait depuis longtemps déjà, et qui était héréditaire dans sa famille. La relation qu'il a faite de ce voyage et qu'on n'a imprimée que 180 ans après sa mort, est une suite de détails fastidieux, dans lesquels se rencontrent toutefois quelques morceaux dignes du grand écrivain.

A Rome, il obtint, par l'autorité du saint Père, des lettres de citoyen romain. Il était encore dans cette ville quand il fut élu maire de Bordeaux. Cette charge était la première de la province; mais notre philosophe, préférant aux honneurs le repos et la jouissance de soi-même, voulut d'abord la refuser; il fallut un ordre de Henri III, pour le contraindre à l'accepter. Il revint donc à Bordeaux, et par sa sagesse, il préserva cette cité des horreurs de la guerre civile. Pleins de vénération pour

lui, les Bordelais le continuèrent dans sa charge après deux années de gestion, et ne le virent ensuite s'éloigner d'eux qu'avec tous les regrets de la reconnaissance et de l'amour.

Au milieu des troubles de sa province, pendant lesquels il fut *peloté à toutes mains, aux uns gibelin, aux autres guelfe*, il composa une partie du troisième livre des *Essais*, dont il compléta l'impression à Paris, en 1588.

C'est pendant son séjour dans cette ville qu'il adopta, sous le nom de *sa fille d'alliance*, Marie de Gournay, qui avait conçu pour lui une très-grande estime, à la lecture de ses premiers *Essais*. Cette demoiselle conserva toute sa vie le titre dont l'avait honorée notre philosophe, et lui prouva une tendresse vraiment filiale, par le soin qu'elle mit à défendre ses écrits, dans une longue apologie, imprimée en tête de la plupart des éditions des *Essais*.

Montaigne passa ses dernières années tantôt à Paris dont il avait aimé, dès sa jeunesse, la vie facile et douce, tantôt dans sa maison de Montaigne, où il mourut le 13 septembre 1592, âgé de 59 ans, 7 mois et quelques jours.

Étienne Pasquier, qui fut son ami, raconte ainsi ses derniers moments : « Ne pensez pas que sa mort ait été autre que le général de ses écrits. Il mourut en sa maison de Montaigne, où lui tomba une esquinancie sur la langue, de façon qu'il demeura trois jours entiers plein

d'entendement, sans pouvoir parler ; au moyen de quoi il était contraint d'avoir recours à sa plume pour faire entendre ses volontés. Et comme il sentit sa fin approcher, il pria, par un petit bulletin, sa femme, de semoncer quelques gentilshommes siens voisins, afin de prendre congé d'eux. Arrivés qu'ils furent, il fit dire la messe dans sa chambre ; et comme le prêtre était sur l'élévation du *corpus Domini*, ce pauvre gentilhomme s'élança, au moins mal qu'il put, sur son lit, les mains jointes, et à ce dernier acte rendit son esprit à Dieu, ce qui fut un beau miroir de l'intérieur de son âme. »

Son corps fut transporté à Bordeaux et inhumé dans une église qui est maintenant celle du collége : sa veuve lui fit élever un monument, qu'un descendant de sa famille a rétabli en 1803.

AVERTISSEMENT

SUR CETTE ÉDITION DES ESSAIS.

Montaigne est un auteur qu'il n'est guère permis d'ignorer; mais c'est peut-être aussi un des plus dangereux à étudier pour la jeunesse. Les moins sévères conviennent que, dans son audacieux cynisme, il ne recule ni devant la plus obscène expression, ni devant les maximes les plus païennes. Que des esprits graves et mûris par des études sérieuses et par l'expérience de la vie, lisent les *Essais* avec quelque fruit; qu'ils y trouvent surtout la satisfaction d'une curiosité littéraire et philosophique, nous en conviendrons jusqu'à un certain point; mais que des intelligences à peine initiées aux grandes vérités sociales et religieuses puissent se lancer sans péril dans ce dédale d'opinions qui heurtent si souvent les règles de la morale et ne respectent pas davantage les dogmes les plus sacrés, nous nierons de toutes nos forces qu'il en soit ainsi. Dans cette conviction, nous avons pris le crible d'une main ferme, et séparant, sans pitié, l'ivraie du bon grain, nous avons obtenu un livre, que la plus chaste jeune fille, que le chrétien le plus scrupuleux, ouvriront sans danger pour leur foi et pour leur vertu.

Nous voulons ici nous exprimer avec une entière franchise, au risque de soulever contre nous de violentes clameurs. Autant que qui que ce soit, nous admirons dans Montaigne le

piquant, l'imprévu de l'expression, l'étonnante originalité de la pensée, cette fécondité inépuisable, qui lui fera redire vingt fois la même chose avec une verve toujours nouvelle. Eh bien! malgré ces incontestables qualités, nous affirmons que, sauf un petit nombre d'hommes obsédés par un imperturbable fétichisme, personne ne lira les *Essais* d'un bout à l'autre, sans ressentir un profond ennui, sans tourner rapidement les nombreux feuillets de chapitres interminables. C'est que, avec la meilleure volonté du monde, l'esprit ne peut longtemps supporter ces fréquentes répétitions, ces exemples plus ou moins bien appliqués, ces citations sans fin, et surtout ce désordre de composition, dont Montaigne se faisait un mérite, et qui n'en est pas moins un véritable défaut.

D'où vient donc l'immense réputation de cet auteur? On verra dans un instant ce qu'en pensaient les bons esprits de notre grande époque littéraire. Quant à l'engoûment des philosophes du siècle dernier et de nos contemporains, leurs héritiers, le secret en est facile à trouver. Pour eux, les *Essais* sont un arsenal où se trouvent à peu près toutes les armes qu'ils désirent tourner contre la religion et la morale; armes d'autant plus dangereuses, qu'elles sont comme enveloppées sous le manteau de la philosophie antique. En effet, Montaigne confond, dans un pêle-mêle universel, la doctrine de Socrate, de Plutarque, de Sénèque, avec la doctrine de Jésus-Christ. Il trouve, dans chaque forme du polythéisme, presque autant de vérité que dans la religion chrétienne; ou plutôt, cette dernière est pour lui comme non avenue, et ses déductions sont purement païennes.

Et cependant, on peut croire que ses plus intimes convictions étaient catholiques : ce phénomène singulier n'est pas inexplicable. Enseveli, pour ainsi dire, dans l'étude des philosophes anciens, Montaigne n'est plus de son siècle; il écrit comme un ardent disciple de Socrate, de Platon, de Sénèque

et de Plutarque : sorti de *sa librairie*, il redevient enfant du Christianisme. Entendez-le, au reste, expliquer lui-même les contradictions de sa philosophie : « Il faut accommoder mon » histoire à l'heure : Je pourrai tantôt changer, non de for- » tune seulement, mais aussi d'intention. C'est un contrôle » de divers et muables accidents et d'imaginations irrésolues, » et, quand il y écheoit, contraires; soit que je sois autre » moi-même, sois que je saisisse les sujets par autres cir- » constances ou considérations : tant y a, que je me con- » tredis bien à l'aventure; mais la vérité, je ne la contredis » point. Mon âme est toujours en apprentissage et en épreuve. » Et ailleurs : « Maintes fois, comme il m'advient de faire vo- » lontiers, ayant pris, pour exercice et pour ébat, à main- » tenir une contraire opinion à la mienne, mon esprit, s'ap- » pliquant et tournant de ce côté-là, m'y attache si bien, que » je ne trouve plus la raison de mon premier avis et m'en dé- » parts. Je m'entraîne quasi où je penche, comment que ce » soit, et m'emporte de mon poids. »

Voulez-vous l'expression précise de sa croyance? écoutez : « O Dieu! quelle obligation n'avons-nous pas à la bénignité » de notre souverain créateur, pour avoir déniaisé notre » créance et l'avoir logée sur l'éternelle base de sa sainte pa- » role!... Ainsi me suis-je, par la grâce de Dieu, conservé » entier, sans agitation et trouble de conscience, aux an- » ciennes créances de notre religion, au travers de tant de » sectes et de divisions que notre siècle a produites... Tout au » commencement de mes fièvres et maladies qui m'atterrent, » entier encore et voisin de la santé, je me réconcilie à Dieu » par les derniers offices chrétiens, et m'en trouve plus libre » et déchargé, me semblant en avoir d'autant meilleure rai- » son de la maladie. »

Maintenant, aux louanges exagérées des panégyristes de Montaigne, à ceux qui vantent sans réserve sa dangereuse

philosophie, nous opposerons seulement le témoignage de trois philosophes chrétiens du grand siècle, Malebranche, Pascal et Nicole. Ces autorités ne sont pas sans *quelque valeur*; et nous pouvons jurer sur la parole de tels maîtres.

« C'est la beauté, la vivacité et l'étendue de l'imagination qui font passer pour bel esprit. Le commun des hommes estime le brillant et non pas le solide, parce qu'on aime davantage ce qui touche les sens que ce qui intéresse la raison. Ainsi, en prenant beauté d'imagination pour beauté d'esprit, Montaigne avait l'esprit beau, et même extraordinaire. Ses idées sont fausses, mais belles; ses expressions irrégulières ou hardies, mais agréables; ses discours mal raisonnés, mais bien imaginés. On voit dans tout son livre un contraste d'original qui plait infiniment. Il a enfin ce qu'il est nécessaire d'avoir pour imposer. Je pense avoir assez montré que ce n'est point en convainquant la raison qu'il se fait admirer de tant de gens, mais en tournant l'esprit à son avantage, par la vivacité toujours victorieuse de son imagination dominante. » (Malebranche, *Rech. de la Vérité*, liv. II, part. III, ch. 3.)

« Les défauts de Montaigne sont grands. Il est plein de mots sales et déshonnêtes. Cela ne vaut rien. Ses sentiments sur l'homicide volontaire et sur la mort sont horribles. Il inspire une nonchalance du salut, sans crainte et sans repentir. Son livre n'étant point fait pour porter à la piété, il n'y était pas obligé; mais on est toujours obligé de n'en pas détourner. Quoi qu'on puisse dire pour excuser ses sentiments trop libres sur plusieurs choses, on ne saurait excuser en aucune sorte ses sentiments tout païens sur la mort; car il faut renoncer à toute piété, si on ne veut au moins mourir chrétiennement : or, il ne pense qu'à mourir lâchement et mollement par tout son livre. » (Pascal, *Pensées*, ch. XXVII, n° 40).

« Montaigne est un homme qui, après avoir promené son esprit par toutes les choses du monde, pour juger ce qu'il y

a en elles de bien et de mal, a eu assez de lumières pour en reconnaître la sottise et la vanité. Il a très-bien découvert le néant de la grandeur et l'inutilité des sciences : mais comme il ne connaissait guère d'autre vie que celle-ci, il a conclu qu'il n'y avait donc rien à faire, qu'à tâcher de passer agréablement le petit espace qui nous est donné... Il représente très-naïvement dans son livre les mouvements naturels de l'esprit humain, ses différentes agitations, ses démarches pleines de tiédeur, et la fin brutale où il se réduit, après avoir bien tourné de tous côtés. Dans ce misérable état, l'âme ne s'attache point aux plaisirs par l'estime qu'elle en fait, mais par le mépris et le dégoût qu'elle a de toutes les autres choses. C'est une espèce de désespoir qui l'y porte, et ce n'est pas tant pour en jouir, que pour y noyer ses déplaisirs et ses tristesses. » (Nicole, *Essais de Morale*, tom. VI, art. 29.)

Après avoir entendu ces trois graves auteurs, que chacun juge s'il était possible d'offrir les *Essais* complets aux lecteurs chrétiens.

M.

ESSAIS

DE

MONTAIGNE.

L'AUTEUR AU LECTEUR.

C'est ici un livre de bonne foi, lecteur. Il t'avertit dès l'entrée que je ne m'y suis proposé aucune fin que domestique et privée ; je n'y ai eu nulle considération de ton service ni de ma gloire ; mes forces ne sont pas capables d'un tel dessein. Je l'ai voué à la commodité particulière de mes parents et amis, à ce que m'ayant perdu (ce qu'ils ont à faire bientôt), ils y puissent retrouver quelques traits de mes conditions et humeurs, et que par ce moyen ils nourrissent plus entière et plus vive la connaissance qu'ils ont eue de moi. Si c'eût été pour rechercher la faveur du monde, je me fusse paré de beautés empruntées ; je veux qu'on m'y voie en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans étude et artifice, car c'est moi que je peins. Mes défauts s'y liront au vif, mes imperfections et ma forme naïve, autant que la révérence publique me l'a permis. Que si j'eusse été parmi ces nations qu'on dit vivre encore sous la

douce liberté des premières lois de nature, je t'assure que je m'y fusse très-volontiers peint tout entier. Ainsi, lecteur, je suis moi-même la matière de mon livre; ce n'est pas raison que tu emploies ton loisir en un sujet si frivole et si vain; adieu donc.

De Montaigne, ce 12 juin 1580.

CHAPITRE PREMIER.

PAR DIVERS MOYENS ON ARRIVE A PAREILLE FIN.

La plus commune façon d'amollir les cœurs de ceux qu'on a offensés, lorsque, ayant la vengeance en main ils nous tiennent à leur merci, c'est de les émouvoir par soumission à commisération et à pitié; toutefois, la braverie, la constance et la résolution, moyens tout contraires, ont quelquefois servi à ce même effet.

Édouard, prince de Galles, celui qui régenta si longtemps notre Guienne, personnage duquel les conditions et la fortune ont beaucoup de notables parties de grandeur, ayant été bien fort offensé par les Limousins et prenant leur ville par force, ne put être arrêté par les cris du peuple et des femmes et enfants abandonnés à la boucherie, lui criant merci et se jetant à ses pieds; jusqu'à ce que, passant toujours outre dans la ville, il aperçut trois gentilshommes français, qui, d'une hardiesse incroyable, soutenaient seuls l'effort de son armée victorieuse. La considération et le respect d'une si notable vertu rebroussa premièrement la pointe de sa

colère ; et il commença par ces trois à faire miséricorde à tous les autres habitants de la ville.

Scanderberg, prince de l'Épire, suivant un soldat des siens pour le tuer, ce soldat, ayant essayé, par toute espèce d'humilités et de supplications, de l'apaiser, se résolut, à toute extrémité, de l'attendre l'épée au poing ; cette sienne résolution arrêta sur bout la furie de son maître, qui, pour lui avoir vu prendre un si honorable parti, le reçut en grâce. Cet exemple pourra souffrir autre interprétation de ceux qui n'auront lu la prodigieuse force et vaillance de ce prince-là.

L'empereur Conrad troisième, ayant assiégé Guelphe, duc de Bavière, ne voulut condescendre à plus douces conditions, quelques viles et lâches satisfactions qu'on lui offrît, que de permettre seulement aux gentilsfemmes [1] qui étaient assiégées avec le Duc, de sortir, leur honneur sauf, à pied, avec ce qu'elles pourraient emportersur elles. Et elles, d'un cœur magnanime, s'avisèrent de charger sur leurs épaules leurs maris, leurs enfants et le Duc même. L'Empereur prit si grand plaisir à voir la gentillesse de leur courage, qu'il en pleura d'aise et amortit toute cette aigreur d'inimitié mortelle et capitale qu'il avait portée à ce duc ; et dès-lors en avant traita humainement lui et les siens.

L'un et l'autre de ces deux moyens m'emporterait aisément ; car j'ai une merveilleuse lâcheté vers la miséricorde et mansuétude. Tant y a qu'à mon avis je serais pour me rendre plus naturellement à la compassion qu'à l'estimation. Si est la pitié passion vicieuse aux stoïques ;

[1] Aux femmes de gentilshommes.

ils veulent qu'on secoure les affligés, mais non pas qu'on fléchisse et compatisse avec eux. Or, ces exemples me semblent plus à propos, d'autant qu'on voit ces âmes, assaillies et essayées par ces deux moyens, en soutenir l'un sans s'ébranler et courber sous l'autre. Il se peut dire que, de rompre son cœur à la commisération, c'est l'effet de la facilité, débonnaireté et mollesse, d'où il advient que les natures plus faibles, comme celles des femmes, des enfants et du vulgaire, y sont plus sujettes; mais ayant eu à dédain les larmes et les pleurs, de se rendre à la seule révérence de la sainte image de la vertu, que c'est l'effet d'une âme forte et imployable, ayant en affection et en honneur une vigueur mâle et obstinée.

Toutefois, aux âmes moins généreuses, l'étonnement et l'admiration peuvent faire naître un pareil effet; témoin le peuple thébain, lequel, ayant mis en justice d'accusation capitale ses capitaines, pour avoir continué leur charge outre le temps qui leur avait été prescrit et préordonné, absolut à toute peine [1] Pélopidas qui pliait sous le faix de pareilles objections et n'employait à se garantir que requêtes et supplications; et au contraire Épaminondas, qui vint à raconter magnifiquement les choses par lui faites et à les reprocher au peuple d'une façon fière et arrogante, il n'eut pas le cœur de prendre seulement les balottes [2] en main; et se départit l'assemblée, louant grandement la hautesse du courage de ce personnage.

[1] Avec beaucoup de peine.

[2] Petites balles ou bulletins employés pour aller aux voix dans les jugements ou les élections.

Dionysius le vieux, après des longueurs et des difficultés extrêmes, ayant pris la ville de Regge, et en icelle le capitaine Phyton, grand homme de bien, qui l'avait si obstinément défendue, voulut en tirer un tragique exemple de vengeance. Il lui dit premièrement comme le jour avant il avait fait noyer son fils et tous ceux de sa parenté ; à quoi Phyton répondit seulement : « Qu'ils en étaient d'un jour plus heureux que lui. » Après, il le fit dépouiller et saisir à des bourreaux, et le traîner par la ville en le fouettant très-ignominieusement et cruellement, et en outre le chargeant de felonnes paroles et contumélieuses. Mais il eut le courage toujours constant, sans se perdre, et, d'un visage ferme, allait au contraire ramentevant[1] à haute voix l'honorable et glorieuse cause de sa mort, pour n'avoir voulu rendre son pays entre les mains d'un tyran, le menaçant d'une nouvelle punition des dieux. Dionysius, lisant dans les yeux de la commune de son armée, que, au lieu de s'animer des bravades de cet ennemi vaincu, au mépris de leur chef et de son triomphe, elle allait s'amollissant par l'étonnement d'une si rare vertu et marchandait de se mutiner et même d'arracher Phyton d'entre les mains de ses sergents, fit cesser ce martyre, et à cachettes l'envoya noyer en la mer.

Certes, c'est un sujet merveilleusement vain, divers et ondoyant, que l'homme ; il est malaisé d'y fonder jugement constant et uniforme. Voilà Pompéius qui pardonna à toute la ville des Mamertins, contre laquelle il était fort animé, en considération de la vertu et magnanimité du

[1] Rappelant.

citoyen Zénon, qui se chargeait seul de la faute publique et ne requérait autre grâce que d'en porter seul la peine; et l'hôte de Sylla ayant usé, en la ville de Péruse, de semblable vertu, n'y gagna rien, ni pour soi ni pour les autres.

Et, directement contre mes premiers exemples, le plus hardi des hommes et si gracieux aux vaincus, Alexandre, forçant, après beaucoup de grandes difficultés, la ville de Gaza, rencontra Bétis qui y commandait, de la valeur duquel il avait pendant ce siége senti des preuves merveilleuses, lors seul, abandonné des siens, ses armes dépecées, tout couvert de sang et de plaies, combattant encore au milieu des Macédoniens qui le chamaillaient de toutes parts; et lui dit, tout piqué d'une si chère victoire (car, entre autres dommages, il avait reçu deux fraîches blessures sur sa personne): « Tu ne mourras pas comme tu as voulu, Bétis; fais état qu'il te faut souffrir toutes les sortes de tourments qui se pourront inventer contre un captif. » L'autre, d'une mine non seulement assurée, mais rogue et altière, se tint sans mot dire à ces menaces. Lors, Alexandre, voyant son fier et obstiné silence: « A-t-il fléchi un genou? Lui est-il échappé quelque voix suppliante? Vraiment, je vaincrai ce silence, et si je n'en puis arracher parole, j'en arracherai au moins du gémissement. » Et, tournant sa colère en rage, commanda qu'on lui perçât les talons, et le fit ainsi traîner tout vif, déchirer et démembrer au cul d'une charrette. Serait-ce que la force de courage lui fût si naturelle et commune, que, pour ne l'admirer point, il la respectât moins? ou qu'il l'estimât si proprement sienne, qu'en cette hauteur il ne pût souffrir de la voir

en un autre, sans le dépit d'une passion envieuse? ou que l'impétuosité naturelle de sa colère fût incapable d'opposition? De vrai, si elle eût reçu bride, il est à croire que, en la prise et désolation de la ville de Thèbes, elle l'eût reçue, à voir cruellement mettre au fil de l'épée tant de vaillants hommes perdus et n'ayant plus moyen de défense publique; car il en fut tué bien six mille, desquels nul ne fut vu ni fuyant, ni demandant merci; au rebours, cherchant, qui çà, qui là, par les rues, à affronter les ennemis victorieux, les provoquant à les faire mourir d'une mort honorable. Nul ne fut vu ni abattu de blessures, qui n'essayât en son dernier soupir de se venger encore, et atout[1] les armes du désespoir, consoler sa mort en la mort de quelque ennemi. Si ne trouva l'affliction de leur vertu aucune pitié, et ne suffit la longueur d'un jour à assouvir sa vengeance; ce carnage dura jusqu'à la dernière goutte de sang épandable, et ne s'arrêta qu'aux personnes désarmées, vieillards, femmes et enfants, pour en tirer trente mille esclaves.

CHAPITRE II.

DE LA TRISTESSE.

Je suis des plus exempts de cette passion et ne l'aime ni ne l'estime, quoique le monde ait entrepris, comme à prix fait, de l'honorer de faveur particulière. Ils en ha-

[1] Avec.

billent la sagesse, la vertu, la conscience ; sot et vilain ornement !

Les Italiens ont plus sortablement baptisé de son nom la malignité ; car c'est une qualité toujours couarde et basse ; les stoïciens en défendent le sentiment à leur sage.

Mais le conte dit que Psammenitus, roi d'Égypte, ayant été défait et pris par Cambyse, roi de Perse, voyant passer devant lui sa fille prisonnière habillée en servante, qu'on envoyait puiser de l'eau, tous ses amis pleurant et lamentant autour de lui, se tint coi, sans mot dire, les yeux fichés en terre ; et voyant encore tantôt qu'on menait son fils à la mort, se maintint en cette même contenance ; mais qu'ayant aperçu un de ses domestiques[1] conduit entre les captifs, il se mit à battre sa tête et mener un grand deuil extrême.

Ceci se pourrait appareiller à ce qu'on vit dernièrement d'un prince des nôtres, qui, ayant ouï à Trente, où il était, nouvelle de la mort de son frère aîné, mais un frère en qui consistait l'appui et l'honneur de toute sa maison, et bientôt après d'un puîné, sa seconde espérance, et, ayant soutenu ces deux charges d'une constance exemplaire, comme quelques jours après, un de ses gens vint à mourir, il se laissa emporter à ce dernier accident, et, quittant sa résolution, s'abandonna au deuil et aux regrets, en manière qu'aucuns en prirent argument qu'il n'avait été touché au vif que de cette dernière secousse ; mais, à la vérité, ce fut que, étant d'ailleurs

[1] Domestique ne signifie pas ici serviteur, mais ami de la maison, ami intime, sens qu'on donnait encore à ce mot sous le règne de Louis XIV.

plein et comblé de tristesse, la moindre surcharge brisa les barrières de la patience. Il s'en pourrait, dis-je, autant juger de notre histoire, n'était qu'elle ajoute que, Cambyse, s'enquérant à Psammenitus pourquoi, ne s'étant ému au malheur de son fils et de sa fille, il portait si impatiemment celui d'un de ses amis : — C'est, répondit-il, que ce seul dernier déplaisir se peut signifier par larmes, les deux premiers surpassant de bien loin tout moyen de se pouvoir exprimer.

A l'aventure reviendrait à ce propos l'invention de cet ancien peintre, lequel ayant à représenter au sacrifice d'Iphigénie le deuil des assistants, selon les degrés de l'intérêt que chacun apportait à la mort de cette belle fille innocente, ayant épuisé les derniers efforts de son art, quand ce vint au père de la vierge, il le peignit le visage couvert, comme si nulle contenance ne pouvait rapporter ce degré de deuil. Voilà pourquoi les poètes feignent cette misérable mère Niobé, ayant perdu premièrement sept fils et puis de suite autant de filles, surchargée de pertes, avoir été enfin transmuée en rocher, pour exprimer cette morne, muette et sourde stupidité qui nous transit, lorsque les accidents nous accablent surpassant notre portée. De vrai, l'effort d'un déplaisir, pour être extrême, doit étonner toute l'âme et lui empêcher la liberté de ses actions ; comme il nous advient, à la chaude alarme d'une bien mauvaise nouvelle, de nous sentir saisis, transis et comme perclus de tous mouvements, de façon que l'âme, se relâchant après aux larmes et aux plaintes, semble se déprendre, se démêler et se mettre plus au large et à son aise.

En la guerre que le roi Ferdinand mena contre la

veuve du roi Jean de Hongrie, autour de Bude, un gendarme fut particulièrement remarqué de chacun, pour avoir excessivement bien fait de sa personne en certaine mêlée, et cet homme, étant demeuré inconnu, fut hautement loué et plaint, mais de nul tant que de Raisciac, seigneur allemand, épris d'une si rare vertu. Le corps étant rapporté, celui-ci, d'une commune curiosité, s'approcha pour voir qui c'était; les armes ôtées au trépassé, il reconnut son fils. Cela augmenta la compassion aux assistants; lui seul, sans rien dire, sans ciller les yeux, se tint debout, contemplant fixement le corps de son fils, jusqu'à ce que la véhémence de la tristesse, ayant accablé ses esprits vitaux, le porta raide mort par terre.

La surprise d'un plaisir inespéré nous étonne de même. Outre la femme romaine qui mourut surprise de voir son fils revenu de la déroute de Cannes, Sophocle et Denys le Tyran qui trépassèrent d'aise, et Talva[1] qui mourut en Corse, lisant les nouvelles des honneurs que le sénat de Rome lui avait décernés, nous tenons, en notre siècle, que le pape Léon dixième, ayant été averti de la prise de Milan, qu'il avait extrêmement souhaitée, entra en tel excès de joie, que la fièvre l'en prit et en mourut.

Et, pour un plus notable témoignage de l'imbécillité humaine, il a été remarqué par les anciens que Diodorus le dialecticien mourut sur-le-champ, épris d'une extrême passion de honte pour, en son école et en public, ne se pouvoir développer d'un argument qu'on lui avait fait.

[1] Et mieux Thalna. (Valère-Maxime.)

Je suis peu en prise de ces violentes passions; j'ai l'appréhension naturellement dure, et je l'encroûte et épaissis tous les jours par discours.

CHAPITRE III.

NOS AFFECTIONS S'EMPORTENT AU-DELA DE NOUS.

Ceux qui accusent les hommes d'aller toujours béants après les choses futures, et nous apprennent à nous saisir des biens présents et nous rasseoir en ceux-là, comme n'ayant aucune prise sur ce qui est à venir, voire assez moins que nous n'avons sur ce qui est passé, touchent la plus commune des humaines erreurs; s'ils osent appeler erreur chose à quoi nature même nous achemine pour le service de la continuation de son ouvrage, nous imprimant, comme assez d'autres, cette imagination fausse, plus jalouse de notre action que de notre science.

Nous ne sommes jamais chez nous; nous sommes toujours au-delà; la crainte, le désir, l'espérance, nous élancent vers l'avenir et nous dérobent le sentiment et la considération de ce qui est, pour nous amuser à ce qui sera, voire quand nous ne serons plus.

Ce grand précepte est souvent allégué en Platon: « Fais ton fait, et te connais. » Chacun de ces deux membres enveloppe généralement tout notre devoir, et semblablement enveloppe son compagnon. Qui aurait à faire son fait verrait que sa première leçon, c'est connaître ce qu'il est et ce qui lui est propre; et qui se connaît ne prend plus le fait étranger pour le sien, s'aime et se cul-

tive avant tout autre chose ; refuse les occupations superflues et les pensées et propositions inutiles. Comme la folie, quand on lui octroyera ce qu'elle désire, ne sera pas contente, aussi est la sagesse contente de ce qui est présent, et ne se déplaît jamais de soi. Epicure dispense son sage de la prévoyance et souci de l'avenir.

Entre les lois qui regardent les trépassés, celle-ci me semble autant solide, qui oblige les actions des princes à être examinées après leur mort. Ils sont compagnons, sinon maîtres des lois : ce que la justice n'a pu sur leurs têtes, c'est raison qu'elle le puisse sur leur réputation et biens de leurs successeurs ; choses que souvent nous préférons à la vie. C'est une usance qui apporte des commodités singulières aux nations où elle est observée, et désirable à tous bons princes qui ont à se plaindre de ce qu'on traite la mémoire des méchants comme la leur. Nous devons la sujétion et obéissance également à tous rois, car elle regarde leur office ; mais l'estimation, non plus que l'affection, nous ne la devons qu'à leur vertu. Donnons à l'ordre politique de les souffrir patiemment indignes, de cèler leurs vices, d'aider de notre recommandation leurs actions indifférentes, pendant que leur autorité a besoin de notre appui ; mais notre commerce fini, ce n'est pas raison de refuser à la justice et à notre liberté l'expression de nos vrais sentiments, et nommément de refuser aux bons sujets la gloire d'avoir révéremment et fidèlement servi un maître, les imperfections duquel leur étaient si bien connues, frustrant la posérité d'un si utile exemple. Et ceux qui, par respect de quelque obligation privée, épousent iniquement la mémoire d'un prince mélouable, font justice particulière

aux dépens de la justice publique. Titus-Livius dit vrai « que le langage des hommes nourris sous la royauté est toujours plein de vaines ostentations et faux témoignages, » chacun élevant indifféremment son roi à l'extrême ligne de valeur et grandeur souveraine. On peut réprouver la magnanimité de ces deux soldats qui répondirent à Néron, à sa barbe, l'un enquis de lui pourquoi il lui voulait mal : « Je t'aimais quand tu le valais ; mais depuis que tu es devenu parricide, boutefeu, bateleur, cocher, je te hais comme tu mérites ; » l'autre, pourquoi il le voulait tuer : « Parce que je ne trouve autre remède à tes continuels maléfices. » Mais les publics et universels témoignages qui, après sa mort, ont été rendus, et le seront à tout jamais à lui et à tous méchants comme lui, de ses tyrannies et vilains déportements, qui de sain entendement les peut réprouver ?

Il me déplaît qu'en une si saine police que la lacédemonienne, se fut mêlée une si feinte cérémonie. A la mort des rois, tous les confédérés et voisins, et toutes les Ilotes, hommes, femmes, pêle-mêle, se découpaient le front pour témoignage de deuil, et disaient en leurs cris et lamentations, que celui-là, quel qu'il eût été, était le meilleur roi de tous les leurs ; attribuant au rang le loz [1] qui appartenait au mérite, et qui appartient au premier mérite, au postrême et dernier rang.

Aristote, qui remue toutes choses, s'enquiert, sur le mot de Solon, que : « Nul avant mourir ne peut être dit heureux ; » si celui-là même qui a vécu et qui est mort à souhait, peut être dit heureux, si sa renommée va mal,

[1] L'honneur.

si sa postérité est misérable. Pendant que nous nous remuons, nous nous portons par préoccupation où il nous plaît : mais étant hors de l'être, nous n'avons aucune communication avec ce qui est ; et serait meilleur de dire à Solon, que jamais homme n'est donc heureux, puisqu'il ne l'est qu'après qu'il n'est plus.

Bertrand du Glesclin mourut au siége du château de Randon, près du Puy en Auvergne ; les assiégés s'étant rendus après, furent obligés de porter les clefs de la place sur le corps du trépassé. Barthélemy d'Alvianne, général de l'armée des Vénitiens, étant mort au service de leurs guerres en la Bresse, et son corps ayant été rapporté à Venise par le Veronais, terre ennemie, la plupart de ceux de l'armée était d'avis qu'on demandât sauf-conduit pour le passage à ceux de Vérone ; mais Théodore Trivulce y contredit, et choisit plutôt de le passer par vive force, au hasard du combat : « N'étant convenable, disait-il, que celui qui, en sa vie, n'avait jamais eu peur de ses ennemis, étant mort, fît démoustration de les craindre. » De vrai, en chose voisine, par les lois grecques, celui qui demandait à l'ennemi un corps pour l'inhumer, renonçait à la victoire, et ne lui était plus loisible d'en dresser trophée. A celui qui en était requis, c'était titre de gain. Ainsi perdit Nicias l'avantage qu'il avait nettement gagné sur les Corinthiens ; et, au rebours, Agésilas assura celui qui lui était bien douteusement acquis sur les Béotiens.

Ces traits se pourraient trouver étranges, s'il n'était reçu de tout temps, non seulement d'étendre le soin de nous au-delà cette vie, mais encore de croire que bien souvent les faveurs célestes nous accompagnent au tom-

beau et continuent à nos reliques. De quoi il y a tant d'exemples anciens, laissant à part les nôtres, qu'il n'est besoin que je m'y étende. Édouard premier, roi d'Angleterre, ayant essayé aux longues guerres d'entre lui et Robert, roi d'Écosse, combien sa présence donnait d'avantage à ses affaires, rapportant toujours la victoire de ce qu'il entreprenait en personne, mourant, obligea son fils, par solennel serment, à ce qu'étant trépassé, il fît bouillir son corps pour déprendre sa chair d'avec les os, laquelle il fit enterrer; et quant aux os, qu'il les réservât pour les porter avec lui et en son armée, toutes les fois qu'il lui adviendrait d'avoir guerre contre les Écossais: comme si la destinée avait fatalement attaché la victoire à ses membres. Jean Ziska, qui troubla la Bohême pour la défense des erreurs de Wiclef, voulut qu'on l'écorchât après sa mort, et de sa peau qu'on fît un tambourin à porter à la guerre contre ses ennemis, estimant que cela aiderait à continuer les avantages qu'il avait eus aux guerres par lui conduites contre eux. Certains Indiens portaient ainsi au combat contre les Espagnols les ossements d'un de leurs capitaines, en considération de l'heur qu'il avait eu en vivant; et d'autres peuples, en ce même monde, traînent à la guerre les corps des vaillants hommes qui sont morts en leurs batailles, pour leur servir de bonne fortune et d'encouragement. Les premiers exemples ne réservent au tombeau que la réputation acquise par leurs actions passées; mais ceux-ci y veulent encore mêler la puissance d'agir.

Le fait du capitaine Bayard est de meilleure composition: lequel se sentant blessé à mort d'une arquebusade dans le corps, conseillé de se retirer de la mêlée, ré-

pondit qu'il ne commencerait point sur sa fin à tourner le dos à l'ennemi; et ayant combattu autant qu'il eut de force, se sentant défaillir et échapper du cheval, commanda à son maître d'hôtel de le coucher au pied d'un arbre, mais que ce fût en façon qu'il mourut le visage tourné vers l'ennemi, comme il fit.

Ce conte me déplut, qu'un grand me fit d'un mien allié, homme assez connu et en paix et en guerre : c'est que, mourant bien vieil en sa cour, tourmenté de douleurs extrêmes de la pierre, il amusa toutes ses heures dernières, avec un soin véhément, à disposer l'honneur et la cérémonie de son enterrement, et somma toute la noblesse qui le visitait, de lui donner parole d'assister à son convoi; à ce prince même, qui le vit sur ses derniers traits, il fit une instante supplication, que sa maison fût commandée de s'y trouver, employant plusieurs exemples et raisons à prouver que c'était chose qui appartenait à un homme de sa sorte; et sembla expirer content, ayant retiré cette promesse et ordonné à son gré la distribution et ordre de sa montre. Je n'ai guère vu de vanité si persévérante.

Cette autre curiosité contraire, en laquelle je n'ai point aussi faute d'exemple domestique, me semble germaine à celle-ci, d'aller se soignant et passionnant à ce dernier point à régler son convoi à quelque particulière et inusitée parcimonie, à un serviteur et une lanterne. Je vois louer cette humeur, et l'ordonnance de Marcus Æmilius Lepidus, qui défendit à ses héritiers d'employer pour lui les cérémonies qu'on avait accoutumé en telles choses.

Je laisserai purement la coutume ordonner de cette cérémonie, et m'en remettrai à la discrétion des premiers

à qui je tomberai en charge. Et est saintement dit à un saint :

Curatio funeris, conditio sepulturæ, pompa exsequiarum, magis sunt vivorum solatia, quam subsidia mortuorum [1].

Pourtant, Socrate à Criton, qui sur l'heurede sa fin lui demande comment il veut être enterré : « Comme vous voudrez, » répondit-il. Si j'avais à m'en empêcher [2] plus avant, je trouverais plus galant d'imiter ceux qui entreprennent, vivants et respirant, de jouir de l'ordre et honneur de leur sépulture, et qui se plaisent de voir en marbre leur morte contenance. Heureux qui sachent réjouir et gratifier leurs sens par l'insensibilité, et vivre de leur mort !

A peu [3] que je n'entre en haine irréconciliable contre toute domination populaire, quoiqu'elle me semble la plus naturelle et équitable, quand il me souvient de cette inhumaine injustice du peuple athénien, de faire mourir sans rémission, et sans les vouloir seulement ouïr en leurs défenses, ces braves capitaines venant de gagner, contre les Lacédémoniens, la bataille navale près les îles Arginenses, la plus contestée, la plus forte bataille que les Grecs aient oncques donnée en mer de leurs forces, parce qu'après la victoire ils avaient suivi les occasions que la loi de la guerre leur présentait, plutôt que de s'arrêter à recueillir et inhumer leurs morts. Et rend cette exécution plus odieuse le fait de Diomédon. Celui-ci est

[1] Le soin des funérailles, le choix de la sépulture, la pompe des obsèques, sont moins nécessaires à la tranquillité des morts qu'à la consolation des vivants. (Saint Augustin, *Cité de Dieu*, I, 12.)

[2] A m'en embarrasser.

[3] Peu s'en faut.

l'un des condamnés, homme de notable vertu, et militaire et politique, lequel, se tirant avant pour parler, après avoir ouï l'arrêt de leur condamnation, et trouvant seulement lors temps de saisir audience, au lieu de s'en servir au bien de sa cause et à découvrir l'évidente injustice d'une si cruelle conclusion, ne représenta qu'un soin de la conservation de ses juges, priant les dieux de tourner ce jugement à leur bien, et afin que, par faute de rendre les vœux que lui et ses compagnons avaient voués en reconnaissance d'une illustre fortune, ils n'attirassent l'ire des dieux sur eux, les avertissant quels vœux c'étaient; et, sans dire autre chose et sans marchander, s'achemina de ce pas courageusement au supplice.

La fortune, quelques années après, les punit de même pain-soupe; car Chabrias, capitaine-général de leur armée de mer, ayant eu le dessus du combat contre Pollis, amiral de Sparte, en l'île de Naxe, perdit le fruit tout net et comptant de sa victoire, très-important à leurs affaires, pour n'encourir le malheur de cet exemple; et, pour ne perdre peu de corps morts de ses amis qui flottaient en mer, laissa voguer en sauveté un monde d'ennemis vivants, qui depuis leur firent bien acheter cette importune superstition.

CHAPITRE IV.

COMME L'AME DÉCHARGE SES PASSIONS SUR DES OBJETS FAUX, QUAND LES VRAIS LUI DÉFAILLENT.

Un gentilhomme des nôtres, merveilleusement sujet à la goutte, étant pressé par les médecins de laisser du tout l'usage des viandes salées, avait accoutumé de répondre plaisamment, que « sur les efforts et tourments du mal, il voulait avoir à qui s'en prendre; et que s'écriant et maudissant tantôt le cervelat, tantôt la langue de bœuf et le jambon, il s'en sentait d'autant allégé. » Mais, en bon escient, comme le bras étant haussé pour frapper, il nous deult [1] si le coup ne rencontre et qu'il aille au vent; aussi, que pour rendre une vue plaisante, il ne faut pas qu'elle soit perdue et écartée dans le vague de l'air, qu'elle ait butte pour la soutenir à raisonnable distance; de même, il semble que l'âme ébranlée et émue se perde en soi-même si on ne lui donne prise; et faut toujours lui fournir objet où elle s'abutte et agisse. Et nous voyons que l'âme, en ses passions, se pipe plutôt elle-même, se dressant un faux sujet et fantastique, — voire contre sa propre créance, que de n'agir contre quelque chose.

Ainsi, emporte les bêtes leur rage à s'attaquer à la pierre et au fer qui les a blessées, et à se venger à belles dents sur soi-même du mal qu'elles sentent.

[1] Il nous fait mal.

Quelles causes n'inventons-nous des malheurs qui nous adviennent? à quoi ne nous prenons-nous, à tort ou à droit, pour avoir où nous escrimer? Ce ne sont pas ces tresses blondes que tu déchires, ni la blancheur de cette poitrine que, dépitée, tu bats si cruellement, qui ont perdu d'un malheureux plomb ce frère bien-aimé; prends t'en ailleurs. Et le philosophe Bion, de ce roi qui de deuil s'arrachait les poils, fut-il pas plaisant? « Celui-ci pense-t-il que la pelade [1] soulage le deuil? » Qui n'a vu mâcher et engloutir les cartes, se gorger d'une balle de dés, pour avoir où se venger de la perte de son argent? Xerxès fouetta la mer, et écrivit un cartel de défi au mont Athos. Cyrus amusa toute une armée plusieurs jours à se venger de la rivière de Gnydus, pour la peur qu'il avait eue en la passant; et Caligula ruina une très-belle maison pour le déplaisir que sa mère y avait eu.

Augustus César, ayant été battu de la tempête sur mer, se prit à défier le dieu Neptune, et en la pompe des jeux circenses fit ôter son image du rang où elle était parmi les autres dieux, pour se venger de lui; en quoi il est encore moins excusable que les précédents, et moins qu'il ne fut depuis, lorsqu'ayant perdu une bataille sous Quintilius Varus, en Allemagne, il allait de colère et de désespoir choquant sa tête contre la muraille, en s'écriant: « Varus, rends-moi mes soldats; » car ceux-là surpassent toute folie, d'autant que l'impiété y est jointe, qui s'en adressent à Dieu même ou à la fortune, comme si elle avait des oreilles sujettes à notre batterie; à l'exemple des Thraces, qui, quand il tonne ou éclaire, se

[1] L'action de se peler.

mettent à tirer contre le ciel, d'une vengeance titanienne, pour ranger Dieu à raison à coups de flèches. Or, comme dit cet ancien poète chez Plutarque :

> Point ne se faut courroucer aux affaires;
> Il ne leur chaut de toutes nos colères.

Mais nous ne dirons jamais assez d'injures aux dérèglements de notre esprit.

CHAPITRE V.

SI LE CHEF D'UNE PLACE ASSIÉGÉE DOIT SORTIR POUR PARLEMENTER.

Lucius Marcius, légat des Romains en la guerre contre Perséus, roi de Macédoine, voulant gagner le temps qu'il lui fallait encore à mettre en point son armée, sema des entrejets d'accord[1], desquels le roi endormi accorda trève pour quelques jours, fournissant par ce moyen son ennemi d'opportunité et loisir pour s'armer; d'où le roi encourut sa dernière ruine. Si est-ce que les vieux du sénat, mémoratifs des mœurs de leurs pères, accusèrent cette pratique comme ennemie de leur style ancien, qui fut, disaient-ils, combattre de vertu, non de finesse, ni par surprises et rencontres de nuit, ni par fuites apostées et recharges inopinées; n'entreprenant guerre qu'après l'avoir dénoncée, et souvent après avoir assigné l'heure et le lieu de la bataille. De cette conscience, ils renvoyèrent à Pyrrhus son traître médecin, et aux

[1] Ou, comme on a mis dans quelques éditions, *interjets*, c'est-à-dire, des *propositions*, des *ouvertures*.

Falisques leur déloyal maître d'école. C'était les formes vraiment romaines, non de la grecque subtilité et astuce punique, où le vaincre par force est moins glorieux que par fraude. Le tromper peut servir pour le coup ; mais celui-là seul se tient pour surmonté, qui sait l'avoir été ni par ruse ni de sort, mais par vaillance, de troupe à troupe, en une franche et juste guerre. Les Achaïens, dit Polybe, détestaient toute voie de tromperie en leurs guerres, n'estimant victoire sinon où les courages des ennemis sont abattus.

Au royaume de Ternate, parmi ces nations que si à pleine bouche nous appelons barbares, la coutume porte qu'ils n'entreprennent guerre sans l'avoir premièrement dénoncée, y ajoutant ample déclaration des moyens qu'ils ont à y employer, quels, combien d'hommes, quelles munitions, quelles armes offensives et défensives. Mais aussi, cela fait, si leurs ennemis ne cèdent et viennent à accord, ils se donnent loi de se servir à leur guerre, sans reproche, de tout ce qui aide à vaincre.

Les anciens Florentins étaient si éloignés de vouloir gagner avantage sur leurs ennemis par surprise, qu'ils les avertissaient un mois avant que de mettre leur exercite [1] aux champs, par le continuel son de la cloche qu'ils nommaient *martinella* [2].

Quant à nous, moins superstitieux, qui tenons celui-là avoir l'honneur de la guerre qui en a le profit, et qui, après Lysandre, disons que, « où la peau du lion ne peut suffire, il y faut coudre un lopin de celle du renard, » les plus ordinaires occasions de surprise se

[1] Leur armée.

[2] Du nom de *saint Martin*.

tirent de cette pratique; et n'est heure, disons-nous, où un chef doive avoir plus l'œil au guet, que celle des parlements et traités d'accord; et, pour cette cause, c'est une règle, en la bouche de tous les hommes de guerre de notre temps, « qu'il ne faut jamais que le gouverneur en une place assiégée sorte lui-même pour parlementer. » Du temps de nos pères, cela fut reproché aux seigneurs de Montmort et de l'Assigni, défendant Mouson [1] contre le comte de Nassau. Mais aussi, à ce compte, celui-là serait excusable, qui sortirait en telle façon que la sûreté et l'avantage demeurât de son côté; comme fit en la ville de Regge le comte Guy de Rangon, s'il en faut croire du Bellay, car Guicciardin dit que ce fut lui-même, lorsque le seigneur de l'Escut s'en approcha pour parlementer; car il abandonna de si peu son fort, qu'un trouble s'étant ému pendant ce parlement, non-seulement M. de l'Escut et sa troupe, qui était approchée avec lui, se trouva le plus faible, de façon qu'Alexandre Trivulce y fut tué; mais lui-même fut contraint, pour le plus sûr, de suivre le comte, et se jeter, sur sa foi, à l'abri des coups dans la ville.

Eumènes, en la ville de Nora, pressé par Antigonus, qui l'assiégeait, de sortir pour lui parler, alléguant que c'était raison qu'il vînt devers lui, attendu qu'il était le plus grand et plus fort, après avoir fait cette noble réponse : « Je n'estimerai jamais homme plus grand que moi tant que j'aurai mon épée en ma puissance, » n'y consentit qu'Antigonus ne lui eût donné Ptolemeus, son propre neveu, en ôtage, comme il demandait.

[1] Pont-à-Monsson.

Si est-ce qu'encore y en a-t-il qui se sont très-bien trouvés de sortir sur la parole de l'assaillant, témoin Henri de Vaux, chevalier champenois, lequel étant assiégé dans le château de Commercy par les Anglais, Barthélemy de Bruwes, qui commandait au siége, ayant par dehors fait saper la plupart du château, si qu'il ne restait que le feu pour accabler les assiégés sous les ruines somma ledit Henri de sortir à parlementer pour son profit, comme il fit, lui quatrième; et son évidente ruine, lui ayant été montrée à l'œil, il s'en sentit singulièrement obligé à l'ennemi, à la discrétion duquel, après qu'il se fût rendu avec sa troupe, le feu étant mis à la mine, les étançons de bois venus à faillir, le château fut emporté de fond en comble.

Je me fie aisément à la foi d'autrui; mais malaisément le ferai-je lorsque je donnerais à juger l'avoir plutôt fait par désespoir et faute de cœur, que par franchise et fiance de sa loyauté.

CHAPITRE VI.

QUE L'INTENTION JUGE NOS ACTIONS.

La mort, dit-on, nous acquitte de toutes nos obligations. J'en sais qui l'ont pris en diverse façon. Henri septième, roi d'Angleterre, fit composition avec don Philippe, fils de l'empereur Maximilien, ou, pour le confronter plus honorablement, père de l'empereur Charles cinquième, que ledit Philippe remettrait entre ses mains le duc de Suffolk de la Rose blanche, son en-

nemi, lequel s'en était fui et retiré au Pays-Bas; moyennant qu'il promettait de n'attenter rien sur la vie dudit duc; toutefois, venant à mourir, il commanda par son testament à son fils de le faire mourir soudain, après qu'il serait décédé. Dernièrement, en cette tragédie que le duc d'Albe nous fit voir à Bruxelles, aux comtes de Horn et d'Egmond, il y eut tout plein de choses remarquables; et, entre autres, que le comte d'Egmond, sous la foi et assurance duquel le comte de Horn s'était venu rendre au duc d'Albe, requit avec grande instance qu'on le fît mourir le premier, afin que sa mort l'affranchît de l'obligation qu'il avait audit comte de Horn. Il semble que la mort n'ait point déchargé le premier de sa foi donnée, et que le second en était quitte, même sans mourir. Nous ne pouvons être tenus au-delà de nos forces et de nos moyens; à cette cause, parce que les effets et exécutions ne sont aucunement en notre puissance, et qu'il n'y a rien à bon escient en notre puissance, que la volonté. En celle-là se fondent par nécessité et s'établissent toutes les règles du devoir de l'homme. Par ainsi, le comte d'Egmond, tenant son âme et volonté endettée à sa promesse, bien que la puissance de l'effectuer ne fût pas en ses mains, était sans doute absous de son devoir, quand il eût survécu le comte de Horn. Mais le roi d'Angleterre, faillant à sa parole par son intention, ne se peut excuser pour avoir retardé jusqu'après sa mort l'exécution de sa déloyauté; non plus que le maçon d'Hérodote, lequel, ayant loyalement conservé durant sa vie le secret des trésors du roi d'Égypte son maître, mourant, le découvrit à ses enfants.

J'ai vu plusieurs de mon temps, convaincus par leur

conscience retenir de l'autrui, se disposer à y satisfaire par leur testament et après leur décès. Ils ne font rien qui vaille, ni de prendre terme à chose si pressante, ni de vouloir rétablir une injure avec si peu de leur ressentiment et intérêt. Ils doivent du plus leur; et d'autant qu'ils paient plus pesamment et incommodément, d'autant en est leur satisfaction plus juste et méritoire : la pénitence demande à charger. Ceux-là font encore pis, qui réservent la déclaration de quelque haineuse volonté envers le proche, à leur dernière volonté, l'ayant cachée pendant la vie; et montrent avoir peu de soin du propre honneur, irritant l'offensé à l'encontre de leur mémoire; et moins de leur conscience, n'ayant, pour le respect de la mort même, su faire mourir leur maltalent, et en étendant la vie outre la leur. Iniques juges, qui remettent à juger alors qu'ils n'ont plus connaissance de cause. Je me garderai, si je puis, que ma mort dise chose que ma vie n'ait premièrement dite, et apertement.

CHAPITRE VII.

DES MENTEURS.

Il n'est homme à qui il sièse si mal de se mêler de parler de mémoire, car je n'en reconnais quasi trace en moi, et ne pense qu'il y en ait au monde une autre si merveilleuse en défaillance. J'ai toutes mes autres parties viles et communes; mais, en celle-là, je pense être singulier et très-rare, et digne de gagner nom et répu-

tation. Outre l'inconvénient naturel que j'en souffre (car certes, vu sa nécessité, Platon a raison de la nommer une grande et puissante déesse), si en mon pays on veut dire qu'un homme n'a point de sens, ils disent qu'il n'a point de mémoire; et quand je me plains du défaut de la mienne, ils me reprennent et mécroient, comme si je m'accusais d'être insensé; ils ne voient pas de choix en mémoire et entendement. C'est bien empirer mon marché! Mais ils me font tort, car il se voit par expérience, plutôt au rebours, que les mémoires excellentes se joignent volontiers aux jugements débiles. Ils me font tort aussi en ceci, qui ne sais rien si bien faire qu'être ami, que les mêmes paroles qui accusent ma maladie représentent l'ingratitude; on se prend de mon affection à ma mémoire, et d'un défaut naturel on en fait un défaut de conscience. « Il a oublié, dit-on, cette prière ou cette promesse; il ne se souvient point de ses amis; il ne s'est point souvenu de dire, ou faire, ou taire cela, pour l'amour de moi. » Certes, je puis aisément oublier, mais de mettre à nonchaloir la charge que mon ami m'a donnée, je ne le fais pas. Qu'on se contente de ma misère sans en faire une espèce de malice, et de la malice autant ennemie de mon humeur!

Je me console aucunement : Premièrement, sur ce que c'est un mal duquel principalement j'ai tiré la raison de corriger un mal pire, qui se fût facilement produit en moi, savoir est l'ambition, car cette défaillance est insupportable à qui s'empêtre des négociations du monde; que, comme disent plusieurs pareils exemples du progrès de nature, elle a volontiers fortifié d'autres facultés en moi, à mesure que celle-ci s'est affaiblie; et

j'irais facilement couchant et alanguissant mon esprit et mon jugement sur les traces d'autrui, sans exercer leurs propres forces, si les inventions et opinions étrangères m'étaient présentes par le bénéfice de la mémoire; que mon parler en est plus court, car le magasin de la mémoire est volontiers plus fourni de matière que n'est celui de l'invention. Si elle m'eût tenu bon, j'eusse assourdi tous mes amis de babil, les sujets éveillant cette telle quelle faculté que j'ai de les manier et employer, échauffant et attirant mes discours. C'est pitié; je l'essaie par la preuve d'aucuns de mes privés amis; à mesure que la mémoire leur fournit la chose entière et présente, ils reculent si arrière leur narration, et la chargent de tant de vaines circonstances, que si le conte est bon, ils en étouffent la bonté; s'il ne l'est pas, vous êtes à maudire ou l'heur de leur mémoire, ou le malheur de leur jugement. Et c'est chose difficile de fermer un propos et de le couper depuis qu'on est arrouté [1]; et n'est rien où la force d'un cheval se connaisse plus qu'à faire un arrêt rond et net. Entre les pertinents mêmes, j'en vois qui veulent et ne se peuvent défaire de leur course; cependant, qu'ils cherchent le point de clore le pas, ils s'en vont balivernant et traînant comme des hommes qui défaillent de faiblesse. Surtout les vieillards sont dangereux, à qui la souvenance des choses passées demeure, et ont perdu la souvenance de leurs redites; j'ai vu des récits bien plaisants devenir très-ennuyeux en la bouche d'un seigneur, chacun de l'assistance en ayant été abreuvé cent fois.

[1] Mis en route.

Secondement, qu'il me souvient moins des offenses reçues, ainsi que disait cet ancien : il me faudrait un protocolle; comme Darius, pour n'oublier l'offense qu'il avait reçue des Athéniens, faisait qu'un page, à tous les coups qu'il se mettait à table, lui vînt rechanter par trois fois à l'oreille : « Sire, souvienne-vous des Athéniens; » d'autre part, les lieux et les livres que je revois me rient toujours d'une fraîche nouvelleté.

Ce n'est pas sans raison qu'on dit que qui ne se sent point assez ferme de mémoire ne se doit pas mêler d'être menteur. Je sais bien que les grammairiens font différence entre dire mensonge et mentir; et disent que dire mensonge, c'est dire chose fausse, mais qu'on a pris pour vraie; et que la définition du mot de mentir en latin, d'où notre français est parti, porte autant comme aller contre sa conscience; et que, par conséquent, cela ne touche que ceux qui disent contre ce qu'ils savent, desquels je parle. Or ceux-ci, ou ils inventent mare et tout, ou ils déguisent et altèrent un fond véritable. Lorsqu'ils déguisent et changent, à les remettre souvent en ce même conte, il est malaisé qu'ils ne se déferrent, parce que la chose, comme elle est, s'étant logée la première dans la mémoire, et s'y étant empreinte par la voie de la connaissance et de la science, il est malaisé qu'elle ne se représente à l'imagination, délogeant la fausseté qui n'y peut avoir le pied si ferme ni si rassis, et que les circonstances du premier apprentissage, se coulant à tous coups dans l'esprit, ne fassent perdre le souvenir des pièces rapportées fausses ou abâtardies. En ce qu'ils inventent tout-à-fait, d'autant qu'il n'y a nulle impression contraire qui choque leur fausseté, ils semblent

avoir d'autant moins à craindre de se mécompter. Toutefois encore, ceci, parce que c'est un corps vain et sans prise, échappe volontiers à la mémoire, si elle n'est bien assurée. De quoi j'ai souvent vu l'expérience, et plaisamment, aux dépens de ceux qui font profession de ne former autrement leur parole que selon qu'il sert aux affaires qu'ils négocient, et qu'il plaît aux grands à qui ils parlent; car ces circonstances à quoi ils veulent asservir leur foi et leur conscience, étant sujettes à plusieurs changements, il faut que leur parole se diversifie quand et quand : d'où il advient que de même chose ils disent tantôt gris, tantôt jaune, à tel homme d'une sorte, à tel d'une autre; et si par fortune ces hommes rapportent en butin leurs instructions si contraires, que devient ce bel art? outre ce qu'imprudemment ils se déferrent eux-mêmes si souvent; car quelle mémoire leur pourrait suffire à se souvenir de tant de diverses formes qu'ils ont forgées en un même sujet? J'ai vu plusieurs de mon temps envier la réputation de cette belle sorte de prudence, qui ne voient pas que, si la réputation y est, l'effet n'y peut être.

En vérité, le mentir est un maudit vice : nous ne sommes hommes et ne nous tenons les uns aux autres que par la parole. Si nous en connaissions l'horreur et le poids, nous le poursuivrions à feu, plus justement que d'autres crimes. Je trouve qu'on s'amuse ordinairement à châtier aux enfants des erreurs innocentes très-mal à propos, et qu'on les tourmente pour des actions téméraires qui n'ont ni impression ni suite. La menterie seule et, un peu au-dessous, l'opiniâtreté, me semblent être celles desquelles on devrait à toute instance combattre

la naissance et le progrès : elles croissent quand et eux; et depuis qu'on a donné ce faux train à la langue, c'est merveille combien il est impossible de l'en retirer; par où il advient que nous voyons des honnêtes hommes d'ailleurs y être sujets et asservis. J'ai un bon garçon de tailleur à qui je n'ouis jamais dire une vérité, non pas quand elle s'offre pour lui servir utilement. Si, comme la vérité, le mensonge n'avait qu'un visage, nous serions en meilleurs termes; car nous prendrions pour certain l'opposé de que dirait le menteur : mais le revers de la vérité a cent mille figures et un champ indéfini. Les pythagoriens font le bien certain et fini, le mal infini et incertain. Mille routes dévoient du blanc [1]; une y va. Certes, je ne m'assure pas que je pusse venir à bout de moi, à garantir un danger évident et extrême par un effronté et solennel mensonge. Un ancien dit que nous sommes mieux en la compagnie d'un chien connu qu'en celle d'un homme duquel le langage nous est inconnu. Et de combien est le langage faux moins social que le silence.

Le roi François premier se vantait d'avoir mis au rouet, par ce moyen, Francisque Taverna, ambassadeur de François Sforce, duc de Milan, homme très-fameux en science de parlerie. Celui-ci avait été dépêché pour excuser son maître vers sa majesté d'un fait de grande conséquence, qui était tel. Le Roi, pour maintenir toujours quelques intelligences en Italie, d'où il avait été dernièrement chassé, même au duché de Milan, avait avisé d'y tenir près du duc un gentilhomme de sa part,

[1] Détournent du but.

ambassadeur par effet, mais par apparence homme privé, qui fit la mine d'y être pour ses affaires particulières; d'autant que le Duc, qui dépendait beaucoup plus de l'Empereur (lors principalement qu'il était en traité de mariage avec sa nièce, fille du roi de Danemarck, qui est à présent douairière de Lorraine), ne pouvait découvrir avoir aucune pratique et conférence avec nous, sans son grand intérêt. A cette commission se trouva propre un gentilhomme milanais, écuyer d'écurie chez le Roi, nommé Merveille. Celui-ci, dépêché avec lettres secrètes de créances et instructions d'ambassadeur, et avec d'autres lettres de recommandation envers le Duc en faveur de ses affaires particulières, pour le masque et la montre, fut si longtemps auprès du Duc, qu'il en vint quelque ressentiment à l'Empereur, qui donna cause à ce qui s'en suivit après, comme nous pensons: ce fut que, sous couleur de quelque meurtre, voilà le Duc qui lui fait trancher la tête, une belle nuit, et son procès fait en deux jours. Messire Francisque étant venu, prêt à une longue déduction contrefaite de cette histoire (car le Roi s'en était adressé, pour demander raison, à tous les princes de chrétienté et au Duc même), fut ouï aux affaires du matin; et ayant établi pour le fondement de sa cause, et dressé à cette fin plusieurs belles apparences du fait, que son maître n'avait jamais pris notre homme que pour gentilhomme privé et sien sujet, qui était venu faire ses affaires à Milan et qui n'avait jamais vécu là sous autre visage, désavouant même avoir su qu'il fût en état de la maison du Roi, ni connu de lui, tant s'en faut qu'il le prît pour ambassadeur; le Roi, à son tour, le pressant de diverses objections et demandes, et le chargeant de toutes parts,

l'accula enfin sur le point de l'exécution faite de nuit et comme à la dérobée; à quoi le pauvre homme embarrassé répondit, pour faire l'honnête, que, pour le respect de sa majesté, le Duc eût été bien marri que telle exécution se fût faite de jour. Chacun peut penser comme il fut relevé, s'étant si lourdement coupé à l'endroit d'un tel nez que celui du roi François.

CHAPITRE VIII.

DU PARLER, PROMPT OU TARDIF.

Onc ne furent à tous toutes grâces données :

Aussi voyons-nous qu'au don d'éloquence les uns ont la facilité et la promptitude, et, ce qu'on dit, le boutehors si aisé, qu'à chaque bout de champ ils sont prêts; les autres, plus tardifs, ne parlent jamais qu'élaboré et prémédité.

Comme on donne des règles aux dames de prendre les jeux et les exercices du corps selon l'avantage de ce qu'elles ont le plus beau, si j'avais à conseiller de même en ces deux divers avantages de l'éloquence, de laquelle il semble en notre siècle que les prêcheurs et les avocats fassent principale profession, le tardif serait mieux prêcheur, ce me semble, et l'autre, mieux avocat, parce que la charge de celui-là lui donne autant qu'il lui plaît de loisir pour se préparer, et puis sa carrière se passe d'un fil et d'une suite sans interruption, là où les commodités de l'avocat le pressent à toute heure de se mettre en lice; et les réponses imprévues de sa partie adverse

le rejetent de son branle, où il lui faut sur-le-champ prendre nouveau parti. Si est-ce qu'à l'entrevue du pape Clément et du roi François à Marseille, il advint, tout au rebours, que monsieur Poyet, homme toute sa vie nourri au barreau, en grande réputation, ayant charge de faire la harangue au Pape, et l'ayant de longue main pourpensée, voire, à ce qu'on dit, apportée de Paris toute prête, le jour même qu'elle devait être prononcée, le Pape craignant qu'on lui tînt propos qui pût offenser les ambassadeurs des autres princes qui étaient autour de lui, manda au Roi l'argument qui lui semblait être le plus propre au temps et au lieu, mais de fortune tout autre que celui sur lequel monsieur Poyet s'était travaillé; de façon que sa harangue demeurait inutile, et lui en fallait promptement refaire une autre; mais s'en sentant incapable, il fallut que monsieur le cardinal du Bellay en prît la charge.

La part de l'avocat est plus difficile que celle du prêcheur; et nous trouvons pourtant, ce m'est avis, plus de passables avocats que prêcheurs, au moins en France. Il semble que ce soit plus le propre de l'esprit d'avoir son opération prompte et soudaine, et plus le propre du jugement de l'avoir lente et posée. Mais qui demeure du tout muet, s'il n'a loisir de se préparer, et celui aussi à qui le loisir ne donne avantage de mieux dire, sont en pareil degré d'étrangeté.

On récite de Severus Cassius, qu'il disait mieux sans y avoir pensé; qu'il devait plus à la fortune qu'à sa diligence; qu'il lui venait à profit d'être troublé en parlant; et que ses adversaires craignaient de le piquer, de peur que la colère ne lui fît redoubler son éloquence. Je con-

nais par expérience cette condition de nature, qui ne peut soutenir une véhémente préméditation et laborieuse: si elle ne va gaîment et librement, elle ne va rien qui vaille. Nous disons d'aucuns ouvrages qu'ils puent l'huile et la lampe, pour certaine âpreté et rudesse que le travail imprime en ceux où il a grande part. Mais outre cela, la sollicitude de bien faire, et cette contention de l'âme trop bandée et trop tendue à son entreprise, la rompt et l'empêche; ainsi qu'il advient à l'eau qui, par force de se presser, de sa violence et abondance ne peut trouver issue en un goulet ouvert. En cette condition de nature de quoi je parle, il y a quand et quand aussi cela, qu'elle demande à être non pas ébranlée et piquée par ces passions fortes, comme la colère de Cassius (car ce mouvement serait trop âpre); elle veut être non pas secouée, mais sollicitée; elle veut être échauffée et réveillée par les occasions étrangères, présentes et fortuites; si elle va toute seule, elle ne fait que traîner et languir; l'agitation est sa vie et sa grâce. Je ne me tiens pas bien en ma possession et disposition: le hasard y a plus de droit que moi; l'occasion, la compagnie, le branle même de ma voix, tire plus de mon esprit que je n'y trouve lorsque je le sonde et emploie à part moi. Ainsi les paroles en valent mieux que les écrits, s'il y peut avoir choix où il n'y a point de prix. Ceci m'advient aussi, que je ne me trouve pas où je me cherche; et me trouve plus par rencontre que par inquisition de mon jugement. J'aurai élancé quelque subtilité en écrivant (j'entends bien, mornée[1] pour un autre, affilée pour moi: laissons toutes

[1] C'est-à-dire *émoussée*, sans pointe.

ces honnêtetés ; cela se dit par chacun selon sa force) : je l'ai si bien perdue que je ne sais ce que j'ai voulu dire; et l'étranger l'a découverte parfois avant moi. Si je portais le rasoir partout où cela m'advient, je me déferais tout. Le rencontre m'en offrira le jour quelque autre fois, plus apparent que celui du midi, et me fera étonner de mon hésitation.

CHAPITRE IX.

DE LA CONSTANCE.

La loi de la résolution et de la constance ne porte pas que nous ne nous devions couvrir, autant qu'il est en notre puissance, des maux et inconvénients qui nous menacent, ni par conséquent d'avoir peur qu'ils nous surprennent; au rebours, tous moyens honnêtes de se garantir des maux, sont non-seulement permis, mais louables; et le jeu de la constance se joue principalement à porter de pied ferme les inconvénients où il n'y a point de remède. De manière qu'il n'y a souplesse de corps ni mouvement aux armes de main, que nous trouvions mauvais, s'il sert à nous garantir du coup qu'on nous rue.

Plusieurs nations très-belliqueuses se servaient, en leurs faits d'armes, de la fuite, pour avantage principal, et montraient le dos à l'ennemi plus dangereusement que leur visage; les Turcs en retiennent quelque chose, et Socrate, en Platon, se moque de Lachès qui avait défini la fortitude : « Se tenir ferme en son rang contre les en-

nemis. » « Quoi, fit-il, serait-ce donc lâcheté de les battre en leur faisant place ? » et lui allègue Homère, qui loue en Æneas la science de fuir. Et parce que Lachès, se ravisant, avoue cet usage aux Scythes et enfin généralement à tous gens de cheval, il lui allègue encore l'exemple des gens de pied lacédémoniens, nation sur toutes duite à combattre de pied ferme, qui, en la journée de Platée, ne pouvant ouvrir la phalange persienne, s'avisèrent de s'écarter et sier [1] arrière, pour, par l'opinion de leur fuite, faire rompre et dissoudre cette masse en les poursuivant, par où ils se donnèrent la victoire.

Touchant les Scythes, on dit d'eux, quand Darius alla pour les subjuguer, qu'il manda à leur roi force reproches, pour le voir toujours reculant devant lui et gauchissant la mêlée. A quoi Indathyrses, car ainsi se nommait-il, fit réponse : « Que ce n'était pour avoir peur de lui ni d'homme vivant ; mais que c'était la façon de marcher de sa nation, n'ayant ni terre cultivée, ni ville, ni maison à défendre, et à craindre que l'ennemi en pût faire profit ; mais s'il avait si grande faim d'y mordre, qu'il approchât pour voir le lieu de leurs anciennes sépultures, et que là il trouverait à qui parler tout son soûl. »

Toutefois aux canonnades, depuis qu'on leur est planté en butte, comme les occasions de la guerre portent souvent, il est messéant de s'ébranler pour la menace du coup ; d'autant que, par sa violence et vitesse, nous le tenons inévitable ; et y en a maint un qui, pour avoir

[1] *Sier*, pour se placer.

haussé la main et baissé la tête, en a, pour le moins, apprêté à rire à ses compagnons. Si est-ce qu'au voyage que l'empereur Charles cinquième fit contre nous en Provence, le marquis de Guast étant allé reconnaître la ville d'Arles, et s'étant jeté hors du couvert d'un moulin à vent, à la faveur duquel il s'était approché, fut aperçu par les seigneurs de Bonneval et sénéchal d'Agenois, qui se promenaient sur le théâtre aux arènes : lesquels l'ayant montré au sieur de Villiers, commissaire de l'artillerie, il braqua si à propos une couleuvrine, que, sans ce que ledit marquis, voyant mettre le feu, se lança à quartier, il fut tenu qu'il en avait dans le corps. Et de même quelques années auparavant, Laurent de Médicis, duc d'Urbin, père de la reine mère du roi[1], assiégeant Mondolfe, place d'Italie, aux terres qu'on nomme du Vicariat, voyant mettre le feu à une pièce qui le regardait, bien lui servit de faire la cane; car autrement le coup, qui ne lui rasa que le dessus de la tête, lui donnait sans doute dans l'estomac. Pour en dire le vrai, je ne crois pas que ces mouvements se fissent avec discours; car quel jugement pouvez-vous faire de la mire haute ou basse en chose si soudaine? et est bien plus aisé à croire que la fortune favorisa leur frayeur, et que ce serait moyen une autre fois aussi bien pour se jeter dans le coup, que pour l'éviter. Je ne me puis défendre, si le bruit éclatant d'une arquebusade vient à me frapper les oreilles à l'imprévu, en lieu où je ne dusse pas attendre, que je n'en tressaille; ce que j'ai vu advenir à d'autres qui valent mieux que moi.

[1] Catherine de Médicis, mère de François II, de Charles IX et de Henri III, alors régnant.

Ni n'entendent les stoïciens que l'âme de leur sage puisse résister aux premières visions et fantaisies qui lui surviennent; mais comme à une subjection naturelle, consentent qu'il cède au grand bruit du ciel ou d'une ruine, pour exemple, jusqu'à la pâleur et contraction; ainsi aux autres passions, pourvu que son opinion demeure sauve et entière, et que l'assiette de son discours n'en souffre atteinte ni altération quelconque, et qu'il ne prête nul consentement à son effroi et souffrance. De celui qui n'est pas sage, il en va de même en la première partie, mais tout autrement en la seconde; car l'impression des passions ne demeure pas en lui superficielle; mais va pénétrant jusqu'au siége de sa raison, l'infectant et la corrompant; il juge selon icelles, et s'y conforme.

CHAPITRE X.

UN TRAIT DE QUELQUES AMBASSADEURS.

J'observe en mes voyages cette pratique, pour apprendre toujours quelque chose par la communication d'autrui (qui est une des plus belles écoles qui puisse être), de ramener toujours ceux avec qui je confère, aux propos des choses qu'ils savent le mieux? car il advient le plus souvent, au contraire, que chacun choisit plutôt à discourir du métier d'un autre que du sien, estimant que c'est autant de nouvelle réputation acquise: témoin le reproche qu'Archidamus fit à Periandre, qu'il quittait la gloire de bon médecin pour acquérir celle de mauvais poète. Voyez combien César se déploie largement à

nous faire entendre ses inventions à bâtir ponts et engins; et combien, au prix, il va se serrant où il parle des offices de sa profession, de sa vaillance et conduite de sa milice : ses exploits le vérifient assez capitaine excellent; il se veut faire reconnaître excellent enginieur [1], qualité aucunement étrangère. Le vieil Dionysius était très-grand chef de guerre, comme il convenait à sa fortune; mais il travaillait à donner principale recommandation de soi par la poésie; et si n'y savait guère. Un homme de vacation juridique, mené ces jours passés voir une étude fournie de toute sorte de livres de son métier et de tout autre métier, n'y trouva nulle occasion de s'entretenir; mais il s'arrêta à gloser rudement et magistralement une barricade logée sur la vis [2] de l'étude, que cent capitaines et soldats reconnaissent tous les jours sans remarque et sans offense. Par ce train, vous ne faites jamais rien qui vaille. Ainsi il faut travailler de rejeter toujours l'architecte, le peintre, le cordonnier, et ainsi du reste, chacun à son gibier.

Et, à ce propos, à la lecture des histoires, qui est le sujet de toutes gens, j'ai accoutumé de considérer qui en sont les écrivains : si ce sont personnes qui ne fassent autre profession que de lettres, j'en apprends principalement le style et le langage : si ce sont médecins, je les crois plus volontiers en ce qu'ils nous disent de la température de l'air, de la santé et complexion des princes, des blessures et maladies; si jurisconsultes, il en faut prendre les controverses des droits, les lois, l'établisse-

[1] Montaigne écrit *enginieur* (ingénieur), du mot *engin* dont il se sert souvent.

[2] L'escalier.

ment des polices et choses pareilles; si théologiens, les affaires de l'Église, censures ecclésiastiques, dispenses et mariages; si courtisans, les mœurs et les cérémonies; si gens de guerre, ce qui est de leur charge, et principalement les déductions des exploits où ils se sont trouvés en personne; si ambassadeurs, les menées, intelligences et pratiques, et manière de les conduire.

A cette cause, ce que j'eusse passé à un autre sans m'y arrêter, je l'ai pesé et remarqué en l'histoire du seigneur de Langey, très-étendu en telles choses : c'est qu'après avoir conté ces belles remontrances de l'empereur Charles cinquième, faites au consistoire à Rome, présents l'évêque de Mâcon et le seigneur de Velly, nos ambassadeurs, où il avait mêlé plusieurs paroles outrageuses contre nous, et, entre autres que, si ses capitaines et soldats n'étaient d'autre fidélité et suffisance en l'art militaire que ceux du Roi, tout sur l'heure il s'attacherait la corde au cou pour lui aller demander miséricorde (et de ceci il semble qu'il en crût quelque chose, car deux ou trois fois en sa vie, depuis, il lui advint de redire ces mêmes mots); aussi qu'il défia le Roi de le combattre en chemise, avec l'épée et le poignard, dans un bateau, ledit seigneur de Langey, suivant son histoire, ajoute que lesdits ambassadeurs, faisant une dépêche au Roi de ces choses, lui en dissimulèrent la plus grande partie, même lui célèrent les deux articles précédents. Or, j'ai trouvé bien étrange qu'il fût en la puissance d'un ambassadeur de dispenser sur les avertissements qu'il doit faire à son maître, même de telle conséquence, venant de telle personne et dits en si grande assemblée; et m'eût semblé l'office du serviteur être de

fidèlement représenter les choses en leur entier, comme elles sont advenues, afin que la liberté d'ordonner, juger et choisir, demeurât au maître; car, de lui altérer ou cacher la vérité, de peur qu'il ne la prenne autrement qu'il ne doit, et que cela ne le pousse à quelque mauvais parti, et cependant le laisser ignorant de ses affaires, cela m'eût semblé appartenir à celui qui donne la loi, non à celui qui la reçoit; au curateur et maître d'école, non à celui qui se doit penser inférieur, non en autorité seulement, mais aussi en prudence et bon conseil. Quoi qu'il en soit, je ne voudrais pas être servi de cette façon en mon petit fait.

Nous nous soustrayons si volontiers du commandement, sous quelque prétexte, et usurpons sur la maîtrise; chacun aspire si naturellement à la liberté et autorité, qu'au supérieur nulle utilité ne doit être chère, venant de ceux qui le servent, comme lui doit être si chère leur simple et naïve obéissance. On corrompt l'office du commander, quand on y obéit par discrétion, non par sujétion. Et P. Crassus, celui que les Romains estimèrent cinq fois heureux, lorsqu'il était en Asie consul, ayant mandé à un enginieur grec de lui faire mener le plus grand des deux mâts de navire qu'il avait vus à Athènes, pour quelque engin de batterie qu'il en voulait faire, celui-ci, sous titre de sa science, se donna loi de choisir autrement, et mena le plus petit, et, selon la raison de son art, le plus commode. Crassus, ayant patiemment ouï ses raisons, lui fit très-bien donner le fouet, estimant l'intérêt de la discipline plus que l'intérêt de l'ouvrage.

D'autre part pourtant, on pourrait aussi considérer que

cette obéissance si contrainte n'appartient qu'aux commandements précis et préfix. Les ambassadeurs ont une charge plus libre, qui en plusieurs parties dépend souverainement de leur disposition; ils n'exécutent pas simplement, mais forment aussi et dressent par leur conseil la volonté du maître. J'ai vu, en mon temps, des personnes de commandement repris d'avoir plutôt obéi aux paroles des lettres du Roi, qu'à l'occasion des affaires qui étaient près d'eux. Les hommes d'entendement accusent encore aujourd'hui l'usage des rois de Perse, de tailler les morceaux si courts à leurs agents et lieutenants, qu'aux moindres choses ils eussent à recourir à leur ordonnance, ce délai, en une si longue étendue de domination, ayant souvent apporté des notables dommages à leurs affaires. Et Crassus, écrivant à un homme du métier, et lui donnant avis de l'usage auquel il destinait ce mât, semblait-il pas entrer en conférence de sa délibération et le convier à interposer son décret?

CHAPITRE XI.

DE LA PEUR.

Je ne suis pas bon naturaliste (qu'ils disent), et ne sais guère par quels ressorts la peur agit en nous; mais tant il y a que c'est une étrange passion: et disent les médecins qu'ils n'en est aucune qui emporte plutôt notre jugement hors de sa due assiette. De vrai, j'ai vu beaucoup de gens devenus insensés de peur; et, au plus rassis, il est certain, pendant que son accès dure, qu'elle

engendre de terribles éblouissements. Je laisse à part le vulgaire, à qui elle représente tantôt les bisaïeux sortis du tombeau enveloppés en leur suaire, tantôt des loups-garous, des lutins et des chimères; mais parmi les soldats mêmes, où elle devrait trouver moins de place, combien de fois a-t-elle changé un troupeau de brebis en escadrons de corselets [1]? des roseaux et des cannes en gendarmes et lanciers? nos amis en nos ennemis? et la croix blanche à la rouge?

Lorsque Monsieur de Bourbon prit Rome, un porte-enseigne, qui était à la garde du bourg Saint-Pierre, fut saisi de tel effroi à la première alarme, que par le trou d'une ruine il se jeta, l'enseigne au poing, hors la ville, droit aux ennemis, pensant tirer vers le dedans de la ville; et à peine enfin, voyant la troupe de Monsieur de Bourbon se ranger pour le soutenir, estimant que ce fût une sortie que ceux de la ville fissent, il se reconnut, et tournant tête, rentra par ce même trou, par lequel il était sorti plus de trois cents pas avant en la campagne.

Il n'en advint pas du tout si heureusement à l'enseigne du capitaine Julle, lorsque Saint-Paul fut pris sur nous par le comte de Buren et monsieur de Reulx; car, étant si fort éperdu de frayeur que de se jeter avec son enseigne hors de la ville par une canonnière, il fut mis en pièces par les assaillants. Et, au même siége, fut mémorable la peur qui saisit et glaça si fort le cœur d'un gentilhomme, qu'il en tomba raide mort par terre, à la brèche, sans aucune blessure.

Pareille rage pousse parfois toute une multitude. En

[1] Les *corselets* étaient de petites cuirasses que portaient les piquiers dans les régiments des gardes.

l'une des rencontres de Germanicus contre les Allemands, deux grosses troupes prirent d'effroi deux routes opposites : l'une fuyait d'où l'autre partait.

Tantôt elle nous donne des ailes aux talons, comme aux deux premiers; tantôt elle nous cloue les pieds et les entrave, comme on lit de l'empereur Théophile, lequel, en une bataille qu'il perdit contre les Agarènes, devint si étonné et si transi qu'il ne pouvait prendre parti de s'enfuir, jusqu'à ce que Manuel, l'un des principaux chefs de son armée, l'ayant terrassé et secoué comme pour l'éveiller d'un profond somme, lui dit : « Si vous ne me suivez, je vous tuerai; car il vaut mieux que vous perdiez la vie, que si, étant prisonnier, vous veniez à perdre l'Empire. »

Lors exprime-t-elle sa dernière force, quand, pour son service, elle nous rejette à la vaillance, qu'elle a soustraite à notre devoir et à notre honneur. En la première juste bataille que les Romains perdirent contre Annibal, sous le consul Sempronius, une troupe de bien dix mille hommes de pied qui prit l'épouvante, ne voyant ailleurs par où faire passage à sa lâcheté, s'alla jeter à travers le gros des ennemis, lequel elle perça d'un merveilleux effort, avec grand meurtre des Carthaginois, achetant une honteuse fuite au même prix qu'elle eût eu une glorieuse victoire.

C'est de quoi j'ai le plus de peur que la peur : aussi surmonte-t-elle en aigreur tous autres accidents. Quelle affection peut être plus âpre et plus juste que celle des amis de Pompeius, qui étaient en son navire spectateurs de cet horrible massacre ? Si est-ce que la peur des voiles égyptiennes, qui commençaient à les approcher, l'étouffa

de manière qu'on a remarqué qu'ils ne s'amusèrent qu'à hâter les mariniers de diligenter et de se sauver à coups d'aviron ; jusqu'à ce que, arrivés à Tyr, libres de crainte, ils eurent loisir de tourner leur pensée à la perte qu'ils venaient de faire, et lâcher la bride aux lamentations et aux larmes que cette autre plus forte passion avait suspendues.

Ceux qui auront été bien frottés en quelque estour [1] de guerre, tous blessés encore et ensanglantés, on les ramène bien le lendemain à la charge, mais ceux qui ont conçu quelque bonne peur des ennemis, vous ne les leur feriez pas seulement regarder en face. Ceux qui sont en pressante crainte de perdre leur bien, d'être exilés, d'être subjugués, vivent en continuelle angoisse, en perdant le boire, le manger et le repos, là où les pauvres, les bannis, les serfs, vivent souvent aussi joyeusement que les autres. Et tant de gens qui, de l'impatience des pointures de la peur, se sont pendus, noyés et précipités, nous ont bien appris qu'elle est encore plus importune et plus insupportable que la mort.

Les Grecs en reconnaissent une autre espèce, qui est outre l'erreur de notre discours, venant, disent-ils, sans cause apparente et d'une impulsion céleste : des peuples entiers s'en voient souvent frappés et des armées entières. Telle fut celle qui apporta à Carthage une merveilleuse désolation : on n'y oyait que cris et voix effrayées; on voyait les habitants sortir de leurs maisons comme à l'alarme, et se charger, blesser et entre-tuer les uns les autres, comme si ce fussent ennemis qui vinssent à occuper

[1] Conflit.

leur ville; tout y était en désordre et en fureur, jusqu'à ce que, par oraisons et sacrifices, ils eussent apaisé l'ire des dieux. Ils nomment cela *terreurs paniques*.

CHAPITRE XII.

QU'IL NE FAUT JUGER DE NOTRE HEUR QU'APRÈS LA MORT.

Les enfants savent le conte du roi Crésus à ce propos, lequel ayant été pris par Cyrus et condamné à la mort, sur le point de l'exécution il s'écria : « O Solon ! Solon ! » Cela rapporté à Cyrus, et s'étant enquis ce que c'était à dire, il lui fit entendre qu'il vérifiait lors à ses dépens l'avertissement qu'autrefois lui avait donné Solon : « Que les hommes, quelque beau visage que fortune leur fasse, ne se peuvent appeler heureux jusqu'à ce qu'on leur ait vu passer le dernier jour de leur vie, » pour l'incertitude et variété des choses humaines, qui, d'un bien léger mouvement, se changent d'un état en autre tout divers. Et pourtant Agésilas, à quelqu'un qui disait heureux le roi de Perse, de ce qu'il était venu fort jeune à un si puissant état : « Oui, mais, dit-il, Priam en tel âge ne fut pas malheureux. » Tantôt, des rois de Macédoine, successeurs de ce grand Alexandre, il s'en fait des menuisiers et greffiers à Rome; des tyrans de Sicile, des pédants à Corinthe; d'un conquérant de la moitié du monde et empereur de tant d'armées, il s'en fait un misérable suppliant des bélîtres officiers d'un roi d'Égypte; tant coûta à ce grand Pompeius la prolongation de cinq ou six mois de vie ! Et du temps de nos pères, ce Ludovic Sforce,

dixième duc de Milan, sous qui avait si longtemps branlé toute l'Italie, on l'a vu mourir prisonnier à Loches [1], mais après y avoir vécu dix ans, qui est le pis de son marché. La plus belle reine [2], veuve du plus grand roi de la chrétienté, vient-elle pas de mourir par la main d'un bourreau? indigne et barbare cruauté! Et mille tels exemples; car il semble que, comme les orages et tempêtes se piquent contre l'orgueil et hautaineté de nos bâtiments, il y ait aussi là haut des esprits envieux des grandeurs de çà bas; et semble que la fortune quelquefois guette à point nommé le dernier jour de notre vie, pour montrer sa puissance de renverser en un moment ce qu'elle avait bâti en longues années.

Ainsi se peut prendre avec raison ce bon avis de Solon; mais d'autant que c'est un philosophe (à l'endroit desquels les faveurs et disgrâces de la fortune ne tiennent rang ni d'heur ni de malheur, et sont les grandeurs et puissances accidents de qualité à peu près indifférente), je trouve vraisemblable qu'il ait regardé plus avant, et voulu dire que ce même bonheur de notre vie, qui dépend de la tranquillité et contentement d'un esprit bien né, et de la résolution et assurance d'une âme réglée, ne se doive jamais attribuer à l'homme, qu'on ne lui ait vu jouer le dernier acte de sa comédie, et sans doute le plus difficile. En tout le reste il y peut avoir du masque; ou ces beaux discours de la philosophie ne sont en nous que par contenance, ou les accidents ne nous essayant pas jusqu'au vif, nous donnent loisir de maintenir toujours notre visage rassis: mais à ce dernier rôle de la mort et

[1] En Touraine, sous le règne de Louis XII.

[2] Marie Stuart, reine d'Écosse.

de nous, il n'y a plus que feindre; il faut parler français, il faut montrer ce qu'il y a de bon et de net dans le fond du pot.

Voilà pourquoi se doivent à ce dernier trait toucher et éprouver toutes les autres actions de notre vie; c'est le maître jour, c'est le jour juge de tous les autres; c'est le jour, dit un ancien, qui doit juger de toutes mes années passées. Je remets à la mort l'essai du fruit de mes études; nous verrons là si mes discours me partent de la bouche ou du cœur. J'ai vu plusieurs donner par leur mort réputation en bien ou en mal à toute leur vie. Scipion, beau-père de Pompeius, rhabilla en bien mourant la mauvaise opinion qu'on avait eue de lui jusqu'alors. Epaminondas interrogé lequel des trois il estimait le plus, ou Chabrias, ou Iphicrates, ou soi-même : « Il nous faut voir mourir, dit-il, avant que d'en pouvoir résoudre. » De vrai, on déroberait beaucoup à celui-là, qui le pèserait sans l'honneur et grandeur de sa fin.

Dieu l'a voulu comme il lui a plu; mais en mon temps, trois les plus exécrables personnes que je connusse en toute abomination de vie, et les plus infâmes, ont eu des morts réglées, et, en toute circonstance, composées jusqu'à la perfection. Il est des morts braves et fortunées; je lui ai vu trancher le fil d'un progrès de merveilleux avancement, et dans la fleur de son croît, à quelqu'un d'une fin si pompeuse, qu'à mon avis ses ambitieux et courageux desseins n'avaient rien de si haut que fut leur interruption; il arriva, sans y aller, où il prétendait, plus grandement et glorieusement que ne portait son désir et espérance, et devança par sa chute le pouvoir et le nom où il aspirait par sa course.

Au jugement de la vie d'autrui, je regarde toujours comment s'en est porté le bout; et des principales études de la mienne, c'est qu'il se porte bien.

CHAPITRE XIII.

DIVERS ÉVÉNEMENTS DE MÊME CONSEIL.

Jacques Amyot, grand-aumônier de France, me récita un jour cette histoire à l'honneur d'un prince des nôtres (et nôtre était-il à très-bonnes enseignes, encore que son origine fût étrangère[1]), que, durant nos premiers troubles, au siége de Rouen, ce prince ayant été averti, par la reine, mère du Roi, d'une entreprise qu'on faisait sur sa vie, et instruit particulièrement par ses lettres de celui qui la devait conduire à chef, qui était un gentilhomme angevin ou manceau, fréquentant lors ordinairement pour cet effet la maison de ce prince, il ne communiqua à personne cet avertissement; mais se promenant le lendemain au mont Sainte-Catherine, d'où se faisait notre batterie à Rouen (car c'était au temps que nous la tenions assiégée), ayant à ses côtés ledit seigneur grand-aumônier et un autre évêque, il aperçut ce gentilhomme qui lui avait été remarqué, et le fit appeler. Comme il fut en sa présence, il lui dit ainsi, le voyant déjà pâlir et frémir des alarmes de sa conscience : — Monsieur de tel lieu, vous vous doutez bien de ce que je vous veux, et votre visage me le montre. Vous n'avez

[1] Le duc de Guise, surnommé le *Balafré*, de la maison de Lorraine.

rien à me cacher; car je suis instruit de votre affaire, si avant que vous ne feriez qu'empirer votre marché d'essayer à le couvrir. Vous savez bien telle chose et telle (qui étaient les tenants et aboutissants des plus secrètes pièces de cette menée); ne faillez sur votre vie, à me confesser la vérité de tout ce dessein.

Quand ce pauvre homme se trouva pris et convaincu (car tout avait été découvert à la reine par l'un des complices), il n'eut qu'à joindre les mains et requérir la grâce et miséricorde de ce prince, aux pieds duquel il se voulut jeter; mais il l'en garda, suivant ainsi son propos.

— Venez çà; vous ai-je autrefois fait déplaisir? ai-je offensé quelqu'un des vôtres par haine particulière? Il n'y a pas trois semaines que je vous connais; quelle raison vous a pu mouvoir à entreprendre ma mort?

Le gentilhomme répondit à cela, d'une voix tremblante, que ce n'était aucune occasion particulière qu'il en eût, mais l'intérêt de la cause générale de son parti, et qu'aucuns lui avaient persuadé que ce serait une exécution pleine de piété, d'extirper, en quelque manière que ce fût, un si puissant ennemi de leur religion.

— Or, suivit ce prince, je vous veux montrer combien la religion que je tiens est plus douce que celle de quoi vous faites profession. La vôtre vous a conseillé de me tuer sans m'ouïr, n'ayant reçu de moi aucune offense; et la mienne me commande que je vous pardonne, tout convaincu que vous êtes de m'avoir voulu tuer sans raison. Allez-vous-en, retirez-vous; que je ne vous voie plus ici; et, si vous êtes sage, prenez dorénavant en vos entreprises des conseillers plus gens de bien que ceux-là.

L'empereur Auguste, étant en la Gaule, reçut certain avertissement d'une conjuration que lui brassait L. Cinna; il délibéra de s'en venger, et manda pour cet effet au lendemain le conseil de ses amis. Mais la nuit d'entre deux, il la passa avec grande inquiétude, considérant qu'il avait à faire mourir un jeune homme de bonne maison et neveu du grand Pompée, et produisait en se plaignant plusieurs divers discours : — Quoi donc ! disait-il, sera-t-il vrai que je demeurerai en crainte et en alarme, et que je laisserai mon meurtrier se promener cependant à son aise? S'en ira-t-il quitte, ayant assailli ma tête que j'ai sauvée de tant de guerres civiles, de tant de batailles par mer et par terre, et après avoir établi la paix universelle du monde? Sera-t-il absout, ayant délibéré, non de me meurtrir seulement, mais de me sacrifier? — Car la conjuration était faite de le tuer comme il ferait quelque sacrifice. Après cela, s'étant tenu coi quelque espace de temps, il recommençait d'une voix plus forte, et s'en prenait à soi-même : — Pourquoi vis-tu, s'il importe à tant de gens que tu meures? N'y aura-t-il point de fin à tes vengeances et à tes cruautés? Ta vie vaut-elle que tant de dommage se fasse pour la conserver?

Livia, sa femme, le sentant en ces angoisses : — Et les conseils des femmes y seront-ils reçus? lui dit-elle; fais ce que font les médecins : quand les recettes accoutumées ne peuvent servir, ils en essaient de contraires. Par sévérité, tu n'as, jusqu'à cette heure, rien profité : Lepidus a suivi Salvidienus ; Murena, Lepidus ; Cæpio, Murena; Egnatius, Cæpio; commence à expérimenter comment te succèderont la douceur et la clé-

mence. Cinna est convaincu ; pardonne-lui ; de te nuire désormais il ne pourra, et profitera à ta gloire.

Auguste fut bien aise d'avoir trouvé un avocat de son humeur ; et ayant remercié sa femme et contremandé ses amis qu'il avait assignés au conseil, commanda qu'on fît venir à lui Cinna tout seul ; et ayant fait sortir tout le monde de sa chambre et fait donner un siége à Cinna, il lui parla en ces termes :

— En premier lieu, je te demande, Cinna, paisible audience ; n'interromps pas mon parler ; je te donnerai temps et loisir d'y répondre. Tu sais, Cinna, que t'ayant pris au camp de mes ennemis, non seulement t'étant fait mon ennemi, mais étant né tel, je te sauvai, je te mis entre mains tous tes biens, et t'ai enfin rendu si accommodé et si aisé, que les victorieux sont envieux de la condition du vaincu : l'office du sacerdoce que tu me demandas, je te l'octroyai, l'ayant refusé à d'autres, desquels les pères avaient toujours combattu avec moi. T'ayant si fort obligé, tu as entrepris de me tuer.

A quoi Cinna s'étant écrié qu'il était bien éloigné d'une si méchante pensée : — Tu ne me tiens pas, Cinna, ce que tu m'avais promis, suivit Auguste ; tu m'avais assuré que je ne serais pas interrompu. Oui, tu as entrepris de me tuer en tel lieu, tel jour, en telle compagnie et de telle façon.

Et le voyant transi de ces nouvelles, et en silence, non plus pour tenir le marché de se taire, mais de la presse de sa conscience. — Pourquoi, ajouta-t-il, le fais-tu ? Est-ce pour être empereur ? Vraiment, il va bien mal à la chose publique, s'il n'y a que moi qui t'empêche d'arriver à l'empire. Tu ne peux pas seulement défendre

ta maison, et perdis dernièrement un procès par la faveur d'un simple libertin[1]. Quoi? n'as-tu moyen ni pouvoir en autre chose qu'à entreprendre César? Je le quitte, s'il n'y a que moi qui empêche tes espérances. Penses-tu que Paulus, que Fabius, que les Cosseens et Serviliens te souffrent, et une si grande troupe de nobles, non seulement nobles de nom, mais qui, par leur vertu, honorent leur noblesse?

Après plusieurs autres propos (car il parla à lui plus de deux heures entières): — Or, va, lui dit-il, je te donne, Cinna, la vie à traître et à parricide, que je te donna autrefois à ennemi; que l'amitié commence de ce jourd'hui entre nous; essayons qui de nous deux de meilleure foi, moi t'aie donné ta vie, ou tu l'aies reçue. — Et se départit d'avec lui en cette manière. Quelque temps après, il lui donna le consulat, se plaignant de quoi il ne le lui avait osé demander. Il l'eût depuis pour fort ami et fut seul fait par lui héritier de ses biens. Or, depuis cet accident, qui advint à Auguste au quarantième an de son âge, il n'y eut jamais de conjuration ni d'entreprise contre lui, et reçut une juste récompense de cette sienne clémence.

Mais il n'en advint pas de même au nôtre[2], car sa douceur ne le sut garantir qu'il ne chût depuis aux lacs de pareille trahison : tant c'est chose vaine et frivole que l'humaine prudence! et au travers de tous nos projets, de nos conseils et précautions, la fortune maintient toujours la possession des événements.

[1] *Affranchi*, du mot latin *libertus* ou *libertinus*.

[2] Le même duc de Guise, dont Montaigne a parlé au commencement du chapitre.

Nous appelons les médecins heureux quand ils arrivent à quelque bonne fin : comme s'il n'y avait que leur art qui ne se pût maintenir d'elle même, et qui eût les fondements trop frêles pour s'appuyer de sa propre force, et comme s'il n'y avait qu'elle qui ait besoin que la fortune prête la main à ses opérations. Je crois d'elle tout le pis ou le mieux qu'on voudra ; car nous n'avons, dieu merci ! nul commerce ensemble. Je suis rebours des autres, car je la méprise bien toujours ; mais quand je suis malade, au lieu d'entrer en composition, je commence encore à la haïr et à la craindre ; et réponds à ceux qui me pressent de prendre médecine, qu'ils attendent au moins que je sois rendu à mes forces et à ma santé, pour avoir plus de moyen de soutenir l'effort et le hasard de leur breuvage. Je laisse faire nature et présuppose qu'elle se soit pourvue de dents et de griffes, pour se défendre des assauts qui lui viennent et pour maintenir cette contexture de quoi elle fuit la dissolution. Je crains, au lieu de l'aller secourir, ainsi comme elle est aux prises bien étroites et bien jointes avec la maladie, qu'on secoure son adversaire au lieu d'elle, et qu'on la recharge de nouvelles affaires.

Or, je dis que, non en la médecine seulement, mais en plusieurs arts plus certaines, la fortune [1] y a bonne part ; les saillies poétiques qui emportent leur auteur et le ravissent hors de soi, pourquoi ne les attribuerons-nous à son bonheur, puisqu'il confesse lui-même qu'elles surpassent sa suffisance et ses forces, et le reconnaît venir d'ailleurs que de soi, et ne les avoir aucunement

[1] *Fortune*, *hasard*, expressions que les hommes substituent au mot *Providence*.

en sa puissance; non plus que les orateurs ne disent avoir en la leur ces mouvements et agitations extraordinaires qui les poussent au-delà de leur dessein! Il en est de même en la peinture, qu'il échappe parfois des traits de la main du peintre, surpassant sa conception et sa science, qui le tirent lui-même en admiration et qui l'étonnent. Mais la fortune montre bien encore plus évidemment la part qu'elle a en tous ces ouvrages, par les grâces et beautés qui s'y trouvent, non seulement sans l'intention, mais sans la connaissance même de l'ouvrier. Un suffisant lecteur découvre souvent aux esprits d'autrui des perfections autres que celles que l'auteur y a mises et aperçues, et y prête des sens et des visages plus riches.

Quant aux entreprises militaires, chacun voit comment la fortune y a bonne part. En nos conseils mêmes et en nos délibérations, il faut certes qu'il y ait du sort et du bonheur mêlé parmi; car tout ce que notre sagesse peut, ce n'est pas grand'chose: plus elle est aiguë et vive, plus elle trouve en soi de faiblesse et se défie d'autant plus d'elle-même. Je suis de l'avis de Sylla, et quand je me prends garde de près aux plus glorieux exploits de la guerre, je vois, ce me semble, que ceux qui les conduisent n'y emploient la délibération et le conseil que par acquit, et que la meilleure part de l'entreprise ils l'abandonnent à la fortune; et, sur la fiance qu'ils ont à son secours, passent à tous les coups au-delà des bornes de tout discours. Il survient des allégresses fortuites et des fureurs étrangères parmi leurs délibérations, qui les poussent le plus souvent à prendre le parti le moins fondé en apparence, et qui grossissent leur courage au-dessus de

la raison. D'où il est advenu à plusieurs grands capitaines anciens, pour donner crédit à ces conseils téméraires, d'alléguer à leurs gens qu'il y étaient conviés par quelque inspiration, par quelque signe pronostic.

Voilà pourquoi, en cette incertitude et perplexité que nous apporte l'impuissance de voir et choisir ce qui est le plus commode, pour les difficultés que les divers accidents et circonstances de chaque chose tirent, le plus sûr, quand autre considération ne nous y convierait, est, à mon avis, de se rejeter au parti où il y a plus d'honnêteté et de justice; et, puisqu'on est en doute du plus court chemin, tenir toujours le droit, comme en ces deux exemples, que je viens de proposer; il n'y a point de doute qu'il ne fût plus beau et plus généreux à celui qui avait reçu l'offense de la pardonner, que s'il eût fait autrement. S'il en est mésadvenu au premier, il ne s'en faut pas prendre à ce sien bon dessein; et ne sait-on, quand il eût pris le parti contraire, s'il eût échappé à la fin à laquelle son destin l'appelait; et si eût perdu la gloire d'une telle humanité.

Il se voit, dans les histoires, force gens en cette crainte; d'où la plupart ont suivi le chemin de courir audevant des conjurations qu'on faisait contre eux, par vengeance et par supplices; mais j'en vois fort peu auxquels ce remède ait servi; témoins tant d'empereurs romains. Celui qui se trouve en ce danger ne doit pas beaucoup espérer ni de sa force ni de sa vigilance; car combien est-il malaisé de se garantir d'un ennemi qui est couvert du visage du plus officieux ami que nous ayons, et de connaître les volontés et pensements intérieurs de ceux qui nous assistent! Il a beau employer des nations

étrangères pour sa garde, et être toujours ceint d'une haie d'hommes armés; quiconque aura sa vie à mépris se rendra toujours maître de celle d'autrui; et puis, ce continuel soupçon qui met le prince en doute de tout le monde, lui doit servir d'un merveilleux tourment. Pourtant Dion, étant averti que Callippus épiait les moyens de le faire mourir, n'eut jamais le cœur d'en informer, disant qu'il aimait mieux mourir que vivre en cette misère d'avoir à se garder, non de ses ennemis seulement, mais aussi de ses amis; ce qu'Alexandre représenta bien plus vivement par effet, et plus raidement, quand ayant eu avis, par une lettre de Parmenion, que Philippus, son plus cher médecin, était corrompu par l'argent de Darius pour l'empoisonner, en même temps qu'il donnait à lire sa lettre à Philippus, il avala le breuvage qu'il lui avait présenté. Fût-ce pas exprimer cette résolution que, si ses amis le voulaient tuer, il consentait qu'ils le pussent faire? Ce prince est le souverain patron des actes hasardeux; mais je ne sais s'il y a trait en sa vie qui ait plus de fermeté que celui-ci, ni une beauté illustre par tant de visages.

Ceux qui prêchent aux princes la défiance si attentive, sous couleur de leur prêcher leur sûreté, leur prêchent leur ruine et leur honte, rien de noble ne se fait sans hasard. J'en sais un de courage très-martial de sa complexion, et entreprenant, de qui tous les jours on corrompt la bonne fortune par telles persuasions: « Qu'il se resserre entre les siens; qu'il n'entende à aucune réconciliation de ses anciens ennemis, se tienne à part et ne se commette entre mains plus fortes, quelque promesse qu'on lui fasse, quelque utilité qu'il y voie. » J'en sais

un autre qui a inespérément avancé sa fortune pour avoir pris conseil tout contraire.

La hardiesse, de quoi ils cherchent si avidement la gloire, se représente, quand il est besoin, aussi magnifiquement en pourpoint qu'en armes, en un cabinet qu'en un camp, le bras pendant que le bras levé.

La prudence, si tendre et circonspecte, est mortelle ennemie des hautes exécutions. Scipion sut, pour pratiquer la volonté de Syphax, quittant son armée et abandonnant l'Espagne douteuse encore, sous sa nouvelle conquête, passer en Afrique dans deux simples vaisseaux, pour se commettre, en terre ennemie, à la puissance d'un roi barbare, à une foi inconnue, sans obligation, sans ôtage, sous la seule sûreté de la grandeur de son propre courage, de son bonheur et de la promesse de ses hautes espérances. A une vie ambitieuse et fameuse, il faut, au rebours [1], prêter peu et porter la bride courte aux soupçons : la crainte et la défiance attirent l'offense et la convient. Le plus défiant de nos rois [2], établit ses affaires principalement pour avoir volontairement abandonné et commis sa vie et sa liberté entre les mains de ses ennemis, montrant avoir entière fiance d'eux, afin qu'ils la prissent de lui. A ses légions mutinées et armées contre lui, César opposait seulement l'autorité de son visage et la fierté de ses paroles, et se fiait tant à soi et à sa fortune, qu'il ne craignait point de s'abandonner et commettre à une armée séditieuse et rebelle.

[1] *Au rebours* se rapporte à ces mots : *La prudence si tendre et circonspecte*, etc.

[2] Louis XI.

Mais il est bien vrai que cette forte assurance ne se peut représenter bien entière et naïve que par ceux auxquels l'imagination de la mort, et du pis qui peut advenir après tout, ne donne point d'effroi; car de la présenter tremblante encore, douteuse et incertaine, pour le service d'une importante réconciliation, ce n'est rien faire qui vaille. C'est un excellent moyen de gagner le cœur et volonté d'autrui, de s'y aller soumettre et fier, pourvu que ce soit librement et sans contrainte d'aucune nécessité, et que ce soit en condition qu'on y porte une fiance pure et nette, le front au moins déchargé de tout scrupule. Je vis, en enfance, un gentilhomme, commandant à une grande ville, empressé à l'émotion d'un peuple furieux; pour éteindre ce commencement de trouble, il prit parti de sortir d'un lieu très-assuré où il était, et se rendre à cette tourbe mutine; d'où mal lui prit, et y fut misérablement tué. Mais il ne me semble pas que sa faute fût tant d'être sorti, ainsi qu'ordinairement on le reproche à sa mémoire, comme ce fut d'avoir pris une voie de soumission et de mollesse, et d'avoir voulu endormir cette rage plutôt en suivant qu'en guidant, et en requérant plutôt qu'en remontrant; et estime qu'une gracieuse sévérité, avec un commandement militaire plein de sécurité et de confiance, convenable à son rang et à la dignité de sa charge, lui eût mieux succédé, au moins avec plus d'honneur et de bienséance. Il n'est rien moins espérable de ce monstre ainsi agité, que l'humanité et la douceur; il recevra bien plutôt la révérence et la crainte. Je lui reprocherais aussi, qu'ayant pris une résolution, plutôt brave à mon gré que téméraire, de se jeter faible et en pourpoint par cette mer tempêtueuse d'hommes insensés, il la devait avaller

toute[1] et n'abandonner ce personnage; au lieu qu'il lui advint, après avoir reconnu le danger de près, de saigner du nez et d'altérer encore depuis cette contenance démise[2] et flatteuse, qu'il avait entreprise, en une contenance effrayée, chargeant sa voix et ses yeux d'étonnement et de pénitence; cherchant à conniller[3] et à se dérober, il les enflamma et appela sur soi.

On délibérait de faire une montre générale de diverses troupes en armes (c'est le lieu des vengeances secrètes, et n'est point où en plus grande sûreté on les puisse exercer); il y avait publiques et notoires apparences qu'il n'y faisait pas fort bon pour aucuns, auxquels touchait la principale et nécessaire charge de les reconnaître. Il s'y proposa divers conseils, comme en chose difficile, et qui avait beaucoup de poids et de suite. Le mien fut qu'on évitât surtout de donner aucun témoignage de ce doute; et qu'on s'y trouvât et mêlât parmi les files, la tête droite et le visage ouvert, et qu'au lieu d'en retrancher aucune chose (à quoi les autres opinions visaient le plus), au contraire, l'on sollicitât les capitaines d'avertir les soldats de faire leurs salves belles et gaillardes, en l'honneur des assistants, et n'épargner leur poudre. Cela servit de gratification envers ces troupes suspectes, et engendra dès lors en avant une mutuelle et utile confiance.

La voie qu'y tint Jules César, je trouve que c'est la plus belle qu'on y puisse prendre. Premièrement, il essaya

[1] *Il devait soutenir jusqu'au bout sa première résolution et ne pas abandonner son rôle.*

[2] *Soumise*, du latin *demissus*.

[3] *Conniller*, c'est s'esquiver, chercher à se cacher dans un trou, comme un lapin (*connil*).

par clémence à se faire aimer de ses ennemis même, se contentant, aux conjurations qui lui étaient découvertes, de déclarer simplement qu'il en était averti; cela fait, il prit une très-noble résolution d'attendre sans effroi et sans sollicitude ce qui lui en pourrait advenir, s'abandonnant et s'en remettant à la garde des dieux et de la fortune; car certainement c'est l'état où il était quand il fut tué.

Un étranger ayant dit et publié partout qu'il pourrait instruire Dionysius, tyran de Syracuse, d'un moyen de sentir et découvrir en toute certitude les partis que ses sujets machineraient contre lui, s'il lui voulait donner une bonne pièce d'argent, Dionysius, en étant averti, le fit appeler à soi pour s'éclaircir d'un art si nécessaire à sa conservation. Cet étranger lui dit qu'il n'y avait pas d'autre art, sinon qu'il lui fît délivrer un talent, et se vantât d'avoir appris de lui un singulier secret. Dionysius trouva cette invention bonne et lui fit compter six cents écus. Il n'était pas vraisemblable qu'il eût donné si grande somme à un homme inconnu, qu'en récompense d'un très-utile apprentissage; et servait cette réputation à tenir ses ennemis en crainte. Pourtant, les princes sagement publient les avis qu'ils reçoivent des menées qu'on dresse contre leur vie, pour faire croire qu'ils sont bien avertis et qu'il ne se peut rien entreprendre de quoi ils ne sentent le vent. Le duc d'Athènes fit plusieurs sottises en l'établissement de sa fraîche tyrannie sur Florence; mais celle-ci, la plus notable, qu'ayant reçu le premier avis des monopoles[1] que ce peuple dressait contre lui, par Mat-

[1] *Monopolè*, pour conjuration, conspiration.

teo dit Morozo, complice d'icelles, il le fit mourir pour supprimer cet avertissement, et ne faire sentir qu'aucun en la ville s'ennuyât de sa domination.

Il me souvient avoir lu autrefois l'histoire de quelque Romain, personnage de dignité, lequel, fuyant la tyrannie du triumvirat, avait échappé mille fois des mains de ceux qui le poursuivaient, par la subtilité de ses inventions. Il advint un jour qu'une troupe de gens de cheval, qui avait charge de le prendre, passa tout joignant un hallier où il s'était tapi, et faillit de le découvrir; mais lui, sur ce point-là, considérant la peine et les difficultés auxquelles il avait déjà si longtemps duré, pour se sauver des continuelles et curieuses recherches qu'on faisait de lui partout, le peu de plaisir qu'il pouvait espérer d'une telle vie, et combien il lui valait mieux passer une fois le pas que demeurer toujours en cette transe, lui-même les rappela et leur trahit sa cachette, s'abandonnant volontairement à leur cruauté, pour ôter eux et lui d'une plus longue peine. D'appeler les mains ennemies, c'est un conseil un peu gaillard; si crois-je qu'encore vaudrait-il mieux le prendre que de demeurer en la fièvre continuelle d'un accident qui n'a point de remède. Mais puisque les provisions qu'on y peut apporter sont pleines d'inquiétude et d'incertitude, il vaut mieux, d'une belle assurance, se préparer à tout ce qui en pourra advenir, et tirer quelque consolation de ce qu'on n'est pas assuré qu'il advienne.

CHAPITRE XIV.

DU PÉDANTISME.

Je me suis souvent dépité, en mon enfance, de voir, aux comédies italiennes, toujours un pédant pour badin, et le surnom de magister n'avoir guères plus honorable signification parmi nous ; car, leur étant donné en gouvernement, que pouvais-je moins faire que d'être jaloux de leur réputation? Je cherchais bien de les excuser par la disconvenance naturelle qu'il y a entre le vulgaire et les personnes rares et excellentes en jugement et en savoir, d'autant qu'ils vont un train entièrement contraire les uns des autres; mais en ceci perdais-je mon latin, que les plus galants hommes c'étaient ceux qui les avaient le plus à mépris, témoin notre bon du Bellay :

Mais je hais par sus tout un savoir pédantesque;

et est cette coutume ancienne, car Plutarque dit que grec et écolier étaient mots de reproche entre les Romains, et de mépris. Depuis, avec l'âge, j'ai trouvé qu'on avait une grandissime raison. Mais d'où il puisse advenir qu'une âme riche de la connaissance de tant de choses n'en devienne plus vive et plus éveillée, et qu'un esprit grossier et vulgaire puisse loger en soi, sans s'amender, les discours et les jugements des plus exellents esprits que le monde ait porté, j'en suis encore en doute. A recevoir tant de cervelles étrangères, et si fortes et si grandes, il est nécessaire (me disait une fille, la pre-

mière de nos princesses, parlant de quelqu'un) que la sienne se foule, se contraigne et rapetisse, pour faire place aux autres. Je dirais volontiers que, comme les plantes s'étouffent de trop d'humeur et les lampes de trop d'huile, aussi fait l'action de l'esprit par trop d'étude et de matière; lequel, occupé et embarrassé d'une grande diversité de choses, perd le moyen de se démêler, et que cette charge le tient courbe et croupi. Mais il en va autrement, car notre âme s'élargit d'autant plus qu'elle se remplit; et aux exemples des vieux temps, il se voit, tout au rebours, des suffisants hommes aux maniements des choses publiques, des grands capitaines et grands conseillers aux affaires d'état, avoir été ensemble très-savants.

Et quant aux philosophes retirés de toute occupation publique, ils ont été aussi quelquefois, à la vérité, méprisés par la liberté comique de leur temps, leurs opinions et façons les rendant ridicules. Les voulez-vous faire juges des droits d'un procès, des actions d'un homme? ils en sont bien prêts! il cherchent encore s'il y a vie, s'il y a mouvement, si l'homme est autre chose qu'un bœuf; ce que c'est qu'agir et souffrir; quelles bêtes ce sont que lois et justice. Parlent-ils du magistrat, ou parlent-ils à lui? c'est d'une liberté irrévérente et incivile. Oyent-ils louer leur prince ou un roi? c'est un pâtre pour eux, oisif comme un pâtre, occupé à pressurer et tondre ses bêtes, mais bien plus rudement qu'un pâtre. En estimez-vous quelqu'un plus grand, pour posséder deux mille arpents de terre? eux s'en moquent, accoutumés d'embrasser tout le monde comme leur possession. Vous vantez-vous de votre noblesse, pour compter sept aïeux

riches? ils vous estiment de peu, ne concevant que l'image universelle de nature, et combien chacun de nous a eu de prédécesseurs, riches, pauvres, rois, valets, grecs, barbares; et quand vous seriez cinquantième descendant d'Hercule, ils vous trouvent vain de faire valoir ce présent de la fortune. Ainsi les dédaignait le vulgaire, comme ignorant les premières choses et communes, et comme présomptueux et insolents.

Mais cette peinture platonique est bien éloignée de celle qu'il faut à nos hommes. On enviait ceux-là comme étant au-dessus de la commune façon, comme méprisant les actions publiques, comme ayant dressé une vie particulière et inimitable, réglée à certains discours hautains et hors d'usage; ceux-ci, on les dédaigne comme étant au-dessous de la commune façon, comme incapables des charges publiques, comme traînant une vie et des mœurs basses et viles après le vulgaire.

Quant à ces philosophes, dis-je, comme ils étaient grands en sciences, ils étaient encore plus grands en toute action. Et tout ainsi qu'on dit de ce géométrien de Syracuse [1], lequel ayant été détourné de sa contemplation, pour en mettre quelque chose en pratique à la défense de son pays, qu'il mit soudain en train des engins épouvantables et des effets surpassant toute créance humaine, dédaignant toutefois, lui-même, toute cette sienne manufacture, et pensant en cela avoir corrompu a dignité de son art, de laquelle ses ouvrages n'étaient que l'apprentissage et le jouet; aussi eux, si quelquefois on les a mis à la preuve de l'action, on les a vu voler

[1] Archimède.

d'une aile si haute qu'il paraissait bien leur cœur et leur âme s'être merveilleusement grossie et enrichie par l'intelligence des choses. Mais aucuns, voyant la place du gouvernement politique saisie par des hommes incapables, s'en sont reculés; et celui qui demanda à Cratès jusques à quand il faudrait philosopher, en reçut cette réponse : « Jusques à tant que ce ne soient plus des âniers qui conduisent nos armées. » Héraclitus résigna la royauté à son frère; et aux Éphésiens, qui lui reprochaient à quoi il passait son temps à jouer avec les enfants devant le temple : « Vaut-il pas mieux faire ceci que gouverner les affaires en votre compagnie? » D'autres, ayant leur imagination logée au-dessus de la fortnne et du monde, trouvèrent les siéges de la justice et les trônes mêmes des rois, bas et vils, et refusa Empédocles la royauté que les Agrigentins lui offrirent. Thalès, accusant quelquefois le soin du ménage et de s'enrichir, on lui reprocha que c'était à la mode du renard, pour n'y pouvoir advenir; il lui prit envie, par passe-temps, d'en montrer l'expérience; et, ayant pour ce coup ravalé son savoir au service du profit et du gain, dressa un trafic qui, dans un an, rapporta telles richesses, qu'à peine en toute leur vie les plus expérimentés de ce métier-là en pouvaient faire de pareilles.

Ce qu'Aristote récite d'aucuns, qui appelaient, et celui-là, et Anaxagoras, et leurs semblables, sages et non-prudents, pour n'avoir assez de soin des choses plus utiles, outre ce que je ne digère pas bien cette différence de mots, cela ne sert point d'excuse à mes gens; et à voir la basse et nécessiteuse fortune de quoi ils se paient, nous aurions plutôt occasion de prononcer

tous les deux qu'ils sont et non sages et non prudents.

Je quitte cette première raison, et crois qu'il vaut mieux dire que ce mal vienne de leur mauvaise façon de se prendre aux sciences; et qu'à la mode de quoi nous sommes instruits, il n'est pas merveille, ni si les écoliers, ni si les maîtres n'en deviennent pas plus habiles, quoiqu'ils s'y fassent plus doctes. De vrai, le soin de la dépense de nos pères ne vise qu'à nous meubler la tête de science; du jugement et de la vertu, peu de nouvelles. Criez d'un passant à notre peuple : O le savant homme! et d'un autre : O le bon homme! il ne manquera pas à détourner les yeux et son respect vers le premier. Il y faudrait un tiers crieur : « O les lourdes têtes! » Nous nous enquérons volontiers : — Sait-il du grec ou du latin? écrit-il en vers ou en prose? — Mais s'il est devenu meilleur ou plus avisé, c'était le principal, et c'est ce qui demeure derrière. Il fallait s'enquérir qui est mieux savant, non qui est plus savant.

Nous ne travaillons qu'à remplir la mémoire et laissons l'entendement et la conscience vides. Tout ainsi que les oiseaux vont quelquefois à la quête du grain, et le portent au bec sans le tâter, pour en faire becquetée à leurs petits; ainsi nos pédants vont pillotant la science dans les livres, et ne la logent qu'au bout de leurs lèvres, pour la dégorger seulement et mettre au vent.

C'est merveille combien proprement la sottise se loge sur mon exemple; est-ce pas faire de même ce que je fis en la plupart de cette composition? je m'en vais, écorniflant, par-ci, par-là, des livres, les sentences qui me plaisent, non pour les garder (car je n'ai point de gardoire), mais pour les transporter en celui-ci,

où, à vrai dire, elles ne sont non plus miennes qu'en leur première place. Nous ne sommes, ce crois-je, savants que de la science présente, non de la passée, aussi peu que de la future. Mais, qui pis est, leurs écoliers et leurs petits ne s'en nourrissent et alimentent non plus; elle passe de main en main pour cette seule fin d'en faire parade, d'en entretenir autrui et d'en faire des contes, comme une vaine monnaie, inutile à tout autre usage et emploi qu'à compter et jeter. Nous savons dire : « Cicéron dit ainsi : Voilà les mœurs de Platon; ce sont les mots mêmes d'Aristote. » Mais nous, que disons-nous nous-mêmes? que jugeons-nous? que faisons-nous? Autant en dirait bien un perroquet.

Cette façon me fait souvenir de ce riche Romain, qui avait été soigneux, à fort grande dépense, de recouvrer des hommes suffisants en tout genre de sciences, qu'il tenait continuellement autour de lui, afin que, quand il échéait entre ses amis quelque occasion de parler d'une chose ou d'autre, ils suppléassent en sa place, et fussent tout prêts à lui fournir, qui d'un discours, qui d'un vers d'Homère, chacun selon son gibier; et pensait ce savoir être sien, parce qu'il était en la tête de ses gens; et comme font aussi ceux desquels la suffisance loge en leurs somptueuses librairies [1]. J'en connais à qui, quand je demande ce qu'il sait, il me demande un livre pour me le montrer; et n'oserait me dire qu'il a le derrière galeux, s'il ne va sur-le-champ étudier, en son lexicon, ce que c'est que galeux et ce que c'est que derrière.

Nous prenons en garde les opinions et le savoir d'autrui, et puis c'est tout. Il les faut faire nôtres. Nous sem-

[1] Bibliothèques.

blons proprement celui qui, ayant besoin de feu, en irait quérir chez son voisin, et, y en ayant trouvé un beau et grand, s'arrêterait là à se chauffer, sans plus se souvenir d'en rapporter chez soi. Que nous sert-il d'avoir la panse pleine de viande, si elle ne se digère, si elle ne se transforme en nous, si elle ne nous augmente et fortifie? Pensons-nous que Lucullus, que les lettres rendirent et formèrent si grand capitaine sans l'expérience, les eût prises à notre mode? Nous nous laissons si fort aller sur les bras d'autrui, que nous anéantissons nos forces. Me veux-je armer contre la crainte de la mort? c'est aux dépens de Senèque. Veux-je tirer de la consolation pour moi ou pour un autre? je l'emprunte de Cicéron. Je l'eusse prise en moi-même, si on m'y eût exercé. Je n'aime point cette suffisance relative et mendiée; quand bien nous pourrions être savants du savoir d'autrui, au moins sages ne pouvons-nous être que de notre propre sagesse. Je hais le sage qui n'est pas sage pour soi-même.

Dionysius se moquait des grammairiens, qui ont soin de s'enquérir des maux d'Ulysse, et ignorent les leurs propres; des musiciens, qui accordent leurs flûtes, et n'accordent pas leurs mœurs; des orateurs, qui étudient à dire justice, non à la faire. Si notre âme n'en va un meilleur branle, si nous n'en avons le jugement plus sain, j'aimerais aussi cher que mon écolier eût passé le temps à jouer à la paume : au moins le corps en serait plus alègre. Voyez le revenir de là, après quinze ou seize ans employés; il n'est rien si malpropre à mettre en besogne : tout ce que vous y reconnaissez davantage, c'est que son latin et son grec l'ont rendu plus sot et plus présomptueux qu'il n'était parti de la maison. Il en devait rap-

porter l'âme pleine, il ne l'en rapporte que bouffie, et l'a seulement enflée au lieu de la grossir.

Ces maîtres-ci, comme Platon dit des sophistes leurs germains, sont, de tous les hommes, ceux qui promettent d'être les plus utiles aux hommes; et seuls, entre tous les hommes, qui, non-seulement n'amendent point ce qu'on leur commet, comme fait un charpentier et un maçon, mais l'empirent, et se font payer de l'avoir empiré. Si la loi que Protagoras proposait à ses disciples était suivie, « ou qu'ils le payassent selon son mot, ou qu'ils jurassent au temple combien ils estimaient le profit qu'ils avaient reçu de sa discipline, et, selon icelui, satisfissent sa peine; » mes pédagogues se trouveraient choués [1], s'étant remis au serment de mon expérience. Mon vulgaire périgourdin appelle fort plaisamment *Lettre-ferits* ces savanteaux, comme si vous disiez *Lettre-ferus*, auxquels les lettres ont donné un coup de marteau, comme on dit. De vrai, le plus souvent ils semblent être ravalés, même du sens commun : car le paysan et le cordonnier, vous leur voyez aller simplement et naïvement leur train, parlant de ce qu'ils savent; ceux-ci, pour se vouloir élever et gendarmer de ce savoir, qui nage en la superficie de leur cervelle, vont s'embarrassant et empêtrant sans cesse. Il leur échappe de belles paroles; mais qu'un autre les accommode : ils connaissent bien Galien, mais nullement le malade; ils vous ont déjà rempli la tête de lois, et si n'ont encore conçu le nœud de la cause; ils savent la théorie de toutes choses; cherchez qui la mette en pratique.

[1] *Frustrés, déchus de leur espoir.*

J'ai vu chez moi un mien ami, par manière de passe-temps, ayant affaire à un de ceux-ci, contrefaire un jargon de galimatias, propos sans suite, tissu de pièces rapportées, sauf qu'il était souvent entrelardé de mots propres à leur dispute, amuser ainsi tout un jour ce sot à débattre, pensant toujours répondre aux objections qu'on lui faisait; et si était homme de lettres et de réputation, et qui avait une belle robe.

Qui regardera de bien près à ce genre de gens, qui s'étend bien loin, il trouvera comme moi que le plus souvent ils ne s'entendent, ni autrui, et qu'ils ont la souvenance assez pleine, mais le jugement entièrement creux, sinon que leur nature d'elle-même le leur ait autrement façonné; comme j'ai vu Adrianus Turnebus, qui, n'ayant fait autre profession que de lettres, en laquelle c'était, à mon opinion, le plus grand homme qui fût il y a mille ans, n'ayant toutefois rien de pédantesque que le port de sa robe, et quelque façon externe qui pouvait n'être pas civilisée à la courtisane, qui sont choses de néant, et je hais nos gens qui supportent plus malaisément une robe qu'une âme de travers, et regardent à sa révérence, à son maintien et à ses bottes, quel homme il est; car au-dedans c'était l'âme la plus polie du monde; je l'ai souvent à mon escient jeté en propos éloignés de son usage; il y voyait si clair, d'une appréhension si prompte, d'un jugement si sain, qu'il semblait qu'il n'eût jamais fait autre métier que la guerre et affaires d'état. Ce sont natures belles et fortes, qui se maintiennent au travers d'une mauvaise institution. Or, ce n'est pas assez que notre institution ne nous gâte pas, il faut qu'elle nous change en mieux.

Il y a aucun de nos parlements, quand ils ont à recevoir des officiers, qui les examinent seulement sur la science; les autres y ajoutent encore l'essai du sens, en leur présentant le jugement de quelque cause. Ceux-ci me semblent avoir un beaucoup meilleur style; et encore que ces deux pièces soient nécessaires et qu'il faille qu'elles s'y trouvent toutes deux, si est-ce qu'à la vérité celle du savoir est moins prisable que celle du jugement; celle-ci se peut passer de l'autre, et non l'autre de celle-ci. Car, comme dit un vers grec : « A quoi faire la science, si l'entendement n'y est? » Plût à Dieu que, pour le bien de notre justice, ces compagnies-là se trouvassent aussi bien fournies d'entendement et de conscience comme elles sont encore de science ! Or, il ne faut pas attacher le savoir à l'âme, il l'y faut incorporer; il ne l'en faut pas arroser, il l'en faut teindre; et, s'il ne la change et méliore son état imparfait, certainement il vaut beaucoup mieux le laisser là : c'est un dangereux glaive, et qui empêche et offense son maître, s'il est en main faible et qui n'en sache l'usage.

A l'aventure est-ce la cause que et nous et la théologie ne requérons pas beaucoup de science aux femmes, et que François, duc de Bretagne, fils de Jean V, comme on lui parla de son mariage avec Isabeau, fille d'Ecosse, et qu'on lui ajouta qu'elle avait été nourrie simplement et sans aucune instruction de lettres, répondit : « qu'il l'en aimait mieux, et qu'une femme était assez savante, quand elle savait mettre différence entre la chemise et le pourpoint de son mari. »

Aussi ce n'est pas si grande merveille, comme on crie, que nos ancêtres n'aient pas fait grand état des lettres,

et qu'encore aujourd'hui elles ne se trouvent que par rencontre aux principaux conseils de nos rois; et si cette fin de s'en enrichir, qui seule nous est aujourd'hui proposée, par le moyen de la jurisprudence, de la médecine, du pédantisme, et de la théologie encore, ne les tenait en crédit, vous les verriez sans doute aussi marmiteuses qu'elles furent oncques. Quel dommage, si elles ne nous apprennent ni à bien penser ni à bien faire? Toute autre science est dommageable à celui qui n'a la science de la bonté.

Mais la raison que je cherchais tantôt serait-elle pas aussi de là, que notre étude en France n'ayant quasi autre but que le profit, moins de ceux que nature a fait naître à plus généreux offices que lucratifs, s'adonnant aux lettres, aussi courtement (retirés, avant que d'en avoir pris le goût, à une profession qui n'a rien de commun avec les livres), il ne reste plus ordinairement, pour s'engager tout-à-fait à l'étude, que les gens de basse fortune qui y quêtent des moyens à vivre. Et de ces gens-là les âmes étant, et par nature, et par institution domestique et exemple, du plus bas aloi, rapportent faussement le fruit de la science; car elle n'est pas pour donner jour à l'âme qui n'en a point, ni pour faire voir un aveugle; son métier est, non de lui fournir de vue, mais de la lui dresser, de lui régler ses allures, pourvu qu'elle ait de soi les pieds et les jambes droites et capables. C'est une bonne drogue que la science; mais nulle drogue n'est assez forte pour se préserver sans altération et corruption, selon le vice du vase qui l'étuie [1]. Tel a la vue claire, qui

[1] Qui lui sert d'étui.

ne l'a pas droite, et, par conséquent, voit le bien et ne le suit pas ; et voit la science et ne s'en sert pas. La principale ordonnance de Platon en sa République, c'est « donner à ses citoyens, selon leur nature, leur charge. » Nature peut tout et fait tout. Les boiteux sont mal propres aux exercices du corps ; et aux exercices de l'esprit, les âmes boiteuses, les bâtardes et vulgaires sont indignes de la philosophie. Quand nous voyons un homme mal chaussé, nous disons que ce n'est pas merveille s'il est chaussetier ; de même il semble que l'expérience nous offre souvent un médecin plus mal médeciné, un théologien moins reformé, et coutumièrement un savant moins suffisant que tout autre.

En cette belle institution que Xénophon prête aux Perses, nous trouvons qu'ils apprenaient la vertu à leurs enfants, comme les autres nations font les lettres. Platon dit que le fils aîné, en leur succession royale, était ainsi nourri ; après sa naissance, on le donnait, non à des femmes, mais à des eunuques de la première autorité autour des rois, à cause de leur vertu. Ceux-ci prenaient charge de lui rendre le corps beau et sain, et, après sept ans, le duisaient à monter à cheval et aller à la chasse. Quand il était arrivé au quatorzième, ils le déposaient entre les mains de quatre ; le plus sage, le plus juste, le plus tempérant, le plus vaillant de la nation : le premier lui apprenait la religion ; le second, à être toujours véritable ; le tiers, à se rendre maître des cupidités ; le quart, à ne rien craindre.

C'est chose digne de très-grande considération que, en cette excellente police de Lycurgue, et à la vérité monstrueuse par sa perfection, si soigneuse pourtant de la nourriture des enfants comme de sa principale charge,

et au gîte même des muses, il s'y fasse si peu de mention de la doctrine; comme si cette généreuse jeunesse, dédaignant tout autre joug que de la vertu, on lui ait dû fournir, au lieu de nos maîtres de science, seulement des maîtres de vaillance, prudence et justice; exemple que Platon a suivi en ses lois. La façon de leur discipline, c'était leur faire des questions sur le jugement des hommes et de leurs actions; et, s'ils condamnaient et louaient ou ce personnage ou ce fait, il fallait raisonner leur dire; et, par ce moyen, ils aiguisaient ensemble leur entendement et apprenaient le droit. Astyages, en Xénophon, demande à Cyrus compte de sa dernière leçon : C'est, dit-il, qu'en notre école un grand garçon, ayant un petit sayon, le donna à l'un de ses compagnons de plus petite taille, et lui ôta son sayon qui était plus grand; notre précepteur m'ayant fait juge de ce différend, je jugeai qu'il fallait laisser les choses en cet état, et que l'un et l'autre semblait être mieux accommodé en ce point; sur quoi il me remontra que j'avais mal fait, car je m'étais arrêté à considérer la bienséance et il fallait premièrement avoir pourvu à la justice, qui voulait que nul ne fût forcé en ce qui lui appartenait; et dit qu'il en fût fouetté, tout ainsi que nous sommes en nos villages, pour avoir oublié le premier aoriste de τύπτω.

Mon régent me ferait une belle harangue *in genere demonstrativo*, avant qu'il me persuadât que son école vaut celle-là. Ils ont voulu couper chemin; et puis qu'il est ainsi que les sciences, lors même qu'on les prend de droit fil, ne peuvent que nous enseigner la prudence, la prud'hommie et la résolution, ils ont voulu d'arrivée mettre leurs enfants au propre des effets, et les instruire, non

par ouï dire, mais par l'essai de l'action, en les formant et moulant vivement, non-seulement de préceptes et paroles, mais principalement d'exemples et d'œuvres; afin que ce ne fût pas une science en leur âme, mais sa complexion et habitude; que ce ne fût pas un acquêt, mais une naturelle possession. A ce propos, on demandait à Agésilas ce qu'il serait d'avis que les enfants apprissent : — Ce qu'ils doivent faire étant hommes, répondit-il.

Ce n'est pas merveille si une telle institution a produit des effets si admirables.

On allait, dit-on, aux autres villes de Grèce chercher des rhétoriciens, des peintres et des musiciens, mais en Lacédemone des législateurs, des magistrats et empereurs d'armée; à Athènes on apprenait à bien dire, et ici à bien faire; là, à se démêler d'un argument sophistique et à rabattre l'imposture des mots captieusement entrelacés; ici, à se démêler des appas de la volupté, et à rabattre, d'un grand courage, les menaces de la fortune et de la mort; ceux-là s'embesognaient après les paroles; ceux-ci après les choses; là c'était une continuelle exercitation de la langue; ici, une continuelle exercitation de l'âme. Par quoi il n'est pas étrange si Antipater, leur demandant cinquante enfants pour otages, ils répondirent, tout au rebours de ce que nous ferions, qu'ils aimaient mieux donner deux fois autant d'hommes faits, tant ils estimaient la perte de l'éducation de leur pays! Quand Agésilas convie Xénophon d'envoyer nourrir ses enfants à Sparte, ce n'est pas pour y apprendre la rhétorique ou dialectique; mais « pour apprendre (ce dit-il) la plus belle science qui soit, à savoir la science d'obéir et de commander. »

Il est très-plaisant de voir Socrate, à sa mode, se moquant d'Hippias, qui lui récite comment il a gagné, spécialement en certaines petites villettes de la Sicile, bonne somme d'argent à régenter, et qu'à Sparte il n'a gagné pas un sou; que ce sont gens idiots, qui ne savent ni mesurer, ni compter, ne font état ni de grammaire ni de rhythme, s'amusant seulement à savoir la suite des rois, établissements et décadences des états, et tels fatras de contes; et au bout de cela, Socrate, lui faisant avouer par le menu l'excellence de leur forme de gouvernement public, l'heure et vertu de leur vie privée, lui laisse deviner la conclusion de l'inutilité de ses arts.

Les exemples nous apprennent, et en cette martiale police et en toutes ses semblables, que l'étude des sciences amollit et efféminе les courages, plus qu'il ne les fermit et aguerrit. Le plus fort état qui paraisse pour le présent au monde est celui des Turcs, peuples également duits à l'estimation des armes et mépris des lettres. Je trouve Rome plus vaillante avant qu'elle fût savante. Les plus belliqueuses nations, en nos jours, sont les plus grossières et ignorantes; les Scythes, les Parthes, Tamburlan [1], nous servent à cette preuve. Quand les Goths ravagèrent la Grèce, ce qui sauva toutes les librairies d'être passées au feu, ce fut un d'entre eux qui sema cette opinion qu'il fallait laisser ce meuble entier aux ennemis, propre à les détourner de l'exercice militaire et à amuser des occupations sédentaires et oisives [2]. Quand notre roi Charles huitième, quasi sans tirer l'épée du fourreau, se vit maître du royaume de Naples et d'une bonne partie de la

[1] Tamerlan.

[2] Plusieurs auteurs citent ce fait d'après Philippe Camerarius.

Toscane, les seigneurs de sa suite attribuèrent cette inespérée facilité de conquêtes à ce que les princes et la noblesse d'Italie s'amusaient plus à se rendre ingénieux et savants que vigoureux et guerriers.

CHAPITRE XV.

DE L'INSTITUTION DES ENFANTS.

A madame Diane de Foix, comtesse de Gurson.

Je ne vis jamais père, pour bossé ou teigneux que fût son fils, qui laissât de l'avouer; non pourtant, s'il n'est du tout enivré de cette affection, qu'il ne s'aperçoive de sa défaillance, mais tant y a qu'il est sien : aussi moi, je vois mieux que tout autre que ce ne sont ici que rêveries d'homme qui n'a goûté des sciences que la croûte première en son enfance, et n'en a retenu qu'un général et informe visage, un peu de chaque chose, et rien du tout, à la française. Car, en somme, je sais qu'il y a une médecine, une jurisprudence, quatre parties en la mathématique, et grossièrement ce à quoi elles visent; et à l'aventure encore sais-je la prétention des sciences en général au service de notre vie; mais d'y enfoncer plus avant, de m'être rongé les ongles à l'étude d'Aristote, monarque de la doctrine moderne, ou opiniâtré après quelque science, je ne l'ai jamais fait; ni n'est art de quoi je susse peindre seulement les premiers linéaments; et n'est enfant des classes moyennes qui ne se puisse dire plus savant que moi, qui n'ai seulement pas de quoi l'examiner sur sa première leçon; et si l'on m'y force, je suis con-

traint assez ineptement d'en tirer quelque matière de propos universel, sur quoi j'examine son jugement naturel; leçon qui leur est autant inconnue comme à moi la leur.

Je n'ai dressé commerce avec aucun livre solide, sinon Plutarque et Senèque, où je puise comme les Danaïdes, remplissant et versant sans cesse. J'en attache quelque chose à ce papier; à moi, si peu que rien. L'histoire, c'est mon gibier en matière de livre, ou la poésie, que j'aime d'une particulière inclination : car, comme disait Cléanthe, tout ainsi que la voix, contrainte dans l'étroit canal d'une trompette, sort plus aiguë et plus forte; ainsi me semble-t-il que la sentence, pressée aux pieds nombreux de la poésie, et s'élance bien plus brusquement, et me fiert [1] d'une plus vive secousse. Quant aux facultés naturelles qui sont en moi, de quoi c'est ici l'essai, je les sens fléchir sous la charge : mes conceptions et mon jugement ne marchent qu'à tâtons, chancelant, bronchant et choppant; et quand je suis allé le plus avant que je puis, si ne me suis-je aucunement satisfait; je vois encore du pays au-delà, mais d'une vue trouble et en nuage, que je ne puis démêler.

En entreprenant de parler indifféremment de tout ce qui se présente à ma fantaisie, et n'y employant que mes propres et naturels moyens, s'il m'advient, comme il fait souvent, de rencontrer de bonne fortune dans les bons auteurs ces mêmes lieux que j'ai entrepris de traiter, comme je viens de faire chez Plutarque tout présentement son discours de la force de l'imagination, à me reconnaître, au prix de ces gens-là, si faible et si chétif, si pesant

[1] Me frappe.

et si endormi, je me fais pitié ou dédain à moi-même : si me gratifie-je de ceci, que mes opinions ont cet honneur de rencontrer souvent aux leurs, et que je vois au moins de loin après, disant que voire [1] aussi, que j'ai cela, que chacun n'a pas, de connaître l'extrême différence d'entre eux et moi; et laisse, ce néanmoins, courir mes inventions ainsi faibles et basses comme je les ai produites, sans en replâtrer et recoudre les défauts que cette comparaison m'y a découvert.

Il faut avoir les reins bien fermes pour entreprendre de marcher front à front avec ces gens-là. Les écrivains indiscrets de notre siècle, qui, parmi leurs ouvrages de néant, vont semant des lieux entiers des anciens auteurs pour se faire honneur, font le contraire: car cette infinie dissemblance de lustres rend un visage si pâle, si terni et si laid à ce qui est leur, qu'ils y perdent beaucoup plus qu'ils n'y gagnent.

C'étaient deux contraires fantaisies : le philosophe Chrysippe mêlait à ses livres, non les passages seulement, mais des ouvrages entiers d'autres auteurs, et en un la Médée d'Euripides ; et disait Apollodore que, qui en retrancherait ce qu'il y avait d'étranger, son papier demeurerait en blanc : Epicure, au rebours, en trois cents volumes qu'il laissa, n'avait pas mis une seule allégation.

Il m'advint, l'autre jour, de tomber sur un tel passage : j'avais traîné languissant après des paroles françaises si exsangues, si décharnées et si vides de matière et de sens, que ce n'était voirement que paroles françaises ; au bout d'un long et ennuyeux chemin, je vins à rencontrer

[1] Vraiment.

une pièce haute, riche et élevée jusqu'aux nues. Si j'eusse trouvé la pente douce et la montée un peu alongée, cela eût été excusable : c'était un précipice si droit et si coupé que, des six premières paroles, je connus que je m'envolais en l'autre monde ; de là je découvris la fondrière d'où je venais, si basse et si profonde, que je n'eus oncques puis le cœur de m'y ravaler. Si j'étoffais l'un de mes discours de ces riches dépouilles, il éclairerait par trop la bêtise des autres. Reprendre en autrui mes propres fautes ne me semble non plus incompatible que de reprendre, comme je fais souvent, celles d'autrui en moi : il les faut accuser partout et leur ôter tout lieu de franchise. Si sais-je combien audacieusement j'entreprends moi-même, à tout coup, de m'égaler à mes larcins, d'aller pair à pair quand et eux, non sans une téméraire espérance que je puisse tromper les yeux des juges à les discerner ; mais c'est autant par le bénéfice de mon application, que par le bénéfice de mon invention et de ma force. Et puis, je ne lutte point en gros ces vieux champions-là, et corps à corps ; c'est par reprises, menues et légères atteintes ; je ne m'y aheurte pas ; je ne fais que les tâter ; et ne vais point tant comme je marchande d'aller. Si je leur pouvais tenir palot [1], je serais honnête homme ; car je ne les entreprends que par où ils sont les plus raides. De faire ce que j'ai découvert d'aucun, se couvrir des armes d'autrui jusqu'à ne montrer pas seulement le bout de ses doigts ; conduire son dessein, comme il est aisé aux savants en une matière commune, sous les inventions anciennes rapiécées par-ci par-là : à ceux qui

[1] *Si je pouvais aller de pair avec eux.*

les veulent cacher et faire propres, c'est premièrement injustice et lâcheté, que n'ayant rien en leur vaillant par où se produire, ils cherchent à se présenter par une valeur purement étrangère ; et puis, grande sottise, se contentant par piperie de s'acquérir l'ignorante approbation du vulgaire, se décrier envers les gens d'entendement, qui hochent du nez cette incrustation empruntée ; desquels seul la louange a du poids. De ma part, il n'est rien que je veuille moins faire ; je ne dis les autres, sinon pour d'autant plus me dire [1]. Ceci ne touche pas les centons, qui se publient pour centons ; et j'en ai vu de très-ingénieux en mon temps, entre autres un, sous le nom de Capiluppi, outre les anciens : ce sont des esprits qui se font voir, et par ailleurs, et par là, comme Lipsius [2], en ce docte et laborieux tissu de ses politiques.

Quoi qu'il en soit, veux-je dire, et quelles que soient ces inepties, je n'ai pas délibéré de les cacher ; non plus qu'un mien portrait chauve et grisonnant où le peintre aurait mis, non un visage parfait, mais le mien. Car aussi ce sont ici mes humeurs et opinions ; je les donne pour ce qui est en ma créance, non pour ce qui est à croire : je ne vise ici qu'à découvrir moi-même, qui serai par aventure autre demain, si nouvel apprentissage me change. Je n'ai point l'autorité d'être cru, ni ne le désire, me sentant trop mal instruit pour instruire autrui.

Quelqu'un donc, ayant vu l'article précédent, me disait chez moi, l'autre jour, que je me devais être un petit [3]

[1] C'est-à-dire, *je ne cite les autres que pour mieux exprimer ma pensée.*

[2] Juste-Lipse.

[3] Un peu.

étendu sur le discours de l'institution des enfants. Or, madame, si j'avais quelque suffisance en ce sujet, je ne pourrais la mieux employer que d'en faire un présent à ce petit homme qui vous menace de faire tantôt une belle sortie de chez vous, car ayant eu tant de part à la conduite de votre mariage, j'ai quelque droit et intérêt à la grandeur et prospérité de tout ce qui en viendra; outre ce que l'ancienne possession que vous avez sur ma servitude m'oblige assez à désirer honneur, bien et avantage à tout ce qui vous touche. Mais à la vérité je n'y entends sinon cela, que la plus grande difficulté et importante de l'humaine science semble être en cet endroit, où il se traite de la nourriture et institution des enfants. Tout ainsi qu'en l'agriculture les façons qui vont avant le planter sont certaines et aisées, et le planter même; mais, depuis que ce qui est planté vient à prendre vie, à l'élever il y a une grande variété de façons et difficulté : pareillement aux hommes, depuis qu'ils sont nés, on se charge d'un soin divers, plein d'embesognement et de crainte à les dresser et nourrir. La montre de leurs inclinations est si tendre en ce bas âge et si obscure, les promesses si incertaines et fausses, qu'il est mal aisé d'y établir aucun solide jugement. Voyez Cimon, voyez Thémistocle, et mille autres, combien ils se sont disconvenus à eux-mêmes. Les petits des ours et des chiens montrent leur inclination naturelle; mais les hommes, se jetant incontinent en des accoutumances, en des opinions, en des lois, se changent ou se déguisent facilement; si est-il difficile de forcer les propensions naturelles. D'où il advient que, par faute d'avoir bien choisi leur route, pour néant se travaille-t-on souvent, et emploie-t-on beaucoup

d'âge à dresser des enfants aux choses auxquelles ils ne peuvent prendre pied. Toutefois, en cette difficulté, mon opinion est de les acheminer toujours aux meilleures choses et plus profitables, et qu'on se doit peu appliquer à ces légères divinations et pronostics que nous prenons des mouvements de leur enfance. Platon, en sa République, me semble leur donner trop d'autorité.

Madame, c'est un grand ornement que la science, et un outil de merveilleux service, notamment aux personnes élevées en tel degré de fortune comme vous êtes. A la vérité, elle n'a point son vrai usage en mains viles et basses : elle est bien plus fière de prêter ses moyens à conduire une guerre, à commander un peuple, à pratiquer l'amitié d'un prince ou d'une nation étrangère, qu'à dresser un argument dialectique, ou à plaider un appel, ou ordonner une masse de pilules. Ainsi, madame, parce que je crois que vous n'oublierez pas cette partie en l'institution des vôtres, vous qui en avez savouré la douceur, et qui êtes d'une race lettrée (car nous avons encore les écrits de ces anciens comtes de Foix, d'où monsieur le comte votre mari et vous êtes descendus, et François de Candale, votre oncle, en fait naître tous les jours d'autres qui étendront la connaissance de cette qualité de votre famille à plusieurs siècles), je vous veux dire là-dessus une seule fantaisie que j'ai, contraire au commun usage : c'est tout ce que je puis conférer à votre service en cela.

La charge du gouverneur que vous lui donnerez, du choix duquel dépend tout l'effet de son institution, a plusieurs autres grandes parties; mais je n'y touche point, pour n'y savoir rien apporter qui vaille; et de cet article

sur lequel je me mêle de lui donner avis, il m'en croira autant qu'il y verra d'apparence. [A un enfant de maison, qui recherche les lettres, non pour le gain (car une fin si abjecte est indigne de la grâce et faveur des muses, et puis elle regarde et dépend d'autrui), ni tant pour les commodités externes que pour les siennes propres et pour s'en enrichir et parer au-dedans, ayant plutôt envie d'en réussir habile homme qu'homme savant, je voudrais aussi qu'on fût soigneux de lui choisir un conducteur qui eût plutôt la tête bien faite que bien pleine, et qu'on y requît tous les deux, mais plus les mœurs et l'entendement que la science; et qu'il se conduisît en sa charge d'une nouvelle manière.]

On ne cesse de criailler à nos oreilles, comme qui verserait dans un entonnoir; et notre charge, ce n'est que redire ce qu'on nous a dit : je voudrais qu'il corrigeât cette partie, et que de belle arrivée, selon la portée de l'âme qu'il a en main, il commençât à la mettre sur la montre, lui faisant goûter les choses, les choisir et discerner d'elle-même; quelquefois lui ouvrant chemin, quelquefois le lui faisant ouvrir. Je ne veux pas qu'il invente et parle seul; je veux qu'il écoute son disciple parler à son tour. Socrate, et depuis Arcesilas, faisaient premièrement parler leurs disciples, et puis ils parlaient à eux. [Il est bon qu'il le fasse trotter devant lui, pour juger de son train, et juger jusqu'à quel point il se doit ravaler pour s'accommoder à sa force. A faute de cette proportion, nous gâtons tout; et de la savoir choisir et s'y conduire bien mesurément, c'est une des plus ardues besognes que je sache; et est l'effet d'une haute âme et bien forte, savoir condescendre à ces allures puériles et

les guider. Je marche plus sûr et plus ferme à mont qu'à val.

Ceux qui, comme notre usage porte, entreprennent, d'une même leçon et pareille mesure de conduite, régenter plusieurs esprits de si diverses mesures et formes, ce n'est pas merveille si en tout un peuple d'enfants ils en rencontrent à peine deux ou trois qui rapportent quelque juste fruit de leur discipline. Qu'il ne lui demande pas seulement compte des mots de sa leçon, mais du sens et de la substance; et qu'il juge du profit qu'il aura fait, non par le témoignage de sa mémoire, mais de sa vie. Que ce qu'il viendra d'apprendre, il le lui fasse mettre en cent visages, et accommoder à autant de divers sujets, pour voir s'il l'a encore bien pris et bien fait sien; prenant l'instruction de son progrès des pédagogismes de Platon. C'est témoignage de crudité et indigestion que de regorger la viande comme on l'a avalée : l'estomac n'a pas fait son opération, s'il n'a fait changer la façon et la forme à ce qu'on lui a donné à cuire. Notre âme ne branle qu'à crédit, liée et contrainte à l'appétit des fantaisies d'autrui, serve et captivée sous l'autorité de leur leçon : on nous a tant assujétis aux cordes que nous n'avons plus de franches allures; notre vigueur et liberté est éteinte.

Je vis privément à Pise un honnête homme, mais si aristotelicien que le plus général de ses dogmes est : « Que la touche et règle de toutes imaginations solides et » de toute vérité, c'est la conformité à la doctrine d'Aris- » tote; que hors de là ce ne sont que chimères et inanité; » qu'il a tout vu et tout dit. »

Qu'il lui fasse tout passer par l'étamine, et ne loge

rien en sa tête par simple autorité et à crédit. Les abeilles pillotent deçà delà les fleurs ; mais elles en font après le miel, qui est tout leur ; ce n'est plus thym, ni marjolaine. Ainsi les pièces empruntées d'autrui, il les transformera et confondra pour faire un ouvrage tout sien, à savoir son jugement : son institution, son travail et étude ne vise qu'à le former. Qu'il cèle tout ce de quoi il a été secouru, et ne produise que ce qu'il en a fait. Les pilleurs, les emprunteurs, mettent en parade leurs bâtiments, leurs achats; non pas ce qu'ils tirent d'autrui : vous ne voyez pas les épices d'un homme de parlement; vous voyez les alliances qu'il a gagnées, et honneur à ses enfants : nul ne met en compte public sa recette; chacun y met son acquêt.

Le gain de notre étude, c'est en être devenu meilleur et plus sage. C'est, disait Epicharmus, l'entendement qui voit et qui oit; c'est l'entendement qui approfite tout, qui dispose tout, qui agit, qui domine et qui règne; toutes autres choses sont aveugles, sourdes et sans âme. Certes, nous le rendons servile et couard, pour ne lui laisser la liberté de rien faire de soi. Qui demanda jamais à son disciple ce qu'il lui semble de la rhétorique et de la grammaire? de telle ou telle sentence de Cicéron? On nous les plaque en la mémoire toutes empennées, comme des oracles, où les lettres et les syllabes sont de la substance de la chose. Savoir par cœur n'est pas savoir; c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa mémoire. Ce qu'on sait droitement, on en dispose, sans regarder au patron, sans tourner les yeux vers son livre. Fâcheuse suffisance qu'une suffisance pure livresque! Je m'attends qu'elle serve d'ornement, non de fondement; suivant l'avis de

Platon qui dit : « La fermeté, la foi, la sincérité être la vraie philosophie; les autres sciences et qui visent ailleurs, n'être que fard. » Je voudrais que le Paluël ou Pompée, ces beaux danseurs de mon temps, apprissent des cabrioles à les voir seulement faire, sans nous bouger de nos places, comme ceux-ci veulent instruire notre entendement, sans l'ébranler, ou qu'on nous apprît à manier un cheval, ou une pique, ou un luth, ou la voix, sans nous y exercer; comme ceux-ci nous veulent apprendre à bien juger et à bien parler sans nous exercer à parler ni à juger. Or, à cet apprentissage, tout ce qui se présente à nos yeux sert de livre suffisant : la malice d'un page, la sottise d'un valet, un propos de table, ce sont autant de nouvelles matières.

A cette cause, le commerce des hommes y est merveilleusement propre, et la visite des pays étrangers, non pour en rapporter seulement, à la mode de notre noblesse française, combien a de pas la *Santa rotonda* [1], ou combien le visage de Néron, de quelque vieille ruine de là, est plus long ou plus large que celui de quelque pareille médaille; mais pour en rapporter principalement les humeurs de ces nations et leurs façons, et pour frotter et limer notre cervelle contre celle d'autrui. Je voudrais qu'on commençât à le promener dès sa tendre enfance; et premièrement, pour faire d'une pierre deux coups, par les nations voisines où le langage est plus éloigné du nôtre, et auquel, si vous ne la formez de bonne heure, la langue ne se peut plier.

Aussi bien est-ce une opinion reçue d'un chacun que

[1] L'ancien *Panthéon*, à Rome.

ce n'est pas raison de nourrir un enfant au giron de ses parents : cet amour naturel les attendrit trop et relâche, voire les plus sages; ils ne sont capables ni de châtier ses fautes, ni de le voir nourri grossièrement comme il faut et hasardeusement; ils ne le sauraient souffrir revenir suant et poudreux de son exercice, boire chaud, boire froid, ni le voir sur un cheval rebours, ni contre un rude tireur le fleuret au point, ou la première arquebuse. Car il n'y a remède : qui en veut faire un homme de bien, sans doute il ne le faut épargner en cette jeunesse; et faut souvent choquer les règles de la médecine. Ce n'est pas assez de lui roidir l'âme; il lui faut aussi roidir les muscles : elle est trop pressée, si elle n'est secondée, et a trop à faire de, seule, fournir à deux offices. Je sais combien ahanne[1] la mienne en compagnie d'un corps si tendre, si sensible, qui se laisse si fort aller sur elle; et j'aperçois souvent, en ma leçon[2], qu'en leurs esprits mes maîtres font valoir, pour magnanimité et force de courage, des exemples qui tiennent volontiers plus de l'épaississure de la peau et dureté des os.

J'ai vu des hommes, des femmes et des enfants ainsi nés, qu'une bâtonnade leur est moins qu'à moi une chiquenaude; qui ne remuent ni langue ni sourcil aux coups qu'on leur donne. Quand les athlètes contrefont les philosophes en patience, c'est plutôt vigueur de nerfs que de cœur. Or, l'accoutumance à porter le travail est accoutumance à porter la douleur. Il le faut rompre à la peine et âpreté des exercices, pour le dresser à la peine et âpreté de la dislocation, de la colique, du cautère, et de

[1] Souffre, fatigue.

[2] *Dans mes lectures.*

la geôle aussi et de la torture ; car de ces dernières-ci, encore peut-il être en prise, qui regardent les bons, selon le temps, comme les méchants ; nous en sommes à l'épreuve ; quiconque combat les lois, menace les plus gens de bien d'escourgées et de la corde.

Et puis, l'autorité du gouverneur, qui doit être souveraine sur lui, s'interrompt et s'empêche par la présence des parents : joint que ce respect que la famille lui porte, la connaissance des moyens et grandeurs de sa maison, ce ne sont pas, à mon opinion, légères incommodités en cet âge.

En cette école du commerce des hommes, j'ai souvent remarqué ce vice, qu'au lieu de prendre connaissance d'autrui, nous ne travaillons qu'à la donner de nous ; et sommes plus en peine de débiter notre marchandise que d'en acquérir de nouvelle : le silence et la modestie sont qualités très-commodes à la conversation. On dressera cet enfant à être épargnant et ménager de sa suffisance quand il l'aura acquise, à ne se formaliser point des sottises et fables qui se diront en sa présence : car c'est une incivile importunité de choquer tout ce qui n'est pas de notre appétit. Qu'il se contente de se corriger soi-même, et ne semble pas reprocher à autrui tout ce qu'il refuse à faire, ni contraster aux mœurs publiques. Qu'il fuie ces images régenteuses et inciviles, et cette puérile ambition de vouloir paraître plus fin, pour être autre, et, comme si ce fût marchandise malaisée que répréhensions et nouvelletés, vouloir tirer delà nom de quelque péculière [1] valeur.

Comme il n'affiert qu'aux grands poëtes d'user des

[1] Particulière.

licences de l'art, aussi n'est-il supportable qu'aux grandes âmes et illustres de se privilégier au-dessus de la coutume. On lui apprendra de n'entrer en discours et contestation que là où il verra un champion digne de sa lutte ; et, là même, à n'employer pas tous les tours qui lui peuvent servir, mais ceux-là seulement qui lui peuvent le plus servir. Qu'on le rende délicat au choix et triage de ses raisons, aimant la pertinence et par conséquent la brièveté. Qu'on l'instruise surtout à se rendre et à quitter les armes à la vérité tout aussitôt qu'il l'apercevra, soit qu'elle naisse ès-mains de son adversaire, soit qu'elle naisse en lui-même par quelque ravisement : car il ne sera pas mis en chaire pour dire un rôle prescrit ; il n'est engagé à aucune cause que parce qu'il l'approuve.

Si son gouverneur tient de mon humeur, il lui formera la volonté à être très-loyal serviteur de son prince et très-affectionné, et très-courageux ; mais il lui refroidira l'envie de s'y attacher autrement que par un devoir public. Outre plusieurs autres inconvénients qui blessent notre liberté par ces obligations particulières, le jugement d'un homme gagé et acheté, ou il est moins entier et moins libre, ou il est taché et d'imprudence et d'ingratitude. Un pur courtisan ne peut avoir ni loi ni volonté de dire et penser que favorablement d'un maître qui, parmi tant de milliers d'autres sujets, l'a choisi pour le nourrir et élever de sa main : cette faveur et utilité corrompent, non sans quelque raison, sa franchise, et l'éblouissent : pourtant voit-on coutumièrement le langage de ces gens-là divers à tout autre langage en un état, et de peu de foi en telle matière.

Que sa conscience et sa vertu reluisent en son parler,

et n'aient que la raison pour conduite. Qu'on lui fasse entendre que de confesser la faute qu'il découvrira en son propre discours, encore qu'elle ne soit aperçue que par lui, c'est un effet de jugement et de sincérité, qui sont les principales parties qu'il cherche; que l'opiniâtrer et contester sont qualités communes, plus apparentes aux plus basses âmes; que se raviser et se corriger, abandonner un mauvais parti sur le cours de son ardeur, ce sont qualités rares, fortes et philosophiques. On l'avertira, étant en compagnie, d'avoir les yeux partout; car je trouve que les premiers sièges sont communément saisis par les hommes moins capables, et que les grandeurs de fortune ne se trouvent guères mêlées à la suffisance : j'ai vu, cependant qu'on s'entretenait au haut bout d'une table de la beauté d'une tapisserie ou du goût de la malvoisie, se perdre beaucoup de beaux traits à l'autre bout. Il sondera la portée d'un chacun : un bouvier, un maçon, un passant, il faut tout mettre en besogne, et emprunter chacun selon sa marchandise, car tout sert en ménage; la sottise même et faiblesse d'autrui lui sera instruction : à contrôler les grâces et façons d'un chacun, il s'engendrera envie des bonnes et mépris des mauvaises.

Qu'on lui mette en fantaisie une honnête curiosité de s'enquérir de toutes choses : tout ce qu'il y aura de singulier autour de lui, il le verra; un bâtiment, une fontaine, un homme, le lieu d'une bataille ancienne, le passage de César ou de Charlemagne.

Il s'enquerra des mœurs, des moyens et des alliances de ce prince, et de celui-là : ce sont choses très-plaisantes à apprendre, et très-utiles à savoir.

[En cette pratique des hommes, j'entends y compren-

dre, et principalement, ceux qui ne vivent qu'en la mémoire des livres : il pratiquera, par le moyen des histoires, ces grandes âmes des meilleurs siècles. C'est une vaine étude, qui veut; mais qui veut aussi, c'est une étude de fruit inestimable, et la seule étude, comme dit Platon, que les Lacédémoniens eussent réservée à leur part. Quel profit ne fera-t-il en cette part là, à la lecture des vies de notre Plutarque? Mais que mon guide se souvienne où vise sa charge; et qu'il n'imprime pas tant à son disciple la date de la ruine de Carthage que les mœurs d'Annibal et de Scipion; ni tant où mourut Marcellus, que pourquoi il fut indigne de son devoir qu'il mourût là. Qu'il ne lui apprenne pas tant les histoires, qu'à en juger. C'est à mon gré, entre toutes, la matière à laquelle nos esprits s'appliquent de plus diverse mesure : j'ai lu en Tite-Live cent choses que tel n'y a pas lues; Plutarque y en a lu cent, outre ce que j'y ai su lire, et à l'aventure outre ce que l'auteur y avait mis : à d'aucuns, c'est une pure étude de grammairien; à d'autres, l'anatomie de la philosophie, par laquelle les plus abstruses parties de notre nature se pénètrent.

Il y a dans Plutarque beaucoup de discours étendus très-dignes d'être sus; car, à mon gré, c'est le maître ouvrier de telle besogne; mais il y en a mille qu'il n'a que touchés simplement : il guigne seulement du doigt par où nous irons, s'il nous plaît; et se contente quelquefois de ne donner qu'une atteinte dans le plus vil d'un propos. Il les faut arracher de là, et mettre en place marchande : comme ce sien mot, « Que les habitants d'Asie servaient à un seul, pour ne savoir prononcer une seule syllabe, qui est, Non, » donna peut-être la matière et

l'occasion à La Boëtie de sa SERVITUDE VOLONTAIRE. Cela même de lui voir trier une légère action en la vie d'un homme, ou un mot qui semble ne porter pas cela, c'est un discours. C'est dommage que les gens d'entendement aiment tant la brièveté; sans doute leur réputation en vaut mieux; mais nous en valons moins. Plutarque aime mieux que nous le vantions de son jugement que de son savoir; il aime mieux nous laisser désir de soi que satiété: il savait qu'aux choses bonnes même on peut trop dire; et qu'Alexandridas reprocha justement à celui qui tenait aux Ephores de bons propos, mais trop longs: « O étranger, tu dis ce qu'il faut autrement qu'il ne faut. » Ceux qui ont le corps grêle, le grossissent d'embourrures; ceux qui ont la matière exile l'enflent de paroles.

Il se tire une merveilleuse clarté pour le jugement humain de la fréquentation du monde; nous sommes tous contraints et amoncelés en nous, et avons la vue raccourcie à la longueur de notre nez. On demandait à Socrate d'où il était; il ne répondit pas d'Athènes, mais du monde. Lui qui avait l'imagination plus pleine et plus étendue, embrassait l'univers comme sa ville, jetait ses connaissances, sa société et ses affections à tout le genre humain, non pas comme nous, qui ne regardons que sous nous. Et à qui il grêle sur la tête, tout l'hémisphère semble être en tempête et orage; et disait le Savoyard que « Si ce sot de roi de France eût su bien conduire sa fortune, il était homme pour devenir maître-d'hôtel de son duc; » son imagination ne concevait autre plus élevée grandeur que celle de son maître. Nous sommes insensiblement tous en cette erreur; erreur de grande suite et préjudice.

Mais qui se présente comme dans un tableau cette grande image de notre mère nature en son entière majesté; qui lit en son visage une si générale et constante variété; qui se remarque là-dedans, et non soi, mais tout un royaume, comme un trait d'une pointe très-délicate, celui-là seul estime les choses selon leur juste grandeur.

Ce grand monde, que les uns multiplient encore comme espèces sous un genre, c'est le miroir où il nous faut regarder, pour nous connaître de bon biais. Somme, je veux que ce soit le livre de mon écolier. Tant d'humeurs, de sectes, de jugements, d'opinions, de lois et de coutumes, nous apprennent à juger sainement des nôtres, et apprennent notre jugement à reconnaître son imperfection et sa naturelle faiblesse; qui n'est pas un léger apprentissage. Tant de remuements d'état et changements de fortune publique nous instruisent à ne faire pas grand miracle de la nôtre. Tant de noms, tant de victoires et conquêtes ensevelies sous l'oubliance rendent ridicule l'espérance d'éterniser notre nom par la prise de dix argoulets et d'un pouiller [1], qui n'est connu que de sa chute; l'orgueil et la fierté de tant de pompes étrangères, la majesté si enflée de tant de cours et de grandeurs nous fermit et assure la vue à soutenir l'éclat des nôtres, sans ciller les yeux; ainsi du reste.

Notre vie, disait Pythagore, retire [2] à la grande et po-

[1] *De dix chétifs soldats et d'un poulailler.* Les *argoulets* étaient des arquebusiers à cheval; et comme ils n'étaient pas considérables en comparaison des autres cavaliers, on a dit un *argoulet* pour un homme de néant.

[2] *Retirer à*, ressembler.

puleuse assemblée des jeux olympiques; les uns s'y exercent le corps pour en acquérir la gloire des jeux; d'autres y portent des marchandises à vendre pour le gain; il en est, et qui ne sont pas les pires, lesquels n'y cherchent autre fruit que de regarder comment et pourquoi chaque chose se fait, et être spectateurs de la vie des autres hommes, pour en juger et régler la leur.

Aux exemples se pourront proprement assortir tous les plus profitables discours de la philosophie, à laquelle se doivent toucher les actions humaines, comme à leur règle. On lui dira ce que c'est que savoir et ignorer, qui doit être le but de l'étude; ce que c'est que vaillance, tempérance et justice; ce qu'il y a à dire entre l'ambition et l'avarice, la servitude et la sujétion, la licence et la liberté; à quelles marques on connaît le vrai et solide contentement; jusqu'où il faut craindre la mort, la douleur et la honte; quels ressorts nous meuvent, et le moyen de tant de divers branles en nous; car il me semble que les premiers discours de quoi on lui doit abreuver l'entendement, ce doivent être ceux qui règlent ses mœurs et son sens, qui lui apprendront à se connaître et à savoir bien mourir et bien vivre.

Entre les arts libéraux, commençons par l'art qui nous fait libres; ils servent tous voirement en quelque manière à l'instruction de notre vie et à son usage, comme toutes autres choses y servent en quelque manière aussi; mais choisissons celui qui y sert directement et professoirement. Si nous savions restreindre les appartenances de notre vie à leurs justes et naturelles limites, nous trouverions que la meilleure part des sciences qui sont en usage est hors de notre usage; et en celles mêmes qui le

sont, qu'il y a des étendues et enfonçures très-inutiles que nous ferions mieux de laisser là; et, suivant l'institution de Socrate, borner le cours de notre étude en icelles où saillit l'utilité.

C'est une grande simplesse d'apprendre à nos enfants la science des astres et le mouvement de la huitième sphère, avant les leurs propres.

Anaximène écrivait à Pythagore : « De quel sens puis-je m'amuser au secret des étoiles, ayant la mort ou la servitude toujours présente aux yeux? » car lors les rois de Perse préparaient la guerre contre son pays. Chacun doit dire ainsi : « Etant battu d'ambition, d'avarice, de témérité, de superstition, ayant au-dedans tels autres ennemis de la vie, irai-je songer au branle du

Après qu'on lui aura appris ce qui sert à le faire plus sage et meilleur, on l'entretiendra de ce que c'est que logique, physique, géométrie, rhétorique; et la science qu'il choisira, ayant déjà le jugement formé, il en viendra bientôt à bout. Sa leçon se fera tantôt par devis, tantôt par livre; tantôt son gouverneur lui fournira de l'auteur même, propre à cette fin de son institution; tantôt il lui en donnera la moëlle et la substance toute mâchée; et si de soi-même il n'est familier des livres pour y trouver tant de beaux discours qui y sont, pour l'effet de son dessein, on lui pourra joindre quelque homme de lettres qui, à chaque besoin, fournisse les munitions qu'il faudra, pour les distribuer et dispenser à son nourrisson. Et que cette leçon ne soit plus aisée et naturelle que celle de Gaza [1], qui y peut faire doute? Ce sont là préceptes épi-

[1] Savant du quinzième siècle, né à Thessalonique, qui passa en Italie avec plusieurs autres savants de la Grèce.

neux et mal plaisants, et des mots vains et décharnés, où il n'y a point de prise, rien qui vous éveille l'esprit : en celle-ci l'âme trouve où mordre et où se paître. Ce fruit est plus grand sans comparaison, et aussi sera plutôt mûri.

C'est grand cas que les choses en soient là en notre siècle, que la philosophie soit, jusqu'aux gens d'entendement, un nom vain et fantastique, qui se trouve de nul usage et de nul prix, par opinion et par effet. Je crois que ces ergotismes en sont cause, qui ont saisi ses avenues. On a grand tort de la peindre inaccessible aux enfants et d'un visage renfrogné, sourcilleux et terrible. Qui me l'a masquée de ce faux visage, pâle et hideux? Il n'est rien plus gai, plus gaillard, plus enjoué, et à peu que je ne dise folâtre; elle ne prêche que fêtes et bon temps : une mine triste et transie montre que ce n'est pas là son gîte.

L'âme qui loge la philosophie doit par sa santé rendre sain encore le corps : elle doit faire luire jusqu'au dehors son repos et son aise; doit former à son moule le port extérieur, et l'armer, par conséquent, d'une gracieuse fierté, d'un maintien actif et alègre, et d'une contenance contente et débonnaire. La plus expresse marque de la sagesse, c'est une réjouissance constante; son état est, comme des choses au-dessus de la lune, toujours serein : c'est *baraco* et *baralipton* [1] qui rendent leurs suppôts ainsi crottés et enfumés; ce n'est pas elle : ils ne la connaissent que par ouït dire. Comment? elle fait état de sereiner les tempêtes de l'âme, et d'apprendre la faim et les fièvres à

[1] Deux termes de l'ancienne logique scolastique.

rire, non par quelques épicycles imaginaires, mais par raisons naturelles et palpables : elle a pour son but la vertu, qui n'est pas, comme dit l'école, plantée à la tête d'un mont coupé, rabotteux et inaccessible : ceux qui l'ont approchée la tiennent, au rebours, logée dans une belle plaine fertile et florissante, d'où elle voit bien sous soi toutes choses; mais si peut-on y arriver, qui en sait l'adresse, par des routes ombrageuses, gazonnées et doux fleurantes, plaisamment, et d'une pente facile et polie, comme est celle des voûtes célestes. Pour n'avoir hanté cette vertu suprême, belle, triomphante, délicieuse, pareillement et courageuse, ennemie professe et irréconciliable d'aigreur, de déplaisir, de crainte et de contrainte, ils sont allés selon leur faiblesse feindre cette sotte image, triste, querelleuse, dépite, menaceuse, mineuse; et la placer sur un rocher à l'écart, parmi des ronces, fantômes à étonner les gens.

Mon gouverneur, qui connaît devoir remplir la volonté de son disciple autant ou plus d'affection que de révérence envers la vertu, lui fera cette leçon : Que le prix et hauteur de la vraie vertu est en la facilité, utilité et plaisir de son exercice; si éloigné de difficulté, que les enfants y peuvent comme les hommes, les simples comme les subtils. Le réglement, c'est son outil, non pas la force. Socrate quitte à escient sa force pour glisser en la naïveté et aisance de son progrès. C'est la mère nourrice des plaisirs humains; en les rendant justes, elle les rend sûrs et purs; les modérant, elle les tient en haleine et en appétit; retranchant ceux qu'elle refuse, elle nous aiguise envers ceux qu'elle nous laisse. Si la fortune commune lui faut, elle lui échappe, ou elle s'en passe, et

s'en forge une autre toute sienne, non plus flottante et roulante. Elle sait être riche, et puissante, et savante, et coucher en des matelas musqués; elle aime la vie, elle aime la beauté, et la gloire, et la santé; mais son office propre et particulier, c'est savoir user de ces biens là réglément, et les savoir perdre constamment; office bien plus noble qu'âpre, sans lequel tout cours de vie est dénaturé, turbulent et difforme, et y peut-on justement attacher ces écueils, ces halliers et ces monstres.

Si ce disciple se rencontre de si diverse condition qu'il aime mieux ouïr une fable que la narration d'un beau voyage ou un sage propos, quand il l'entendra; qui, au son du tambourin qui arme la jeune ardeur de ses compagnons, se détourne à un autre qui l'appelle au jeu des bateleurs; qui, par souhait, ne trouve plus plaisant et plus doux revenir poudreux et victorieux d'un combat, que de la paume ou du bal, avec le prix de cet exercice; je n'y trouve autre remède, sinon qu'on le mette pâtissier dans quelque bonne ville, fût-il fils d'un duc, suivant le précepte de Platon : « Qu'il faut colloquer les enfants, non selon les facultés de leur père, mais selon les facultés de leur âme. »

Puisque la philosophie est celle qui nous instruit à vivre, et que l'enfance y a leçon comme les autres âges, pourquoi ne la lui communique-t-on? Cicéron disait que, quand il vivrait la vie de deux hommes, il ne prendrait pas le loisir d'étudier les poètes lyriques; et je trouve ces ergotistes plus tristement encore inutiles. Notre enfant est bien plus pressé; il ne doit au pédagogisme que les premiers quinze ou seize ans de sa vie; le demeurant est dû à l'action. Employons un temps si court aux ins-

tructions nécessaires. Otez toutes ces subtilités épineuses de la dialectique, de quoi notre vie ne se peut amender; prenez les simples discours de la philosophie; sachez les choisir et traiter à point : ils sont plus aisés à concevoir qu'un conte; un enfant en est capable au partir de la nourrice, beaucoup mieux que d'apprendre à lire ou écrire. La philosophie a des discours pour la naissance des hommes, comme pour la décrépitude.

Je suis de l'avis de Plutarque, qu'Aristote n'amusa pas tant son grand disciple à l'artifice de composer syllogismes, ou aux principes de géométrie, comme à l'instruire des bons préceptes touchant la vaillance, prouesse, magnanimité et tempérance, et l'assurance de ne rien craindre; et, avec cette munition, il l'envoya encore enfant subjuguer l'empire du monde, avec trente mille hommes de pied, quatre mille chevaux, et quarante-deux mille écus seulement. Les autres arts et sciences, dit-il, Alexandre les honorait bien, et louait leur excellence et gentillesse; mais, pour plaisir qu'il y prît, il n'était pas facile à se laisser surprendre à l'affection de les vouloir exercer.

Pour tout ceci, [Je ne veux pas qu'on emprisonne ce garçon, je ne veux pas qu'on l'abandonne à la colère et humeur mélancolique d'un furieux maître d'école; je ne veux pas corrompre son esprit à le tenir à la gêne et au travail, à la mode des autres, quatorze ou quinze heures par jour, comme un portefaix;] ni ne trouverais bon, quand, par quelque complexion solitaire et mélancolique, on le verrait adonné d'une application trop indiscrète à l'étude des livres, qu'on la lui nourrît; cela les rend ineptes à la conversation civile, et les détourne de

meilleures occupations. Et combien ai-je vu de mon temps d'hommes abêtis par téméraire avidité de science? Carnéade s'en trouva si affollé, qu'il n'eut plus le loisir de se faire le poil et les ongles. Ni ne veux gâter ses mœurs généreuses par l'incivilité et barbarie d'autrui. La sagesse française a été anciennement en proverbe, pour une sagesse qui prenait de bonne heure et n'avait guères de tenue. A la vérité, nous voyons encore qu'il n'est rien si gentil que les petits enfants en France; mais ordinairement ils trompent l'espérance qu'on a conçue; et, hommes faits, on n'y voit aucune excellence. J'ai ouï tenir à gens d'entendement que ces colléges où on les envoie, de quoi ils ont foison, les abrutissent ainsi.

Au nôtre, un cabinet, un jardin, la table et le lit, la solitude, la compagnie, le matin et le vêpre, toutes heures lui seront une, toutes places lui seront étude; car la philosophie, qui, comme formatrice des jugements et des mœurs, sera sa principale leçon, a ce privilége de se mêler partout. Isocrate l'orateur, étant prié en un festin de parler de son art, chacun trouve qu'il eut raison de répondre : « Il n'est pas maintenant temps de ce que je sais faire; et ce de quoi il est maintenant temps, je ne le sais pas faire; » car de présenter des harangues ou des disputes de rhétorique à une compagnie assemblée pour rire et faire bonne chère, ce serait un mélange de trop mauvais accord; et autant en pourrait-on dire de toutes les autres sciences. Mais, quant à la philosophie, en la partie où elle traite de l'homme et de ses devoirs et offices, c'a été le jugement commun de tous les sages, que, pour la douceur de sa conversation, elle ne devait être refusée ni aux festins

ni aux jeux; et Platon, l'ayant invitée à son convive [1], nous voyons comme elle entretient l'assistance, d'une façon molle et accommodée au temps et au lieu, quoique ce soit de ses plus hauts discours et plus salutaires.

Ainsi, sans doute, il chômera moins que les autres [2]. Mais, comme les pas que nous employons à nous promener dans une galerie, quoiqu'il y en ait trois fois autant, ne nous lassent pas comme ceux que nous mettons à quelque chemin desseigné [3], aussi notre leçon, se passant comme par rencontre, sans obligation de temps et de lieu, et se mêlant à toutes nos actions, se coulera sans se faire sentir; les jeux mêmes et les exercices seront une bonne partie de l'étude; la course, la lutte, la musique, la danse, la chasse, le maniement des chevaux et des armes. Je veux que la bienséance extérieure et l'entregent, et la disposition de la personne, se façonne quand et quand l'âme. Ce n'est pas une âme, ce n'est pas un corps qu'on dresse; c'est un homme : il n'en faut pas faire à deux; et, comme dit Platon, il ne faut pas les dresser l'un sans l'autre, mais les conduire également, comme une couple de chevaux attelés à même timon; et, à l'ouïr, semble-t-il pas prêter plus de temps et plus de sollicitude aux exercices du corps, et estimer que l'esprit s'en exerce quand et quand et non au contraire?

Au demeurant, cette institution se doit conduire par une sévère douceur, non comme il se fait; au lieu de

[1] Ici *convive* signifie *repas, festin;* c'est *convivium.*

[2] *L'enfant ainsi élevé sera moins désœuvré que les autres.*

[3] Projeté.

convier les enfants aux lettres, on ne leur présente, à la vérité, qu'horreur et cruauté. Otez-moi la violence et la force ; il n'est rien, à mon avis, qui abâtardisse et étourdisse si fort une nature bien née. Si vous avez envie qu'il craigne la honte et le châtiment, ne l'y endurcissez pas ; endurcissez-le à la sueur et au froid, au vent, au soleil, aux hasards qu'il lui faut mépriser ; ôtez-lui toute mollesse et délicatesse au vêtir et au coucher, au manger et au boire ; accoutumez-le à tout ; que ce ne soit pas un beau garçon et dameret, mais un garçon vert et vigoureux. Enfant, homme, vieux, j'ai toujours cru et jugé de même. Mais, entre autres choses, cette police de la plupart de nos colléges m'a toujours déplu ; on eût failli, à l'aventure, moins dommageablement, s'inclinant vers l'indulgence. C'est une vraie geôle de jeunesse captive. Arrivez-y sur le point de leur office[1] ; vous n'oyez que cris, et d'enfants suppliciés, et de maîtres enivrés en leur colère. Quelle manière pour éveiller l'appétit envers leur leçon, à ces tendres âmes et craintives, de les y guider d'une trogne effroyable, les mains armées de fouets ! Inique et pernicieuse forme ! joint ce que Quintilien en a très-bien remarqué, que cette impérieuse autorité tire des suites périlleuses, et nommément à notre façon de châtiment. Combien leurs classes seraient plus décemment jonchées de fleurs et de feuillées, que de tronçons d'osier sanglants ! Où est leur profit, que là fût aussi leur ébat ; on doit ensucrer les viandes salubres à l'enfant, et enfieller celles qui lui sont nuisibles. C'est merveille combien Platon se montre soigneux, en

[1] *De leur devoir*, pendant leurs études ou leçons.

ses lois, de la gaîté et passe-temps de la jeunesse de sa cité, et combien il s'arrête à leurs courses, jeux, chansons, sauts et danses, desquelles il dit que l'antiquité a donné la conduite et le patronage aux dieux mêmes, à Apollon, aux Muses, à Minerve; il s'étend à mille préceptes pour ses gymnases; pour les sciences lettrées, il s'y amuse fort peu et semble ne recommander particulièrement la poésie que pour la musique.

Toute étrangeté et particularité dans nos mœurs et conditions est évitable, comme ennemie de société. Qui ne s'étonnerait de la complexion de Démophon, maître-d'hôtel d'Alexandre, qui suait à l'ombre et tremblait au soleil? J'en ai vu fuir la senteur des pommes plus que les arquebusades; d'autres s'effrayer pour une souris; d'autres rendre gorge à voir de la crème; d'autres à voir brasser un lit de plume; comme Germanicus ne pouvait souffrir ni la vue ni le chant des coqs. Il y peut avoir, à l'aventure, à cela quelle propriété occulte; mais on l'éteindrait, à mon avis, qui s'y prendrait de bonne heure. L'institution a gagné cela sur moi (il est vrai que ce n'a point été sans quelque soin), que, sauf la bière, mon appétit est accommodable indifféremment à toutes choses de quoi on se paît.

Le corps est encore souple; on le doit, à cette cause, plier à toutes façons et coutumes; et, pourvu qu'on puisse tenir l'appétit et la volonté sous boucle, qu'on rende hardiment un jeune homme commode à toutes nations et compagnies.

Voici mes leçons : celui-là y a mieux profité qui les fait que qui les sait. Si vous le voyez, vous l'oyez; si vous l'oyez, vous le voyez. A Dieu ne plaise, dit quelqu'un en

Platon, que philosopher ce soit apprendre plusieurs choses et traiter les arts ! Léon, prince des Philiasiens, s'enquérant à Héraclide Ponticus de quelle science, de quel art il faisait profession : — Je ne sais, dit-il, ni art ni science ; mais je suis philosophe. — On reprochait à Diogène, comment, étant ignorant, il se mêlait de la philosophie. — Je m'en mêle, dit-il, d'autant mieux à propos. — Hégésias le priait de lui lire quelque livre : — Vous êtes plaisant, lui répondit-il : vous choisissez les figues vraies et naturelles, non peintes ; que ne choisissez-vous aussi les exercitations naturelles, vraies et non écrites.

Il ne dira pas tant sa leçon comme il la fera ; il la répétera en ses actions : on verra s'il y a de la prudence en ses entreprises ; s'il y a de la bonté, de la justice en ses déportements ; s'il a du jugement et de la grâce en son parler, de la vigueur en ses maladies, de la modestie en ses jeux, de l'ordre en ses économies ; de l'indifférence en son goût, soit chair, poisson, vin ou eau. Le vrai miroir de nos discours est le cours de nos vies. Zeuxidamus répondit à un qui lui demanda pourquoi les Lacédémoniens ne rédigeaient par écrit les ordonnances de la prouesse, et ne les donnaient à lire à leurs jeunes gens : « Que c'était parce qu'ils les voulaient accoutumer aux faits, non pas aux paroles. » Comparez, au bout de quinze ou seize ans, à celui-ci, un de ces latineurs de collége, qui aura mis autant de temps à n'apprendre simplement qu'à parler.

Le monde n'est que babil, et ne vis jamais homme qui ne dît plutôt plus que moins qu'il ne doit. Toutefois la moitié de notre âge s'en va là : on nous tient quatre ou cinq

ans à entendre les mots et les coudre en clauses [1]; encore autant à en proportionner un grand corps, étendu en quatre ou cinq parties; autres cinq, pour le moins, à les savoir brièvement mêler et entrelacer de quelque subtile façon. Laissons-le à ceux qui en font profession expresse.

Allant un jour à Orléans, je trouvai dans cette plaine, au-deçà de Cléry, deux régents qui venaient à Bordeaux, environ à cinquante pas l'un de l'autre; plus loin, derrière eux, je voyais une troupe et un maître en tête, qui était feu M. le comte de La Rochefoucault. Un de mes gens s'enquit au premier de ces régents, qui était ce gentilhomme qui venait après lui; lui, qui n'avait pas vu ce train qui le suivait, et qui pensait qu'on lui parlât de son compagnon, répondit plaisamment : « Il n'est pas gentilhomme, c'est un grammairien; et je suis logicien. » Or, nous qui cherchons ici, au rebours, de former non un grammairien ou logicien, mais un gentilhomme, laissons-les abuser de leur loisir; nous avons affaire ailleurs. Mais que notre disciple soit bien pourvu de choses; les paroles ne suivront que trop; il les traînera si elles ne veulent suivre. J'en entends qui s'excusent de ne se pouvoir exprimer, et font contenance d'avoir la tête pleine de plusieurs belles choses, mais à faute d'éloquence ne les pouvoir mettre en évidence : c'est une baie. Savez-vous, à mon avis, ce que c'est que cela? ce sont des ombrages qui leur viennent de quelques conceptions informes, qu'ils ne peuvent démêler et éclaircir au-dedans, ni par conséquent produire au-dehors; ils ne s'entendent pas encore eux-mêmes; et voyez-les un peu

[1] *En phrases, en périodes.*

bégayer sur le point de l'enfanter, vous jugez que leur travail n'est point à l'accouchement, mais à la conception, et qu'ils ne font que lécher cette matière imparfaite. De ma part je tiens, et Socrate l'ordonne, que qui a dans l'esprit une vive imagination et claire, il la produira, soit en bergamasque, soit par mines, s'il est muet. Il ne sait pas ablatif, conjonctif, substantif, ni la grammaire; et si vous entretiendra tout votre soûl, si vous en avez envie, et se déferrera aussi peu, à l'aventure, que le meilleur maître ès-arts de France. Il ne sait pas la rhétorique, ni, pour avant jeu, capter la bénévolence du candide lecteur; ni ne lui chaut de le savoir. De vrai, toute cette belle peinture s'efface aisément par le lustre d'une vérité simple et naïve : ces gentillesses ne servent que pour amuser le vulgaire, incapable de prendre la viande plus massive et plus ferme, comme Afer montre bien clairement chez Tacite. Les ambassadeurs de Samos étaient venus à Cléomène, roi de Sparte, préparés d'une belle et longue oraison, pour l'émouvoir à la guerre contre le tyran Polycrate; après qu'il les eut bien laissés dire, il leur répondit : « Quant à votre commencement et exorde, il ne m'en souvient plus, ni par conséquent du milieu; et quant à votre conclusion, je n'en veux rien faire. » Voilà une belle réponse, ce me semble, et des harangueurs bien camus! Et quoi cet autre? les Athéniens étaient à choisir de deux architectes à conduire une grande fabrique : le premier, plus affété, se présenta avec un beau discours, prémédité sur le sujet de cette besogne, et tirait le jugement du peuple à sa faveur; mais l'autre en trois mots : « Seigneurs Athéniens, ce que celui-ci a dit, je le ferai. » Au fort de l'éloquence de

Cicéron, plusieurs en entraient en admiration; mais Caton, n'en faisant que rire : « Nous avons, disait-il, un plaisant consul. »

Aille devant ou après une utile sentence, un beau trait est toujours de saison; s'il n'est pas bien pour ce qui va devant, ni pour ce qui vient après, il est bien en soi. Je ne suis pas de ceux qui pensent le bon rhythme faire le bon poëme : laissez-lui allonger une courte syllabe, s'il veut; pour cela, non force; si les inventions y rient, si l'esprit et le jugement y ont bien fait leur office, voilà un bon poète, dirai-je, mais un mauvais versificateur. Qu'on fasse, dit Horace, perdre à ses ouvrages toutes ses coutures et mesures, il ne se démentira point pour cela; les pièces mêmes en seront belles. C'est ce que répondit Ménandre, comme on le tançait, approchant le jour auquel il avait promis une comédie, de quoi il n'y avait encore mis la main : « Elle est composée et prête; il ne reste qu'à y ajouter les vers : » ayant les choses et la matière disposée en l'âme, il mettait en peu de compte le demeurant. Depuis que Ronsard et du Bellay ont donné crédit à notre poésie française, je ne vois si petit apprenti qui n'enfle des mots, qui ne range les cadences à peu près comme eux. Pour le vulgaire, il ne fut jamais tant de poètes; mais, comme il leur a été bien aisé de représenter leurs rhythmes, ils demeurent bien aussi courts à imiter les riches descriptions de l'un et les délicates inventions de l'autre.

Voire mais, que fera-t-il [1] si on le presse de la sub-

[1] *Notre jeune élève.*

tilité sophistique de quelque syllogisme? « Le jambon fait boire ; le boire désaltère : par quoi le jambon désaltère. » Qu'il s'en moque : il est plus subtil de s'en moquer que d'y répondre. Qu'il emprunte d'Aristippe cette plaisante contre-finesse : « Pourquoi le délierai-je, puisque tout lié il m'empêche? »

Quelqu'un proposait contre Cléanthe des finesses dialectiques, à qui Chrysippe dit : « Joue-toi de ces battelages avec les enfants, et ne détourne à cela les pensées sérieuses d'un homme d'âge. » Si ces sottes arguties lui doivent persuader un mensonge, cela est dangereux; mais si elles demeurent sans effet et ne l'émeuvent qu'à rire, je ne vois pas pourquoi il s'en doive donner garde. Il en est de si sots qu'ils se détournent de leur voie un quart de lieue pour courir après un beau mot. Je tors bien plus volontiers une bonne sentence, pour la coudre sur moi, que je ne détors mon fil pour l'aller quérir. Au rebours, c'est aux paroles à servir et à suivre; et que le gascon y arrive, si le Français n'y peut aller. Je veux que les choses surmontent, et qu'elles remplissent de façon l'imagination de celui qui écoute, qu'il n'ait aucune souvenance des mots. Le parler que j'aime, c'est un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche; un parler succulent et nerveux, court et serré; non tant délicat et peigné, comme véhément et brusque; plutôt difficile qu'ennuyeux; éloigné d'affectation; déréglé, décousu et hardi, chaque loppin y fasse son corps; non pédantesque, non plaideresque; mais plutôt soldatesque, comme Suétone appelle celui de Jules César; et si ne sens pas bien pourquoi il l'en appelle.

J'ai volontiers imité cette débauche qui se voit en notre

jeunesse au port de leurs vêtements; un manteau en écharpe; la cape sur une épaule, un bas mal tendu, qui représente une fierté dédaigneuse de ces parements étrangers, et nonchalante de l'art; mais je la trouve encore mieux employée en la forme du parler. Toute affectation, nommément en la gaîté et liberté française, est mésavenante au courtisan; et en une monarchie, tout gentilhomme doit être dressé au port d'un courtisan; par quoi nous faisons bien de gauchir un peu sur le naïf et méprisant. Je n'aime point de tissure où les liaisons et les coutures paraissent; tout ainsi qu'en un beau corps il ne faut pas qu'on y puisse compter les os et les veines. L'éloquence fait injure aux choses, qui nous détournent à soi. Comme, aux accoutrements, c'est pusillanimité de se vouloir marquer par quelque façon particulière et inusitée, de même au langage la recherche des phrases nouvelles et des mots peu connus vient d'une ambition scolastique et puérile. Puissé-je ne me servir que de ceux qui servent aux halles à Paris! Aristophane le grammairien n'y entendait rien, de reprendre en Épicure la simplicité de ses mots et la fin de son art oratoire, qui était perspicuité de langage seulement. L'imitation du parler, par sa facilité, suit incontinent tout un peuple; l'imitation du juger, de l'inventer, ne va pas si vite. La plupart des lecteurs, pour avoir trouvé une pareille robe, pensent très-faussement tenir un pareil corps; la force et les nerfs ne s'empruntent point, les atours et le manteau s'empruntent. La plupart de ceux qui me hantent parlent de même que les Essais; mais je ne sais s'ils pensent de même. Les Athéniens, dit Platon, ont pour leur part le soin de l'abondance et élégance du parler; les Lacédé-

moniens, de la briéveté, et ceux de Crète, de la fécondité des conceptions plus que du langage. Ceux-ci sont les meilleurs. Zenon disait qu'il avait deux sortes de disciples : les uns curieux d'apprendre les choses, qui étaient ses mignons [1]; les autres qui n'avaient soin que du langage. Ce n'est pas à dire que ce ne soit une belle et bonne chose que le bien dire, mais non pas si bonne qu'on la fait, et suis dépit de quoi notre vie s'embesogne toute à cela. Je voudrais premièrement bien savoir ma langue, et celle de mes voisins où j'ai plus ordinaire commerce.

C'est un bel et grand agencement sans doute que le grec et le latin ; mais on l'achète trop cher. Je dirai ici une façon d'en avoir meilleur marché que de coutume, qui a été essayée en moi-même; s'en servira qui voudra.

Feu mon père, ayant fait toutes les recherches qu'un homme peut faire, parmi les gens savants et d'entendement, d'une forme d'institution exquise, fut avisé de cet inconvénient qui était en usage; et lui disait-on que cette longueur que nous mettions à apprendre les langues qui ne leur coûtaient rien est la seule cause pourquoi nous ne pouvions arriver à la grandeur d'âme et de connaissance des anciens Grecs et Romains. Je ne crois pas que c'en soit la seule cause. Tant il y a que l'expédient que mon père y trouva, ce fut qu'en nourrice, et avant le premier dénouement de ma langue, il me donna en charge à un Allemand, qui depuis est mort fameux médecin en France, du tout ignorant de notre langue, et très-bien versé en la latine. Celui-ci, qu'il avait fait venir

[1] Ses favoris.

exprès, et qui était bien chèrement gagé, m'avait continuellement entre les bras. Il en eut aussi avec lui deux autres, moindres en savoir, pour me suivre, et soulager le premier; ceux-ci ne m'entretenaient d'autre langue que latine. Quant au reste de sa maison, c'était une règle inviolable que ni lui-même, ni ma mère, ni valet, ni chambrière, ne parlaient en ma compagnie qu'autant de mots de latin que chacun avait appris pour jargonner avec moi. C'est merveille du fruit que chacun y fit: mon père et ma mère y apprirent assez de latin pour l'entendre, et en acquirent à suffisance pour s'en servir à la nécessité, comme firent aussi les autres domestiques qui étaient plus attachés à mon service. Somme, nous nous latinisâmes tant, qu'il en regorgea jusques à nos villages tout autour, où il y a encore et ont pris pied par l'usage plusieurs appellations latines d'artisans et d'outils. Quant à moi, j'avais plus de six ans avant que j'entendisse non plus de français ou de périgourdin que d'arabesque; et sans art, sans livre, sans grammaire ou précepte, sans fouet et sans larmes, j'avais appris du latin tout aussi pur que mon maître d'école le savait; car je ne le pouvais avoir mêlé ni altéré. Si par essai on me voulait donner un thème à la mode des colléges, on le donne aux autres en français, mais à moi il me le fallait donner en mauvais latin pour le tourner en bon. Et Nicolas Grouchy, qui a écrit *de Comitiis Romanorum*, Guillaume Guérente, qui a commenté Aristote, George Buchanan, ce grand poète écossais, Marc Antoine Muret, que la France et l'Italie reconnaissent pour le meilleur orateur du temps, mes précepteurs domestiques, m'ont dit souvent que j'avais ce langage en mon enfance si prêt et si à main qu'ils crai-

gnaient à m'accoster. Buchanan, que je vis depuis à la suite de feu monsieur le maréchal de Brissac, me dit qu'il était après à écrire de l'institution des enfants, et qu'il prenait l'exemplaire de la mienne, car il avait lors en charge ce comte de Brissac, que nous avons vu depuis si valeureux et si brave.

Quand au grec, duquel je n'ai quasi du tout point d'intelligence, mon père desseigna[1] me le faire apprendre par art, mais d'une voie nouvelle, par forme d'ébat et d'exercice. Nous pelotions nos déclinaisons à la manière de ceux qui, par certains jeux de tablier[2], apprennent l'arithmétique et la géométrie. Car entre autres choses, il avait été conseillé de me faire goûter la science et le devoir, par une volonté non forcée et de mon propre désir, et d'élever mon âme en toute douceur et liberté, sans rigueur et contrainte : je dis jusqu'à telle superstition que, parce qu'aucuns tiennent que cela trouble la cervelle tendre des enfants de les éveiller le matin en sursaut, et de les arracher du sommeil (auquel ils sont plongés beaucoup plus que nous ne sommes) tout-à-coup et par violence, il me faisait éveiller par le son de quelque instrument ; et ne fus jamais sans homme qui m'en servît.

Cet exemple suffira pour en juger le reste, et pour recommander aussi et la prudence et l'affection d'un si bon père, auquel il ne se faut prendre s'il n'a recueilli aucuns fruits répondants à une si exquise culture. Deux choses en furent cause : en premier, le champ stérile et incommode; car, quoique j'eusse la santé ferme et en-

[1] Fit dessein.

[2] *Damier*.

tière, et quand et quand un naturel doux et traitable, j'étais parmi cela si pesant, mou et endormi, qu'on ne me pouvait arracher de l'oisiveté, non pas pour me faire jouer. Ce que je voyais, je le voyais bien, et, sous cette complexion lourde, nourrissais des imaginations hardies et des opinions au-dessus de mon âge. L'esprit, je l'avais lent, et qui n'allait qu'autant qu'on le menait; l'appréhension tardive, l'invention lâche; et, après tout, un incroyable défaut de mémoire. De tout cela, il n'est pas merveille s'il ne sût rien tirer qui vaille. Secondement, comme ceux que presse un furieux désir de guérison se laissent aller à toute sorte de conseils, le bon homme, ayant extrême peur de faillir en chose qu'il avait tant à cœur, se laissa enfin emporter à l'opinion commune, qui suit toujours ceux qui vont devant, comme les grues, et se rangea à la coutume, n'ayant plus autour de lui ceux qui lui avaient donné ces premières institutions, qu'il avait apportées d'Italie; et m'envoya environ mes six ans au collége de Guienne, très-florissant pour lors et le meilleur de France; et là, il n'est possible de rien ajouter au soin qu'il eut, et à me choisir des précepteurs de chambre suffisants, et à toutes les autres circonstances de ma nourriture [1], en laquelle il réserva plusieurs façons particulières, contre l'usage des colléges; mais tant y a que c'était toujours collége. Mon latin s'abâtardit incontinent, duquel depuis par désaccoutumance j'ai perdu tout usage; et ne me servit cette mienne inaccoutumée institution que de me faire enjamber d'arrivée aux premières classes; car, à treize ans que je sortis du collége, j'avais

[1] Éducation.

achevé mon cours (qu'ils appellent), et, à la vérité, sans aucun fruit que je puisse à présent mettre en compte.

Le premier goût que j'eus aux livres, il me vint du plaisir des fables de la Métamorphose d'Ovide; car environ l'âge de sept ou huit ans, je me dérobais de tout autre plaisir pour les lire, d'autant que cette langue était la mienne maternelle et que c'était le plus aisé livre que je connusse et le mieux accommodé à la faiblesse de mon âge, à cause de la matière; car des Lancelots du Lac, des Amadis, des Huons de Bordeaux, et tels fatras de livres à quoi l'enfance s'amuse, je n'en connaissais pas seulement le nom, ni ne fais encore le corps; tant exacte était ma discipline! Je m'en rendais plus nonchalant à l'étude de mes autres leçons prescrites. Là, il me vint singulièrement à propos d'avoir affaire à un homme d'entendement de précepteur, qui sut dextrement conniver à cette mienne débauche et autres pareilles, car par-là j'enfilai tout d'un train Virgile en l'Énéide, et puis Térence, et puis Plaute, et des comédies italiennes, leurré toujours par la douceur du sujet. S'il eût été si fou de rompre ce train, j'estime que je n'eusse rapporté du collége que la haine des livres, comme fait quasi toute notre noblesse. Il s'y gouverna ingénieusement, faisant semblant de n'en voir rien; il aiguisait ma faim, ne me laissant qu'à la dérobée gourmander ces livres et me tenant doucement en office pour les autres études de la règle; car les principales parties que mon père cherchait à ceux à qui il donnait charge de moi, c'était la débonnaireté et facilité de complexion. Aussi n'avait la mienne autre vice que langueur et paresse. Le danger n'était pas que je fisse mal, mais que je ne fisse rien; nul ne pronostiquait que je

dusse devenir mauvais, mais inutile; on y prévoyait de la fainéantise, non pas de la malice. Je sens qu'il en est advenu de même, les plaintes qui me cornent aux oreilles sont telles : il est oisif, froid aux offices d'amitié et de parenté et aux offices publics, trop particulier, trop dédaigneux. Les plus injurieux même ne disent pas, pourquoi a-t-il pris? pourquoi n'a-t-il payé? mais, pourquoi ne quitte-t-il? pourquoi ne donne-t-il? Je recevrais à faveur qu'on ne désirât en moi que tels effets de surérogation ; mais ils sont injustes d'exiger ce que je ne dois pas, plus rigoureusement beaucoup qu'ils n'exigent d'eux ce qu'ils doivent. En m'y condamnant, ils effacent la gratification de l'action et la gratitude qui m'en serait due ; là où le bien faire actif devrait plus peser de ma main, en considération de ce que je n'en ai de passif nul qui soit. Je puis d'autant plus librement disposer de ma fortune qu'elle est plus mienne, et de moi que je suis plus mien. Toutefois, si j'étais grand enlumineur de mes actions, à l'aventure rembarrerais-je bien ces reproches, et à quelques-uns apprendrais qu'ils ne sont pas si offensés que je ne fasse pas assez, que de quoi je puisse faire assez plus que je ne fais.

Mon âme ne laissait pourtant en même temps d'avoir à part soi des remuements fermes et des jugements sûrs et ouverts autour des objets qu'elle connaissait, et les digérait seule sans aucune communication ; et entre autres choses, je crois à la vérité qu'elle eût été du tout incapable de se rendre à la force et violence. Mettrai-je en compte cette faculté de mon enfance? une assurance de visage et souplesse de voix et de geste à m'appliquer aux rôles que j'entreprenais, car avant l'âge, j'ai soutenu

les premiers personnages aux tragédies latines de Buchanan, de Guérente et de Muret, qui se représentèrent en notre collége de Guienne avec dignité; en cela, André de Govea, notre principal, comme en toutes autres parties de sa charge, fut sans comparaison le plus grand principal de France, et m'en tenait-on maître ouvrier. C'est un exercice que je ne méloue point aux jeunes enfants de maison, et ai vu nos princes s'y adonner depuis en personne, à l'exemple d'aucuns des anciens, honnêtement et louablement; il était loisible même d'en faire métier aux gens d'honneur en Grèce. Les bonnes polices prennent soin d'assembler les citoyens et les rallier, comme aux offices sérieux de la dévotion, aussi aux exercices et jeux; la société et amitié s'en augmente; et puis on ne leur saurait concéder des passe-temps plus réglés que ceux qui se font en présence d'un chacun, e à la vue même du magistrat.

[Pour revenir à mon propos, il n'y a tel que d'allécher l'appétit et l'affection: autrement on ne fait que des ânes chargés de livres; on leur donne à coups de fouet en garde leur pochette pleine de science, laquelle pour bien faire il ne faut pas seulement loger chez soi, il la faut épouser[1].]

[1] Sans faire le dévot, Montaigne pouvait parler de la religion à son élève. C'est ce qui manque à ce chapitre, d'ailleurs rempli de choses excellentes.

CHAPITRE XVI.

C'EST FOLIE DE RAPPORTER LE VRAI ET LE FAUX AU JUGEMENT DE NOTRE SUFFISANCE.

Ce n'est pas à l'aventure sans raison que nous attribuons à simplesse et ignorance la facilité de croire et de se laisser persuader ; car il me semble avoir appris autrefois que la créance était comme une impression qui se faisait en notre âme ; et à mesure qu'elle se trouvait plus molle et de moindre résistance, il était plus aisé à y empreindre quelque chose. D'autant que si l'âme est vide et sans contrepoids, elle se baisse plus facilement sous la charge de la première persuasion. Voilà pourquoi les enfants, le vulgaire, les femmes et les malades sont plus sujets à être menés par les oreilles. Mais aussi, de l'autre part, c'est une sotte présomption d'aller dédaignant et condamnant pour faux ce qui ne nous semble pas vraisemblable : qui est un vice ordinaire de ceux qui pensent avoir quelque suffisance outre la commune. J'en faisais ainsi autrefois ; et si j'oyais parler ou des esprits qui reviennent, ou du pronostic des choses futures, des enchantements, des sorcelleries, ou faire quelque autre conte où je ne pusse pas mordre, il me venait compassion du pauvre peuple abusé de ces folies. Et, à présent, je trouve que j'étais pour le moins autant à plaindre moi-même ; non que l'expérience m'ait depuis rien fait voir au-dessus de mes premières créances, et si n'a pas tenu à ma curiosité; mais la raison m'a ins-

truit que, de condamner ainsi résolument une chose pour fausse et impossible, c'est se donner l'avantage d'avoir dans la tête les bornes et limites de la volonté de Dieu et de la puissance de notre mère nature; et qu'il n'y a point de plus notable folie au monde que de les ramener à la mesure de notre capacité et suffisance.

Si nous appelons monstres, ou miracles, ce où notre raison ne peut aller, combien s'en présente-t il continuellement à notre vue? Considérons au travers de quels nuages et comment à tâtons on nous mène à la connaissance de la plupart des choses qui nous sont entre mains; certes, nous trouverons que c'est plutôt accoutumance que science qui nous en ôte l'étrangeté; et que ces choses-là, si elles nous étaient présentées de nouveau, nous les trouverions autant ou plus incroyables qu'aucunes autres. Celui qui n'avait jamais vu de rivière, à la première qu'il rencontra, il pensa que ce fût l'Océan; et les choses qui sont à notre connaissance les plus grandes, nous les jugeons être les extrêmes que nature fasse en ce genre. La nouvelleté des choses nous incite, plus que leur grandeur, à en rechercher les causes. Il faut juger avec plus de révérence de cette infinie puissance de nature, et plus de reconnaissance de notre ignorance et faiblesse. Combien y a-t-il de choses peu vraisemblables, témoignées par gens dignes de foi, desquelles, si nous ne pouvons être persuadés, au moins les faut-il laisser en suspens? car, de les condamner impossibles, c'est se faire fort, par une téméraire présomption, de savoir jusqu'où va la possibilité. Si l'on entendait bien la différence qu'il y a entre l'impossible et l'inusité, et entre ce qui est contre l'ordre du cours de nature et contre la

commune opinion des hommes, en ne croyant pas téméraireitement, ni aussi ne décroyant pas facilement, on observerait la règle de *Rien trop*, commandée par Chilon.

Quand on trouve dans Froissard que le comte de Foix sut, en Béarn, la défaite du roi Jean de Castille à Juberoth, le lendemain qu'elle fut advenue, et les moyens qu'il en allègue, on s'en peut moquer, et de ce même que nos annales disent que le pape Honorius, le propre jour que le roi Philippe-Auguste mourut à Mantes, fit faire ses funérailles publiques et les manda faire par toute l'Italie; car l'autorité de ces témoins n'a pas à l'aventure assez de rang pour nous tenir en bride. Mais quoi! si Plutarque, outre plusieurs exemples qu'il allègue de l'antiquité, dit savoir de certaine science que, du temps de Domitien, la nouvelle de la bataille perdue par Antoine en Allemagne, à plusieurs journées de là, fut publiée à Rome et semée par tout le monde le même jour qu'elle avait été perdue; et si César tient qu'il est souvent advenu que la renommée a devancé l'accident, dirons-nous pas que ces simples gens-là se sont laissé piper après le vulgaire, pour n'être pas clairvoyants comme nous? Est-il rien de plus délicat, plus net et plus vif que le jugement de Pline, quand il lui plaît de le mettre en jeu? rien plus éloigné de vanité? Je laisse à part l'excellence de son savoir, duquel je fais moins de compte. En quelle partie de ces deux là le surpassons-nous? Toutefois, il n'est si petit écolier qui ne le convainque de mensonge, et qui ne lui veuille faire leçon sur le progrès des ouvrages de nature.

Quand nous lisons dans Bouchet les miracles des reliques de saint-Hilaire, passe; son crédit n'est pas assez

grand pour nous ôter la licence d'y contredire ; mais de condamner d'un train toutes pareilles histoires, me semble singulière impudence. Ce grand saint Augustin témoigne avoir vu, sur les reliques des saints Gervais et Protais à Milan, un enfant aveugle recouvrer la vue ; une femme, à Carthage, être guérie d'un cancer par le signe de la croix qu'une femme nouvellement baptisée lui fit ; Hesperius, un sien familier, avoir chassé les esprits qui infestaient sa maison, avec un peu de terre du sépulcre de notre Seigneur ; et cette terre depuis transportée à l'église, un paralytique en avoir été soudain guéri ; une femme en une procession ayant touché à la châsse saint Étienne, d'un bouquet, et de ce bouquet s'étant frotté les yeux, avoir recouvré la vue pieça perdue ; et plusieurs autres miracles où il dit lui-même avoir assisté : de quoi accuserons-nous et lui et deux saints évêques, Aurelius et Maximinus, qu'il appelle pour ses recors [1] ? sera-ce d'ignorance, simplesse, facilité ? ou de malice et imposture ? Est-il homme en notre siècle si impudent qui pense leur être comparable, soit en vertu et piété, soit en savoir, jugement et suffisance ?

C'est une hardiesse dangereuse et de conséquence, outre l'absurde témérité qu'elle traîne quand et soi, de mépriser ce que nous ne concevons pas ; car après que, selon votre bel entendement, vous avez établi les limites de la vérité et de la mensonge, et qu'il se trouve que vous avez nécessairement à croire des choses où il y a encore plus d'étrangeté qu'en ce que vous niez, vous vous êtes déjà obligé de les abandonner. Or, ce qui me

[1] Témoins. *Recors*, du verbe latin *recordari*, se souvenir.

semble apporter autant de désordre en nos consciences, en ces troubles où nous sommes de la religion, c'est cette dispensation que les catholiques font de leur créance. Il leur semble faire bien les modérés et les entendus quand ils quittent aux adversaires aucuns articles de ceux qui sont en débat; mais, outre ce qu'ils ne voient pas quel avantage c'est à celui qui vous charge de commencer à lui céder et vous tirer arrière, et combien cela l'anime à poursuivre sa pointe, ces articles-là, qu'ils choisissent pour les plus légers, sont aucunes fois très-importants. Ou il faut se soumettre en tout à l'autorité de notre police ecclésiastique, ou du tout s'en dispenser; ce n'est pas à nous à établir la part que nous lui devons d'obéissance. Et davantage, je le puis dire pour l'avoir essayé, ayant autrefois usé de cette liberté de mon choix et triage particulier, mettant à nonchaloir certains points de l'observance de notre Église qui semblent avoir un visage ou plus vain ou plus étrange, venant à en communiquer aux hommes savants, j'ai trouvé que ces choses-là ont un fondement massif et très-solide, et que ce n'est que bêtise et ignorance qui nous fait les recevoir avec moindre révérence que le reste. Que ne nous souvient-il combien nous sentons de contradiction en notre jugement même! combien de choses nous servaient hier d'articles de foi, qui nous sont fables aujourd'hui! La gloire et la curiosité sont les fléaux de notre âme; celle-ci nous conduit à mettre le nez partout, et celle-là nous défend de rien laisser irrésolu et indécis [1].

[1] Ces observations de l'auteur sont pleines de sagesse. Grand nombre d'écrivains de nos jours pourraient se les appliquer, et se montrer moins tranchants sur des questions que souvent ils ignorent.

CHAPITRE XVII.

DE L'AMITIÉ.

Considérant la conduite de la besogne d'un peintre que j'ai, il m'a pris envie de l'ensuivre. Il choisit le plus bel endroit et milieu de chaque paroi pour y loger un tableau élaboré de toute sa suffisance; et le vide tout autour, il le remplit de grotesques, qui sont peintures fantasques, n'ayant grâce qu'en la variété et étrangeté. Que sont-ce aussi ici, à la vérité, que grotesques et corps monstrueux, rapiécés de divers membres, sans certaine figure, n'ayant ordre, suite, ni proportion que fortuite?

Je vais bien jusqu'à ce second point avec mon peintre, mais je demeure court en l'autre et meilleure partie; car ma suffisance ne va pas si avant que d'oser entreprendre un tableau riche, poli, et formé selon l'art. Je me suis avisé d'en emprunter un d'Étienne de La Boëtie, qui honorera tout le reste de cette besogne : c'est un discours auquel il donna nom LA SERVITUDE VOLONTAIRE; mais ceux qui l'ont ignoré l'ont bien proprement depuis rebaptisé LE CONTRE UN. Il l'écrivit par manière d'essai, en sa première jeunesse, à l'honneur de la liberté contre les tyrans. Il court pieça ès-mains des gens d'entendement, non sans bien grande et méritée recommandation; car il est gentil et plein ce qu'il est possible. Si y a-t-il bien à dire, que ce ne soit le mieux qu'il pût faire : et si en l'âge que je l'ai connu plus avancé, il

eût pris un tel dessein que le mien de mettre par écrit ses fantaisies, nous verrions plusieurs choses rares, et qui approcheraient bien près de l'honneur de l'antiquité; car notamment en cette partie des dons de nature, je n'en connais point qui lui soit comparable. Mais il n'est demeuré de lui que ce discours, encore par rencontre, et crois qu'il ne le vit oncques depuis qu'il lui échappa; et quelques mémoires sur cet édit de janvier, fameux par nos guerres civiles, qui trouveront encore ailleurs peut-être leur place. C'est tout ce que j'ai pu recouvrer de ses reliques, moi qu'il laissa, d'une si amoureuse recommandation, la mort entre les dents, par son testament, héritier de sa bibliothèque et de ses papiers, outre le livret de ses œuvres que j'ai fait mettre en lumière. Et si suis obligé particulièrement à cette pièce, d'autant qu'elle a servi de moyen à notre première accointance; car elle me fût montrée longue espace avant que je l'eusse vu, et me donna la première connaissance de son nom, acheminant ainsi cette amitié que nous avons nourrie, tant que Dieu a voulu, entre nous, si entière et si parfaite, que certainement il ne s'en lit guères de pareilles, et entre nos hommes il ne s'en voit aucune trace en usage. Il faut tant de rencontres à la bâtir, que c'est beaucoup si la fortune y arrive une fois en trois siècles.

Il n'est rien à quoi il semble que nature nous ait plus acheminés qu'à la société; et dit Aristote, que les bons législateurs ont eu plus de soin de l'amitié que de la justice. Or, le dernier point de sa perfection est celui-ci : car en général toutes celles que le profit, le besoin public ou privé, forge et nourrit, en sont d'autant moins

belles et généreuses, et d'autant moins amitiés qu'elles mêlent autre cause et but et fruit en l'amitié qu'elle-même. Ni ces espèces anciennes, naturelles, sociales, hospitalières, particulièrement n'y conviennent, ni conjointement.

Des enfants aux pères, c'est plutôt respect. L'amitié se nourrit de communication, qui ne peut se trouver entre eux pour la trop grande disparité, et offenserait à l'aventure les devoirs de nature : car ni toutes les secrètes pensées des pères ne se peuvent communiquer aux enfants, pour n'y engendrer une messéante privauté; ni les avertissements et corrections, qui est un des premiers offices d'amitié, ne se pourraient exercer des enfants aux pères. Il s'est trouvé des nations où, par usage, les enfants tutoient leurs pères, et d'autres où les pères tutoient leurs enfants, pour éviter l'empêchement qu'ils se peuvent quelquefois entreporter : et naturellement l'un dépend de la ruine de l'autre. C'est, à la vérité, un beau nom et plein de dilection que le nom de *frère*, et à cette cause en fîmes-nous, lui et moi, notre alliance; mais ce mélange de biens, ces partages, et que la richesse de l'un soit la pauvreté de l'autre, cela détrempe merveilleusement et relâche cette soudure fraternelle; les frères, ayant à conduire le progrès de leur avancement en même sentier et même train, il est force qu'ils se heurtent et choquent souvent. Davantage, la correspondance et relation qui engendre ces vraies et parfaites amitiés, pourquoi se trouvera-t-elle en ceux-ci? Le père et le fils peuvent être de complexion entièrement éloignée, et les frères aussi : c'est mon fils, c'est mon parent, mais c'est un homme farouche, un mé-

chant ou un sot. Et puis, à mesure que ce sont amitiés que la loi et l'obligation naturelle nous commande, il y a d'autant moins de notre choix et liberté volontaire; et notre liberté volontaire n'a point de production qui soit plus proprement sienne que celle de l'affection et amitié.

Ce n'est pas que je n'aie essayé de ce côté-là tout ce qui en peut être, ayant eu le meilleur père qui fut oncques, et le plus indulgent jusqu'à son extrême vieillesse; et étant d'une famille fameuse de père en fils et exemplaire en cette partie de la concorde fraternelle. Au demeurant, ce que nous appelons ordinairement amis et amitiés, ce ne sont qu'accointances et familiarités nouées par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos âmes s'entretiennent. En l'amitié de quoi je parle, elles se mêlent et confondent l'une en l'autre, d'un mélange si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes. Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant : « Parce que c'était lui, parce que c'était moi. » Il y a, au-delà de tout mon discours et de ce que j'en puis dire particulièrement, je ne sais quelle force inexplicable et fatale, médiatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous être vus, et par des rapports que nous oyons l'un de l'autre, qui faisaient en notre affection plus d'effort que ne porte la raison des rapports; je crois par quelque ordonnance du ciel. Nous nous embrassions par nos noms; et, à notre première rencontre, qui fut par hasard en une grande fête et compagnie de ville, nous nous trouvâmes si pris, si connus, si obligés entre nous, que rien dès-lors

ne nous fut si proche que l'un à l'autre. Il écrivit une satire latine excellente, qui est publiée, par laquelle il excuse et explique la précipitation de notre intelligence, si promptement parvenue à sa perfection. Ayant si peu à durer, et ayant si tard commencé (car nous étions tous deux hommes faits, et lui plus de quelques années), elle n'avait point à perdre temps, et n'avait à se régler au patron des amitiés molles et régulières, auxquelles il faut tant de précautions de longue et préalable conversation. Celle-ci n'a point d'autre idée que d'elle-même, et ne se peut rapporter qu'à soi; ce n'est pas une spéciale considération, ni deux, ni trois, ni quatre, ni mille; c'est je ne sais quelle quintessence de tout ce mélange qui, ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger et se perdre dans la sienne; qui, ayant saisi toute sa volonté, la mena se plonger et se perdre dans la mienne, d'une faim, d'une concurrence pareille; je dis perdre, à la vérité, ne nous réservant rien qui nous fût propre, ni qui fût sien ou mien.

Quand Lelius, en présence des consuls romains, lesquels, après la condamnation de Tibérius Gracchus, poursuivaient tous ceux qui avaient été de son intelligence, vint à s'enquérir de Caïus Blossius (qui était le principal de ses amis), combien il eût voulu faire pour lui, et qu'il eût répondu : « Toutes choses ; — Comment toutes choses? suit-il ; et quoi ! s'il t'eût commandé de mettre le feu en nos temples? — Il ne me l'eût jamais commandé, répliqua Blossius. — Mais s'il l'eût fait? ajouta Lelius. — J'y eusse obéi, » répondit-il. S'il était si parfaitement ami de Gracchus, comme disent les histoires, il n'avait que faire d'offenser les consuls par cette dernière et har-

die confession, et ne se devait départir de l'assurance qu'il avait de la volonté de Gracchus. Mais toutefois, ceux qui accusent cette réponse comme séditieuse n'entendent pas bien ce mystère, et ne présupposent pas, comme il est, qu'il tenait la volonté de Gracchus en sa manche, et par puissance et par connaissance; ils étaient plus amis que citoyens, plus amis qu'amis ou qu'ennemis de leur pays, qu'amis d'ambition et de trouble; s'étant parfaitement commis l'un à l'autre, ils tenaient parfaitement les rênes de l'inclination l'un de l'autre. Et faites guider ce harnais par la vertu et conduite de la raison, comme aussi est-il du tout impossible de l'atteler sans cela, la réponse de Blossius est telle qu'elle devait être. Si leurs actions se démanchèrent, ils n'étaient ni amis, selon ma mesure, l'un de l'autre, ni amis à eux mêmes. Au demeurant, cette réponse ne sonne non plus que ferait la mienne à qui s'enquerrait à moi de cette façon : « Si votre volonté vous commandait de tuer votre fille, la tueriez-vous? » et que je l'accordasse; car cela ne porte aucun témoignage de consentement à se faire, parce que je ne suis point en doute de ma volonté, et tout aussi peu de celle d'un tel ami. Il n'est pas en la puissance de tous les discours du monde, de me déloger de la certitude que j'ai des intentions et jugements du mien; aucune de ses actions ne me saurait être présentée, quelque visage qu'elle eût, que je n'en trouvasse incontinent le ressort. Nos âmes ont charrié si uniment ensemble, elles se sont considérées d'une si ardente affection, et de pareille affection découvertes jusqu'au fin fond des entrailles l'une de l'autre, que non-seulement je connaissais la sienne comme la mienne,

mais je me fusse certainement plus volontiers fié à lui de moi qu'à moi.

Qu'on ne me mette pas en ce rang ces autres amitiés communes ; j'en ai autant de connaissance qu'un autre, et des plus parfaites de leur genre ; mais je ne conseille pas qu'on confonde leurs règles ; on s'y tromperait. Il faut marcher en ces autres amitiés la bride à la main, avec prudence et précaution ; la liaison n'est pas nouée en manière qu'on n'ait aucunement à s'en défier. « Aimez-le, disait Chilon, comme ayant quelque jour à le haïr ; haïssez-le comme ayant à l'aimer. » Ce précepte, qui est si abominable en cette souveraine et maîtresse amitié, il est salubre en l'usage des amitiés ordinaires et coutumières ; à l'endroit desquelles il faut employer le mot qu'Aristote avait très-familier : « O mes amis ! il n'y a nul ami. »

En ce noble commerce, les offices et les bienfaits, nourriciers des autres amitiés, ne méritent pas seulement d'être mis en compte. Cette confusion si pleine de nos volontés en est cause ; car tout ainsi que l'amitié que je me porte ne reçoit point augmentation pour le secours que je me donne au besoin, quoi que disent les stoïciens, et comme je ne me sais aucun gré du service que je me fais, aussi l'union de tels amis étant véritablement parfaite, elle leur fait perdre le sentiment de tels devoirs, et haïr et chasser d'entre eux ces mots de division et de différence, bienfait, obligation, reconnaissance, prière, remerciement, et leurs pareils. Tout étant, par effet, commun entre eux, volontés, pensements, jugements, biens, honneur et vie, et leur convenance n'étant qu'une âme en deux corps, selon la très-propre définition d'A-

ristote, ils ne se peuvent prêter ni donner rien. Voilà pourquoi les faiseurs de lois, pour honorer le mariage de quelque imaginaire ressemblance de cette divine liaison, défendent les donations entre le mari et la femme, voulant inférer par-là que tout doit être à chacun d'eux, et qu'ils n'ont rien à diviser et partir [1] ensemble.

Si, en l'amitié de quoi je parle, l'un pouvait donner à l'autre, ce serait celui qui recevrait le bienfait qui obligerait son compagnon : car cherchant l'un et l'autre, plus que toute autre chose, de s'entre-bien faire, celui qui en prête la matière et l'occasion est celui-là qui fait le libéral, donnant ce contentement à son ami d'effectuer en son endroit ce qu'il désire le plus. Quand le philosophe Diogène avait faute d'argent, il disait qu'il le redemandait à ses amis, non qu'il le demandait. Et pour montrer comment cela se pratique par effet, j'en reciterai un ancien exemple singulier. Eudamidas, corinthien, avait deux amis, Charixenus, sicyonien, et Aretéus, corinthien : venant à mourir, étant pauvre, et ses deux amis riches, il fit ainsi son testament : « Je lègue à Aretéus de nourrir ma mère, et l'entretenir en sa vieillesse; » à Charixenus, de marier ma fille, et lui donner le » douaire le plus grand qu'il pourra : et au cas que l'un » d'eux vienne à défaillir, je substitue en sa part celui » qui survivra. »

Ceux qui premiers virent ce testament s'en moquèrent; mais ses héritiers en ayant été avertis l'acceptèrent avec un singulier contentement : et l'un d'eux, Charixenus, étant trépassé cinq jours après, la substitution

[1] Partager.

étant ouverte en faveur d'Aretéus, il nourrit curieusement cette mère; et de cinq talents qu'il avait en ses biens, il en donna les deux et demi en mariage à une sienne fille unique, et deux et demi pour le mariage de la fille d'Eudamidas, desquelles il fit les noces en même jour.

Cet exemple est bien plein, si une condition en était à dire, qui est la multitude d'amis; car cette parfaite amitié de quoi je parle est indivisible : chacun se donne si entier à son ami qu'il ne lui reste rien à départir ailleurs; au rebours, il est marri qu'il ne soit double, triple ou quadruple, et qu'il n'ait plusieurs âmes et plusieurs volontés, pour les conférer toutes à ce sujet. Les amitiés communes, on les peut départir; on peut aimer en celui-ci la beauté; en cet autre, la facilité de ses mœurs; en l'autre, la libéralité; en celui-là, la paternité; en cet autre, la fraternité; ainsi du reste : mais cette amitié qui possède l'âme et la régente en toute souveraineté, il est impossible qu'elle soit double. Si deux en même temps demandaient à être secourus, auquel courriez-vous? S'ils requéraient de vous des offices contraires, quel ordre y trouveriez-vous? Si l'un commettait à votre silence chose qu'il fût utile à l'autre de savoir, comment vous en démêleriez-vous? L'unique et principale amitié décout toutes autres obligations : le secret que j'ai juré ne déceler à un autre, je le puis sans parjure communiquer à celui qui n'est pas autre, c'est moi. C'est un assez grand miracle de se doubler; et n'en connaissent pas la hauteur ceux qui parlent de se tripler. Rien n'est extrême qui a son pareil : et qui présupposera que de deux j'en aime autant l'un que l'autre, et qu'ils s'entr'aiment et m'aiment

autant que je les aime, il multiplie en confrérie la chose la plus une et unie, et de quoi une seule est encore la plus rare à trouver au monde. Le demeurant de cette histoire convient très-bien à ce que je disais : car Eudamidas donne pour grâce et pour faveur à ses amis de les employer à son besoin ; il les laisse héritiers de cette sienne libéralité, qui consiste à leur mettre en main les moyens de lui bien faire : et sans doute la force de l'amitié se montre bien plus richement en son fait qu'en celui d'Aretéus. Somme, ce sont effets inimaginables à qui n'en a goûté, et qui me font honorer à merveille la réponse de ce jeune soldat à Cyrus, s'enquérant à lui pour combien il voudrait donner un cheval par le moyen duquel il venait de gagner le prix de la course, et s'il le voudrait échanger à un royaume : « Non certes, Sire ; mais bien le » laisserais-je volontiers pour en acquérir un ami, si je » trouvais homme digne de telle alliance. » Il ne disait pas mal, « si je trouvais ; » car on trouve facilement des hommes propres à une superficielle accointance ; mais en celle-ci, en laquelle on négocie du fin fond de son courage, qui ne fait rien de reste, certes, il est besoin que tous les ressorts soient nets et sûrs parfaitement.

Aux confédérations qui ne tiennent que par un bout, on n'a à pourvoir qu'aux imperfections qui particulièrement intéressent ce bout-là. A la familiarité de la table j'associe le plaisant, non le prudent ; en la société du discours, la suffisance, voire sans la prud'hommie : pareillement ailleurs. Tout ainsi que cil qui fut rencontré à chevauchons sur un bâton, se jouant avec ses enfants, pria l'homme qui l'y surprit de n'en rien dire jusqu'à ce qu'il fût père lui-même ; estimant que la passion qui lui

naîtrait lors en l'âme le rendrait juge équitable d'une telle action ; je souhaiterais aussi parler à des gens qui eussent essayé ce que je dis. Mais sachant combien c'est chose éloignée du commun usage qu'une telle amitié, et combien elle est rare, je ne m'attends pas d'en trouver aucun bon juge ; car les discours mêmes que l'antiquité nous a laissés sur ce sujet me semblent lâches au prix du sentiment que j'en ai ; et, en ce point, les effets surpassent les préceptes mêmes de la philosophie.

L'ancien Ménandre disait celui-là heureux qui avait pu rencontrer seulement l'ombre d'un ami : il avait certes raison de le dire, même s'il en avait tâté. Car, à la vérité, si je compare tout le reste de ma vie, quoiqu'avec la grâce de Dieu je l'aie passée douce, aisée, et, sauf la perte d'un tel ami, exempte d'affliction pesante, pleine de tranquillité d'esprit, ayant pris en paiement mes commodités naturelles et originelles, sans en rechercher d'autres ; si je la compare, dis-je, toute aux quatre années qu'il m'a été donné de jouir de la douce compagnie et société de ce personnage, ce n'est que fumée, ce n'est qu'une nuit obscure et ennuyeuse. Depuis le jour que je le perdis, je ne fais que traîner languissant ; et les plaisirs mêmes qui s'offrent à moi, au lieu de me consoler, me redoublent le regret de sa perte : nous étions à moitié de tout ; il me semble que je lui dérobe sa part.

J'étais déjà si fait et accoutumé à être deuxième partout qu'il me semble n'être plus qu'à demi. Il n'est action ou imagination où je ne le trouve à dire ; comme aussi eût-il bien fait à moi : car de même qu'il me surpassait d'une distance infinie en toute autre suffisance et vertu, aussi faisait-il au devoir de l'amitié.

CHAPITRE XVIII.

DE LA SOLITUDE.

Laissons à part cette comparaison de la vie solitaire à l'active ; et quant à ce beau mot de quoi se couvre l'ambition et l'avarice, que nous ne sommes pas nés pour notre particulier, mais pour le public, rapportons-nous-en hardiment à ceux qui sont en la danse ; et qu'ils se battent la conscience, si au contraire les états, les charges et cette tracasserie du monde ne se recherchent plutôt pour tirer du public son profit particulier. Les mauvais moyens par où on s'y pousse en notre siècle montrent bien que la fin n'en vaut guère. Répondons à l'ambition que c'est elle-même qui nous donne goût de la solitude : car, que fuit-elle tant que la société? que cherche-t-elle tant que ses coudées franches? Il y a de quoi bien et mal faire partout. Toutefois, si le mot de Bias est vrai, que « La pire part, c'est la plus grande, » ou ce que dit l'Ecclésiastique, que « De mille il n'en est pas un bon, » la contagion est très-dangereuse en la presse. Il faut ou imiter les vicieux ou les haïr : tous les deux sont dangereux, et de leur ressembler, parce qu'ils sont beaucoup, et d'en haïr beaucoup, parce qu'ils sont dissemblables. Et les marchands qui vont en mer ont raison de regarder que ceux qui se mettent en même vaisseau ne soient dissolus, blasphémateurs, méchants, estimant telle société infortunée. Par quoi Bias plaisamment, à ceux qui passaient avec lui le danger d'une grande tour-

mente et appelaient le secours des dieux : « Taisez-vous, dit-il ; qu'ils ne sentent point que vous soyez ici avec moi. » Et d'un plus présent exemple, Albuquerque, vice-roi en l'Inde pour Emmanuel, roi de Portugal, en un extrême péril de fortune de mer, prit sur ses épaules un jeune garçon, pour cette seule fin qu'en la société de leur péril, son innocence lui servît de garant et de recommandation envers la faveur divine pour le mettre en sauveté.

Ce n'est pas que le sage ne puisse partout vivre content, voire et seul en la foule d'un palais ; mais s'il est à choisir, il en fuira, dit l'école, même la vue : il portera, s'il est besoin, cela ; mais s'il est en lui, il élira ceci. Il ne lui semble point suffisamment s'être défait des vices, s'il faut encore qu'il conteste avec ceux d'autrui. Charondas châtiait pour mauvais ceux qui étaient convaincus de hanter mauvaise compagnie.

Il n'est rien si dissociable et sociable que l'homme, l'un par son vice, l'autre par sa nature. Et Antisthènes ne me semble pas avoir satisfait à celui qui lui reprochait sa conversation avec les méchants, en disant que les médecins vivent bien entre les malades ; car s'ils servent à la santé des malades, ils détériorent la leur par la contagion, la vue continuelle et pratique des maladies.

Or, la fin, ce crois-je, en est toute une, d'en vivre plus à loisir et à son aise ; mais on n'en cherche pas toujours bien le chemin. Souvent on pense avoir quitté les affaires, on ne les a que changées : il n'y a guère moins de tourment au gouvernement d'une famille que d'un état entier. Où que l'âme soit empêchée, elle y est toute ;

et pour être les occupations domestiques moins importantes, elles n'en sont pas moins importunes. Davantage, pour nous être défaits de la cour et du marché, nous ne sommes pas défaits des principaux tourments de notre vie : l'ambition, l'avarice, l'irrésolution, la peur et les concupiscences ne nous abandonnent point, pour changer de contrée; elles nous suivent souvent jusque dans les cloîtres et dans les écoles de philosophie; ni les déserts, ni les rochers creusés, ni la haire, ni les jeûnes ne nous en démêlent.

On disait à Socrate que quelqu'un ne s'était aucunement amendé en son voyage : — Je le crois bien, dit-il; il s'était emporté avec soi.

Si on ne se décharge premièrement et son âme du faix qui la presse, le remuement la fera fouler davantage : comme en un navire les charges empêchent moins quand elles sont rassises. Vous faites plus de mal que de bien au malade de lui faire changer de place : vous ensachez le mal en le remuant; comme les pals s'enfoncent plus avant et s'affermissent en les branlant et secouant. Par quoi, ce n'est pas assez de s'être écarté du peuple; ce n'est pas assez de changer de place : il se faut écarter des conditions populaires qui sont en nous; il se faut séquestrer et ravoir de soi.

Nous emportons nos fers quand et nous. Ce n'est pas une entière liberté; nous tournons encore la vue vers ce que nous avons laissé; nous en avons la fantaisie pleine; notre mal nous tient en l'âme : or, elle ne se peut échapper à elle-même; ainsi il la faut ramener et retirer en soi : c'est la vraie solitude, et qui se peut jouir au milieu des villes et des cours des rois; mais elle se jouit plus

commodément à part. Or, puisque nous entreprenons de vivre seuls et de nous passer de compagnie, faisons que notre contentement dépende de nous; déprenons-nous de toutes les liaisons qui nous attachent à autrui; gagnons sur nous de pouvoir à bon escient vivre seuls, et y vivre à notre aise.

Stilpon étant échappé de l'embrasement de sa ville, où il avait perdu femme, enfants et chevance, Demetrius Poliorcètes, le voyant en une si grande ruine de sa patrie, le visage non effrayé, lui demanda s'il n'avait pas eu du dommage; il répondit « que non, et qu'il n'y avait, Dieu merci! rien perdu du sien. » C'est ce que le philosophe Antisthènes disait plaisamment : « Que l'homme se devait pourvoir de munitions qui flottassent sur l'eau, et pussent à nage échapper avec lui du naufrage. » Certes, l'homme d'entendement n'a rien perdu, s'il a soi-même. Quand la ville de Nole fut ruinée par les Barbares, Paulinus, qui en était évêque, y ayant tout perdu, et leur prisonnier, priait ainsi Dieu : « Seigneur, gardez-moi de sentir cette perte; car vous savez qu'ils n'ont encore rien touché de ce qui est à moi. » Les richesses qui le faisaient riche et les biens qui le faisaient bon étaient encore en leur entier. Voilà ce que c'est que de bien choisir les trésors qui se puissent affranchir de l'injure, et de les cacher en lieu où personne n'aille, et lequel ne puisse être trahi que par nous-mêmes.

Il faut avoir femmes, enfants, biens, et surtout de la santé, qui peut; mais non pas s'y attacher en manière que notre heur en dépende : il se faut réserver une arrière-boutique, toute nôtre, toute franche, en laquelle nous établissions notre vraie liberté et principale retraite

et solitude. En celle-ci faut-il prendre notre ordinaire entretien de nous à nous-mêmes, et si privé que nulle accointance ou communication étrangère y trouve place; y discourir et y vivre, comme sans femme, sans enfants et sans biens, sans train et sans valets, afin que quand l'occasion adviendra de leur perte, il ne nous soit pas nouveau de nous en passer. Nous avons une âme contournable en soi-même; elle se peut faire compagnie; elle a de quoi assaillir et de quoi défendre, de quoi recevoir et de quoi donner. Ne craignons pas en cette solitude nous croupir d'oisiveté ennuyeuse.

La vertu se contente de soi, sans disciplines, sans paroles, sans effets. En nos actions accoutumées, de mille il n'en est pas une qui nous regarde. Celui que tu vois grimpant contremont les ruines de ce mur, furieux et hors de soi, en butte à tant d'arquebusades, et cet autre tout cicatrisé, transi et pâle de faim, délibéré de crever plutôt que de lui ouvrir la porte, penses-tu qu'ils y soient pour eux? pour tel, à l'aventure, qu'ils ne virent oncques, et qui ne se donne aucune peine de leur fait, plongé cependant en l'oisiveté et aux délices. Celui-ci, tout pituiteux, chassieux et crasseux, que tu vois sortir après minuit d'une étude, penses-tu qu'il cherche parmi les livres comme il se rendra plus homme de bien, plus content et plus sage? nulles nouvelles : il y mourra, ou il apprendra à la postérité la mesure des vers de Plaute et la vraie orthographe d'un mot latin. Qui ne contréchange volontiers la santé, le repos et la vie à la réputation et à la gloire, la plus inutile, vaine et fausse monnaie qui soit en notre usage? Notre mort ne nous faisait pas assez de peur; chargeons-nous encore de celle

de nos femmes, de nos enfants et de nos gens. Nos affaires ne nous dônnaient pas assez de peine, prenons encore, à nous tourmenter et rompre la tête, de celles de nos voisins et amis.

La solitude me semble avoir plus d'apparence et de raison à ceux qui ont donné au monde leur âge plus actif et florissant, suivant l'exemple de Thalès. C'est assez vécu pour autrui ; vivons pour nous, au moins ce bout de vie : ramenons à nous et à notre aise nos pensées et nos intentions. Ce n'est pas une légère partie que de faire sûrement sa retraite : elle nous empêche assez, sans y mêler d'autres entreprises. Puisque Dieu nous donne loisir de disposer de notre délogement, préparons-nous-y ; plions bagage, prenons de bonne heure congé de la compagnie ; dépêtrons-nous de ces violentes prises qui nous engagent ailleurs et éloignent de nous.

Il faut dénouer ces obligations si fortes ; et meshui aimer ceci et cela, mais n'épouser rien que soi : c'est-à-dire, le reste soit à nous, mais non pas joint et collé en façon qu'on ne le puisse déprendre sans nous écorcher, et arracher ensemble quelque pièce du nôtre. La plus grande chose du monde, c'est de savoir être à soi. Il est temps de nous dénouer de la société, puisque nous n'y pouvons rien apporter : et qui ne peut prêter, qu'il se défende d'emprunter. Nos forces nous faillent : retirons-les et les resserrons en nous. Qui peut renverser et confondre en soi les offices de l'amitié et de la compagnie, qu'il le fasse. En cette chute qui le rend inutile, pesant et importun aux autres, qu'il se garde d'être importun à soi-même et pesant et inutile. Qu'il se flatte et caresse, et surtout se régente, respectant et craignant

sa raison et sa conscience, si bien qu'il ne puisse broncher en leur présence. Socrate dit que les jeunes se doivent faire instruire; les hommes s'exercer à bien faire; les vieux se retirer de toute occupation civile et militaire, vivant à leur discrétion, sans obligation à certain office.

Il y a des complexions plus propres à ces préceptes de la retraite les unes que les autres. Celles qui ont l'appréhension molle et lâche, et une affection et volonté délicates, et qui ne s'asservit ni s'emploie pas aisément, desquelles je suis et par naturelle condition et par discours; ils se plieront mieux à ce conseil que les âmes actives et occupées qui embrassent tout et s'engagent partout, qui se passionnent de toutes choses, qui s'offrent, qui se présentent et qui se donnent à toute occasion. Il se faut servir de ces commodités accidentelles et hors de nous, en tant qu'elles nous sont plaisantes, mais sans en faire notre principal fondement; ce ne l'est pas : ni la raison, ni la nature ne le veulent. Pourquoi, contre ses lois, asservirions-nous notre contentement à la puissance d'autrui? D'anticiper aussi les accidents de fortune; se priver des commodités qui nous sont en main, comme plusieurs ont fait par dévotion [1], et quelques philosophes par discours; se servir soi-même, coucher sur la dure, se crever les yeux, jeter ses richesses emmi la rivière, rechercher la douleur; ceux-là pour, par le tourment de cette vie, en acquérir la béatitude d'une autre; ceux-ci pour, s'étant logés en la plus basse marche, se mettre en sûreté de nouvelle chute, c'est

[1] Montaigne semble oublier les motifs sublimes de la solitude chrétienne. Il y revient toutefois un peu plus bas.

l'action d'une vertu excessive. Que les natures plus raides et plus fortes fassent leur cachette, même glorieuse et exemplaire : il y a pour moi assez à faire, sans aller si avant. Il me suffit, sous la faveur de la fortune, de me préparer à sa défaveur, et me représenter, étant à mon aise, le mal à venir, autant que l'imagination y peut atteindre : tout-ainsi que nous nous accoutumons aux joûtes et tournois, et contrefaisons la guerre en pleine paix.

Je n'estime point Arcesilas le philosophe moins réformé, pour le savoir avoir usé d'ustensiles d'or et d'argent, selon que la condition de sa fortune le lui permettait; et l'estime mieux de ce qu'il en usait modérément et libéralement que s'il s'en fût démis. Je vois jusqu'à quelles limites va la nécessité naturelle : et, considérant le pauvre mendiant à ma porte, souvent plus enjoué et plus sain que moi, je me plante en sa place; j'essaie de chausser mon âme à son biais : et, courant ainsi par les autres exemples, quoique je pense la mort, la pauvreté, le mépris et la maladie à mes talons, je me résous aisément de n'entrer en effroi de ce qu'un moindre que moi prend avec telle patience; et ne veux croire que la bassesse de l'entendement puisse plus que la vigueur, ou que les effets du discours ne puissent arriver aux effets de l'accoutumance. Et connaissant combien ces commodités accessoires tiennent à peu, je ne laisse pas en pleine jouissance de supplier Dieu, pour ma souveraine requête, qu'il me rende content de moi-même et des biens qui naissent de moi. Je vois des jeunes hommes gaillards qui portent, nonobstant, dans leurs coffres, une masse de pilules pour s'en servir quand le rhume les

pressera, lequel ils craignent d'autant moins qu'ils en pensent avoir le remède en main : ainsi faut-il faire ; et encore, si on se sent sujet à quelque maladie plus forte, se garnir de ces médicaments qui assoupissent et endorment la partie.

L'occupation qu'il faut choisir à une telle vie, ce doit être une occupation non pénible ni ennuyeuse ; autrement pour néant ferions-nous état d'y être venus chercher le séjour. Cela dépend du goût particulier d'un chacun. Le mien ne s'accommode aucunement au ménage : ceux qui l'aiment, ils s'y doivent adonner avec modération ; c'est autrement un office servile que la ménagerie, comme le nomme Salluste. Elle a des parties plus excusables, comme le soin des jardinages, que Xénophon attribue à Cyrus ; et se peut trouver un moyen entre ce bas et vil soin, tendu et plein de sollicitude, qu'on voit aux hommes qui s'y plongent du tout, et cette profonde et extrême nonchalance laissant tout aller à l'abandon, qu'on voit en d'autres.

Mais oyons le conseil que donne le jeune Pline à Cornelius Rufus son ami, sur ce propos de la solitude : « Je te conseille, en cette pleine et grasse retraite où tu es, de quitter à tes gens ce bas et abject soin du ménage, et t'adonner à l'étude des lettres, pour en tirer quelque chose qui soit toute tienne. » Il entend la réputation : d'une pareille humeur à celle de Cicéron, qui dit vouloir employer sa solitude et séjour [1] des affaires publiques à s'en acquérir par ses écrits une vie immortelle. Il semble que ce soit raison, puisqu'on parle de se retirer du monde,

[1] Séparation.

qu'on regarde hors de lui. Ceux-ci ne le font qu'à demi : ils dressent bien leur partie, pour quand ils n'y seront plus ; mais le fruit de leur dessein, ils prétendent le tirer encore du monde, absents par une ridicule contradiction.

L'imagination de ceux qui, par dévotion, recherchent la solitude, remplissant leur courage de la certitude des promesses divines en l'autre vie, est bien plus sainement assortie. Ils se proposent Dieu, objet infini en bonté et en puissance ; l'âme a de quoi y rassasier ses désirs en toute liberté : les afflictions, les douleurs leur viennent à profit, employées à l'acquit d'une santé et réjouissance éternelle ; la mort, à souhait, est le passage à un si parfait état ; l'âpreté de leurs règles est incontinent aplanie par l'accoutumance, et les appétits charnels, rebutés et endormis par leur refus ; car rien ne les entretient que l'usage et exercice. Cette seule fin d'une autre vie heureusement immortelle mérite loyalement que nous abandonnions les commodités et douceurs de cette vie nôtre ; et qui peut embraser son âme de l'ardeur de cette vive foi et espérance, réellement et constamment, il se bâtit en la solitude une vie voluptueuse et délicieuse, au-delà de toute autre sorte de vie.

Ni la fin donc ni le moyen de ce conseil[1] ne me contente ; nous retombons toujours de fièvre en chaud mal. Cette occupation des livres est aussi pénible que toute autre, et autant ennemie de la santé, qui doit être principalement considérée : et ne se faut point laisser endormir au plaisir qu'on y prend ; c'est ce même plaisir qui perd le ménager, l'avaricieux, le voluptueux et l'ambi-

[1] Le conseil de Pline à Rufus.

tieux. Les sages nous apprennent assez à nous garder de la trahison de nos appétits, et à discerner les vrais plaisirs mêlés et bigarrés de plus de peine; car la plupart des plaisirs, disent-ils, embrassent pour nous étrangler, comme faisaient les larrons que les Égyptiens appelaient *Philistas* : et si la douleur de tête nous venait avant l'ivresse, nous nous garderions de trop boire; mais la volupté, pour nous tromper, marche devant et nous cache sa suite.

Les livres sont plaisants; mais si de leur fréquentation nous en perdons enfin la gaîté et la santé, nos meilleures pièces, quittons-les : je suis de ceux qui pensent leur fruit ne pouvoir contrepeser cette perte. Comme les hommes, qui se sentent de longtemps affaiblis par quelque indisposition, se rangent à la fin à la merci de la médecine, et se font désigner par art certaines règles de vivre, pour ne les plus outrepasser, aussi celui qui se retire, ennuyé et dégoûté de la vie commune, doit former celle-ci aux règles de la raison, l'ordonner et ranger par préméditation et discours. Il doit avoir pris congé de toute espèce de travail, quelque visage qu'il porte, et fuir, en général, les passions qui empêchent la tranquillité du corps et de l'âme, et choisir la route qui est plus selon son humeur.

Au ménage, à l'étude, à la chasse et tout autre exercice, il faut donner jusqu'aux dernières limites du plaisir, et garder de s'engager plus avant où la peine commence à se mêler parmi. Il faut réserver embesognement et occupation autant seulement qu'il en est besoin pour nous tenir en haleine, et pour nous garantir des incommodités que tire après soi l'autre extrémité d'une

lâche oisiveté assoupie. Il y a des sciences stériles et épineuses, et la plupart forgées pour la presse[1] : il les faut laisser à ceux qui sont au service du monde. Je n'aime pour moi que des livres ou plaisants et faciles qui me chatouillent, ou ceux qui me consolent et conseillent à régler ma vie et ma mort.

Les gens plus sages peuvent se forger un repos tout spirituel, ayant l'âme forte et vigoureuse : moi qui l'ai commune, il faut que j'aide à me soutenir par les commodités corporelles; et l'âge m'ayant tantôt dérobé celles qui étaient plus à ma fantaisie, j'instruis et aiguise mon appétit à celles qui restent plus sortables à cette autre saison. Il faut retenir, avec nos dents et nos griffes, l'usage des plaisirs de la vie, que nos ans nous arrachent des poings les uns après les autres. Or, quant à la fin que Pline et Cicéron nous proposent de la gloire, c'est bien loin de mon compte. La plus contraire humeur à la retraite, c'est l'ambition : la gloire et le repos sont choses qui ne peuvent loger en même gîte. A ce que je vois, ceux-ci n'ont que les bras et les jambes hors de la presse; leur âme, leur intention y demeure engagée plus que jamais. Ils se sont seulement reculés pour mieux sauter, et pour, d'un plus fort mouvement, faire une plus vive fausée dans la troupe[2]. Vous plaît-il voir comme ils tirent court d'un grain? mettons au contrepoids l'avis de deux philosophes[3], et de deux sectes très-différentes, écrivant l'un à Idoméus, l'autre à Lucilius, leurs amis, pour

[1] *Pour le monde, pour la vie publique.*

[2] C'est-à-dire, *se jeter plus avant dans la foule. Fausée* est un vieux mot qui signifie *choc*, *charge*, *incursion*, *irruption*.

[3] Epicure et Sénèque.

du maniement des affaires et des grandeurs les retirer à la solitude. Vous avez, disent-ils, vécu nageant et flottant jusqu'à présent; venez-vous-en mourir au port. Vous avez donné le reste de votre vie à la lumière; donnez ceci à l'ombre. Il est impossible de quitter les occupations, si vous n'en quittez le fruit : à cette cause, défaites-vous de tout soin de nom et de gloire; il est danger que la lueur de vos actions passées ne vous éclaire que trop, et vous suive jusque dans votre tanière. Quittez avec les autres voluptés celle qui vient de l'approbation d'autrui : et quant à votre science et suffisance, ne vous chaille [1]; elle ne perdra pas son effet, si vous en valez mieux vous-même. Souvienne-vous de celui à qui, comme on demanda à quoi faire il se peinait si fort en un art qui ne pouvait venir à la connaissance de guères de gens : — J'en ai assez de peu, répondit-il; j'en ai assez d'un, j'en ai assez de pas un.

Il disait vrai. Vous et un compagnon êtes assez suffisant théâtre l'un à l'autre, ou vous à vous-mêmes; que le peuple vous soit un, et un vous soit tout le peuple. C'est une lâche ambition de vouloir tirer gloire de son oisiveté et de sa cachette; il faut faire comme les animaux qui effacent la trace à la porte de leur tanière. Ce n'est plus ce qu'il vous faut chercher, que le monde parle de vous, mais comme il faut que vous parliez à vous-mêmes. Retirez-vous en vous; mais préparez-vous premièrement de vous y recevoir; ce serait folie de vous fier à vous-mêmes, si vous ne vous savez gouverner. Il y a moyen de faillir en la solitude comme en la compagnie. Jusqu'à

[1] Ne vous importe.

ce que vous vous soyez rendu tel devant qui vous n'osiez clocher, et jusqu'à ce que vous ayez honte et respect de vous-mêmes, présentez-vous toujours en l'imagination Caton, Phocion et Aristide [1], en la présence desquels les fous mêmes cacheraient leurs fautes, et établissez-les contrôleurs de toutes vos intentions; si elles se détraquent, leur révérence vous remettra en train; ils vous contiendront en cette voie de vous contenter de vous-mêmes, de n'emprunter rien que de vous, d'arrêter et fermir votre âme en certaines et limitées cogitations où elle se puisse plaire, et, ayant compris et entendu les vrais biens desquels on jouit à mesure qu'on les entend, s'en contenter, sans désir de prolongement de vie ni de nom.

Voilà le conseil de la vraie et naïve philosophie, non d'une philosophie ostentatrice et parlière, comme est celle des deux premiers [2].

CHAPITRE XIX.

CONSIDÉRATION DE CICÉRON.

Encore un trait à la comparaison de ces couples. Il se tire des écrits de Cicéron et de ce Pline, peu retirant à mon avis aux humeurs de son oncle, infinis témoignages de nature outre mesure ambitieuse; entre autres, qu'ils sollicitent, au su de tout le monde, les historiens de leur

[1] Certes! le chrétien se propose de plus beaux et plus sûrs modèles.

[2] De Pline le jeune et de Cicéron.

temps de ne les oublier en leurs registres ; et la fortune, comme par dépit, a fait durer jusqu'à nous la vanité de ces requêtes, et piéça fait perdre ces histoires. Mais ceci surpasse toute bassesse de cœur, en personnes de tel rang, d'avoir voulu tirer quelque principale gloire du caquet et de la parlerie, jusqu'à y employer les lettres privées écrites à leurs amis ; en manière que aucunes ayant failli leur saison pour être envoyées, ils les font ce néanmoins publier avec cette digne excuse, qu'ils n'ont pas voulu perdre leur travail et veillées. Sied-il pas bien à deux consuls romains, souverains magistrats de la chose publique, emperière du monde, d'employer leur loisir à ordonner et fagotter gentiment une belle missive, pour en tirer la réputation de bien entendre le langage de leur nourrice [1] ! Que ferait pis un simple maître d'école qui en gagnât sa vie? Si les gestes de Xenophon et de César n'eussent de bien loin surpassé leur éloquence, je ne crois pas qu'ils les eussent jamais écrits : ils ont cherché à recommander, non leur dire, mais leur faire. Et si la perfection du bien parler pouvait apporter quelque gloire sortable à un grand personnage, certainement Scipion et Lélius n'eussent pas résigné l'honneur de leurs comédies et toutes les mignardises et délices du langage latin à un serf africain ; car, que cet ouvrage soit le leur, sa beauté et son excellence le maintiennent assez, et Térence l'avoue lui-même [2] ; et me ferait-on déplaisir de me déloger de cette créance.

[1] Montaigne se trompe fort de croire que les lettres de Cicéron aient été écrites pour le public ; Cicéron n'en avait conservé que soixante-dix (*ad Attic.*, XVI, 5).

[2] Il ne l'avoue pas, mais il s'en défend faiblement.

C'est une espèce de moquerie et d'injure de vouloir faire valoir un homme par des qualités mésavenantes à son rang, quoiqu'elles soient autrement louables, et par les qualités aussi qui ne doivent pas être les siennes principales; comme qui louerait un roi d'être bon peintre ou bon architecte, ou encore bien arquebusier ou bon coureur de bague. Ces louanges ne font honneur, si elles ne sont présentées en foule et à la suite de celles qui lui sont propres, à savoir de la justice et de la science de conduire son peuple en paix et en guerre. De cette façon fait honneur à Cyrus l'agriculture, et à Charlemagne l'éloquence et connaissance des bonnes lettres. J'ai vu de mon temps, en plus forts termes, des personnages qui tiraient d'écrire et leurs titres et leur vocation, désavouer leur apprentissage, corrompre leur plume, et affecter l'ignorance de qualité si vulgaire, et que notre peuple tient ne se rencontrer guère en mains savantes, se recommandant par meilleures qualités. Les compagnons de Démosthènes, en l'ambassade vers Philippus, louaient ce prince d'être beau, éloquent et bon buveur : Démosthènes disait que c'étaient louanges qui appartenaient mieux à une femme, à un avocat, à une éponge, qu'à un roi. Ce n'est pas sa profession de savoir ou bien chasser ou bien danser. Plutarque dit davantage, que de paraître si excellent en ces parties moins nécessaires, c'est produire contre soi le témoignage d'avoir mal dépensé son loisir, et l'étude qui devait être employée à choses plus nécessaires et utiles. De façon que Philippus, roi de Macédoine, ayant ouï ce grand Alexandre, son fils, chanter en un festin à l'envi des meilleurs musiciens : « N'as-tu pas honte, lui dit-il, de chanter si

bien? » Et à ce même Philippus, un musicien contre lequel il débattait de son art : « Jà à Dieu ne plaise, sire, dit-il, qu'il t'advienne jamais tant de mal, que tu entendes ces choses-là mieux que moi! » Un roi doit pouvoir répondre, comme Iphicrates répondit à l'orateur qui le pressait, en son invective, de cette manière : « Eh bien! qu'es-tu, pour faire tant le brave? es-tu homme d'armes? es-tu archer? es-tu piquier? — Je ne suis rien de tout cela; mais je suis celui qui sais commander à tous ceux-là. » Et Antisthènes prit pour argument de peu de valeur en Ismenias, de quoi on le vantait d'être excellent joueur de flûte.

Je sais bien, quand j'ois quelqu'un qui s'arrête au langage des *Essais*, que j'aimerais mieux qu'il s'en tût : ce n'est pas tant élever les mots, comme d'exprimer le sens, d'autant plus piquamment que plus obliquement. Si suis-je trompé, si guère d'autres donnent plus à prendre en la matière; et, comment que ce soit, mal ou bien, si nul écrivain l'a semée ni guère plus matérielle, ni au moins plus drue en son papier. Pour en ranger davantage, je n'en entasse que les têtes : que j'y attache leur suite, je multiplierai plusieurs fois ce volume. Et combien y ai-je épandu d'histoires qui ne disent mot, lesquelles qui voudra éplucher un peu plus curieusement, en produira infinis Essais. Ni elles, ni mes allégations ne servent pas toujours simplement d'exemple, d'autorité ou d'ornement; je ne les regarde pas seulement par l'usage que j'en tire : elles portent souvent, hors de mon propos, la semence d'une matière plus riche et plus hardie; et souvent, à gauche, un ton plus délicat, — et pour moi qui n'en veux en ce lieu exprimer

davantage, — et pour ceux qui rencontreront mon air.

Retournant à la vertu parlière, je ne trouve pas grand choix entre ne savoir dire que mal, ou ne savoir rien que bien dire. Les sages disent que, pour le regard du savoir, il n'est que la philosophie, et pour le regard des effets que la vertu, qui généralement soit propre à tous degrés et tous ordres.

Il y a quelque chose de pareil en ces autres deux philosophes[1]; car ils promettent aussi éternité aux lettres qu'ils écrivent à leurs amis : mais c'est d'autre façon, et s'accommodant, pour une bonne fin, à la vanité d'autrui; car ils leur mandent que, si le soin de se faire connaître aux siècles à venir et de la renommée, les arrête encore au maniement des affaires et leur fait craindre la solitude et la retraite où ils les veulent appeler, qu'ils ne s'en donnent plus de peine, d'autant qu'ils ont assez de crédit avec la postérité pour leur répondre que, quand ce ne serait que par les lettres qu'ils leur écrivent, ils rendront leur nom aussi connu et fameux que pourraient faire leurs actions publiques! Et outre cette différence, encore ne sont-ce pas lettres vides et décharnées, qui ne se soutiennent que par un délicat choix de mots entassés et rangés à une juste cadence, mais farcies et pleines de beaux discours de sapience, par lesquelles on se rend, non plus éloquent, mais plus sage, et qui nous apprennent, non à bien dire, mais à bien faire. Fi de l'éloquence qui nous laisse envie de soi, non des choses! si ce n'est qu'on dise que celle de Cicéron, étant en si extrême perfection, se donne corps elle-même.

[1] Épicure et Sénèque.

J'ajouterai encore un conte que nous lisons de lui à ce propos, pour nous faire toucher au doigt son naturel. Il avait à orer en public, et était un peu pressé du temps pour se préparer à son aise. Eros, l'un de ses serfs, le vint avertir que l'audience était remise au lendemain : il en fut si aise, qu'il lui donna la liberté pour cette bonne nouvelle.

Sur ce sujet de lettres, je veux dire ce mot, que c'est un ouvrage auquel mes amis tiennent que je puis quelque chose : et eusse pris plus volontiers cette forme à publier mes verves, si j'eusse eu à qui parler. Il me fallait, comme je l'ai eu autrefois, un certain commerce qui m'attirât, qui me soutînt et soulevât, car de négocier au vent comme d'autres, je ne saurais que de songe, ni forger de vains noms à entretenir en chose sérieuse : ennemi juré de toute espèce de falsification. J'eusse été plus attentif et plus sûr, ayant une adresse forte et amie, que regardant les divers visages d'un peuple ; et suis déçu s'il ne m'eût mieux succédé. J'ai naturellement un style comique et privé ; mais c'est d'une forme mienne, inepte aux négociations publiques, comme en toutes façons est mon langage, trop serré, désordonné, coupé, particulier ; et ne m'entends pas en lettres cérémonieuses, qui n'ont autre substance que d'une belle enfilure de paroles courtoises. Je n'ai ni la faculté ni le goût de ces longues offres d'affection et de service ; je n'en crois pas tant, et me déplaît d'en dire guère outre ce que j'en crois. C'est bien loin de l'usage présent ; car il ne fut jamais si abject et servile prostitution de présentation ; la vie, l'âme, dévotion, adoration, serf, esclave, tous ces mots y courent si vulgairement que, quand ils veulent

faire sentir une plus expresse volonté et plus respectueuse, ils n'ont plus de manière pour l'exprimer.

Je hais à mort de sentir le flatteur, qui fait que je me jette naturellement à un parler sec, rond et cru, qui tire, à qui ne me connaît d'ailleurs, un peu vers le dédaigneux. J'honore le plus ceux que j'honore le moins; et, où mon âme marche d'une grande allégresse, j'oublie les pas de la contenance; et m'offre maigrement et fièrement à ceux à qui je suis, et me présente moins à qui je me suis le plus donné. Il me semble qu'ils le doivent lire en mon cœur, et que l'expression de mes paroles fait tort à ma conception. A bienveigner, à prendre congé, à remercier, à saluer, à présenter mon service, et tels compliments verbeux des lois cérémonieuses de notre civilité, je ne connais personne si sottement stérile de langage que moi; et n'ai jamais été employé à faire des lettres de faveur et recommandation que celui pour qui c'était n'ait trouvées sèches et lâches.

Ce sont grands imprimeurs de lettres que les Italiens; j'en ai, ce crois-je, cent divers volumes : celles d'Annibal Caro me semblent les meilleures.

J'écris mes lettres toujours en poste, et si précipiteusement que, quoique je peigne insupportablement mal, j'aime mieux écrire de ma main que d'y en employer une autre; car je n'en trouve point qui me puisse suivre, et ne les transcris jamais. J'ai accoutumé les grands qui me connaissent à y supporter des litures et des traçures, et un papier sans pliure et sans marge. Celles qui me coûtent le plus sont celles qui valent le moins; depuis que je les traîne, c'est signe que je n'y suis pas. Je commence volontiers sans projet; le premier trait produit le second.

Les lettres de ce temps sont plus en bordures et préfaces qu'en matière. Comme j'aime mieux composer deux lettres que d'en clore et plier une, et résigne toujours cette commission à quelque autre, de même, quand la matière est achevée, je donnerais volontiers à quelqu'un la charge d'y ajouter ces longues harangues, offres et prières que nous logeons sur la fin; et désire que quelque usage nous en décharge, comme aussi de les inscrire d'une légende de qualités et titres; pour auxquels ne broncher j'ai maintes fois laissé d'écrire, et notamment à gens de justice et de finance, tant d'innovations d'offices, une si difficile dispensation et ordonnance de divers noms d'honneur, lesquels, étant si chèrement achetés, ne peuvent être échangés ou oubliés sans offense.

Je trouve pareillement de mauvaise grâce d'en charger le front et inscription des livres que nous faisons imprimer.

CHAPITRE XX.

DE LA VANITÉ DES PAROLES.

Un rhétoricien du temps passé disait que son métier était « de choses petites les faire paraître et trouver grandes. » C'est un cordonnier qui sait faire de grands souliers à un petit pied. On lui eut fait donner le fouet en Sparte, de faire profession d'une art piperesse et mensongère : et crois qu'Archidamus, qui en était roi, n'ouït pas sans étonnement la réponse de Thucydide, auquel il s'enquérait qui était plus fort à la lutte, ou Périclès ou lui : — Cela, fit-il, serait malaisé à vérifier : car, quand

je l'ai porté par terre en luttant, il persuade à ceux qui l'ont vu qu'il n'est pas tombé, et le gagne.

Des républiques qui se sont maintenues en un état réglé et bien policé, comme la crètoise ou lacédémonienne, elles n'ont pas fait grand compte d'orateurs. Ariston définit sagement la rhétorique, « Science à persuader le peuple : » Socrate, Platon, « art de tromper et de flatter. » Et ceux qui le nient en la générale description le vérifient par tout en leurs préceptes. Les mahométans en défendent l'instruction à leurs enfants, pour son inutilité; et les Athéniens, s'apercevant combien son usage, qui avait tout crédit en leur ville, était pernicieux, ordonnèrent que sa principale partie, qui est émouvoir les affections, fût ôtée, ensemble les exordes et péroraisons. C'est un outil inventé pour manier et agiter une tourbe et une commune déréglée; et cet outil ne s'emploie qu'aux états malades, comme la médecine. En ceux où le vulgaire, où les ignorants, où tous ont tout pu, comme celui d'Athènes, de Rhodes et de Rome, et où les choses ont été en perpétuelle tempête, là ont afflué les orateurs. Et, à la vérité, il se voit peu de personnages en ces républiques là qui se soient poussés en grand crédit sans le secours de l'éloquence. Pompée, César, Crassus, Lucullus, Lentulus, Metellus, ont pris de là leur grand appui à se monter à cette grandeur d'autorité où ils sont enfin arrivés, et s'en sont aidés plus que des armes, contre l'opinion des meilleurs temps; car L. Volumnius, parlant en public en faveur de l'élection au consulat faite des personnes de Q. Fabius et P. Decius : « Ce sont gens nés à la guerre, grands aux effets; au combat du babil, rudes; esprits vraiment consulaires : les subtils,

éloquents et savants sont bons pour la ville, prêteurs à faire justice, » dit-il. L'éloquence à fleuri le plus à Rome lorsque les affaires ont été en plus mauvais état et que l'orage des guerres civiles les agitait ; comme un champ libre et indompté porte les herbes plus gaillardes. Il semble par-là que les polices qui dépendent d'un monarque en ont moins de besoin que les autres; car la bêtise et facilité qui se trouve en la commune, et qui la rend sujette à être maniée et contournée par les oreilles au doux son de cette harmonie, sans venir à peser et connaître la vérité des choses par la force de raison, cette facilité, dis-je, ne se trouve pas si aisément en un seul, et il est plus aisé de la garantir, par bonne institution et bon conseil, de l'impression de ce poison. On n'a pas vu sortir de Macédoine ni de Perse aucun orateur de renom.

J'en ai dit ce mot sur le sujet d'un Italien que je viens d'entretenir, qui a servi le feu cardinal Caraffe de maître-d'hôtel jusqu'à sa mort. Je lui faisais conter de sa charge : il m'a fait un discours de cette science de gueule avec une gravité et contenance magistrale, comme s'il m'eût parlé de quelque grand point de théologie ; il m'a déchiffré une différence d'appétits ; celui qu'on a à jeun, qu'on a après le second et tiers service; les moyens tantôt de lui plaire simplement, tantôt de l'éveiller et piquer ; la police de ses sauces, premièrement en général, et puis particularisant les qualités des ingrédients et leurs effets; les différences des salades selon leur saison, celle qui doit être réchauffée, celle qui veut être servie froide, la façon de les orner et embellir pour les rendre encore plaisantes à la vue. Après cela, il est entré sur l'ordre du service, plein de belles et importantes considérations ;

et tout cela enflé de riches et magnifiques paroles, et celles même qu'on emploie à traiter du gouvernement d'un empire.

Si est-ce que les Grecs même louèrent grandement l'ordre et la disposition que Paul Émile observa au festin qu'il leur fit au retour de Macédoine. Mais je ne parle point ici des effets, je parle des mots.

Je ne sais s'il en advient aux autres comme à moi; mais je ne me puis garder, quand je vois nos architectes s'enfler de ces gros mots de pilastres, architraves, corniches, d'ouvrage corinthien et dorique, et semblables de leur jargon, que mon imagination ne se saisisse incontinent du palais d'Apollidon : et, par effet, je trouve que ce sont les chétives pièces de la porte de ma cuisine. Oyez dire métonymie, métaphore, allégorie, et autres tels noms de la grammaire; semble-t-il pas qu'on signifie quelque forme de langage rare et pellegrin[1]? ce sont titres qui touchent le babil de votre chambrière.

C'est une piperie voisine à celle-ci d'appeler les offices de notre état par les titres superbes des Romains, encore qu'ils n'aient aucune ressemblance de charge, et encore moins d'autorité et de puissance. Et celle-ci aussi, qui servira, à mon avis, un jour de reproche à notre siècle, d'employer indignement, à qui bon nous semble, les surnoms les plus glorieux de quoi l'ancienneté ait honoré un ou deux personnages en plusieurs siècles. Platon a emporté ce surnom de divin par un consentement universel qu'aucun n'a essayé lui envier : et les Italiens, qui se vantent, et avec raison, d'avoir communément l'esprit plus

[1] Étranger.

éveillé et le discours plus sain que les autres nations de leur temps, en viennent d'étrenner l'Aretin, auquel, sauf une façon de parler bouffie et bouillonnée de pointes, ingénieuses à la vérité, mais recherchées de loin et fantastiques, et outre l'éloquence enfin, telle qu'elle puisse être, je ne vois pas qu'il y ait rien au-dessus des communs auteurs de son siècle : tant s'en faut qu'il approche de cette divinité ancienne. Et le surnom de grand, nous l'attachons à des princes qui n'ont rien au-dessus de la grandeur populaire.

CHAPITRE XXI.

DES PRIÈRES.

Je propose des fantaisies informes et irrésolues, comme font ceux qui publient des questions douteuses à débattre aux écoles, non pour établir la vérité, mais pour la chercher; et les soumets au jugement de ceux à qui il touche de régler, non-seulement mes actions et mes écrits, mais encore mes pensées. Également m'en sera acceptable et utile la condamnation comme l'approbation, tenant pour absurde et impie [1] si rien se rencontre, ignoramment ou inadvertamment couché en cette rapsodie, contraire aux saintes résolutions et prescriptions de l'Église catholique, apostolique et romaine, en laquelle je

[1] Edition de 1802 : « Tenant pour exécrable, s'il se trouve chose dite par moi, ignoramment ou inadvertamment, contre les saintes prescriptions de l'Église catholique, etc. » — Montaigne fut accusé de son vivant, à cause de ce chapitre, d'être un peu de l'hérésie de *Baïus*.

meurs, et en laquelle je suis né; et pourtant, me remettant toujours à l'autorité de leur censure, qui peut tout sur moi, je me mêle ainsi témérairement à toute sorte de propos, comme ici.

Je ne sais si je me trompe ; mais puisque, par une faveur particulière de la bonté divine, certaine façon de prière nous a été prescrite et dictée mot à mot par la bouche de Dieu, il m'a toujours semblé que nous en devions avoir l'usage plus ordinaire que nous n'avons ; et, si j'en étais cru, à l'entrée et à l'issue de nos tables, à notre lever et coucher, et à toutes actions particulières auxquelles on a accoutumé de mêler des prières, je voudrais que ce fût le patenôtre que les chrétiens y employassent, sinon seulement, au moins toujours. L'Église peut étendre et diversifier les prières, selon le besoin de notre instruction; car je sais bien que c'est toujours même substance et même chose; mais on devait donner à celle-là ce privilége, que le peuple l'eût continuellement en bouche; car il est certain qu'elle dit tout ce qu'il faut, et qu'elle est très-propre à toutes occasions. C'est l'unique prière de quoi je me sers partout, et la répète au lieu d'en changer; d'où il advient que je n'en ai aussi bien en mémoire que celle-là.

J'avais présentement dans la pensée d'où nous venait cette erreur, de recourir à Dieu en tous nos desseins et entreprises, et l'appeler à toute sorte de besoin, et en quelque lieu que notre faiblesse veut de l'aide, sans considérer si l'occasion est juste ou injuste, et décrier son nom et sa puissance en quelque état et action que nous soyons, pour vicieuse qu'elle soit. Il est bien notre seul et unique protecteur, et peut toutes choses

à nous aider : mais encore qu'il daigne nous honorer de cette douce alliance paternelle, il est pourtant autant juste comme il est bon et comme il est puissant. Mais il use bien plus souvent de sa justice que de son pouvoir[1], et nous favorise selon la raison d'icelle, non selon nos demandes.

Platon, en ses lois, fait trois sortes d'injurieuses créances des dieux : « Qu'il n'y en ait point ; qu'ils ne se mêlent pas de nos affaires ; qu'ils ne refusent rien à nos vœux, offrandes et sacrifices. » La première erreur, selon son avis, ne demeura jamais immuable en homme depuis son enfance jusqu'à sa vieillesse. Les deux suivantes peuvent souffrir de la constance.

Sa justice et sa puissance sont inséparables : pour néant implorons-nous sa force en une mauvaise cause. Il faut avoir l'âme nette, au moins en ce moment auquel nous le prions, et déchargée de passions vicieuses ; autrement nous lui présentons nous-mêmes les verges de quoi nous châtier : au lieu de rhabiller notre faute, nous la redoublons, présentant à celui à qui nous avons à demander pardon une affection pleine d'irrévérence et de haine. Voilà pourquoi je ne loue pas volontiers ceux que je vois prier Dieu plus souvent et plus ordinairement, si les actions voisines de la prière ne me témoignent quelque amendement et réformation ; et l'assiette d'un homme mêlant à une vie exécrable la dévotion semble être aucunement plus condamnable que celle d'un homme conforme à soi, et dissolu partout. Pourtant[2] refuse notre

[1] En usant de sa justice, il use aussi de son pouvoir ; sa bonté, quoi qu'en dise l'auteur, se manifeste à tout instant.

[2] Pour cela.

Église tous les jours la faveur de son entrée et société aux mœurs obstinées à quelque insigne malice.

Nous prions par usage et par coutume, ou pour mieux dire, nous lisons ou prononçons nos prières. Ce n'est enfin que mine, et me déplaît de voir faire trois signes de croix au Benedicite, autant à Grâces (et plus m'en déplaît-il de ce que c'est un signe que j'ai en révérence et continuel usage, mêmement quand je baille), et cependant, toutes les autres heures du jour, les voir occupées à la haine, l'avarice, l'injustice : aux vices leur heure; son heure à Dieu, comme par compensation et composition. C'est miracle de voir continuer des actions si diverses, d'une si pareille teneur, qu'il ne s'y sente point d'interruption et d'altération, aux confins même et passage de l'une à l'autre. Quelle prodigieuse conscience se peut donner repos, nourrissant en même gîte, d'une société si accordante et si paisible, le crime et le juge?...

Ce n'est pas sans grande raison, ce me semble, que l'Église défend l'usage promiscue, téméraire et indiscret, des saintes et divines chansons que le Saint-Esprit a dicté en David. Il ne faut mêler Dieu en nos actions qu'avec révérence et attention pleine d'honneur et de respect. Cette voix est trop divine pour n'avoir autre usage que d'exercer les poumons et plaire à nos oreilles; c'est de la conscience qu'elle doit être produite, et non pas de la langue. Ce n'est pas raison qu'on permette qu'un garçon de boutique, parmi ces vains et frivoles pensements, s'en entretienne et s'en joue; ni n'est certes raison de voir tracasser, par une salle et par une cuisine, le saint livre des sacrés mystères de notre créance : c'étaient autrefois mystères, ce sont à présent déduits

et ébats. Ce n'est pas en passant, et tumultuairement, qu'il faut manier une étude si sérieuse et vénérable ; ce doit être une action destinée et rassise, à laquelle on doit toujours ajouter cette préface de notre office, *Sursum corda*, et y apporter le corps même disposé en contenance qui témoigne une particulière attention et révérence. Ce n'est pas l'étude de tout le monde ; c'est l'étude des personnes qui y sont vouées, que Dieu y appelle : les méchants, les ignorants s'y empirent ; ce n'est pas une histoire à conter ; c'est une histoire à révérer, craindre et adorer. Plaisantes gens, qui pensent l'avoir rendue palpable au peuple, pour l'avoir mise en langage populaire ! Ne tient-il qu'aux mots qu'ils n'entendent tout ce qu'ils trouvent par écrit ? Dirai-je plus ? pour l'en approcher de ce peu, ils l'en reculent : l'ignorance pure et remise toute en autrui était bien plus salutaire et plus savante que n'est cette science verbale et vaine, nourrice de présomption et de témérité.

Je crois aussi que la liberté à chacun de dissiper une parole si religieuse et importante, à tant de sortes d'idiomes, a beaucoup plus de danger que d'utilité. Les Juifs, les Mahométans, et quasi tous autres, ont épousé et révèrent le langage auquel originellement leurs mystères avaient été conçus ; et en est défendue l'altération et changement, non sans apparence. Savons-nous bien qu'en Basque et Bretagne il y ait des juges assez pour établir cette traduction faite en leur langue ? L'Église universelle n'a point de jugement plus ardu à faire, et plus solennel. En prêchant et parlant, l'interprétation est vague, libre, muable, et d'une parcelle ; ainsi ce n'est pas de même.

L'un de nos historiens grecs accuse justement son siècle de ce que les secrets de la religion chrétienne étaient épandus emmy la place, aux mains des moindres artisans, que chacun en pouvait débattre et dire selon son sens; et que ce nous devait être grande honte, nous qui, par la grâce de Dieu, jouissons des purs mystères de la piété, de les laisser profaner en la bouche de personnes ignorantes et populaires, vu que les Gentils interdisaient à Socrate, à Platon et aux plus sages, de s'enquérir et parler des choses commises aux prêtres de Delphes; dit aussi que les factions des princes, sur le sujet de la théologie, sont armées, non de zèle, mais de colère; que le zèle tient de la divine raison et justice, se conduisant ordonnément et modérément; mais qu'il se change en haine et envie, et produit, au lieu de froment et raisin, de l'ivraie et des orties, quand il est conduit d'une passion humaine. Et justement aussi, cet autre, conseillant l'empereur Théodose, disait les disputes, n'endormir pas tant les schismes de l'Église que les éveiller et animer les hérésies; que pourtant il fallait fuir toutes contentions et argumentations dialectiques, et se rapporter nûment aux prescriptions et formules de la foi, établies par les anciens. Et l'empereur Andronicus [1], ayant rencontré en son palais des principaux hommes aux prises de parole contre Lapodius, sur un de nos points de grande importance, les tança, jusqu'à menacer de les jeter en la rivière s'ils continuaient. Les enfants et les femmes, en nos jours, régentent les hommes plus vieux et expérimentés sur les lois ecclésiastiques,

[1] Andronic Comnène.

là où la première de celles de Platon leur défend de s'enquérir seulement de la raison des lois civiles, qui doivent tenir lieu d'ordonnances divines; et permettant aux vieux d'en communiquer entre eux et avec le magistrat, il ajoute : « Pourvu que ce ne soit pas en présence des jeunes et personnes profanes. »

J'ai vu aussi de mon temps faire plainte d'aucuns écrits, de ce qu'ils sont purement humains et philosophiques, sans mélange de théologie. Qui dirait au contraire, ce ne serait pourtant sans quelque raison, que la doctrine divine tient mieux son rang à part, comme reine et dominatrice; qu'elle doit être principale partout, point suffragante et subsidiaire; et qu'à l'aventure se prendraient les exemples à la grammaire, rhétorique, logique, plus sortablement, d'ailleurs, que d'une si sainte matière; comme aussi les arguments des théâtres, jeux et spectacles publics; que les raisons divines se considèrent plus vénérablement et révéremment seules, et en leur style, qu'appareillées aux discours humains; qu'il se voit plus souvent cette faute, que les théologiens écrivent trop humainement, que cette autre, que les humanistes écrivent trop peu théologalement. La philosophie, dit saint Chrysostôme, est piéça bannie de l'école sainte comme servante inutile, et estimée indigne de voir, seulement en passant de l'entrée, le sacraire des saints trésors de la doctrine céleste. Le dire humain a ses formes plus basses, et ne se doit servir de la dignité, majesté, régence du parler divin. Je lui laisse, pour moi, dire *verbis indisciplinatis* [1] fortune, destinée, accident,

[1] En termes vulgaires et non approuvés. (Saint Augustin, *de Civit Dei*, x. 29).

heur et malheur, et les dieux, et autres phrases, selon sa mode. Je propose les fantaisies humaines et miennes, simplement comme humaines fantaisies, et séparément considérées, non comme arrêtées et réglées, par l'ordonnance céleste, incapable de doute et d'altercation; matière d'opinion, non matière de foi, ce que je discours selon moi, non ce que je crois selon Dieu; d'une façon laïque, non cléricale, mais toujours très-religieuse, comme les enfants proposent leurs essais, instruisables, non instruisants [1].

Et ne dirait-on pas aussi sans apparence que l'ordonnance de ne s'entremettre que bien réservément d'écrire de la religion, à tous autres qu'à ceux qui en font expresse profession, n'aurait pas faute de quelque image d'utilité et de justice, et à moi avec, peut-être, de m'en taire. On m'a dit que ceux-mêmes qui ne sont pas des nôtres, défendent pourtant entre eux l'usage du nom de Dieu en leurs propos communs; ils ne veulent pas qu'on s'en serve par une manière d'interjection ou d'exclamation, ni pour témoignage, ni pour comparaison; en quoi je trouve qu'ils ont raison, et en quelque manière que ce soit que nous appelons Dieu à notre commerce et société, il faut que ce soit sérieusement et religieusement.

Il y a, ce me semble, en Xénophon, un tel discours où il montre qu'il n'est pas aisé que nous puissions si

[1] Sous le prétexte de parler aussi *d'une façon laïque, non cléricale*, les philosophes contemporains se sont singulièrement émancipés. La prétention de regarder toujours la foi chrétienne comme non avenue, a fait naître les plus monstrueux systèmes! Il ne faut donc accepter les idées de Montaigne, sous ce rapport, qu'avec une extrême réserve.

souvent remettre notre âme en cette assiette réglée, réformée et dévotieuse, où il faut qu'elle soit pour prier; autrement nos prières sont vicieuses. « Pardonnez-nous, disons-nous, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Que disons-nous par-là, sinon que nous lui offrons notre âme exempte de vengeance et de rancune? Toutefois, nous invoquons Dieu et son aide au complot de nos fautes, et le convions à l'injustice. L'avaricieux le prie pour la conservation vaine et superflue de ses trésors; l'ambitieux, pour ses victoires et conduite de sa fortune; le voleur l'emploie à son aide, pour franchir le hasard et les difficultés qui s'opposent à l'exécution de ses méchantes entreprises, ou le remercie de l'aisance qu'il a trouvée à dégosiller un passant; au pied de la maison qu'ils vont écheller ou pétarder, ils font leurs prières, l'intention et l'espérance pleine de cruauté, de luxure et d'avarice.

Une vraie prière et une religieuse réconciliation de nous à Dieu, ne peut tomber en une âme impure et soumise lors même à la domination de Satan. Celui qui appelle Dieu à son assistance, pendant qu'il est dans le train du vice, fait comme le coupeur de bourse qui appellerait la justice à son aide, ou comme ceux qui produisent le nom de Dieu en témoignage de mensonges.

Il est peu d'hommes qui osassent mettre en évidence les requêtes secrètes qu'ils font à Dieu. Voilà pourquoi les pythagoriciens voulaient qu'elles fussent publiques et ouïes d'un chacun, afin qu'on ne le requît de chose indécente et injuste.

Les dieux punirent gravement les iniques vœux d'Œ-

dipe en les lui octroyant : il avait prié que ses enfants vidassent entre eux, par armes, la succession de son État; il fut si misérable de se voir pris au mot! Il ne faut pas demander que toutes choses suivent notre volonté, mais qu'elles suivent la prudence.

Il semble, à la vérité, que nous nous servons de nos prières comme d'un jargon, et comme ceux qui emploient les paroles saintes et divines à des sorcelleries et effets magiciens; et que nous fassions notre compte que ce soit de la contexture, ou son, ou suite des mots, ou de notre contenance, que dépende leur effet; car, ayant l'âme pleine de concupiscence, non touchée de repentance ni d'aucune nouvelle réconciliation envers Dieu, nous lui allons présenter ces paroles que la mémoire prête à notre langue, et espérons en tirer une expiation de nos fautes.

Il n'est rien si aisé, si doux et favorable que la loi divine; elle nous appelle à soi, ainsi fautiers et détestables comme nous sommes; elle nous tend les bras et nous reçoit en son giron, pour vilains, ords et bourbeux que que nous soyons et que nous ayons à être à l'avenir; mais encore, en récompense, la faut-il garder d'un bon œil; encore faut-il recevoir ce pardon avec action de grâces; et au moins, pour cet instant que nous nous adressons à elle, avoir l'âme déplaisante de ses fautes, et ennemie des passions qui nous ont poussé à l'offenser. Ni les dieux, ni les gens de bien, dit Platon, n'acceptent le présent d'un méchant [1].

[1] Tout ce chapitre renferme d'excellents principes sur la prière : Montaigne toutefois les a mêlés de *fantaisies siennes*, qui en gâtent un peu l'orthodoxie.

CHAPITRE XXII.

DE L'INCONSTANCE DE NOS ACTIONS.

Ceux qui s'exercent à contrôler les actions humaines, ne se trouvent en aucune partie si empêchés qu'à les rapiécer et mettre à même lustre ; car elles se contredisent communément de si étrange façon, qu'il semble impossible qu'elles soient parties de même boutique. Qui croirait que ce fût Néron, cette vraie image de cruauté, qui, comme on lui présenta à signer, suivant le style, la sentence d'un criminel condamné, eût répondu : — Plût à Dieu que je n'eusse jamais su écrire ! Tant le cœur lui serrait, de condamner un homme à mort ! Tout est si plein de tels exemples, voire chacun en peut tant fournir à soi-même, que je trouve étrange de voir quelquefois des gens d'entendement se mettre en peine d'assortir ces pièces, vu que l'irrésolution me semble le plus commun et apparent vice de notre nature.

Il y a quelque apparence de faire jugement d'un homme par les plus communs traits de sa vie ; mais, vu la naturelle instabilité de nos mœurs et opinions, il m'a semblé souvent que les bons auteurs mêmes ont tort de s'opiniâtrer à former de nous une constante et solide contexture : ils choisissent un air universel, et, suivant cette image, vont rangeant et interprétant toutes les actions d'un personnage ; et s'ils ne les peuvent assez tordre, les renvoient à la dissimulation. Auguste leur est échappé, car il se trouve en cet homme une variété

d'actions si apparente, soudaine et continuelle, tout le cours de sa vie, qu'il s'est fait lâcher entier et indécis aux plus hardis juges. Je crois, des hommes, plus malaisément la constance que toute autre chose, et rien plus aisément que l'inconstance. Qui en jugerait en détail et distinctement, pièce à pièce, rencontrerait plus souvent à dire vrai. En toute l'ancienneté, il est malaisé de choisir une douzaine d'hommes qui aient dressé leur vie à un certain et assuré train, qui est le principal but de la sagesse; car, pour la comprendre toute en un mot, dit un ancien, et pour embrasser en une toutes les règles de notre vie : « C'est vouloir, et ne vouloir pas toujours même chose : je ne daignerais, dit-il, ajouter, pourvu que la volonté soit juste; car, si elle n'est juste, il est impossible qu'elle soit toujours une. » De vrai, j'ai autrefois appris que le vice n'est que déréglement et faute de mesure; et par conséquent il est impossible d'y attacher la constance. C'est un mot de Démosthène, dit-on, « que le commencement de toute vertu, c'est consultation et délibération; et la fin et perfection, constance. » Si, par discours, nous entreprenions certaine voie, nous la prendrions la plus belle; mais nul n'y a pensé.

Notre façon ordinaire, c'est d'aller après les inclinations de notre appétit, à gauche, à dextre, contre mont, contre bas, selon que le vent des occasions nous emporte. Nous ne pensons ce que nous voulons qu'à l'instant que nous le voulons, et changeons comme cet animal qui prend la couleur du lieu où on le couche. Ce que nous avons à cette heure proposé, nous le changeons tantôt, et tantôt encore retournons sur nos pas : ce n'est que branle et inconstance. Nous n'allons pas,

on nous emporte ; comme les choses qui flottent, ores doucement, ores avec violence, selon que l'eau est ireuse ou bonasse. Chaque jour, nouvelle fantaisie ; et se meuvent nos humeurs avec les mouvements du temps. Nous flottons entre divers avis; nous ne voulons rien librement, rien absolument, rien constamment. A qui aurait prescrit et établi certaines lois et certaine police en sa tête, nous verrions tout partout en sa vie reluire une égalité de mœurs, un ordre et une relation infaillible des unes choses aux autres (Empédocle remarquait cette difformité aux Agrigentins, qu'ils s'abandonnaient aux délices comme s'ils avaient le lendemain à mourir, et bâtissaient comme si jamais ils ne devaient mourir) ; le discours en serait bien aisé à faire ; comme il se voit du jeune Caton : qui en a touché une marche [1], a tout touché ; c'est une harmonie de sons très-accordants, qui ne se peut démentir. A nous, au rebours, autant d'actions, autant faut-il de jugements particuliers. Le plus sûr, à mon opinion, serait de les rapporter aux circonstances voisines, sans entrer en plus longue recherche et sans en conclure autre conséquence.

Antigonus, ayant pris en affection un de ses soldats pour sa vertu et vaillance, commanda à ses médecins de le panser d'une maladie longue et intérieure qui l'avait tourmenté longtemps ; et s'apercevant, après sa guérison, qu'il allait beaucoup plus froidement aux affaires, lui demanda qui l'avait ainsi changé et encouardi. — Vous-même, sire, lui répondit-il, m'ayant déchargé des maux

[1] C'est-à-dire, *celui qui a posé le doigt sur une des touches du clavier les a fait résonner toutes.* On donnait autrefois le nom de *marches* aux touches du clavier des orgues.

pour lesquels je ne tenais compte de ma vie.—Le soldat de Lucullus, ayant été dévalisé par les ennemis, fait sur eux, pour se revancher, une belle entreprise : quand il se fut remplumé de sa perte, Lucullus, l'ayant pris en bonne opinion, l'employait à quelque exploit hasardeux, par toutes les plus belles remontrances de quoi il se pouvait aviser.—Employez-y, répondit-il, quelque misérable soldat dévalisé ; et refusa résolûment d'y aller.

Quand nous lisons que Mahomet, ayant outrageusement rudoyé Hassan, chef de ses janissaires, de ce qu'il voyait sa troupe enfoncée par les Hongres, et lui se porter lâchement au combat, Hassan alla, pour toute réponse, se ruer furieusement, seul, en l'état qu'il était, les armes au poing, dans le premier corps des ennemis qui se présenta, où il fut soudain englouti : ce n'est, à l'aventure, pas tant justification que ravisement, ni tant prouesse naturelle qu'un nouveau dépit. Celui que vous vîtes hier si aventureux, ne trouvez pas étrange de le voir aussi poltron le lendemain ; ou la colère, ou la nécessité, ou la compagnie, ou le vin, ou le son d'une trompette, lui avait mis le cœur au ventre : ce n'est pas un cœur ainsi formé par discours ; ces circonstances le lui ont fermi ; ce n'est pas merveille si le voilà devenu autre par autres circonstances contraires. Cette variation et contradiction qui se voit en nous si souple, a fait que aucuns nous songent deux âmes, d'autres deux puissances, qui nous accompagnent et agitent chacune à sa mode, vers le bien l'une, l'autre vers le mal, une si brusque diversité ne se pouvant bien assortir à un sujet simple [1].

[1] Le dogme de la chute originelle donne seul la solution de ce triste problème.

Non-seulement le vent des accidents me remue selon son inclination, mais en outre je me remue et trouble moi-même par l'instabilité de ma posture; et qui y regarde primement ne se trouve guère deux fois en même état. Je donne à mon âme tantôt un visage, tantôt un autre, selon le côté où je la couche. Si je parle diversement de moi, c'est que je me regarde diversement; toutes les contrariétés s'y trouvent, selon quelque tour et en quelque façon; honteux, insolent, bavard, taciturne, laborieux, délicat, ingénieux, hébété, chagrin, débonnaire, menteur, véritable, savant, ignorant, et libéral, et avare, et prodigue; tout cela je le vois en moi aucunement, selon que je me vire; et quiconque s'étudie bien attentivement trouve en soi, voire et en son jugement même, cette volubilité et discordance. Je n'ai rien à dire de moi entièrement, simplement et solidement, sans confusion et sans mélange, ni en un mot : *distinguo*, est le plus universel membre de ma logique.

Encore que je sois toujours d'avis de dire du bien le bien, et d'interpréter plutôt en bonne part les choses qui le peuvent être, si est-ce que l'étrangeté de notre condition porte que nous soyons souvent, par le vice même, poussés à bien faire, si le bien faire se jugeait par la seule intention : par quoi un fait courageux ne doit pas conclure un homme vaillant; celui qui le serait bien à point, il le serait toujours et à toutes occasions. Si c'était une habitude de vertu, et non une saillie, elle rendrait un homme pareillement résolu à tous accidents; tel seul qu'en compagnie; tel en champ clos qu'en une bataille; car, quoi qu'on dise, il n'y a pas autre vaillance sur le pavé et autre au camp; aussi courageusement porterait-il une

maladie en son lit qu'une blessure au camp; et ne craindrait non plus la mort en sa maison qu'en un assaut; nous ne verrions pas un même homme donner dans la brêche d'une brave assurance, et se tourmenter après, comme une femme, de la perte d'un procès ou d'un fils; quand, étant lâche à l'infamie, il est ferme à la pauvreté; quand, étant mou contre les rasoirs et les barbiers, il se trouve raide contre les épées des adversaires : l'action est louable, non pas l'homme. Plusieurs Grecs, dit Cicéron, ne peuvent voir les ennemis, et se trouvent constants aux maladies; les Cimbres et les Celtibériens, tout au rebours.

Il n'est point de vaillance plus extrême en son espèce que celle d'Alexandre; mais elle n'est qu'en espèce, ni assez pleine par tout et universelle. Toute incomparable qu'elle est, si a-t-elle encore ses taches : qui fait que nous le voyons se troubler si éperduement aux plus légers soupçons qu'il prend des machinations des siens contre sa vie, et se porter en cette recherche d'une si véhémente et indiscrète injustice, et d'une crainte qui subvertit sa raison naturelle. La superstition aussi, de quoi il était si fort atteint, porte quelque image de pusillanimité; et l'excès de la pénitence qu'il fit du meurtre de Clitus est aussi témoignage de l'inégalité de son courage. Notre fait, ce ne sont que pièces rapportées, et voulons acquérir un honneur à fausses enseignes. La vertu ne veut être suivie que pour elle-même; et si on emprunte parfois son masque pour autre occasion, elle nous l'arrache aussitôt du visage. C'est une vive et forte teinture, quand l'âme en est une fois abreuvée, et qui ne s'en va qu'elle n'emporte la pièce. Voilà pourquoi, pour

juger d'un homme, il faut suivre longuement et curieusement sa trace. Si la constance ne s'y maintient de son seul fondement, si la variété des occurrences lui fait changer de pas (je dis de voie, car le pas s'en peut ou hâter, ou appesantir), laissez-le courre; celui-là s'en va avau le vent, comme dit la devise de notre Talbot.

Ce n'est pas merveille, se dit un ancien, que le hasard puisse tant sur nous, puisque nous vivons par hasard [1]. A qui n'a dressé en gros sa vie à une certaine fin, il est impossible de disposer les actions particulières; il est impossible de ranger les pièces à qui n'a une forme du total en sa tête; à quoi faire la provision des couleurs à qui ne sait ce qu'il a à peindre? Aucun ne fait certain dessein de sa vie, et n'en délibérons qu'à parcelles. L'archer doit premièrement savoir où il vise, et puis y accommoder la main, l'arc, la corde, la flèche et les mouvements : nos conseils fourvoient, parce qu'ils n'ont pas d'adresse et de but : nul vent ne fait, pour celui qui n'a point de port destiné. Je ne suis pas d'avis de ce jugement qu'on fit pour Sophocle, de l'avoir argumenté suffisant au maniement des choses domestiques, contre l'accusation de son fils, pour avoir vu l'une de ses tragédies; ni ne trouve la conjecture des Pariens, envoyés pour réformer les Milésiens, suffisante à la conséquence qu'ils en tirèrent : visitant l'île, ils remarquaient les terres mieux cultivées et maisons champêtres mieux gouvernées; et, ayant enregistré le nom des maîtres d'icelles, comme ils eurent fait l'assemblée des citoyens en la ville, ils nommèrent ces maîtres-là pour nouveaux gouver-

[1] Pensée absolument païenne.

neurs et magistrats; jugeant que, soigneux de leurs affaires privées, ils le seraient des publiques. Nous sommes tous des lopins, et d'une contexture si informe et diverse, que chaque pièce, chaque moment fait son jeu; et se trouve autant de différence de nous à nous-mêmes, que de nous à autrui. Puisque l'ambition peut apprendre aux hommes et la vaillance, et la tempérance, et la libéralité, voire et la justice; puisque l'avarice peut planter au courage d'un garçon de boutique, nourri à l'ombre et à l'oisiveté, l'assurance de se jeter, si loin du foyer domestique, à la merci des vagues et de Neptune courroucé, dans un frêle bâteau, et qu'elle apprend encore la discrétion et la prudence, ce n'est pas tour d'entendement rassis de nous juger simplement par nos actions du dehors; il faut sonder jusqu'au dedans, et voir par quels ressorts se donne le branle. Mais d'autant que c'est une hasardeuse et haute entreprise, je voudrais que moins de gens s'en mêlassent.

CHAPITRE XXIII.

A DEMAIN LES AFFAIRES.

Je donne avec raison, ce me semble, la palme à Jacques Amyot sur tous nos écrivains français, non-seulement pour la naïveté et pureté du langage, en quoi il surpasse tous autres, ni pour la constance d'un si long travail, ni pour la profondeur de son savoir, ayant pu développer si heureusement un auteur si épineux et ferré (car on m'en dira ce qu'on voudra, je n'entends rien au grec, mais je vois un sens si bien joint et entretenu par-

tout en sa traduction, que, ou il a certainement entendu l'imagination vraie de l'auteur, ou ayant, par longue conversation, planté vivement dans son âme une générale idée de celle de Plutarque, il ne lui a au moins rien prêté qui le démente ou qui le dédise). Mais, surtout, je lui sais bon gré d'avoir su trier et choisir un livre si digne et si à propos, pour en faire présent à son pays. Nous autres ignorants étions perdus, si ce livre ne nous eût relevés du bourbier. A sa merci, nous osons à cette heure et parler et écrire; les dames en régentent les maîtres d'école; c'est notre bréviaire. Si ce bonhomme vit, je lui résigne Xénophon, pour en faire autant; c'est une occupation plus aisée et d'autant plus propre à sa vieillesse; et puis, je ne sais comment, il me semble, quoiqu'il se démêle bien brusquement et nettement d'un mauvais pas, que toutefois son style est plus chez soi quand il n'est pas pressé et qu'il roule à son aise.

J'étais à cette heure sur ce passage où Plutarque[1] dit de soi-même que Rusticus, assistant à une sienne déclamation à Rome, y reçut un paquet de la part de l'Empereur, et temporisa de l'ouvrir jusqu'à ce que tout fût fait; en quoi, dit-il, toute l'assistance loua singulièrement la gravité de ce personnage. De vrai, étant sur le propos de la curiosité et de cette passion avide et gourmande de nouvelles qui nous fait, avec tant d'indiscrétion et d'impatience, abandonner toutes choses pour entretenir un nouveau venu, et perdre tout respect et contenance pour crocheter soudain, où que nous soyons, les lettres qu'on nous apporte, il a eu raison de louer la gravité de

[1] *Traité de la Curiosité*, c. 14.

Rusticus, et pouvait encore y joindre la louange de sa civilité et courtoisie, de n'avoir voulu interrompre le cours de sa déclamation. Mais je fais doute qu'on le pût louer de prudence ; car recevant à l'imprévu lettres, et notamment d'un empereur, il pouvait bien advenir que le différer à les lire eût été d'un grand préjudice. Le vice contraire à la curiosité, c'est la nonchalance, vers laquelle je penche évidemment de ma complexion, et en laquelle j'ai vu plusieurs hommes si extrêmes que, trois ou quatre jours après, on retrouvait encore en leur pochette les lettres toutes closes qu'on leur avait envoyées.

Je n'en ouvris jamais, non-seulement de celles qu'on m'eût commises, mais de celles même que la fortune m'eût fait passer par les mains; et fais conscience si mes yeux dérobent, par mégarde, quelque connaissance des lettres d'importance qu'il lit quand je suis à côté d'un grand. Jamais homme ne s'enquit moins et ne fureta moins aux affaires d'autrui.

Du temps de nos pères, M. de Boutières cuida perdre Turin pour, étant en bonne compagnie à souper, avoir remis à lire un avertissement qu'on lui donnait des trahisons qui se dressaient contre cette ville, où il commandait. Et ce même Plutarque m'a appris que Jules César se fût sauvé si, allant au sénat le jour qu'il y fut tué par les conjurés, il eût lu un mémoire qu'on lui présenta ; et fait aussi le conte d'Archias, tyran de Thèbes, que, le soir avant l'exécution de l'entreprise que Pélopidas avait faite de le tuer pour remettre son pays en liberté, il lui fut écrit par un autre Archias, Athénien, de point en point, ce qu'on lui préparait ; et que ce paquet lui ayant été rendu pendant son souper, il remit à l'ouvrir,

disant ce mot, qui depuis passa en proverbe en Grèce : « A demain les affaires. »

Un sage homme peut, à mon opinion, pour l'intérêt d'autrui, comme pour ne rompre indécemment compagnie, ainsi que Rusticus, ou pour ne discontinuer une autre affaire d'importance, remettre à entendre ce qu'on lui apporte de nouveau; mais, pour son intérêt ou plaisir particulier, même s'il est homme ayant charge publique, pour ne rompre son dîner, voire ni son sommeil, il est inexcusable de le faire. Et anciennement était à Rome la place consulaire, qu'ils appelaient la plus honorable à table, pour être plus à délivre et plus accessible à ceux qui surviendraient pour entretenir celui qui y serait assis; témoignage que, pour être à table, ils ne se départaient pas de l'entremise d'autres affaires et survenances. Mais, quand tout est dit, il est malaisé aux actions humaines de donner règle si juste par discours de raison, que la fortune n'y maintienne son droit.

CHAPITRE XXIV.

DE LA CONSCIENCE.

Voyageant un jour, mon frère sieur de La Brousse et moi, durant nos guerres civiles, nous rencontrâmes un gentilhomme de bonne façon. Il était du parti contraire au nôtre; mais je n'en savais rien, car il se contrefaisait autre; et le pis de ces guerres, c'est que les cartes sont si mêlées, votre ennemi n'étant distingué d'avec vous d'aucune marque apparente, ni de langage, ni de port;

nourri en mêmes lois, mêmes mœurs et air, qu'il est malaisé d'y éviter confusion et désordre. Cela me faisait craindre à moi-même de rencontrer nos troupes en lieu où je ne fusse connu, pour n'être en peine de dire mon nom, et de pis à l'aventure, comme il m'était autrefois advenu; car en un tel mécompte, je perdis et hommes et chevaux, et m'y tua-t-on misérablement entre autres un page, gentilhomme italien, que je nourrissais soigneusement, et fut éteinte en lui une très-belle enfance et pleine de grande espérance. Mais celui-ci en avait une frayeur si éperdue, et je le voyais si mort, à chaque rencontre d'hommes à cheval et passage de villes qui tenaient pour le Roi, que je devinai enfin que c'étaient alarmes que sa conscience lui donnait. Il semblait à ce pauvre homme, qu'au travers de son masque et des croix de sa casaque, on irait lire jusque dans son cœur ses secrètes intentions; tant est merveilleux l'effort de la conscience! Elle nous fait trahir, accuser et combattre nous-mêmes; et à faute de témoin étranger, elle nous produit contre nous.

Ce conte est en la bouche des enfants : Bessus, Péonien, reproché d'avoir, de gaîté de cœur, abattu un nid de moineaux et les avoir tués, disait avoir eu raison, parce que ces oisillons ne cessaient de l'accuser faussement du meurtre de son père. Ce parricide, jusque lors, avait été occulte et inconnu; mais les furies vengeresses de la conscience le firent mettre hors à celui même qui en devait porter la pénitence. Hésiode corrige le dire de Platon, « que la peine suit de bien près le péché; » car il dit « qu'elle naît en l'instant et quand et quand le péché. » Quiconque attend la peine, il la souffre; et qui-

conque l'a méritée, l'attend. La méchanceté fabrique des tourments contre soi; comme la mouche-guêpe pique et offense autrui, mais plus soi-même; car elle y perd son aiguillon et sa force pour jamais.

Les cantharides ont en elles quelque partie qui sert contre leur poison de contre-poison, par une contrariété de nature. Aussi, à même qu'on prend le plaisir au vice, il s'engendre un déplaisir contraire en la conscience, qui nous tourmente de plusieurs imaginations pénibles, veillants et dormants. Apollodore songeait qu'il se voyait écorcher par les Scythes, et puis bouillir dans une marmite, et que son cœur murmurait en disant : « Je te suis cause de tous ces maux. »

Aucune cachette ne sert aux méchants, disait Épicure, parce qu'ils ne se peuvent assurer d'être cachés, la conscience les découvrant à eux-mêmes. Comme elle nous remplit de crainte, aussi fait-elle d'assurance et de confiance; et je puis dire avoir marché en plusieurs hasards d'un pas bien plus ferme, en considération de la secrète science que j'avais de ma volonté et innocence de mes desseins. Il y en a mille exemples; il suffira d'en alléguer trois de même personnage.

Scipion, étant un jour accusé devant le peuple romain d'une accusation importante, au lieu de s'excuser ou de flatter ses juges : « Il vous siéra bien, leur dit-il, de vouloir entreprendre de juger de la tête de celui par le moyen duquel vous avez l'autorité de juger de tout le monde! » Et une autre fois, pour toute réponse aux imputations que lui mettait sus un tribun du peuple, au lieu de plaider sa cause : « Allons, dit-il, mes citoyens, allons rendre grâces aux dieux de la victoire qu'ils me

donnèrent contre les Carthaginois, en pareil jour que celui-ci ; » et se mettant à marcher devant, vers le temple, voilà toute l'assemblée et son accusateur même à sa suite.

Et Petilius, ayant été suscité par Caton, pour lui demander compte de l'argent manié en la province d'Antioche, Scipion, étant venu au sénat pour cet effet, produisit le livre de raisons, qu'il avait sous sa robe, et dit que ce livre en contenait au vrai la recette et la mise ; mais, comme on le lui demanda pour le mettre au greffe, il le refusa, disant ne se vouloir pas faire cette honte à soi-même ; et de ses mains, en la présence du sénat, le déchira et mit en pièces. Je ne crois pas qu'une âme cautérisée sût contrefaire une telle assurance. Il avait le cœur trop gros de nature, et accoutumé à trop haute fortune, dit Tite-Live, pour savoir être criminel, et se démettre à la bassesse de défendre son innocence.

C'est une dangereuse invention que celle des géhennes, et semble que ce soit plutôt un essai de patience que de vérité. Et celui qui les peut souffrir cache la vérité, et celui qui ne les peut souffrir ; car, pourquoi la douleur me fera-t-elle plutôt confesser ce qui en est, qu'elle ne me forcera de dire ce qui n'est pas ? Et, au rebours, si celui qui n'a pas fait ce de quoi on l'accuse est assez patient pour supporter ces tourments, pourquoi ne le sera celui qui l'a fait, un si beau guerdon[1] que de la vie lui étant proposé ? Je pense que le fondement de cette invention vient de la considération de l'effort de la conscience ; car, au coupable, il semble qu'elle aide

[1] Prix.

à la torture pour lui faire confesser sa faute, et qu'elle l'affaiblisse; et, de l'autre part, qu'elle fortifie l'innocent contre la torture. Pour dire vrai, c'est un moyen plein d'incertitude et de danger : que ne dirait-on, que ne ferait-on pour fuir à si grièves douleurs? D'où il advient que celui que le juge a géhenné, pour ne le faire mourir innocent, il le fait mourir et innocent et géhenné. Mille et mille en ont chargé leur tête de fausses confessions, entre lesquels je loge Philotas, considérant les circonstances du procès qu'Alexandre lui fit, et le progrès de sa géhenne. Mais tant y a que c'est, dit-on, le moins mal que l'humaine faiblesse ait pu inventer, bien inhumainement pourtant, et bien inutilement, à mon avis.

Plusieurs nations, moins barbares en cela que la grecque et la romaine, qui les appellent ainsi, estiment horrible et cruel de tourmenter et dérompre un homme, de la faute duquel vous êtes encore en doute. Que peut-il mais de votre ignorance? Êtes-vous pas injuste, qui, pour ne le tuer sans occasion, lui faites pis que le tuer? Qu'il soit ainsi, voyez combien de fois il aime mieux mourir sans raison, que de passer par cette information plus pénible que le supplice, et qui souvent, par son âpreté, devance le supplice et l'exécute. Je ne sais d'où je tiens ce conte, mais il rapporte exactement la conscience de notre justice.

Une femme de village accusait devant un général d'armée, grand justicier, un soldat, pour avoir arraché à ses petits enfants ce peu de bouillie qui lui restait à les substanter, cette armée ayant tout ravagé. De preuve, il n'y en avait point. Le général, après avoir sommé la femme de regarder bien à ce qu'elle disait, d'autant

qu'elle serait coupable de son accusation, si elle mentait, et elle persistant, il fit ouvrir le ventre au soldat pour s'éclaircir de la vérité du fait : et la femme se trouva avoir raison. Condamnation instructive.

CHAPITRE XXV.

DE L'EXERCITATION.

Il est malaisé que le discours et l'instruction, encore que notre créance s'y applique volontiers, soient assez puissants pour nous acheminer jusqu'à l'action, si, outre cela, nous n'exerçons et formons notre âme par expérience au train auquel nous la voulons ranger : autrement, quand elle sera au propre des effets, elle s'y trouvera sans doute empêchée. Voilà pourquoi, parmi les philosophes, ceux qui ont voulu atteindre à quelque plus grande excellence ne se sont pas contentés d'attendre à couvert et en repos les rigueurs de la fortune, de peur qu'elle ne les surprît inexpérimentés et nouveaux au combat; mais ils lui sont allés au devant, et se sont jetés, à escient, à la preuve des difficultés : les uns en ont abandonné les richesses, pour s'exercer à une pauvreté volontaire; les autres ont recherché le labeur et une austérité de vie pénible, pour se durcir au mal et au travail. Mais à mourir, qui est la plus grande besogne que nous ayons à faire, l'exercitation ne nous y peut aider. On se peut, par usage et par expérience, fortifier contre les douleurs, la honte, l'indigence, et tels autres accidents : mais, quant à la mort, nous ne la pouvons

essayer qu'une fois ; nous y sommes tous apprentis quand nous y venons.

Il s'est trouvé anciennement des hommes, si excellents ménagers du temps, qu'ils ont essayé, en la mort même, de la goûter et savourer, et ont bandé leur esesprit pour voir ce que c'était que ce passage ; toutefois ils ne sont pas revenus nous en dire des nouvelles. Canius Julius, noble Romain, de vertu et fermeté singulière, ayant été condamné à la mort par ce maraud de Caligula, outre plusieurs merveilleuses preuves qu'il donna de sa résolution, comme il était sur le point de souffrir la main du bourreau, un philosophe, son ami, lui demanda : « Eh bien ! Canius ! en quelle démarche est à cette heure votre âme ? que fait-elle ? en quels pensements êtes-vous ? — Je pensais, lui répondit-il, à me tenir prêt et bandé de toute ma force, pour voir si, en cet instant de la mort, si court et si bref, je pourrai apercevoir quelque délogement de l'âme, et si elle aura quelque ressentiment de son issue ; pour, si j'en apprends quelque chose, en revenir donner après, si je puis, avertissement à mes amis. »

Celui-ci philosophe, non seulement jusqu'à la mort, mais en la mort même. Quelle assurance était-ce, et quelle fierté de courage, de vouloir que sa mort lui servît de leçon, et avoir loisir de penser ailleurs en une si grande affaire !

Il me semble toutefois qu'il y a quelque façon de nous apprivoiser à elle, et de l'essayer aucunement. Nous en pouvons avoir expérience, sinon entière et parfaite, au moins telle qu'elle ne soit pas inutile, et qui nous rende plus fortifiés et assurés ; si nous ne la pouvons joindre,

nous la pouvons approcher, nous la pouvons reconnaître; et si nous ne donnons jusques à son fort, au ...ins verrons-nous et en pratiquerons les avenues. Ce ...t pas sans raison qu'on nous fait regarder à notre ...meil même, pour la ressemblance qu'il a de la mort : ...bien facilement nous passons du veiller au dormir! ...combien peu d'intérêt nous perdons la connaissance ...lumière et de nous! A l'aventure pourrait sembler ...e et contre nature la faculté du sommeil, qui nous ...de toute action et de tout sentiment, n'était que par ...yen nature nous instruit, qu'elle nous a pareille... faits pour mourir que pour vivre; et, dès la vie, ...résente l'état qu'elle nous garde après icelle, pour ... accoutumer et nous en ôter la crainte. Mais ...ui sont tombés par quelque violent accident en ...ance de cœur, et qui y ont perdu tous sentiments, ...i, à mon avis, ont été bien près de voir son vrai ...rel visage; car, quant à l'instant et au point du ...e, il n'est pas à craindre qu'il porte avec soi aucun ...ou déplaisir, d'autant que nous ne pouvons avoir ...timent sans loisir; nos souffrances ont besoin de ... qui est si court et si précipité en la mort, qu'il ...écessairement qu'elle soit insensible. Ce sont les ...hes que nous avons à craindre, et celles-là peu... ...mber en expérience.

...ieurs choses nous semblent plus grandes par ima...n que par effet : j'ai passé une bonne partie de ...ge en une parfaite et entière santé; je dis non-seu...nt entière, mais encore alègre et bouillante. Cet ... plein de verdeur et de fête, me faisait trouver si ...ble la considération des maladies, que, quand je suis

venu à les expérimenter, j'ai trouvé leurs pointures molles et lâches au prix de ma crainte. Voici que j'éprouve tous les jours : suis-je à couvert chaudement, dans une bonne salle, pendant qu'il se passe une nuit orageuse et tempétueuse, je m'étonne et m'afflige pour ceux qui sont lors en la campagne ; y suis-je moi-même, je ne désire pas seulement d'être ailleurs. Cela seul, d'être toujours enfermé dans une chambre, me semblait insupportable : je fus incontinent dressé à y être une semaine et un mois, plein d'émotion, d'altération et de faiblesse ; et ai trouvé que, lors de ma santé, je plaignais les malades beaucoup plus que je ne me trouve à plaindre moi-même, quand j'en suis ; et que la force de mon appréhension enchérissait près de moitié l'essence et vérité de la chose. J'espère qu'il m'en adviendra de même de la mort, et qu'elle ne vaut pas la peine que je prends à tant d'apprêt que je dresse et tant de secours que j'appelle et assemble pour en soutenir l'effort. Mais, à toutes aventures, nous ne pouvons nous donner trop d'avantage.

Pendant nos troisièmes troubles, ou deuxièmes (il ne me souvient pas bien de cela), m'étant allé un jour promener à une lieue de chez moi, qui suis assis dans le moïau [1] de tout le trouble des guerres civiles de France, estimant être en toute sûreté, et si voisin de ma retraite que je n'avais point besoin de meilleur équipage, j'avais pris un cheval bien aisé, mais non guères ferme. A mon retour, une occasion soudaine s'étant présentée de m'aider de ce cheval à un service qui n'était pas bien

[1] *Le milieu.*

de son usage, un de mes gens, grand et fort, monté sur un puissant roussin qui avait une bouche désespérée, frais au demeurant et vigoureux, pour faire le hardi et devancer ses compagnons, vint à le pousser à toute bride droit dans ma route, et fondre comme un colosse sur le petit homme et petit cheval, et le foudroyer de sa raideur et de sa pesanteur, nous envoyant l'un et l'autre les pieds contremont, si que voilà le cheval abattu et couché tout étourdi; moi, dix ou douze pas au-delà, étendu à la renverse, le visage tout meurtri et tout écorché, mon épée, que j'avais à la main, à plus de dix pas au-delà, ma ceinture en pièces, n'ayant ni mouvement ni sentiment non plus qu'une souche. C'est le seul évanouissement que j'aie senti jusques à cette heure. Ceux qui étaient avec moi, après avoir essayé, par tous les moyens qu'ils purent, de me faire revenir, me tenant pour mort, me prirent entre leurs bras, et m'emportaient avec beaucoup de difficulté en ma maison, qui était loin de là environ une demi-lieue française. Sur le chemin, et après avoir été plus de deux grosses heures tenu pour trépassé, je commençai à me mouvoir et respirer; car il était tombé si grande abondance de sang dans mon estomac, que, pour l'en décharger, nature eut besoin de ressusciter ses forces. On me dressa sur mes pieds, où je rendis un plein seau de bouillons de sang pur; et plusieurs fois, par le chemin, il m'en fallut faire de même. Par là, je commençai à reprendre un peu de vie; mais ce fut par les menus, et par un si long trait de temps, que mes premiers sentiments étaient beaucoup plus approchant de la mort que de la vie.

Cette récordation que j'en ai fort empreinte en mon âme, me représentant son visage et son idée si près du naturel, me concilie aucunement à elle. Quand je commençai à y voir, ce fut d'une vue si trouble, si faible et si morte, que je ne discernais encore rien que la lumière. Quant aux fonctions de l'âme, elles naissaient avec même progrès que celles du corps. Je me vis tout sanglant; car mon pourpoint était taché partout du sang que j'avais rendu. La première pensée qui me vint, fut que j'avais une arquebusade en la tête; de vrai, en même temps, il s'en tirait plusieurs autour de nous. Il me semblait que ma vie ne me tenait plus qu'au bout des lèvres; je fermais les yeux pour aider, ce me semblait, à la pousser hors, et prenais plaisir à m'alanguir et à me laisser aller. C'était une imagination qui ne faisait que nager superficiellement en mon âme, aussi tendre et aussi faible que tout le reste, mais à la vérité non-seulement exempte de déplaisir, mais mêlée à cette douceur que sentent ceux qui se laissent glisser au sommeil.

Je crois que c'est ce même état où se trouvent ceux qu'on voit défaillants de faiblesse en l'agonie de la mort; et tiens que nous les plaignons sans cause, estimant qu'ils soient agités de grièves douleurs, ou qu'ils aient l'âme pressée de cogitations pénibles. C'a été toujours mon avis, contre l'opinion de plusieurs, et même d'Étienne de la Boëtie, que ceux que nous voyons ainsi renversés et assoupis aux approches de leur fin, ou accablés de la longueur du mal, ou par accident d'une apoplexie, ou mal caduc, ou blessés en la tête, que nous oyons rommeler [1]

[1] *Grommeler.*

et rendre parfois des soupirs tranchants, quoique nous en tirons aucun signes par où il semble qu'il leur reste encore de la connaissance, et quelques mouvements que nous leur voyons faire du corps ; j'ai toujours pensé, dis-je, qu'ils avaient et l'âme et le corps ensevelis et endormis, et ne pouvais croire qu'à un si grand étonnement des membres, et si grande défaillance des sens, l'âme pût maintenir aucune force au dedans pour se reconnaître ; et que, par ainsi, ils n'avaient aucun discours qui les tourmentât, et qui leur pût faire juger et sentir la misère de leur condition ; et que, par conséquent, ils n'étaient pas fort à plaindre.

Je n'imagine aucun état pour moi si insupportable et horrible que d'avoir l'âme vive et affligée, sans moyen de se déclarer ; comme je dirais de ceux qu'on envoie au supplice, leur ayant coupé la langue (si ce n'était qu'en cette sorte de mort la plus muette me semble la mieux séante, si elle est accompagnée d'un ferme visage et grave) ; et comme ces misérables prisonniers qui tombent aux mains des vilains bourreaux soldats de ce temps, desquels ils sont tourmentés de toute espèce de cruel traitement, pour les contraindre à quelque rançon excessive et impossible, tenus cependant en condition et en lieu où ils n'ont moyen quelconque d'expression et signification de leurs pensées et de leur misère, les poëtes ont feint quelques dieux favorables à la délivrance de ceux qui traînaient ainsi une mort languissante : et les voix et réponses courtes et décousues qu'on leur arrache quelquefois, à force de crier autour de leurs oreilles et de les tempêter, ou des mouvements qui semblent avoir quelque consentement à ce qu'on leur demande, ce n'est

pas témoignage qu'ils vivent pourtant, au moins une vie entière. Il nous advient ainsi sur le bégaiement du sommeil, avant qu'il nous ait du tout saisis, de sentir comme en songe ce qui se fait autour de nous, et suivre les voix, d'une ouïe trouble et incertaine qui semble ne donner qu'aux bords de l'âme; et faisons des réponses à la suite des dernières paroles qu'on nous a dites, qui ont plus de fortune que de sens.

Or, à présent que je l'ai essayé par effet, je ne fais nul doute que je n'en aie bien jugé jusqu'à cette heure : car, premièrement, étant tout évanoui, je me travaillais d'entr'ouvrir mon pourpoint à beaux ongles (car j'étais désarmé), et si sais que je ne sentais en l'imagination rien qui me blessât : car il y a plusieurs mouvements en nous qui ne partent pas de notre ordonnance. Ceux qui tombent élancent ainsi les bras au-devant de leur chute, par une naturelle impulsion qui fait que nos membres se prêtent des offices et ont des agitations à part de notre discours.

J'avais mon estomac pressé de ce sang caillé. Mes mains y couraient d'elles-mêmes, comme elles font souvent où il nous démange, contre l'avis de notre volonté. Il y a plusieurs animaux, et des hommes mêmes, après qu'ils sont trépassés, auxquels on voit resserrer et remuer des muscles. Or, ces passions, qui ne nous touchent que par l'écorce, ne se peuvent dire nôtres : pour les faire nôtres, il faut que l'homme y soit engagé tout entier; et les douleurs que le pied ou la main sentent pendant que nous dormons ne sont pas à nous.

Comme j'approchai de chez moi, où l'alarme de ma chute avait déjà couru, et que ceux de ma famille m'eurent rencontré avec les cris accoutumés en telles choses,

non-seulement je répondais quelque mot à ce qu'on me demandait, mais encore ils disent que je m'avisai de commander qu'on donnât un cheval à ma femme, que je voyais s'empêtrer et se tracasser dans le chemin, qui est montueux et malaisé. Il semble que cette considération dût partir d'une âme éveillée; si est-ce que je n'y étais aucunement : c'étaient des pensements vains, en nue [1], qui étaient émus par les sens des yeux et des oreilles ; ils ne venaient pas de chez moi. Je ne savais pourtant ni d'où je venais ni où j'allais, ni ne pouvais peser et considérer ce qu'on me demandait : ce sont de légers effets que les sens produisaient d'eux-mêmes, comme d'un usage [2]; ce que l'âme y prêtait, c'était en songe, touchée bien légèrement, et comme léchée seulement et arrosée par la molle impression des sens. Cependant, mon assiette était à la vérité très-douce et paisible : je n'avais affliction ni pour autrui ni pour moi ; c'était une langueur et une extrême faiblesse sans aucune douleur. Je vis ma maison sans la reconnaître. Quand on m'eût couché, je sentis une infinie douceur à ce repos ; car j'avais été vilainement tirassé par ces pauvres gens, qui avaient pris la peine de me porter sur leurs bras par un long et très-mauvais chemin, et s'y étaient lassés deux ou trois fois les uns après les autres. On me présenta force remèdes, de quoi je n'en reçus aucun, tenant pour certain que j'étais blessé à mort par la tête. C'eût été, sans mentir, une mort bien heureuse ; car la faiblesse de mon discours me gardait d'en rien juger, et celle du corps d'en rien sentir : je me laissais couler si doucement et d'une façon

[1] *En l'air.*

[2] *Comme par habitude.*

si molle et si aisée, que je ne sens guères autre action moins pesante que celle-là était. Quand je vins à revivre et à reprendre mes forces, qui fut deux ou trois heures après, je me sentis tout d'un train rengager aux douleurs, ayant les membres tout moulus et froissés de ma chute, et en fus si mal deux ou trois nuits après, que j'en cuidai remourir encore un coup, mais d'une mort plus vive, et me sens encore de la secousse de cette froissure. Je ne veux pas oublier ceci, que la dernière chose en quoi je me pus remettre, ce fut la souvenance de cet accident, et me fis redire plusieurs fois où j'allais, d'où je venais, à quelle heure cela m'était advenu, avant que de le pouvoir concevoir. Quant à la façon de ma chute, on me la cachait en faveur de celui qui en avait été cause, et m'en forgeait-on d'autres. Mais longtemps après, et le lendemain, quand ma mémoire vint à s'entr'ouvrir et me représenter l'état où je m'étais trouvé, en l'instant que j'avais aperçu ce cheval fondant sur moi (car je l'avais vu à mes talons, et me tins pour mort; mais ce pensement avait été si soudain, que la peur n'eut pas loisir de s'y engendrer), il me sembla que c'était un éclair qui me frappait l'âme de secousse, et que je revenais de l'autre monde.

Ce conte d'un événement si léger est assez vain, n'était l'instruction que j'en ai tirée pour moi; car, à la vérité, pour s'apprivoiser à la mort, je trouve qu'il n'y a que de s'en avoisiner. Or, comme dit Pline, chacun est à soi-même une très-bonne discipline, pourvu qu'il ait la suffisance de s'épier de près. Ce n'est pas ici ma doctrine, c'est mon étude; et n'est pas la leçon d'autrui, c'est la mienne; et ne me doit-on pourtant savoir mau-

vais gré si je la communique ; ce qui me sert aussi, par accident, peut servir à un autre. Au demeurant, je ne gâte rien, je n'use que du mien ; et si je fais le fou, c'est à mes dépens, et sans l'intérêt de personne ; car c'est en folie qui meurt en moi, qui n'a point de suite. Nous n'avons nouvelles que de deux ou trois anciens qui aient battu ce chemin ; et si ne pouvons dire si c'est du tout en pareille manière à celle-ci, n'en connaissant que les noms. Nul depuis ne s'est jeté sur leur trace. C'est une épineuse entreprise, et plus qu'il ne semble, de suivre une allure si vagabonde que celle de notre esprit, de pénétrer les profondeurs opaques de ses replis internes, de choisir et arrêter tant de menus airs de ses agitations. C'est un amusement nouveau et extraordinaire qui nous retire des occupations communes du monde, des plus ouïes et recommandées. Il y a plusieurs années que je n'ai que moi pour visée à mes pensées, que je ne contrôle et n'étudie que moi ; et si j'étudie autre chose, c'est pour soudain le coucher sur moi ou en moi, pour mieux dire ; et ne me semble point faillir, si, comme il se fait des autres sciences, sans comparaison moins utiles, je fais part de ce que j'ai appris en celle-ci, quoique je ne me contente guères du progrès que j'y ai fait. Il n'est description pareille en difficulté à la description de soi-même, ni certes en utilité : encore se faut-il tétonner [1], encore se faut-il ordonner et ranger, pour sortir en place : or, je me pare sans cesse, car je me décris sans cesse. La coutume a fait le parler de soi vicieux, et le prohibe obstinément, en haine de la vantance qui semble toujours être attachée aux pro-

[1] *Se friser les cheveux, se parer la tête... pour se montrer en public.*

pres témoignages : au lieu qu'on doit moucher l'enfant, cela s'appelle l'enaser. Je trouve plus de mal que de bien à ce remède. Mais quand il serait vrai que ce fût nécessairement présomption d'entretenir le peuple de soi, je ne dois pas, suivant mon général dessein, refuser une action qui publie cette maladive qualité, puisqu'elle est en moi; et ne dois cacher cette faute, que j'ai non-seulement en usage, mais en profession.

Toutefois, à dire ce que j'en crois, cette coutume a tort de condamner le vin parce que plusieurs s'y enivrent : on ne peut abuser que des choses qui sont bonnes; et crois de cette règle qu'elle ne regarde que la populaire défaillance. Ce sont brides à veaux, desquelles ni les saints, que nous oyons si hautement parler d'eux, ni les philosophes, ni les théologiens, ne se brident; ni fais-je moi, quoique je sois aussi peu l'un que l'autre. S'ils n'en écrivent à point nommé, au moins, quand l'occasion les y porte, ne feignent-ils pas de se jeter bien avant sur le trottoir. De quoi traite Socrate plus largement que de soi? à quoi achemine-t-il plus souvent les propos de ses disciples, qu'à parler d'eux, non pas de la leçon de leur livre, mais de l'être et branle de leur âme? Nous nous disons religieusement à Dieu et à notre confesseur. « Mais nous n'en disons, me répondra-t-on, que les accusations. » Nous disons donc tout; car notre vertu même est fautière et repentable. Mon métier et mon art, c'est vivre : qui me défend d'en parler selon mon sens, expérience et usage, qu'il ordonne à l'architecte de parler des bâtiments, non selon soi, mais selon son voisin, selon la science d'un autre, non selon la sienne. Si c'est gloire de soi-même publier ses valeurs, que ne

met Cicéron en avant l'éloquence d'Hortensius, Hortensius celle de Cicéron? A l'aventure, entendent-ils que je témoigne de moi par ouvrage et effets, non nuement par des paroles. Je peins principalement mes cogitations, sujet informe qui ne peut tomber en production ouvragère; à toute peine le puis-je coucher en ce corps aéré de la voix. Des plus sages hommes et des plus dévots ont vécu fuyant tous apparents effets. Les effets diraient plus de la fortune que de moi : ils témoignent leur rôle, non pas le mien, si ce n'est conjecturalement et incertainement; échantillons d'une montre particulière. Je m'étale entier : c'est un skeletos où, d'une vue, les veines, les muscles, les tendons, paraissent, chaque pièce en son siége; l'effet de la toux en produisait une partie, l'effet de la pâleur ou battement de cœur une autre, et douteusement. Ce ne sont mes gestes que j'écris; c'est moi, c'est mon essence.

Je tiens qu'il faut être prudent à estimer de soi, et pareillement consciencieux à en témoigner, soit bas, soit haut, indifféremment. Si je me semblais bon et sage tout-à-fait, je l'entonnerais à pleine tête. De dire moins de soi qu'il n'y en a, c'est sottise, non modestie; se payer de moins qu'on ne vaut, c'est lâcheté et pusillanimité, selon Aristote. Nulle vertu ne s'aide de la fausseté; et la vérité n'est jamais matière d'erreur. De dire de soi plus qu'il n'y en a, ce n'est pas toujours présomption, c'est encore souvent sottise à se complaire outre mesure de ce qu'on est; et tomber en amour de soi indiscrète est, à mon avis, la substance de ce vice. Le suprême remède à le guérir, c'est faire tout le rebours de ce que ceux-ci ordonnent, qui, en défendant le parler de soi, défendent

par conséquent encore de penser à soi. L'orgueil gît en la pensée; la langue n'y peut avoir qu'une bien légère part.

De s'amuser à soi, il leur semble que c'est se plaire en soi; de se hanter et pratiquer, que c'est se trop chérir; mais cet excès naît seulement en ceux qui ne se tâtent que superficiellement; qui se voient après leurs affaires; qui appellent rêverie et oisiveté de s'entretenir de soi; et s'étoffer et bâtir, faire des châteaux en Espagne, s'estimant chose tierce et étrangère à eux-mêmes. Si quelqu'un s'enivre de sa science, regardant sous soi, qu'il tourne les yeux au-dessus, vers les siècles passés, il baissera les cornes, y trouvant tant de milliers d'esprits qui le foulent aux pieds. S'il entre en quelque flatteuse présomption de sa vaillance, qu'il se ramentoive les vies de Scipion, d'Épaminondas, de tant d'armées, de tant de peuples, qui le laissent si loin derrière eux. Nulle particulière qualité n'énorgueillira celui qui mettra quand et quand en compte tant d'imparfaites et faibles qualités autres qui sont en lui, et au bout la nihilité de l'humaine condition. Parce que Socrate avait seul mordu à certes[1] au précepte de son Dieu, « de se connaître, » et par cette étude était arrivé à se mépriser, il fut estimé seul digne du nom de *sage*. Qui se connaîtra ainsi, qu'il se donne hardiment à connaître par sa bouche.

[1] *Sincèrement, sérieusement.*

CHAPITRE XXVI.

DES RÉCOMPENSES D'HONNEUR.

Ceux qui écrivent la vie d'Auguste César remarquent ceci en sa discipline militaire, que des dons il était merveilleusement libéral envers ceux qui le méritaient; mais que des pures récompenses d'honneur, il en était bien autant épargnant : si est-ce qu'il avait été lui-même gratifié par son oncle de toutes les récompenses militaires avant qu'il eût jamais été à la guerre. Ç'a été une belle invention, et reçue en la plupart des polices du monde, d'établir certaines marques vaines et sans prix pour en honorer et récompenser la vertu, comme sont les couronnes de laurier, de chêne, de myrte, la forme de certain vêtement, le privilége d'aller en coche par la ville, ou de nuit avec flambeau, quelque assiette particulière aux assemblées publiques, la prérogative d'aucuns surnoms et titres, certaines marques aux armoiries, et choses semblables, de quoi l'usage a été diversement reçu selon l'opinion des nations, et dure encore.

Nous avons, pour notre part, et plusieurs de nos voisins, les ordres de chevalerie, qui ne sont établis qu'à cette fin. C'est, à la vérité, une bien bonne et profitable coutume de trouver moyen de reconnaître la valeur des hommes rares et excellents, et de les contenter et satisfaire par des paiements qui ne chargent aucunement le public, et qui ne coûtent rien au prince. Et ce qui a été toujours connu par expérience ancienne, et que nous avons autrefois aussi pu voir entre nous, que les gens

de qualité avaient plus de jalousie de telles récompenses, que de celles où il y avait du gain et du profit, cela n'est pas sans raison et grande apparence. Si au prix, qui doit être simplement d'honneur, on y mêle d'autres commodités et de la richesse, ce mélange, au lieu d'augmenter l'estimation, la ravale et en retranche. L'ordre de Saint-Michel, qui a été si longtemps en crédit parmi nous, n'avait point de plus grande commodité que celle-là, de n'avoir communication d'aucune autre commodité : cela faisait qu'autrefois il n'y avait ni charge, ni état, quel qu'il fût, auquel la noblesse prétendît avec tant de désir et d'affection qu'elle faisait à l'ordre, ni qualité qui apportât plus de respect et de grandeur; la vertu embrassant et aspirant plus volontiers à une récompense purement sienne, plutôt glorieuse qu'utile. Car, à la vérité, les autres dons n'ont pas leur usage si digne, d'autant qu'on les emploie à toute sorte d'occasions; par des richesses, on satisfait le service d'un valet, la diligence d'un courrier, le danser, le voltiger, le parler, et les plus vils offices qu'on reçoive; voire et le vice s'en paye, la flatterie, la trahison. Ce n'est pas merveille si la vertu reçoit et désire moins volontiers cette sorte de monnaie commune, que celle qui lui est propre et particulière, toute noble et généreuse. Auguste avait raison d'être beaucoup plus ménager et épargnant de celle-ci que de l'autre; d'autant que l'honneur est un privilége qui tire sa principale essence de la rareté, et la vertu même.

On ne remarque pas, pour la recommandation d'un homme, qu'il ait soin de la nourriture de ses enfants, d'autant que c'est une action commune, quelque juste qu'elle soit; non plus qu'un grand arbre, où la forêt est

toute de même. Je ne pense pas qu'aucun citoyen de Sparte se glorifiât de sa vaillance, car c'était une vertù populaire en leur nation; et aussi peu de la fidélité et mépris des richesses. Il n'échoit pas de récompense à une vertu, pour grande qu'elle soit, qui est passée en coutume; et ne sais avec si nous l'appellerions jamais grande, étant commune.

Puis donc que ces loyers d'honneur n'ont autre prix et estimation que celle-là, que peu de gens en jouissent, il n'est pour les anéantir que d'en faire largesse. Quand il se trouverait plus d'hommes qu'au temps passé qui méritassent notre ordre, il n'en fallait pas pourtant corrompre l'estimation : et peut aisément advenir que plus le méritent; car il n'est aucune des vertus qui s'épande si aisément que la vaillance militaire. Il y en a une autre vraie, parfaite et philosophique, de quoi je ne parle point, et me sers de ce mot selon notre usage, bien plus grande que celle-ci et plus pleine, qui est une force et assurance de l'âme, méprisant également toute sorte de contraires accidents, égale, uniforme et constante, de laquelle la nôtre n'est qu'un bien petit rayon. L'usage, l'institution, l'exemple et la coutume, peuvent tout ce qu'elles veulent en l'établissement de celle de quoi je parle, et la rendent aisément vulgaire, comme il est très-aisé à voir, par l'expérience que nous en donnent nos guerres civiles : et qui nous pourrait joindre à cette heure, et acharner à une entreprise commune tout notre peuple, nous ferions refleurir notre ancien nom militaire. Il est bien certain que la récompense de l'ordre ne touchait pas, au temps passé, seulement la vaillance; elle regardait plus loin : ce n'a jamais été le paiement d'un

valeureux soldat, mais d'un capitaine fameux ; la science d'obéir ne méritait pas un loyer si honorable. On y requérait anciennement une expertise bellique plus universelle, et qui embrassât la plupart et les plus grandes parties d'un homme militaire, qui fût encore, outre cela, de condition accommodable à une telle dignité. Mais je dis, quand plus de gens en seraient dignes qu'il ne s'en trouvait autrefois, qu'il ne fallait pas pourtant s'en rendre plus libéral, et eût mieux valu faillir à n'en étrenner pas tous ceux à qui il était dû, que de perdre pour jamais, comme nous venons de faire, l'usage d'une invention si utile. Aucun homme de cœur ne daigne s'avantager de ce qu'il a de commun avec plusieurs ; et ceux d'aujourd'hui, qui ont moins mérité cette récompense, font plus de contenance de la dédaigner, pour se loger par-là au rang de ceux à qui on fait tort d'épandre indignement et avilir cette marque qui leur était particulièrement due.

Or, de s'attendre, en effaçant et abolissant celle-ci, de pouvoir soudain remettre en crédit et renouveler une semblable coutume, ce n'est pas entreprise propre à une saison si licencieuse et malade qu'est celle où nous nous trouvons à présent : et en adviendra que la dernière [1] encourra, dès sa naissance, les incommodités qui viennent de ruiner l'autre. Les règles de la dispensation de ce nouvel ordre auraient besoin d'être extrêmement tendues et contraintes, pour lui donner autorité ; et cette saison tumultuaire n'est pas capable d'une bride courte et réglée : outre ce qu'avant qu'on lui puisse donner cré-

[1] L'ordre du Saint-Esprit, institué par Henri III en 1578.

dit, il est besoin qu'on ait perdu la mémoire du premier, et du mépris auquel il est chu.

Ce lieu pourrait recevoir quelque discours sur la considération de la vaillance, et différence de cette vertu aux autres; mais Plutarque, étant souvent retombé sur ce propos, je me mêlerais pour néant de rapporter ici ce qu'il en dit. Ceci est digne d'être considéré, que notre nation donne à la *vaillance* le premier degré des vertus, comme son nom montre, qui vient de *valeur* : et qu'à notre usage, quand nous disons un homme qui vaut beaucoup, ou un homme de bien, au style de notre cour et de notre noblesse, ce n'est à dire autre chose qu'un vaillant homme, d'une façon pareille à la romaine; car la générale appellation de *vertu* prend chez eux étymologie de la *force*. La forme propre, et seule, et essentielle, de noblesse en France, c'est la vacation militaire. Il est vraisemblable que la première vertu qui se soit fait paraître entre les hommes, et qui a donné avantage aux uns sur les autres, ç'a été celle-ci, par laquelle les plus forts et courageux se sont rendus maîtres des plus faibles, et ont acquis rang et réputation particulière, d'où lui est demeuré cet honneur et dignité de langage; ou bien, que ces nations, étant très-belliqueuses, ont donné le prix à celle des vertus qui leur était plus familière, et le plus digne titre.

CHAPITRE XXVII.

DE L'AFFECTION DES PÈRES AUX ENFANTS.

A madame d'Estissac [1].

Madame, si l'étrangeté ne me sauve et la nouvelleté, qui ont accoutumé de donner prix aux choses, je ne sors jamais à mon honneur de cette sotte entreprise : mais elle est si fantastique, et a un visage si éloigné de l'usage commun, que cela lui pourra donner passage. C'est une humeur mélancolique, et une humeur par conséquent très-ennemie de ma complexion naturelle, produite par le chagrin de la solitude en laquelle il y a quelques années que je m'étais jeté, qui m'a mis premièrement en tête cette rêverie de me mêler d'écrire. Et puis, me trouvant entièrement dépourvu et vide de toute autre matière, je me suis présenté moi-même à moi pour argument et pour sujet. C'est le seul livre au monde de son espèce, d'un dessein farouche et extravagant. Il n'y a rien aussi en cette besogne digne d'être remarqué, que cette bizarrerie; car à un sujet si vain et si vil, le meilleur ouvrier de l'univers n'eût su donner façon qui mérite qu'on en fasse compte. Or, madame, ayant à m'y portraire au vif, j'en eusse oublié un trait d'importance, si je n'y eusse représenté l'honneur que j'ai toujours rendu à vos mérites, et l'ai voulu dire signamment à la tête de ce chapitre; d'autant que, parmi vos autres bonnes qualités, celle de

[1] Il paraît que le fils de cette dame accompagna Montaigne, en 1580, dans son voyage à Rome.

l'amitié que vous avez montrée à vos enfants tient l'un des premiers rangs. Qui saura l'âge auquel M. d'Estissac, votre mari, vous laissa veuve, les grands et honorables partis qui vous ont été offerts autant qu'à dame de France de votre condition, la constance et fermeté de quoi vous avez soutenu, tant d'années, et au travers de tant d'épineuses difficultés, la charge et conduite de leurs affaires, qui vous ont agitée par tous les coins de France et vous tiennent encore assiégée, l'heureux acheminement que vous y avez donné par votre seule prudence ou bonne fortune; il dira aisément, avec moi, que nous n'avons point d'exemple d'affection maternelle en notre temps plus exprès que le vôtre. Je loue Dieu, madame, qu'elle ait été si bien employée; car les bonnes espérances que donne de soi M. d'Estissac, votre fils, assurent assez que, quand il sera en âge, vous en tirerez l'obéissance et reconnaissance d'un très-bon enfant. Mais d'autant qu'à cause de sa puérilité il n'a pu remarquer les extrêmes offices qu'il a reçus de vous en si grand nombre, je veux, si ces écrits viennent un jour à lui tomber en main, lorsque je n'aurai plus ni bouche ni parole qui le puisse dire, qu'il reçoive de moi ce témoignage en toute vérité, qui lui sera encore vivement témoigné par les bons effets de quoi, si Dieu plaît, il se ressentira, qu'il n'est gentilhomme en France qui doive plus à sa mère, qu'il fait; et qu'il ne peut donner à l'avenir plus certaine preuve de sa bonté et de sa vertu qu'en vous reconnaissant pour telle.

S'il y a quelque loi vraiment naturelle, c'est-à-dire quelque instinct qui se voie universellement et perpétuellement empreint aux bêtes et en nous, je puis dire,

à mon avis, qu'après le soin que chaque animal a de sa conservation et de fuir ce qui nuit, l'affection que l'engendrant porte à son engeance tient le second lieu en ce rang. Et, parce que nature semble nous l'avoir recommandée, regardant à étendre et faire aller avant les pièces successives de cette sienne machine, ce n'est pas merveille si, à reculons, des enfants aux pères elle n'est pas si grande : joint cette autre considération aristotélique, que celui qui bien fait à quelqu'un l'aime mieux qu'il n'en est aimé; et celui à qui il est dû aime mieux que celui qui doit; et tout ouvrier aime mieux son ouvrage qu'il n'en serait aimé, si l'ouvrage avait du sentiment : d'autant que nous en avons cher, être; et être consiste en mouvement et action; par quoi chacun est aucunement en son ouvrage. Qui bien fait exerce une action belle et honnête; qui reçoit l'exerce utile seulement. Or, l'utile est de beaucoup moins aimable que l'honnête : l'honnête est stable et permanent, fournissant à celui qui l'a fait une gratification constante; l'utile se perd et échappe facilement, et n'en est la mémoire ni si fraîche ni si douce. Les choses nous sont plus chères qui nous ont plus coûté; et le donner est de plus de coût que le prendre.

Puisqu'il a plu à Dieu nous douer de quelque capacité de discours, afin que, comme les bêtes, nous ne fussions pas servilement assujétis aux lois communes, mais que nous nous y appliquassions par jugement et liberté volontaire, nous devons bien prêter un peu à la simple autorité de nature, mais non pas nous laisser tyranniquement emporter à elle; la seule raison doit avoir la conduite de nos inclinations. J'ai, de ma part, le goût étrangement mousse à ces propensions, qui sont produi-

tes en nous sans l'ordonnance et entremise de notre jugement, comme, sur ce sujet duquel je parle, je ne puis recevoir cette passion de quoi on embrasse les enfants à peine encore nés, n'ayant ni mouvement en l'âme, ni forme reconnaissable au corps, par où ils se puissent rendre aimables, et ne les ai pas souffert volontiers nourrir près de moi. Une vraie affection et bien réglée devrait naître et s'augmenter avec la connaissance qu'ils nous donnent d'eux ; et lors, s'ils le valent, la propension naturelle marchant quand et quand la raison, les chérir d'une amitié vraiment paternelle ; et en juger de même s'ils sont autres : nous rendant toujours à la raison, nonobstant la force naturelle. Il en va fort souvent au rebours ; et, le plus communément, nous nous sentons plus émus des trépignements, jeux et niaiseries puériles de nos enfants que nous ne faisons après de leurs actions toutes formées ; comme si nous les avions aimés pour notre passe-temps, ainsi que des guenons, non ainsi que des hommes : et tel fournit bien libéralement des jouets à leur enfance, qui se trouve resserré à la moindre dépense qu'il leur faut étant en âge. Voire il semble que la jalousie que nous avons de les voir paraître et jouir du monde, quand nous sommes à même de le quitter [1], nous rende plus épargnants et retrains [2] envers eux ; il nous fâche qu'ils nous marchent sur les talons, comme pour nous solliciter de sortir : et si nous avions à craindre cela, puisque l'ordre des choses porte qu'ils ne peuvent, à dire vérité, être ni vivre qu'aux dépens de notre être

[1] *Au moment même, sur le point de le quitter.*

[2] Retrains, *resserrés.*

et de notre vie, nous ne devions pas nous mêler d'être pères.

Quant à moi, je trouve que c'est cruauté et injustice de ne les recevoir au partage et société de nos biens, et compagnons en l'intelligence de nos affaires domestiques, quand ils en sont capables, et de ne retrancher et resserrer nos commodités pour pourvoir aux leurs, puisque nous les avons engendrés à cet effet. C'est injustice de voir qu'un père vieux, cassé et demi-mort jouisse seul, à un coin du foyer, des biens qui suffiraient à l'avancement et entretien de plusieurs enfants, et qu'il les laisse cependant, par faute de moyens, perdre leurs meilleures années sans se pousser au service public et connaissance des hommes. On les jette au désespoir de chercher par quelque voie, pour injuste qu'elle soit, à pourvoir à leur besoin : comme j'ai vu, de mon temps, plusieurs jeunes hommes de bonne maison si adonnés au larcin que nulle correction ne les en pouvait détourner. J'en connais un, bien apparenté, à qui, par la prière d'un sien frère très-honnête et brave gentilhomme, je parlai une fois pour cet effet. Il me répondit et confessa tout rondement qu'il avait été acheminé à cette ordure par la rigueur et avarice de son père ; mais qu'à présent il y était si accoutumé qu'il ne s'en pouvait garder. Et lors il venait d'être surpris en larcin des bagues d'une dame. Il me fit souvenir du conte que j'avais ouï faire d'un autre gentilhomme, si fait et façonné à ce beau métier, du temps de sa jeunesse, que, venant après à être maître de ses biens, délibéré d'abandonner ce trafic, il ne se pouvait garder pourtant, s'il passait près d'une boutique où il y eût chose de quoi il eût besoin, de la dérober, en peine de l'en-

voyer payer après. Et en ai vu plusieurs si pressés et duits à cela que, parmi leurs compagnons mêmes, ils dérobaient ordinairement des choses qu'ils voulaient rendre. Je suis Gascon, et si n'est vice auquel je m'entende moins : je le hais un peu plus par complexion que je ne l'accuse par discours; seulement par désir je ne soustrais rien à personne. Ce quartier en est, à la vérité, un peu plus décrié que les autres de la française nation : si est-ce que nous avons vu de notre temps, à diverses fois, entre les mains de la justice, des hommes de maison, d'autres contrées, convaincus de plusieurs horribles voleries. Je crains que de cette débauche il s'en faille aucunement prendre à ce vice des pères.

Et si on me répond ce que fit un jour un seigneur de bon entendement, « qu'il faisait épargne des richesses, non pour en tirer autre fruit et usage que pour se faire honorer et rechercher aux siens; et que l'âge lui ayant ôté toutes autres forces, c'était le seul remède qui lui restait pour se maintenir en autorité dans sa famille, et pour éviter qu'il ne vînt à mépris et dédain à tout le monde; » de vrai, non la vieillesse seulement, mais toute imbécillité, selon Aristote, est promotrice de l'avarice : cela est quelque chose, mais c'est la médecine à un mal duquel on devait éviter la naissance. Un père est bien misérable, qui ne tient l'affection de ses enfants que par le besoin qu'ils ont de son secours, si cela se doit nommer affection. Il faut se rendre respectable par sa vertu et par sa suffisance, et aimable par sa bonté et douceur de ses mœurs; les cendres mêmes d'une riche matière, elles ont leur prix; et les os et reliques des personnes d'honneur, nous avons accoutumé de les tenir en respect et

révérence. Nulle vieillesse ne peut être si caduque et si rance à un personnage qui a passé en honneur son âge, qu'elle ne soit vénérable, et notamment à ses enfants, desquels il faut avoir réglé l'âme à leur devoir par raison, non par nécessité et par besoin, ni par rudesse et par force.

J'accuse toute violence en l'éducation d'une âme tendre qu'on dresse pour l'honneur et la liberté. Il y a je ne sais quoi de servile en la rigueur et en la contrainte, et tiens que ce qui ne se peut faire par la raison et par prudence et adresse ne se fait jamais par la force. On m'a ainsi élevé : ils disent qu'en tout mon premier âge je n'ai tâté des verges qu'à deux coups et bien mollement. J'ai dû la pareille aux enfants que j'ai eus. Ils me meurent tous en nourrice; mais Léonore, une seule fille qui est échappée à cette infortune, a atteint six ans et plus sans qu'on ait employé à sa conduite et pour le châtiment de ses fautes puériles (l'indulgence de sa mère s'y appliquant aisément) autre chose que paroles et bien douces. Et quand mon désir y serait frustré, il est assez d'autres causes auxquelles nous prendre, sans entrer en reproche avec ma discipline, que je sais être juste et naturelle. J'eusse été beaucoup plus religieux encore en cela envers des mâles, moins nés à servir et de condition plus libre : j'eusse aimé à leur grossir le cœur d'ingénuité et de franchise. Je n'ai vu autre effet aux verges, sinon de rendre les âmes plus lâches ou plus malicieusement opiniâtres.

Voulons-nous être aimés de nos enfants? leur voulons-nous ôter l'occasion de souhaiter notre mort, (combien que nulle occasion d'un si horrible souhait ne peut être

ni juste ni excusable?) accommodons leur vie raisonnablement de ce qui est en notre puissance. Pour cela, il ne nous faudrait pas marier si jeunes, que notre âge vienne quasi à se confondre avec le leur; car cet inconvénient nous jette à plusieurs grandes difficultés; je dis spécialement à la noblesse, qui est d'une condition oisive, et qui ne vit, comme on dit, que de ses rentes; car ailleurs, où la vie est questuaire[1], la pluralité et compagnie des enfants, c'est un agencement de ménage, ce sont autant de nouveaux outils et instruments à s'enrichir.

Je me mariai à trente-trois ans, et loue l'opinion de trente-cinq, qu'on dit être d'Aristote. Platon ne veut pas qu'on se marie avant les trente. Thalès y donna les plus vraies bornes, qui, jeune, répondit à sa mère, le pressant de se marier, « qu'il n'était pas temps; » et, devenu sur l'âge, « qu'il n'était plus temps. » Il faut refuser l'opportunité à toute action importune. En certaine contrée des Indes espagnoles, on ne permettait aux hommes de se marier qu'après quarante ans, et si le permettait-on aux filles à dix ans. Un gentilhomme qui a trente-cinq ans, il n'est pas temps qu'il fasse place à son fils qui en a vingt; il est lui-même au train de paraître et aux voyages des guerres, et en la cour de son prince; il a besoin de ses pièces, et en doit certainement faire part, mais telle part qu'il ne s'oublie pas pour autrui. Et à celui-là peut servir justement cette réponse que les pères ont ordinairement en la bouche : « Je ne me veux pas dépouiller devant que de m'aller coucher. »

[1] De *quæstuarius*, mercenaire, qui travaille pour vivre.

Mais un père atléré d'années et de maux, privé, par sa faiblesse et faute de santé, de la commune société des hommes, il se fait tort et aux siens, de couver inutilement un grand tas de richesses. Il est assez en état, s'il est sage, pour avoir désir de se dépouiller afin de se coucher, non pas jusqu'à la chemise, mais jusqu'à une robe de nuit bien chaude : le reste des pompes, de quoi il n'a plus que faire, il doit en étrenner volontiers ceux à qui, par ordonnance naturelle, cela doit appartenir. C'est raison qu'il leur en laisse l'usage, puisque nature l'en prive; autrement, sans doute, il y a de la malice et de l'envie. La plus belle des actions de l'empereur Charles cinquième fut celle-là, à l'imitation d'aucuns anciens de son calibre, d'avoir su reconnaître que la raison nous commande assez de nous dépouiller quand nos robes nous chargent et empêchent, et de nous coucher quand les jambes nous faillent. Il résigna ses moyens, grandeur et puissance à son fils, lorsqu'il sentit défaillir en soi la fermeté et la force pour conduire les affaires avec la gloire qu'il y avait acquise.

Cette faute, de ne savoir reconnaître de bonne heure, et ne sentir l'impuissance et extrême altération que l'âge apporte naturellement et au corps et à l'âme (qui, à mon opinion, est égale, si l'âme n'en a plus de la moitié), a perdu la réputation de la plupart des grands hommes du monde. J'ai vu, de mon temps, et connu familièrement des personnages de grande autorité, qu'il était bien aisé à voir être merveilleusement déchus de cette ancienne suffisance, que je connaissais par la réputation qu'ils en avaient acquise en leurs meilleurs ans. Je les eusse, pour leur honneur, volontiers souhaités retirés en leur

maison, à leur aise, et déchargés des occupations publiques et guerrières, qui n'étaient plus pour leurs épaules. J'ai autrefois été privé, en la maison d'un gentilhomme veuf et fort vieux, d'une vieillesse toutefois assez verte; celui-ci avait plusieurs filles à marier, et un fils déjà en âge de paraître; cela chargeait sa maison de plusieurs dépenses et visites étrangères, à quoi il prenait peu de plaisir, non-seulement pour le soin de l'épargne, mais encore plus pour avoir, à cause de l'âge, pris une forme de vie fort éloignée de la nôtre. Je lui dis un jour, un peu hardiment, comme j'ai accoutumé, qu'il lui siérait mieux de nous faire place, et de laisser à son fils sa maison principale (car il n'avait que celle-là de bien logée et accommodée), et se retirer en une sienne terre voisine, où personne n'apporterait incommodité à son repos, puisqu'il ne pouvait autrement éviter notre importunité, vû la condition de ses enfants. Il m'en crut depuis, et s'en trouva bien.

Ce n'est pas à dire qu'on leur donne, par telle voie, obligation de laquelle on ne se puisse plus dédire. Je leur laisserais, moi qui suis à même de jouer ce rôle, la jouissance de ma maison et de mes biens; mais avec liberté de m'en repentir, s'ils m'en donnaient occasion. Je leur en laisserais l'usage, parce qu'il ne me serait plus commode; et de l'autorité des affaires en gros, je m'en réserverais autant qu'il me plairait; ayant toujours jugé que ce doit être un grand contentement à un père vieux, de mettre lui-même ses enfants en train du gouvernement de ses affaires, et de pouvoir, pendant sa vie, contrôler leurs déportements, leur fournissant instruction et avis suivant l'expérience qu'il en a, et d'acheminer

lui-même l'ancien honneur et ordre de sa maison en la main de ses successeurs, et se répondre par-là des espérances qu'il peut prendre de leur conduite à venir. Et pour cet effet, je ne voudrais pas fuir leur compagnie: je voudrais les éclairer de près, et jouir, selon la condition de mon âge, de leur allégresse et de leurs fêtes. Si je ne vivais parmi eux (comme je ne pourrais, sans offenser leur assemblée, par le chagrin de mon âge et la sujétion de mes maladies, et sans contraindre aussi et forcer les règles et façons de vivre que j'aurais lors), je voudrais au moins vivre près d'eux, en un quartier de ma maison, non pas le plus en parade, mais le plus en commodité. Non comme je vis, il y a quelques années, un doyen de Saint-Hilaire de Poitiers, rendu à telle solitude par l'incommodité de sa mélancolie, que, lorsque j'entrai dans sa chambre, il y avait vingt-deux ans qu'il n'en était sorti un seul pas; et si avait toutes ses actions libres et aisées, sauf un rhume qui lui tombait sur l'estomac; à peine une fois la semaine voulait-il permettre qu'aucun entrât pour le voir. Il se tenait toujours enfermé par le dedans de sa chambre, seul, sauf qu'un valet lui portait une fois le jour à manger, qui ne faisait qu'entrer et sortir. Son occupation était se promener et lire quelque livre, car il connaissait aucunement les lettres, obstiné, au demeurant, de mourir en cette démarche, comme il fit bientôt après. J'essaierais, par une douce conversation, de nourrir en mes enfants une vive amitié et bienveillance non feinte en mon endroit, ce qu'on gagne aisément en une nature bien née; car si ce sont bêtes furieuses, comme notre siècle en produit à milliers, il les faut haïr et fuir pour telles.

Je veux mal à cette coutume d'interdire aux enfants l'appellation paternelle, et leur en enjoindre une étrangère, comme plus révérentielle, nature n'ayant volontiers pas suffisamment pourvu à notre autorité[1]. Nous appelons Dieu tout-puissant Père, et dédaignons que nos enfants nous en appellent : j'ai réformé cette erreur en ma famille[2]. C'est aussi folie et injustice de priver les enfants qui sont en âge de la familiarité des pères, et vouloir maintenir en leur endroit une morgue austère et dédaigneuse, espérant par là les tenir en crainte et obéissance; car c'est une farce très-inutile, qui rend les pères ennuyeux aux enfants, et, qui pis est, ridicules. Ils ont la jeunesse et les forces en la main, et, par conséquent, le vent et la faveur du monde, et reçoivent avec moquerie ces mines fières et tyranniques d'un homme qui n'a plus de sang ni au cœur ni aux veines; vrais épouvantails de chènevière. Quand je pourrais me faire craindre, j'aimerais encore mieux me faire aimer. Il y a tant de sortes de défauts en la vieillesse, tant d'impuissance; elle est si propre au mépris, que le meilleur acquêt qu'elle puisse faire, c'est l'affection et amour des siens; le commandement et la crainte, ce ne sont plus ses armes.

J'en ai vu quelqu'un, duquel la jeunesse avait été très-impérieuse; quand c'est venu sur l'âge, quoiqu'il le passe

[1] *Comme si la nature n'avait pas assez bien pourvu à notre autorité.*

[2] Le bon roi Henri IV la réforma aussi dans sa famille : « Car il » ne voulait pas, dit Péréfixe, que ses enfants l'appelassent *mon-* » *sieur*, nom qui semble rendre les enfants étrangers à leur père, » et qui marque la servitude et la sujétion, mais qu'ils l'appelas- » sent *papa*, nom de tendresse et d'amour. » (*Hist. de Henri-le-Grand.*)

sainement ce qui se peut, il frappe, il mord, il jure, le plus tempestatif maître de France; il se ronge de soin et de vigilance. Tout cela n'est qu'un batelage auquel la famille même complote : du grenier, du cellier, voire et de sa bourse, d'autres ont la meilleure part de l'usage, cependant qu'il en a les clefs en sa gibecière, plus chèrement que ses yeux. Cependant qu'il se contente de l'épargne et chicheté de sa table, tout est en débauche en divers réduits de sa maison, en jeu et en dépense, et en l'entretien des comptes de sa vaine colère et prévoyance. Chacun est en sentinelle contre lui. Si, par fortune, quelque chétif serviteur s'y adonne[1], soudain il lui est mis en soupçon, qualité à laquelle la vieillesse mord si volontiers de soi-même. Quantes fois s'est-il vanté à moi de la bride qu'il donnait aux siens, et exacte obéissance et révérence qu'il en recevait! combien il voyait clair en ses affaires! Je ne sache homme qui pût apporter plus de parties, et naturelles et acquises, propres à conserver la maîtrise, qu'il fait; et si en est déchu comme un enfant; partant l'ai-je choisi, parmi plusieurs telles conditions que je connais, comme plus exemplaire.

Ce serait matière à une question scolastique : « S'il est ainsi mieux ou autrement? » En présence, toutes choses lui cèdent; et laisse-t-on ce vain cours à son autorité, qu'on ne lui résiste jamais : on le croit, on le craint, on le respecte tout son soûl. Donne-t-il congé à un valet? il plie son paquet, le voilà parti, mais hors de devant lui seulement : les pas de la vieillesse sont si lents, les sens si troublés, qu'il vivra et fera son office

[1] *S'attache à lui.*

en même maison, un an, sans être aperçu. Et quand la saison en est, on fait venir des lettres lointaines, piteuses, suppliantes, pleines de promesses de mieux faire, par où on le remet en grâce. Monsieur fait-il quelque marché ou quelque dépêche qui déplaise? on la supprime, forgeant, tantôt après, assez de causes pour excuser la faute d'exécution ou de réponse. Nulles lettres étrangères ne lui étant premièrement apportées, il ne voit que celles qui semblent commodes à sa science. Si, par cas, d'aventure il les saisit, ayant en coutume de se reposer sur certaine personne de les lui lire, on y trouve sur-le-champ ce qu'on veut, et fait-on, à tous coups, que tel lui demande pardon, qui l'injurie par même lettre. Il ne voit enfin ses affaires que par une image disposée et desseignée[1], et satisfactoire le plus qu'on peut, pour n'éveiller son chagrin et son courroux. J'ai vu, sous des figures différentes, assez d'économies longues, constantes, de tout pareil effet.

Il est toujours proclive[2] aux femmes de disconvenir à leurs maris; elles saisissent à deux mains toutes couvertures de leur contraster; la première excuse leur sert de plénière justification. J'en ai vu une qui dérobait gros à son mari, pour, disait-elle, faire ses aumônes plus grasses. Fiez-vous à cette religieuse dispensation! Nul maniement ne leur semble avoir assez de dignité, s'il vient de la concession du mari : il faut qu'elles l'usurpent, ou finement, ou fièrement, et toujours injurieusement, pour lui donner de la grâce et de l'autorité. Comme en mon

[1] *Faite à dessein, préparée d'avance.*

[2] *Les femmes ont toujours du penchant à contrarier la volonté de leurs maris.* C'est une exagération.

propos, quand c'est contre un pauvre vieillard, et pour des enfants, lors empoignent-elles ce titre, et en servent leur passion avec gloire et, comme en un commun servage, monopolent facilement contre sa domination et gouvernement. Si ce sont mâles grands et florissants, ils subornent aussi incontinent, ou par force, ou par faveur, et maître-d'hôtel, et receveur, et tout le reste. Ceux qui n'ont ni femme ni fils tombent en ce malheur plus difficilement, mais plus cruellement aussi et indignement. Le vieux Caton disait en son temps que « autant de valets, autant d'ennemis. » Voyez si, selon la distance de la pureté de son siècle au nôtre, il ne nous a pas voulu avertir que femme, fils et valets, autant d'ennemis à nous[1].

Bien sert à la décrépitude de nous fournir le doux bénéfice d'inapercevance et d'ignorance, et facilité à nous laisser tromper. Si nous y mordions, que serait-ce de nous, même en ce temps où les juges, qui ont à décider nos controverses, sont communément partisans de l'enfance, et intéressés? Au cas que cette piperie m'échappe à voir, au moins ne m'échappe-t-il pas à voir que je suis très-pipable. Et aura-t-on jamais assez dit de quel prix est un ami, à comparaison de ces liaisons civiles? L'image même que j'en vois aux bêtes, si pure, avec quelle religion je la respecte! Si les autres me pipent, au moins ne me pipé-je pas moi-même à m'estimer capable de m'en garder, ni à me ronger la cervelle pour m'en rendre; je me sauve de telles trahisons en mon propre giron, non par une inquiète et tumultuaire

[1] Ces pensées seraient trop désespérantes; des chrétiens ont d'autres sentiments.

curiosité, mais par diversion plutôt et résolution. Quand j'oys réciter l'état de quelqu'un, je ne m'amuse pas à lui; je tourne incontinent les yeux à moi, voir comment j'en suis; tout ce qui le touche me regarde; son accident m'avertit et m'éveille de ce côté-là. Tous les jours et à toutes heures, nous disons d'un autre ce que nous dirions plus proprement de nous, si nous savions replier, aussi bien qu'étendre, notre considération. Et plusieurs auteurs blessent en cette manière la protection de leur cause, courant en avant témérairement à l'encontre de celle qu'ils attaquent, et lançant à leurs ennemis des traits propres à leur être relancés plus avantageusement.

Feu monsieur le maréchal de Montluc, ayant perdu son fils, qui mourut en l'île de Madère, brave gentilhomme à la vérité et de grande espérance, me faisait fort valoir, entre ses autres regrets, le déplaisir et crève-cœur qu'il sentait de ne s'être jamais communiqué à lui, et, sur cette humeur d'une gravité et grimace paternelle, avoir perdu la commodité de goûter et bien connaître son fils, et aussi de lui déclarer l'extrême amitié qu'il lui portait et le digne jugement qu'il faisait de sa vertu. « Et ce pauvre garçon, disait-il, n'a rien vu de moi qu'une contenance renfrognée et pleine de mépris, et a emporté cette créance que je n'ai su ni l'aimer ni l'estimer selon son mérite. A qui gardais-je à découvrir cette singulière affection que je lui portais dans mon âme? était-ce pas lui qui en devait avoir tout le plaisir et toute l'obligation? Je me suis contraint et gêné pour maintenir ce vain masque; et j'y ai perdu le plaisir de sa conversation, et sa volonté quand et quand, qu'il ne me peut avoir portée autre que bien froide, n'ayant jamais reçu

de moi que rudesse, ni senti qu'une façon tyrannique. »

Je trouve que cette plainte était bien prise et raisonnable : car, comme je sais par une trop certaine expérience, il n'est aucune si douce consolation en la perte de nos amis que celle que nous apporte la science de n'avoir rien oublié à leur dire et d'avoir eu avec eux une parfaite et entière communication. O mon ami [1] ! en vaux-je mieux d'en avoir le goût ? ou si j'en vaux moins ? J'en vaux certes bien mieux ; son regret me console et m'honore : est-ce pas un pieux et plaisant office de ma vie d'en faire à tout jamais les obsèques ? est-il jouissance qui vaille cette privation ?

Je m'ouvre aux miens tant que je puis et leur signifie très-volontiers l'état de ma volonté et de mon jugement envers eux, comme envers un chacun : je me hâte de me produire et de me présenter, car je ne veux pas qu'on s'y mécompte, de quelque part que ce soit. Entre autres coutumes particulières qu'avaient nos anciens Gaulois, à ce que dit César, celle-ci en était l'une, que les enfants ne se présentaient aux pères, ni s'osaient trouver en public en leur compagnie, que lorsqu'ils commençaient à porter les armes ; comme s'ils eussent voulu dire que lors il était aussi saison que les pères les reçussent en leur familiarité et accointance.

J'ai vu encore une autre sorte d'indiscrétion en aucuns pères de mon temps, qui ne se contentent pas d'avoir privé, pendant leur longue vie, leurs enfants de la part qu'ils devaient avoir naturellement en leurs fortunes, mais laissent encore après eux à leurs femmes cette même

[1] La Boëtie.

autorité sur tous leurs biens, et loi d'en disposer à leur fantaisie. Et j'ai connu tel seigneur, des premiers officiers de notre couronne, ayant, par espérance de droit à venir, plus de cinquante mille écus de rente, qui est mort nécessiteux et accablé de dettes, âgé de plus de cinquante ans, sa mère, en son extrême décrépitude, jouissant encore de tous ses biens, par l'ordonnance du père qui avait de sa part vécu près de quatre-vingts ans. Cela ne me semble aucunement raisonnable. Pourtant, trouvé-je peu d'avancement à un homme de qui les affaires se portent bien d'aller chercher une femme qui le charge d'une grande dot; il n'est point de dette étrangère qui apporte plus de ruine aux maisons: mes prédécesseurs ont communément suivi ce conseil bien à propos et moi aussi. Mais ceux qui nous déconseillent les femmes riches, de peur qu'elles soient moins traitables et reconnaissantes, se trompent de faire perdre quelque réelle commodité pour une si frivole conjecture. A une femme déraisonnable, il ne coûte non plus de passer par-dessus une raison que par-dessus une autre; elles s'aiment le mieux où elles ont plus de tort: l'injustice les allèche, comme les bonnes l'honneur de leurs actions vertueuses; et en sont débonnaires d'autant plus qu'elles sont plus riches, comme plus volontiers et glorieusement chastes, de ce qu'elles sont belles.

C'est raison de laisser l'administration des affaires aux mères, pendant que les enfants ne sont pas en l'âge, selon les lois, pour en manier la charge; mais le père les a bien mal nourris, s'il ne peut espérer qu'en leur maturité ils auront plus de sagesse et de suffisance que sa femme, vû l'ordinaire faiblesse du sexe. Bien serait-il

toutefois, à la vérité, plus contre nature de faire dépendre les mères de la discrétion de leurs enfants. On leur doit donner largement de quoi maintenir leur état, selon la condition de leur maison et de leur âge; d'autant que la nécessité et l'indigence est beaucoup plus malséante et malaisée à supporter à elles qu'aux mâles: il faut plutôt en charger les enfants que la mère.

En général, la plus saine distribution de nos biens, en mourant, me semble être les laisser distribuer à l'usage du pays: les lois y ont mieux pensé que nous; et vaut mieux les laisser faillir en leur élection que de nous hasarder témérairement de faillir en la nôtre. Ils ne sont pas proprement nôtres, puisque d'une prescription civile, et sans nous, ils sont destinés à certains successeurs. Et encore que nous ayons quelque liberté au-delà, je tiens qu'il faut une grande cause, et bien apparente, pour nous faire ôter à un ce que sa fortune lui avait acquis et à quoi la justice commune l'appelait; et que c'est abuser, contre raison, de cette liberté d'en servir nos fantaisies frivoles et privées. Mon sort m'a fait grâce de ne m'avoir présenté des occasions qui me pussent tenter et divertir mon affection de la commune et légitime ordonnance.

J'en vois envers qui c'est temps perdu d'employer un long soin de bons offices: un mot reçu de mauvais biais efface le mérite de dix ans. Heureux qui se trouve à point pour leur oindre la volonté sur ce dernier passage! La voisine action l'emporte: non pas les meilleurs et plus fréquents offices, mais les plus récents et présents font l'opération. Ce sont gens qui se jouent de leurs testaments comme de pommes ou de verges, à gratifier ou châtier chaque action de ceux qui y prétendent intérêt. C'est

chose de trop longue suite et de trop de poids pour être ainsi promenée à chaque instant, et en laquelle les sages se plantent une fois pour toutes, regardant surtout à la raison et observance publique. Nous prenons un peu trop à cœur ces substitutions masculines et proposons une éternité ridicule à nos noms. Nous pesons aussi trop les vaines conjectures de l'avenir, que nous donnent les esprits puérils. A l'aventure eût-on fait injustice de me déplacer de mon rang, pour avoir été le plus lourd et plombé, le plus long et dégoûté en ma leçon, non-seulement de tous mes frères, mais de tous les enfants de ma province, soit leçon d'exercice d'esprit, soit leçon d'exercice de corps. C'est folie de faire des triages extraordinaires, sur la foi de ces divinations auxquelles nous sommes si souvent trompés. Si on peut blesser cette règle et corriger les destinées au choix qu'elles ont fait de nos héritiers, on le peut, avec plus d'apparence, en considération de quelque remarquable et énorme difformité corporelle, vice constant, inamendable, et, selon nous grands estimateurs de la beauté, d'important préjudice.

Le plaisant dialogue du législateur de Platon avec ses citoyens fera honneur à ce passage. « Comment donc, disent-ils, sentant leur fin prochaine, ne pourrons-nous point disposer de ce qui est à nous à qui il nous plaira? O dieux! quelle cruauté qu'il ne nous soit loisible, selon que les nôtres nous auront servi en nos maladies, en notre vieillesse, en nos affaires, de leur donner plus ou moins, selon nos fantaisies! » A quoi le législateur répond en cette manière : « Mes amis, qui avez sans doute bientôt à mourir, il est malaisé et que vous vous connaissiez

et que vous connaissiez ce qui est à vous, suivant l'inscription delphique. Moi, qui fais les lois, tiens que ni vous n'êtes à vous, ni n'est à vous ce que vous jouissez. Et vos biens et vous, êtes à votre famille, tant passée que future; mais encore plus sont au public et votre famille et vos biens. Parquoi, de peur que quelque flatteur, en votre vieillesse ou en votre maladie, ou quelque passion vous sollicite mal à propos de faire testament injuste, je vous en garderai; mais, ayant respect et à l'intérêt universel de la cité et à celui de votre famille, j'établirai des lois, et ferai sentir, comme de raison, que la commodité particulière doit céder à la commune. Allez-vous-en doucement et de bonne voglie [1], où la nécessité humaine vous appelle; c'est à moi, qui ne regarde pas l'une chose plus que l'autre, qui, autant que je puis, me soigne du général, d'avoir souci de ce que vous laissez. »

Revenant à mon propos, il me semble, en toutes façons, qu'il naît rarement des femmes à qui la maîtrise soit due sur des hommes, sauf la maternelle et naturelle, si ce n'est pour le châtiment de ceux qui, par quelque humeur fiévreuse, se sont volontairement soumis à elles : mais cela ne touche aucunement les vieilles, de quoi nous parlons ici. C'est l'apparence de cette considération qui nous a fait forger et donner pied si volontiers à cette loi, que nul ne vit oncques, qui prive les femmes de la succession de cette couronne; et n'est guère seigneurie au monde où elle ne s'allègue, comme ici, par une vraisemblance de raison qui l'autorise : mais la fortune lui a

[1] Volonté.

donné plus de crédit en certains lieux qu'aux autres. Il est dangereux de laisser à leur jugement la dispensation de notre succession selon le choix qu'elles feront des enfants, qui est à tous les coups inique et fantastique : car cet appétit déréglé et goût malade qu'elles ont au temps de leurs grossesses, elles l'ont en l'âme en tout temps. Communément on les voit s'adonner aux plus faibles et malotrus, ou à ceux, si elles en ont, qui leur pendent encore au col. Car n'ayant point assez de force de discours pour choisir et embrasser ce qui le vaut, elles se laissent plus volontiers aller où les impressions de nature sont plus seules ; comme les animaux, qui n'ont connaissance de leurs petits que pendant qu'ils tiennent à leurs mamelles [1]. Au demeurant, il est aisé à voir, par expérience, que cette affection naturelle, à qui nous donnons tant d'autorité, a les racines bien faibles : pour un fort léger profit, nous arrachons tous les jours leurs propres enfants d'entre les bras des mères, et leur faisons prendre les nôtres en charge ; nous leur faisons abandonner les leurs à quelque chétive nourrice à qui nous ne voulons pas commettre les nôtres, ou à quelque chèvre, leur défendant non-seulement de les allaiter, quelque danger qu'ils en puissent encourir, mais encore d'en avoir aucun soin, pour s'employer du tout au service des nôtres ; et voit-on, en la plupart d'entre elles, s'engendrer bientôt, par accoutumance, une affection bâtarde plus véhémente que la naturelle, et plus grande sollicitude de la conservation des enfants empruntés que des leurs propres. Et ce que j'ai parlé des chèvres, c'est d'autant qu'il est or-

[1] Tous ces jugements sur les femmes sont païens.

dinaire, autour de chez moi, de voir les femmes de village. lorsqu'elles ne peuvent nourrir les enfants de leurs mamelles, appeler des chèvres à leur secours. Ces chèvres sont incontinent duites à venir allaiter ces petits enfants, reconnaissent leur voix quand ils crient, et y accourent : si on leur en présente un autre que leur nourrisson, elles le refusent; et l'enfant en fait de même d'une autre chèvre. J'en vis un l'autre jour à qui on ôta la sienne, parce que son père ne l'avait qu'empruntée d'un sien voisin : il ne put jamais s'adonner à l'autre qu'on lui présenta, et mourut sans doute de faim. Les bêtes altèrent et abâtardissent, aussi aisément que nous, l'affection naturelle.

Or, à considérer cette simple occasion d'aimer nos enfants pour les avoir engendrés, pour laquelle nous les appellons autres nous-mêmes, il semble qu'il y ait bien une autre production venant de nous qui ne soit pas de moindre recommandation : car ce que nous engendrons par l'âme, les enfantements de notre esprit, de notre courage et suffisance, sont produits par une plus noble partie que la corporelle, et sont plus nôtres; nous sommes père et mère ensemble en cette génération. Ceux-ci nous coûtent bien plus cher, et nous apportent plus d'honneur, s'ils ont quelque chose de bon : car la valeur de nos autres enfants est beaucoup plus leur que nôtre, la part que nous y avons est bien légère; mais de ceux-ci, toute la beauté, toute la grâce et prix est nôtre. Par ainsi, ils nous représentent et nous rapportent bien plus vivement que les autres. Platon ajoute que ce sont ici des enfants immortels qui immortalisent leurs pères, voire et les déifient, comme Lycurgue, Solon, Minos. Or, les

histoires étant pleines d'exemples de cette amitié commune des pères envers les enfants, il ne m'a pas semblé hors de propos d'en trier aussi quelqu'un de celle-ci. Il y eut un Labienus à Rome, personnage de grande valeur et autorité, et, entre autres qualités, excellent en toute sorte de littérature, qui était, ce crois-je, fils de ce grand Labienus, le premier des capitaines qui furent sous César en la guerre des Gaules, et qui depuis s'étant jeté au parti du grand Pompée, s'y maintint si valeureusement, jusqu'à ce que César le défit en Espagne : ce Labienus, de quoi je parle, eut plusieurs envieux de sa vertu, et, comme il est vraisemblable, les courtisans et favoris des empereurs de son temps pour ennemis de sa franchise, et des humeurs paternelles qu'il retenait encore contre la tyrannie, desquelles il est croyable qu'il avait teint ses écrits et ses livres. Ses adversaires poursuivirent devant le magistrat à Rome, et obtinrent de faire condamner plusieurs siens ouvrages, qu'il avait mis en lumière, à être brûlés. Ce fut par lui que commença ce nouvel exemple de peine, qui depuis fut continué à Rome à plusieurs autres, de punir de mort les écrits mêmes et les études. Il n'y avait point assez de moyen et matière de cruauté, si nous n'y mêlions des choses que nature a exemptées de tout sentiment et de toute souffrance, comme la réputation et les inventions de notre esprit, et si nous n'allions communiquer les maux corporels aux disciplines et monuments des Muses. Or, Labienus ne put souffrir cette perte, ni de survivre à cette sienne si chère géniture : il se fit porter et enfermer tout vif dans le monument de ses ancêtres; là où il pourvut tout d'un train à se tuer et à s'enterrer ensemble. Il est malaisé de

montrer aucune autre plus véhémente affection paternelle que celle-là.

Cassius Severus, homme très-éloquent, et son familier, voyant brûler ses livres, criait que, par même sentence, on le devait quand et quand condamner à être brûlé tout vif; car il portait et conservait en sa mémoire ce qu'ils contenaient. Pareil accident advint à Crémutius Cordus, accusé d'avoir en ses livres loué Brutus et Cassius : ce sénat vilain, servile et corrompu, et digne d'un pire maître que Tibère, condamna ses écrits au feu. Il fut content de faire compagnie à leur mort, et se tua par abstinence de manger. Le bon Lucain, étant jugé par ce coquin de Néron, sur les derniers traits de sa vie, comme la plupart du sang fut déjà écoulé par les veines des bras qu'il s'était fait tailler à son médecin pour mourir, et que la froideur eut saisi les extrémités de ses membres et commençait à s'approcher des parties vitales, la dernière chose qu'il eut en sa mémoire, ce furent aucuns des vers de son livre de la guerre de Pharsale, qu'il récitait; et mourut ayant cette dernière voix en la bouche. Cela qu'était-ce qu'un tendre et paternel congé qu'il prenait de ses enfants, représentant les adieux et les étroits embrassements que nous donnons aux nôtres en mourant, et un effet de cette naturelle inclination qui rappelle en notre souvenance, en cette extrémité, les choses que nous avons eu les plus chères pendant notre vie [1] ?

Il est peu d'hommes adonnés à la poésie, qui ne se gratifiassent plus d'être pères de l'Énéide que du plus

[1] Ces exemples tout païens ne méritent pas tant d'éloges.

beau garçon de Rome, et qui ne souffrissent plus aisément une perte que l'autre : car, selon Aristote, de tous ouvriers, le poète est nommément le plus amoureux de son ouvrage.

Il est malaisé à croire qu'Épaminondas, qui se vantait de laisser pour toute postérité des filles qui feraient un jour honneur à leur père (c'étaient les deux nobles victoires qu'il avait gagnées sur les Lacédémoniens), eut volontiers consenti d'échanger celles-là aux plus belles de toute la Grèce; ou qu'Alexandre et César aient jamais souhaité d'être privés de la grandeur de leurs glorieux faits de guerre, pour la commodité d'avoir des enfants et héritiers, quelque parfaits et accomplis qu'ils pussent être. Voire, je fais grand doute que Phidias, ou autre excellent statuaire, aimât autant la conservation et la durée de ses enfants naturels, comme il ferait d'une image excellente qu'avec long travail et étude il aurait parfaite selon l'art.

CHAPITRE XXVIII.

DES LIVRES.

Je ne fais point de doute qu'il ne m'advienne souvent de parler de choses qui sont mieux traitées chez les maîtres du métier, et plus véritablement. C'est ici purement l'essai de mes facultés naturelles, et nullement des acquises : et qui me surprendra d'ignorance, il ne fera rien contre moi; car à peine répondrais-je à autrui de mes discours, qui ne m'en réponds point à moi, ni n'en suis satisfait. Qui sera en cherche de science, la pêche où elle

se loge ; il n'est rien de quoi je fasse moins de profession. Ce sont ici mes fantaisies, par lesquelles je ne tâche point de donner à connaître les choses, mais moi ; elles me seront à l'aventure connues un jour, ou l'ont autrefois été, selon que la fortune m'a pu porter sur les lieux où elles étaient éclaircies ; mais il ne m'en souvient plus ; et si je suis homme de quelque leçon, je suis homme de nulle rétention : ainsi je ne pleuvis [1] aucune certitude, si ce n'est de faire connaître jusqu'à quel point monte, pour cette heure, la connaissance que j'en ai. Qu'on ne s'attende pas aux matières, mais à la façon que j'y donne : qu'on voie, en ce que j'emprunte, si j'ai su choisir de quoi rehausser ou secourir proprement l'invention, qui vient toujours de moi : car je fais dire aux autres, non à ma tête, mais à ma suite, ce que je ne puis si bien dire, tantôt par faiblesse de mon langage, tantôt par faiblesse de mon sens. Je ne compte pas mes emprunts, je les pèse ; et si je les eusse voulu faire valoir par nombre, je m'en fusse chargé deux fois autant : ils sont tous, ou fort peu s'en faut, de noms si fameux et anciens, qu'ils me semblent se nommer assez sans moi. Aux raisons, comparaisons, arguments, si j'en transplante quelqu'un en mon solage [2] et confonds aux miens ; à escient j'en cache l'auteur, pour tenir en bride la témérité de ces sentences hâtives qui se jettent sur toutes sortes d'écrits, notamment jeunes écrits, d'hommes encore vivants, et en vulgaire [3], qui reçoit tout le monde à en parler, et qui semble convaincre la conception et le dessein vulgaire de

[1] *Je ne garantis.* — *Pleuvir*, promettre.

[2] *En mon sol.*

[3] *En langage vulgaire.*

même : je veux qu'ils donnent une nasarde à Plutarque sur mon nez, et qu'ils s'échaudent à injurier Sénèque en moi. Il faut musser[1] ma faiblesse sous ces grands crédits.

J'aimerai quelqu'un qui me sache déplumer, je dis par clarté de jugement, et par la seule distinction de la force et beauté des propos : car moi, qui, à faute de mémoire, demeure court tous les coups à les trier par connaissance de nation, sais très-bien connaître, à mesurer ma portée, que mon terroir n'est aucunement capable d'aucunes fleurs trop riches que j'y trouve semées ; et que tous les fruits de mon crû ne les sauraient payer. De ceci suis-je tenu de répondre, si je m'empêche moi-même, s'il y a de la vanité et vice en mes discours, que je ne sente point ou que je ne sois capable de sentir en me le représentant : car il échappe souvent des fautes à nos yeux ; mais la maladie du jugement consiste à ne les pouvoir apercevoir, lorsqu'un autre nous les découvre. La science et la vérité peuvent loger chez nous sans jugement ; et le jugement y peut aussi être sans elles : voire la reconnaissance de l'ignorance est l'un des plus beaux et plus sûrs témoignages de jugement que je trouve. Je n'ai point d'autre sergent de bande à ranger mes pièces, que la fortune : à même que mes rêveries se présentent, je les entasse ; tantôt elles se pressent en foule, tantôt elles se traînent à la file. Je veux qu'on voie mon pas naturel et ordinaire, ainsi détraqué qu'il est ; je me laisse aller comme je me trouve ; aussi ne sont-ce point ici matières qu'il ne soit pas permis d'ignorer et d'en parler casuellement et témérairement. Je souhaiterais

[1] *Cacher.*

avoir plus parfaite intelligence des choses; mais je ne la veux pas acheter si cher qu'elle coûte. Mon dessein est de passer doucement, et non laborieusement, ce qui me reste de vie : il n'est rien pourquoi je me veuille rompre la tête, non pas pour la science, de quelque grand prix qu'elle soit.

Je ne cherche aux livres qu'à m'y donner du plaisir par un honnête amusement : ou si j'étudie, je n'y cherche que la science qui traite de la connaissance de moi-même, et qui m'instruise à bien mourir et à bien vivre.

Les difficultés, si j'en rencontre en lisant, je n'en ronge pas mes ongles; je les laisse là, après leur avoir fait une charge ou deux. Si je m'y plantais, je m'y perdrais, et le temps; car j'ai un esprit primesautier [1]; ce que je ne vois de la première charge, je le vois moins en m'y obstinant. Je ne fais rien sans gaîté; et la continuation et contention trop ferme éblouit mon jugement, l'attriste et le lasse. Ma vue s'y confond et s'y dissipe; il faut que je la retire, et que je l'y remette à secousses : tout ainsi que pour juger du lustre de l'écarlate on nous ordonne de passer les yeux par-dessus, en la parcourant à diverses vues, soudaines reprises, et réitérées. Si ce livre me fâche, j'en prends un autre; et ne m'y adonne qu'aux heures où l'ennui de rien faire commence à me saisir. Je ne me prends guère aux nouveaux, pour ce que les anciens me semblent plus pleins et plus raides : ni aux grecs, parce que mon jugement ne sait pas faire ses besognes d'une puérile et apprentive intelligence.

Je dis librement mon avis de toutes choses, voire et

[1] *Qui fait ses efforts de prime saut*, a primo saltu.

de celles qui surpassent à l'aventure ma suffisance, et que je ne tiens aucunement être de ma juridiction : ce que j'en opine, c'est aussi pour déclarer la mesure de ma vue, non la mesure des choses. Quand je me trouve dégoûté de l'Axiochus de Platon [1], comme d'un ouvrage sans force, eu égard à un tel auteur, mon jugement ne s'en croit pas : il n'est pas si outrecuidé de s'opposer à l'autorité de tant d'autres fameux jugements anciens, qu'il tient ses régents et ses maîtres, et avec lesquels il est plutôt content de faillir; il s'en prend à soi, et se condamne, ou de s'arrêter à l'écorce, ne pouvant pénétrer jusques au fonds, ou de regarder la chose par quelque faux lustre. Il se contente de se garantir seulement du trouble et du déréglement : quant à sa faiblesse, il la reconnaît et avoue volontiers. Il pense donner juste interprétation aux apparences que sa conception lui présente; mais elles sont imbéciles et imparfaites.

La plupart des fables d'Ésope ont plusieurs sens et intelligences : ceux qui les mythologisent en choisissent quelque visage qui cadre bien à la fable; mais pour la plupart, ce n'est que le premier visage et superficiel; il y en a d'autres plus vifs, plus essentiels et internes, auxquels ils n'ont su pénétrer : voilà comme j'en fais.

Mais, pour suivre ma route, il m'a toujours semblé qu'en la poésie, Virgile, Lucrèce, Catulle et Horace tiennent de bien loin le premier rang; et signamment Virgile en ses Géorgiques, que j'estime le plus accompli ouvrage de la poésie : à comparaison duquel on peut reconnaître aisément qu'il y a des endroits de l'Énéide,

[1] L'*Axiochus* n'est point de Platon; Diogène Laërce l'avait déjà reconnu.

auxquels l'auteur eût donné encore quelque tour de peigne, s'il en eût eu loisir; et le cinquième livre en l'Énéide me semble le plus parfait. J'aime aussi Lucain, et le pratique volontiers, non tant pour son style que pour sa valeur propre et vérité de ses opinions et jugements. Quant au bon Térence, la mignardise et les grâces du langage latin, je le trouve admirable à représenter au vif les mouvements de l'âme et la condition de nos mœurs; à toute heure nos actions me rejettent à lui : je ne le puis lire si souvent, que je n'y trouve quelque beauté et grâce nouvelle.

Ceux des temps voisins à Virgile se plaignaient de quoi aucuns lui comparaient Lucrèce : je suis d'opinion que c'est à la vérité une comparaison inégale; mais j'ai bien à faire à me rassurer en cette créance, quand je me trouve attaché à quelque beau lieu de ceux de Lucrèce. S'ils se piquaient de cette comparaison, que diraient-ils de la bêtise et stupidité barbaresque de ceux qui lui comparent à cette heure Arioste? et qu'en dirait Arioste lui-même?

J'estime que les anciens avaient encore plus à se plaindre de ceux qui appareillaient Plaute à Térence (celui-ci sent bien mieux son gentilhomme), que Lucrèce à Virgile. Pour l'estimation et préférence de Térence, fait beaucoup que le père de l'éloquence romaine l'a si souvent en la bouche, seul de son rang, et la sentence que le premier juge des poètes romains donne de son compagnon. Il m'est souvent tombé en fantaisie, comme en notre temps, ceux qui se mêlent de faire des comédies (ainsi que les Italiens qui y sont assez heureux) emploient trois ou quatre arguments de celles de Térence ou de

Plaute pour en faire une des leurs ; ils entassent en une seule comédie cinq ou six contes de Boccace. Ce qui les fait ainsi se charger de matière, c'est la défiance qu'ils ont de se pouvoir soutenir de leurs propres grâces : il faut qu'ils trouvent un corps où s'appuyer ; et n'ayant pas, du leur, assez de quoi nous arrêter, ils veulent que le conte nous amuse. Il en va de mon auteur tout au contraire ; les perfections et beautés de sa façon de dire nous font perdre l'appétit de son sujet ; sa gentillesse et sa mignardise nous retiennent partout ; il est partout si plaisant, et nous remplit tant l'âme de ses grâces, que nous en oublions celles de sa fable.

Cette même considération me tire plus avant ; je vois que les bons et anciens poètes ont évité l'affectation et la recherche, non-seulement des fantastiques élévations espagnolles et pétrarchistes, mais des pointes mêmes plus douces et plus retenues, qui sont l'ornement de tous les ouvrages poétiques des siècles suivants. Si n'y a-t-il bon juge qui les trouve à dire en ces anciens, et qui n'admire plus sans comparaison l'égale polissure et cette perpétuelle douceur et beauté florissante des épigrammes de Catulle, que tous les aiguillons de quoi Martial aiguise la queue des siens. Ces premiers-là, sans s'émouvoir et sans se piquer, se font assez sentir ; ils ont de quoi rire partout, il ne faut pas qu'ils se chatouillent : ceux-ci ont besoin de secours étranger ; à mesure qu'ils ont moins d'esprit, il leur faut plus de corps ; ils montent à cheval parce qu'ils ne sont assez forts sur leurs jambes ; tout ainsi qu'en nos bals ces hommes de vile condition qui en tiennent école, pour ne pouvoir représenter le port et la décence de notre noblesse, cher-

chent à se recommander par des sauts périlleux et autres mouvements étranges et bateleresques; et les dames ont meilleur marché de leur contenance aux danses où il y a diverses découpures et agitations de corps, qu'en certaines autres danses de parade, où elles n'ont simplement qu'à marcher un pas naturel, et représenter un port naïf et leur grâce ordinaire; et comme j'ai vu aussi les badins excellents, vêtus en leur à-tous-les-jours [1] et en une contenance commune, nous donner tout le plaisir qui se peut tirer de leur art, les apprentis et qui ne sont de si haute leçon avoir besoin de s'enfariner le visage, de se travestir, se contrefaire en mouvements de grimaces sauvages pour nous apprêter à rire. Cette mienne conception se reconnaît, mieux qu'en tout autre lieu, en la comparaison de l'Énéide et du Furieux [2]: celui-là on le voit aller à tire d'aile, d'un vol haut et ferme, suivant toujours sa pointe; celui-ci, voleter et sauteler de conte en conte, comme de branche en branche, ne se fiant à ses ailes que pour une bien courte traverse, et prendre pied à chaque bout de champ, de peur que l'haleine et la force lui faille. Voilà donc, quant à cette sorte de sujets, les auteurs qui me plaisent le plus.

Quant à mon autre leçon, qui mêle un peu plus de fruit au plaisir par où j'apprends à ranger mes opinions et conditions, les livres qui m'y servent c'est Plutarque, depuis qu'il est français, et Sénèque. Ils ont tous deux cette notable commodité pour mon humeur, que la science que j'y cherche y est traitée à pièces décousues, qui ne demandent pas l'obligation d'un long travail, de

[1] *A leur ordinaire.*

[2] L'*Orlando furioso* de l'Arioste.

quoi je suis incapable : ainsi sont les opuscules de Plutarque et les épîtres de Sénèque, qui sont la plus belle partie de leurs écrits et la plus profitable. Il ne faut pas grande entreprise pour m'y mettre ; et je les quitte où il me plaît, car elles n'ont point de suite et dépendance des unes aux autres. Ces auteurs se rencontrent en la plupart des opinions utiles et vraies ; comme aussi leur fortune les fit naître environ même siècle, tous deux précepteurs de deux empereurs romains, tous deux venus de pays étranger, tous deux riches et puissants. Leur instruction est de la crême de la philosophie, et présentée d'une simple façon et pertinente. Plutarque est plus uniforme et constant ; Sénèque plus ondoyant et divers : celui-ci se peine, se raidit et se tend pour armer la vertu contre la faiblesse, la crainte et les vicieux appétits; l'autre semble n'estimer pas tant leurs efforts et dédaigner d'en hâter son pas et se mettre sur sa garde. Plutarque a les opinions platoniques, douces et accommodables à la société civile ; l'autre les a stoïques et épicuriennes, plus éloignées de l'usage commun, mais, selon moi, plus commodes en particulier et plus fermes. Il paraît en Sénèque qu'il prête un peu à la tyrannie des empereurs de son temps. Plutarque est libre partout. Sénèque est plein de pointes et saillies, Plutarque de choses. Celui-là vous échauffe plus et vous émeut; celui-ci vous contente davantage et vous paie mieux; il nous guide, l'autre nous pousse.

Quant à Cicéron, les ouvrages qui me peuvent servir chez lui à mon dessein, ce sont ceux qui traitent de la philosophie, spécialement morale. Mais, à confesser hardiment la vérité (car, puisqu'on a franchi les barrières de

l'impudence, il n'y a plus de bride), sa façon d'écrire me semble ennuyeuse, et toute autre pareille façon : car ses préfaces, définitions, partitions, étymologies, consument la plupart de son ouvrage; ce qu'il y a de vif et de moëlle est étouffé par ses longueries d'apprêts. Si j'ai employé une heure à le lire, qni est beaucoup pour moi, et que je ramentoive ce que j'en ai tiré de suc et de substance, la plupart du temps je n'y trouve que du vent; car il n'est pas encore venu aux arguments qui servent à son propos, et aux raisons qui touchent proprement le nœud que je cherche. Pour moi, qui ne demande qu'à devenir plus sage, non plus savant ou éloquent, ces ordonnances logiciennes et aristotéliques ne sont pas à propos; je veux qu'on commence par le dernier point : j'entends assez ce que c'est que mort et volupté; qu'on ne s'amuse pas à les anatomiser. Je cherche des raisons bonnes et fermes d'arrivée, qui m'instruisent à en soutenir l'effort; ni les subtilités grammairiennes, ni l'ingénieuse contexture de paroles et d'argumentations n'y servent. Je veux des discours qui donnent la première charge dans le plus fort du doute : les siens languissent autour du pot; ils sont bons pour l'école, pour le barreau et pour le sermon, où nous avons loisir de sommeiller, et sommes encore, un quart-d'heure après, assez à temps pour en retrouver le fil. Il est besoin de parler ainsi aux juges qu'on veut gagner à tort ou à droit, aux enfants et au vulgaire à qui il faut tout dire, et voir ce qui portera. Je ne veux pas qu'on s'emploie à me rendre attentif, et qu'on me crie cinquante fois : « Or oyez! » ce sont autant de paroles perdues pour moi; j'y viens tout préparé du logis. Il ne me faut point d'allèchement ni de sauce; je

mange bien la viande toute crue : et au lieu de m'aiguiser l'appétit par ces préparatoires et avant-jeux, on me le lasse et affadit. La licence du temps m'excusera-t-elle de cette sacrilége audace, d'estimer aussi traînants les dialogismes de Platon même, étouffants par trop sa matière; et de plaindre le temps que met à ces longues interlocutions vaines et préparatoires un homme qui avait tant de meilleures choses à dire? Mon ignorance m'excusera mieux, sur ce que je ne vois rien en la beauté de son langage. Je demande en général les livres qui usent des sciences, non ceux qui les dressent.

Je vois aussi volontiers les épîtres *ad Atticum*, non-seulement parce qu'elles contiennent une très-ample instruction de l'histoire et affaires de son temps, mais beaucoup plus pour y découvrir ses humeurs privées : car j'ai une singulière curiosité, comme j'ai dit ailleurs, de connaître l'âme et les naïfs jugements de mes auteurs. Il faut bien juger leur suffisance, mais non pas leurs mœurs ni eux, par cette montre de leurs écrits qu'ils étalent au théâtre du monde. J'ai mille fois regretté que nous ayons perdu le livre que Brutus avait écrit, De la vertu : car il fait beau apprendre la théorie de ceux qui savent bien la pratique. Mais d'autant que c'est autre chose le prêche que le prêcheur, j'aime bien autant voir Brutus chez Plutarque que chez lui-même : je choisirais plutôt de savoir au vrai les devis qu'il tenait en sa tente à quelqu'un de ses privés amis, la veille d'une bataille, que les propos qu'il tint le lendemain à son armée; et ce qu'il faisait en son cabinet et en sa chambre que ce qu'il faisait emmi la place et au sénat.

Quant à Cicéron, je suis du jugement commun, que,

hors la science, il n'y avait pas beaucoup d'excellence en son âme : il était bon citoyen, d'une nature débonnaire, comme sont volontiers les hommes gras et gausseurs, tel qu'il était ; mais de mollesse et de vanité ambitieuse, il en avait, sans mentir, beaucoup. Et si ne sais comment l'excuser d'avoir estimé sa poésie digne d'être mise en lumière. Ce n'est pas grande imperfection que de faire mal des vers ; mais c'est imperfection de n'avoir pas senti combien ils étaient indignes de la gloire de son nom. Quant à son éloquence, elle est du tout hors de comparaison : je crois que jamais homme ne l'égalera.

Le jeune Cicéron, qui n'a ressemblé son père que de nom, commandant en Asie, il se trouva un jour en sa table plusieurs étrangers, et entre autres Cestius, assis au bas bout, comme on se fourre souvent aux tables ouvertes des grands. Cicéron s'informa qui il était, à l'un de ses gens, qui lui dit son nom : mais, comme celui qui songeait ailleurs et qui oubliait ce qu'on lui répondait, il le lui redemanda encore, depuis, deux ou trois fois. Le serviteur, pour n'être plus en peine de lui redire si souvent même chose, et pour le lui faire connaître par quelque circonstance : « C'est, dit-il, ce Cestius, de qui on vous a dit qu'il ne fait pas grand état de l'éloquence de votre père, au prix de la sienne. » Cicéron, s'étant soudain piqué de cela, commanda qu'on empoignât ce pauvre Cestius, et le fit très-bien fouetter en sa présence. Voilà un mal courtois hôte !

Entre ceux mêmes qui ont estimé, toutes choses comptées, cette sienne éloquence incomparable, il y en a eu qui n'ont pas laissé d'y remarquer des fautes ; comme ce grand Brutus, son ami, disait que c'était une éloquence

cassée et éreintée. Les orateurs voisins de son siècle reprenaient aussi en lui ce curieux soin de certaine longue cadence au bout de ses clauses, et notaient ces mots *esse videatur*, qu'il y emploie si souvent. Pour moi j'aime mieux une cadence qui tombe plus court, coupée en iambes. Si mêle-t-il parfois bien rudement ses nombres, mais rarement.

Les historiens sont ma droite balle [1], car ils sont plaisants et aisés; et quand et quand l'homme en général, de qui je cherche la connaissance, y paraît plus vif et plus entier qu'en nul autre lieu, la variété et vérité de ses conditions internes, en gros et en détail, la diversité des moyens de son assemblage, et les accidents qui le menacent. Or ceux qui écrivent les vies, d'autant qu'ils s'amusent plus aux conseils qu'aux événements, plus à ce qui part du dedans qu'à ce qui arrive au dehors, ceux-là me sont plus propres : voilà pourquoi, en toutes sortes, c'est mon homme que Plutarque. Je suis bien marri que nous n'ayons une douzaine de Laërce, ou qu'il ne soit ou plus étendu ou plus entendu : car je suis pareillement curieux de connaître les fortunes et la vie de ces grands précepteurs du monde, comme de connaître la diversité de leurs dogmes et fantaisies. En ce genre d'étude des histoires, il faut feuilleter, sans distinction, toutes sortes d'auteurs, et vieux et nouveaux, et baragouins et français, pour y apprendre les choses de quoi diversement ils traitent. Mais César singulièrement me semble mériter qu'on l'étudie, non pour la science de l'histoire seulement, mais pour lui-même :

[1] Allusion à ce qui arrive à un joueur de paume, qui, lorsque la *balle* lui vient du côté droit, la renvoie naturellement et sans peine.

tant il a de perfection et d'excellence par-dessus tous les autres, quoique Salluste soit du nombre. Certes, je lis cet auteur avec un peu plus de révérence et de respect qu'on ne lit les humains ouvrages, tantôt le considérant lui-même par ses actions et le miracle de sa grandeur, tantôt la pureté et inimitable polissure de son langage, qui a surpassé non-seulement tous les historiens, comme dit Cicéron, mais à l'aventure Cicéron même : avec tant de sincérité en ses jugements, parlant de ses ennemis, que, sauf les fausses couleurs de quoi il veut couvrir sa mauvaise cause et l'ordure de sa pestilente ambition, je pense qu'en cela seul on y puisse trouver à redire, qu'il a été trop épargnant à parler de soi; car tant de grandes choses ne peuvent avoir été exécutées par lui qu'il n'y soit allé beaucoup plus du sien qu'il n'y en met.

J'aime les historiens ou fort simples ou excellents. Les simples, qui n'ont point de quoi y mêler quelque chose du leur, et qui n'y apportent que le soin et la diligence de ramasser tout ce qui vient à leur notice, et d'enregistrer, à la bonne foi, toutes choses, sans choix et sans triage, nous laissent le jugement entier pour la connaissance de la vérité : tel est entre autres, par exemple, le bon Froissard, qui a marché, en son entreprise, d'une si franche naïveté, qu'ayant fait une faute, il ne craint aucunement de la reconnaître et corriger en l'endroit où il en a été averti, ce qui nous représente la diversité même des bruits qui couraient, et les différents rapports qu'on lui faisait. C'est la matière de l'histoire nue et informe : chacun en peut faire son profit autant qu'il a d'entendement.

Les bien excellents ont la suffisance de choisir ce qui

est digne d'être su, peuvent trier, de deux rapports, celui qui est plus vraisemblable; de la condition des princes et de leur humeur, ils en concluent les conseils et leur attribuent les paroles convenables. Ils ont raison de prendre l'autorité de régler notre créance à la leur; mais, certes, cela n'appartient à guère de gens.

Ceux d'entre eux, qui est la plus commune façon, nous gâtent tout; ils veulent nous mâcher les morceaux; ils se donnent loi de juger, et par conséquent d'incliner l'histoire à leur fantaisie; car, depuis que le jugement pend d'un côté, on ne se peut garder de contourner et tordre la narration à ce biais : ils entreprennent de choisir les choses dignes d'être sues, et nous cachent souvent telle parole, telle action privée, qui nous instruirait mieux; omettent, pour choses incroyables, celles qu'ils n'entendent pas, et peut-être encore telle chose, pour ne la savoir dire en bon latin ou français. Qu'ils étalent hardiment leur éloquence et leur discours, qu'ils jugent à leur poste, mais qu'ils nous laissent aussi de quoi juger après eux, et qu'ils n'altèrent ni dispensent, par leurs raccourcissements et par leur choix, rien sur le corps de la matière; mais qu'ils nous la renvoient pure et entière en toutes ses dimensions.

Le plus souvent on trie, pour cette charge, et notamment en ce siècle-ci, des personnes d'entre le vulgaire, pour cette seule considération, de savoir bien parler, comme si nous cherchions d'y apprendre la grammaire : et eux ont raison, n'ayant été gagés que pour cela, et n'ayant mis en vente que le babil, de ne se soucier aussi principalement que de cette partie. Ainsi, à force beaux mots, ils nous vont bâtissant une belle contexture

des bruits qu'ils ramassent aux carrefours des villes.

Les seules bonnes histoires sont celles qui ont été écrites par ceux mêmes qui commandaient aux affaires, ou qui étaient participants à les conduire, ou au moins qui ont eu la fortune d'en conduire d'autres de même sorte : telles sont quasi toutes les grecques et romaines ; car plusieurs témoins oculaires ayant écrit de même sujet (comme il advenait en ce temps-là, que la grandeur et le savoir se rencontraient communément), s'il y a de la faute, elle doit être merveilleusement légère, et sur un accident fort douteux. Que peut-on espérer d'un médecin traitant de la guerre, ou d'un écolier traitant les desseins des princes ? Si nous voulons remarquer la religion que les Romains avaient en cela, il n'en faut que cet exemple : Asinius Pollio trouvait aux histoires même de César quelque mécompte en quoi il était tombé, pour n'avoir pu jeter les yeux en tous les endroits de son armée, et en avoir cru les particuliers qui lui rapportaient souvent des choses non assez vérifiées ; ou bien, pour n'avoir été assez curieusement averti par ses lieutenants des choses qu'ils avaient conduites en son absence. On peut voir par là si cette recherche de la vérité est délicate, qu'on ne se puisse pas fier d'un combat à la science de celui qui a commandé, ni aux soldats de ce qui s'est passé près d'eux, si, à la mode d'une information judiciaire, on ne confronte les témoins et reçoit les objets sur la preuve des ponctilles de chaque accident [1].

Pour subvenir un peu à la trahison de ma mémoire et à son défaut, si extrême qu'il m'est advenu plus d'une

[1] *Les moindres détails de chaque fait.*

fois de reprendre en main des livres comme récents et à moi inconnus, que j'avais lus soigneusement quelques années auparavant et barbouillés de mes notes, j'ai pris en coutume, depuis quelque temps, d'ajouter au bout de chaque livre (je dis de ceux desquels je ne me veux servir qu'une fois) le temps auquel j'ai achevé de le lire, et le jugement que j'en ai retiré en gros, afin que cela me représente au moins l'air et idée générale que j'avais conçue de l'auteur en le lisant. Je veux ici transcrire aucunes de ces annotations.

Voici ce que je mis, il y a environ dix ans, en mon Guicciardin (car, quelque langue que parlent mes livres, je leur parle en la mienne) : « Il est historiographe diligent, et duquel, à mon avis, autant exactement que de nul autre, on peut apprendre la vérité des affaires de son temps : aussi, en la plupart, en a-t-il été acteur lui-même, et en rang honorable. Il n'y a aucune apparence que par haine, faveur ou vanité, il ait déguisé les choses; de quoi font foi les libres jugements qu'il donne des grands et notamment de ceux par lesquels il avait été avancé et employé aux charges. Quant à la partie de quoi il semble se vouloir prévaloir le plus, qui sont ses digressions et discours, il y en a de bons et enrichis de beaux traits; mais il s'y est trop plu; car, pour ne vouloir rien laisser à dire, ayant un sujet si plein et ample, et à peu près infini, il en devient lâche, et sentant un peu le caquet scolastique. J'ai aussi remarqué ceci, que de tant d'âmes et effets qu'il juge, de tant de mouvements et conseils, il n'en rapporte jamais un seul à la vertu, religion et conscience, comme si ces parties-là étaient du tout éteintes au monde; et de toutes les actions, pour

belles par apparence qu'elles soient d'elles-mêmes, il en rejette la cause à quelque occasion vicieuse ou à quelque profit. Il est impossible d'imaginer que, parmi cet infini nombre d'actions de quoi il juge, il n'y en ait eu quelqu'une produite par la voie de la raison : nulle corruption ne peut avoir saisi les hommes si universellement que quelqu'un n'échappe de la contagion. Cela me fait craindre qu'il n'y ait un peu du vice de son goût ; et peut-être advenu qu'il ait estimé d'autrui selon soi. »

En mon Philippe de Comines, il y a ceci : « Vous y trouverez le langage doux et agréable, d'une naïve simplicité, la narration pure, et en laquelle la bonne foi de l'auteur reluit évidemment, exempte de vanité parlant de soi et d'affection et d'envie parlant d'autrui ; ses discours et exhortements, accompagnés plus de bon zèle et de vérité que d'aucune exquise suffisance ; et, tout partout, de l'autorité et gravité, représentant son homme de bon lieu, et élevé aux grandes affaires. »

Sur les mémoires de messieurs du Bellay : « C'est toujours plaisir de voir les choses écrites par ceux qui ont essayé comme il les faut conduire ; mais il ne se peut nier qu'il ne se découvre évidemment en ces deux seigneurs-ci un grand déchet de la franchise et liberté d'écrire qui reluit ès-anciens de leur sorte, comme au sire de Joinville, domestique de saint Louis, Eginhard, chancelier de Charlemagne, et, de plus fraîche mémoire, en Philippe de Comines. C'est ici plutôt un plaidoyer pour le roi François contre l'empereur Charles cinquième qu'une histoire. Je ne veux pas croire qu'ils aient rien changé quant au gros du fait ; mais de contourner le jugement des événements, souvent contre raison, à notre

avantage, et d'omettre tout ce qu'il y a de chatouilleux en la vie de leur maître, ils en font métier: témoin les reculements de messieurs de Montmorency et de Biron, qui y sont oubliés. On peut couvrir les actions secrètes; mais de taire ce que tout le monde sait, et les choses qui ont tiré des effets publics, c'est un défaut inexcusable. Somme, pour avoir l'entière connaissance du roi François et des choses advenues de son temps, qu'on s'adresse ailleurs, si on m'en croit. Ce qu'on peut faire ici de profit, c'est par la déduction particulière des batailles et exploits de guerre où ces gentilhommes se sont trouvés, quelques paroles et actions privées d'aucuns princes de leur temps, et les pratiques et négociations conduites par le seigneur de Langey, où il y a tout plein de choses dignes d'être sues, et des discours non vulgaires. »

CHAPITRE XXIX.

DE LA CRUAUTÉ.

Il me semble que la vertu est chose autre et plus noble, que les inclinations à la bonté qui naissent en nous. Les âmes réglées d'elles-mêmes et bien nées suivent même train, et représentent en leurs actions même visage que les vertueuses; mais la vertu sonne je ne sais quoi de plus grand et de plus actif que de se laisser, par une heureuse complexion, doucement et paisiblement conduire à la suite de la raison. Celui qui, d'une douceur et facilité naturelle, mépriserait les offenses reçues, ferait chose très-belle et digne de louange; mais celui qui, pi-

qué et outré jusqu'au vif d'une offense, s'armerait des armes de la raison contre ce furieux appétit de vengeance, et, après un grand conflit, s'en rendrait enfin maître, ferait sans doute beaucoup plus. Celui-là ferait bien, et celui-ci vertueusement: l'une action se pourrait dire bonté, l'autre vertu; car il semble que le nom de la vertu présuppose de la difficulté et du contraste, et qu'elle ne peut s'exercer sans partie[1]. C'est à l'aventure pourquoi nous nommons Dieu bon, fort, et libéral et juste; mais nous ne le nommons pas *vertueux;* ses opérations sont toutes naïves et sans effort.

Des philosophes, non-seulement stoïciens, mais encore épicuriens, il y en a plusieurs qui ont jugé que ce n'était pas assez d'avoir l'âme en bonne assiette, bien réglée et bien disposée à la vertu; ce n'était pas assez d'avoir nos résolutions et nos discours au-dessus de tous les efforts de fortune, mais qu'il fallait encore rechercher les occasions d'en venir à la preuve; ils veulent quêter de la douleur, de la nécessité et du mépris, pour les combattre et pour tenir leur âme en haleine. C'est l'une des raisons pourquoi Épaminondas, qui était encore d'une tierce secte[2], refuse des richesses que la fortune lui met en main par une voie très-légitime, pour avoir, dit-il, à s'escrimer contre la pauvreté, en laquelle extrême il se maintint toujours. Socrate s'essayait, ce me semble, encore plus rudement, conservant pour son exercice la malignité de sa femme, qui est un essai à fer émoulu. Metellus ayant, seul de tous les sénateurs romains, entrepris, par l'effort de sa vertu, de soutenir la violence

[1] *Sans partie adverse, sans opposition.*

[2] De la secte pythagoricienne.

de Saturninus, tribun du peuple à Rome, qui voulait à toute force faire passer une loi injuste en faveur de la commune, et ayant encouru par là les peines capitales que Saturninus avait établies contre les refusants, entretenait ceux qui en cette extrémité le conduisaient en la place, de tels propos: que c'était chose trop facile et trop lâche que de mal faire; et que de faire bien où il n'y eût point de danger, c'était chose vulgaire; mais de faire bien où il y eût danger, c'était le propre office d'un homme de vertu.

Ces paroles de Metellus nous représentent bien clairement ce que je voulais vérifier, que la vertu refuse la facilité pour compagne; et que cette aisée, douce et penchante voie, par où se conduisent les pas réglés d'une bonne inclination de nature, n'est pas celle de la vraie vertu: elle demande un chemin âpre et épineux; elle veut avoir, ou des difficultés étrangères à lutter, comme celle de Metellus, par le moyen desquelles fortune se plaît à lui rompre la raideur de sa course, ou des difficultés internes que lui apportent les appétits désordonnés et imperfections de notre condition.

Je suis venu jusqu'ici bien à mon aise : mais, au bout de ce discours, il me tombe en fantaisie que l'âme de Socrate serait, à mon compte, une âme de peu de recommandation : car je ne puis concevoir en ce personnage aucun effort de vicieuse concupiscence; au train de sa vertu, je n'y puis imaginer aucune difficulté ni aucune contrainte; je connais sa raison si puissante et si maîtresse chez lui qu'elle n'eût jamais donné moyen à un appétit vicieux seulement de naître; à une vertu si élevée que la sienne je ne puis rien mettre en tête; il me

semble la voir marcher d'un victorieux pas et triomphant, en pompe et à son aise, sans empêchement ni destourbier [1]. Et qui, de ceux qui ont la cervelle tant soit peu teinte de la vraie philosophie, peut se contenter d'imaginer Socrate seulement franc de crainte et de passion en l'accident de sa prison, de ses fers et de sa condamnation? et qui ne reconnaît en lui non-seulement de la fermeté et de la constance (c'était son assiette ordinaire que celle-là), mais encore je ne sais quel contentement nouveau et une allégresse enjouée en ses propos et façons dernières? A ce tressaillir, du plaisir qu'il sent à gratter sa jambe après que les fers en furent hors, accuse-t-il pas une pareille douceur et joie en son âme pour être désenforgée [2] des incommodités passées et à même d'entrer en connaissance des choses à venir? Aristippus, à ceux qui plaignaient Socrate de sa mort : « Les dieux m'en envoient une telle! » fit-il [3].

Or qu'il ne soit plus beau, par une haute et divine résolution, d'empêcher la naissance des tentations et de s'être formé à la vertu, de manière que les semences mêmes de vices en soient déracinées, que d'empêcher à vive force leur progrès, et, s'étant laissé surprendre aux émotions premières des passions, s'armer et se bander pour arrêter leur course et les vaincre; et que ce second effet ne soit encore plus beau que d'être simplement

[1] *Trouble.*

[2] *Dégagée.*

[3] Montaigne s'évertue à admirer exclusivement la mort de Socrate, comme si la religion chrétienne n'offrait pas des milliers et des milliers de ses enfants dont la mort et la vie furent certainement bien plus dignes d'admiration.

garni d'une nature facile et débonnaire, et dégoûtée par soi-même de la débauche et du vice, je ne pense point qu'il y ait doute: car cette tierce et dernière façon, il semble bien qu'elle rende un homme innocent, mais non point vertueux; exempt de mal faire, mais non assez apte à bien faire : joint que cette condition est si voisine à l'imperfection et à la faiblesse, que je ne sais pas bien comment en démêler les confins et les distinguer; les noms mêmes de bonté et d'innocence sont à cette cause aucunement noms de mépris. Je vois que plusieurs vertus, comme la chasteté, sobriété et tempérance, peuvent arriver à nous par défaillance corporelle; la fermeté aux dangers (si fermeté il la faut appeler), le mépris de la mort, la patience aux infortunes, peuvent venir et se trouvent souvent aux hommes par faute de bien juger de tels accidents et ne les concevoir tels qu'ils sont : la faute d'appréhension et la bêtise contrefont ainsi parfois les effets vertueux; comme j'ai vu souvent advenir qu'on a loué des hommes de quoi ils méritaient du blâme. Un seigneur italien tenait une fois ce propos en ma présence, au désavantage de sa nation : que la subtilité des Italiens et la vivacité de leurs conceptions était si grande, qu'ils prévoyaient les dangers et accidents qui leur pouvaient advenir, de si loin qu'il ne fallait pas trouver étrange si on les voyait souvent à la guerre pourvoir à leur sûreté, voire avant que d'avoir reconnu le péril; que nous et les Espagnols, qui n'étions pas si fins, allions plus outre; et qu'il nous fallait faire voir à l'œil et toucher à la main le danger, avant que de nous en effrayer, et que lors aussi nous n'avions plus de tenue; mais que les Allemands et les Suisses, plus grossiers et plus lourds,

n'avaient le sens de se raviser, à peine lors même qu'ils étaient accablés sous les coups. Ce n'était à l'aventure que pour rire. Si est-il bien vrai qu'au métier de la guerre les apprentis se jettent bien souvent aux hasards, d'autre inconsidération qu'il ne font après y avoir été échaudés. Voilà pourquoi, quand on juge d'une action particulière, il faut considérer plusieurs circonstances, et l'homme tout entier qui l'a produite, avant la baptiser.

Pour dire un mot de moi-même, j'ai vu quelquefois mes amis appeler prudence en moi ce qui était fortune, et estimer avantage de courage et patience ce qui était avantage de jugement et opinion; et m'attribuer un titre pour autre, tantôt à mon gain, tantôt à ma perte. Au demeurant, il s'en faut tant que je sois arrivé à ce premier et plus parfait degré d'excellence, où de la vertu il se fait une habitude, que du second même je n'en ai fait guère de preuves. Je ne me suis mis en grand effort pour brider les désirs de quoi je me suis trouvé pressé; ma vertu, c'est une vertu ou innocence, pour mieux dire, accidentelle et fortuite. Si je fusse né d'une complexion plus déréglée, je crains qu'il fût allé piteusement de mon fait; car je n'ai essayé guère de fermeté en mon âme pour soutenir des passions, si elles eussent été tant soit peu véhémentes; je ne sais point nourrir des querelles et du débat chez moi. Ainsi, je ne me puis dire nul grand merci de quoi je me trouve exempt de plusieurs vices : je le dois plus à ma fortune qu'à ma raison. Elle m'a fait naître d'une race fameuse en prud'hommie et d'un très-bon père; je ne sais s'il a écoulé en moi partie de ses humeurs, ou bien si les exemples domestiques et la bonne institution de mon enfance y ont insensiblement

aidé, ou si je suis autrement ainsi né; mais tant y a que la plupart des vices, je les ai de moi-même en horreur. Le mot d'Antisthènes à celui qui lui demandait le meilleur apprentissage : « Désapprendre le mal, » semble s'arrêter à cette image. Je les ai, dis-je, en horreur, d'une opinion si naturelle et si mienne, que ce même instinct et impression que j'en ai apporté de la nourrice, je l'ai conservé sans qu'aucunes occasions me l'aient su faire altérer; voire non pas mes discours propres, qui, pour s'être débandés en aucunes choses de la route commune, me licencieraient aisément à des actions que cette naturelle inclination me fait haïr. Je dirai un monstre, mais je le dirai pourtant : je trouve par-là, en plusieurs choses, plus d'arrêt et de règle en mes mœurs qu'en mon opinion, et ma concupiscence moins débauchée que ma raison.

Quant à l'opinion des stoïciens, qui disent « le sage œuvrer, quand il œuvre, par toutes les vertus ensemble, quoiqu'il y en ait une plus apparente, selon la nature de l'action; » à cela leur pourrait servir aucunement la similitude du corps humain; car l'action de la colère ne se peut exercer que toutes les humeurs ne nous y aident, quoique la colère prédomine. Si de là ils veulent tirer pareille conséquence, que, quand le fautier fault, il fault par tous les vices ensemble, je ne les en crois pas ainsi simplement, ou je ne les entends pas, car je sens par effet le contraire : ce sont subtilités aiguës, insubstantielles, auxquelles la philosophie s'arrête parfois. Je suis quelques vices; mais j'en fuis d'autres autant que saurait faire un saint. Aussi désavouent les péripatéticiens cette connexité et couture indissoluble; et tient Aristote qu'un

homme prudent et juste peut être intempérant. Socrate avouait à ceux qui reconnaissaient en sa physionomie quelque inclination au vice que c'était, à la vérité, sa propension naturelle, mais qu'il l'avait corrigée par discipline ; et les familiers du philosophe Stilpon disaient qu'étant né sujet au vin il s'était rendu par étude très-abstinent.

Ce que j'ai de bien, je l'ai, au rebours, par le sort de ma naissance ; je ne le tiens ni de loi, ni de précepte ou autre apprentissage : l'innocence qui est en moi est une innocence niaise ; peu de vigueur et point d'art. Je hais, entre autres vices, cruellement la cruauté, et par nature et par jugement, comme l'extrême de tous les vices ; mais c'est jusqu'à telle mollesse que je ne vois pas égorger un poulet sans déplaisir, et ois impatiemment gémir un lièvre sous les dents de mes chiens, quoique ce soit un plaisir violent que la chasse.

Je me compassionne fort tendrement des afflictions d'autrui, et pleurerais aisément par compagnie, si, pour occasion que ce soit, je savais pleurer. Il n'est rien qui tente mes larmes que les larmes, non vraies seulement, mais comment que ce soit, ou feintes ou peintes. Les morts, je ne les plains guère et les envierais plutôt ; mais je plains bien fort les mourants. Les sauvages ne m'offensent pas tant de rôtir et manger les corps des trépassés, que ceux qui les tourmentent et persécutent vivants. Les exécutions même de la justice, pour raisonnables qu'elles soient, je ne les puis voir d'une vue ferme. Quelqu'un ayant à témoigner la clémence de Jules César : « Il était, dit-il, doux en ses vengeances : ayant forcé les pirates à se rendre à lui, qui l'avaient auparavant pris prisonnier et mis en rançon, d'autant qu'il

les avait menacés de les faire mettre en croix, il les y condamna, mais ce fut après les avoir fait étrangler. Philémon, son secrétaire, qui l'avait voulu empoisonner, il ne le punit pas plus aigrement que d'une mort simple. » Sans dire qui est cet auteur latin qui ose alléguer pour témoignage de clémence de seulement tuer ceux desquels on a été offensé, il est aisé à deviner qu'il est frappé des vilains et horribles exemples de cruauté que les tyrans romains mirent en usage.

Quant à moi, en la justice même, tout ce qui est au-delà de la mort simple me semble pure cruauté; et notamment à nous qui devrions avoir respect d'envoyer les âmes en bon état; ce qui ne se peut, les ayant agitées et désespérées par tourments insupportables. Ces jours passés, un soldat prisonnier ayant aperçu d'une tour où il était que le peuple s'assemblait en la place et que des charpentiers y dressaient leur ouvrage, crut que c'était pour lui; et, entré en la résolution de se tuer, ne trouva qui l'y pût secourir qu'un vieux clou de charrette rouillé, que la fortune lui offrit : de quoi il se donna premièrement deux grands coups autour de la gorge; mais, voyant que ç'avait été sans effet, bientôt après il s'en donna un tiers dans le ventre où il laissa le clou fiché. Le premier de ses gardes qui entra où il était le trouva en cet état, vivant encore, mais couché et tout affaibli de ses coups. Pour employer le temps avant qu'il défaillit, on se hâta de lui prononcer sa sentence; laquelle ouïe, et qu'il n'était condamné qu'à avoir la tête tranchée, il sembla reprendre un nouveau courage, accepta du vin qu'il avait refusé, remercia ses juges de la douceur inespérée de leur condamnation; qu'il avait pris parti

d'appeler la mort pour la crainte d'une mort plus âpre et insupportable, ayant conçu opinion, par les apprêts qu'il avait vu faire en la place, qu'on le voulût tourmenter de quelque horrible supplice, et sembla être délivré de la mort pour l'avoir changée.

Je conseillerais que ces exemples de rigueur, par le moyen desquels on veut tenir le peuple en office, s'exerçassent contre les corps des criminels : car de les voir priver de sépulture, de les voir bouillir et mettre à quartiers, cela toucherait quasi autant le vulgaire que les peines qu'on fait souffrir aux vivants ; quoique, par effet, ce soit peu ou rien. Je me rencontrai un jour à Rome, sur le point qu'on défaisait Catena, un voleur insigne; on l'étrangla, sans aucune émotion de l'assistance ; mais quand on vint à le mettre à quartiers, le bourreau ne donnait coup que le peuple ne suivît d'une voix plaintive et d'une exclamation, comme si chacun eût prêté son sentiment à cette charogne. Il faut exercer ces inhumains excès contre l'écorce, non contre le vif. Ainsi amollit, en cas aucunement pareil, Artaxerxès l'âpreté des lois anciennes de Perse, ordonnant que les seigneurs qui avaient failli en leur charge, au lieu qu'on les soulait fouetter, fussent dépouillés, et leurs vêtements fouettés pour eux ; et, au lieu qu'on leur soulait arracher les cheveux, qu'on leur ôtât leur haut chapeau seulement.

Je vis en une saison en laquelle nous abondons en exemples incroyables de ce vice, par la licence de nos guerres civiles, et ne voit-on rien aux histoires anciennes de plus extrême que ce que nous en essayons tous les jours ; mais cela ne m'y a nullement apprivoisé. A peine me pouvais-je persuader, avant que je l'eusse vu, qu'il

se fût trouvé des âmes si farouches, qui, pour le seul plaisir du meurtre, le voulussent commettre, hacher et détrancher les membres d'autrui, aiguiser leur esprit à inventer des tourments inusités et des morts nouvelles, sans inimitié, sans profit, et pour cette seule fin de jouir du plaisant spectacle des gestes et mouvements pitoyables, des gémissements et voix lamentables d'un homme mourant en angoisse. Car voilà l'extrême point où la cruauté puisse atteindre. De moi, je n'ai pas su voir seulement, sans déplaisir, poursuivre et tuer une bête innocente qui est sans défense, et de qui nous ne recevons aucune offense : et comme il advient communément que le cerf, se sentant hors d'haleine et de force, n'ayant plus autre remède, se rejette et rend à nous-mêmes qui le poursuivons, nous demandant merci par ses larmes, ce m'a toujours semblé un spectacle très-déplaisant. Je ne prends guère bête en vie à qui je ne redonne les champs; Pythagore les achetait des pêcheurs et des oiseleurs pour en faire autant.

Les naturels sanguinaires à l'endroit des bêtes témoignent une propension naturelle à la cruauté. Après qu'on se fut apprivoisé à Rome aux spectacles des meurtres des animaux, on vint aux hommes et aux gladiateurs. Nature a, ce crains-je, elle-même attaché à l'homme quelque instinct à l'inhumanité; nul ne prend son ébat à voir des bêtes s'entrejouer et caresser, et nul ne fault de le prendre à les voir s'entredéchirer et démembrer. Et, afin qu'on ne se moque de cette sympathie que j'ai avec elle, la théologie même nous ordonne quelque faveur en leur endroit; et, considérant qu'un même maître nous a logés en ce palais pour son service, et qu'elles sont

comme nous de sa famille, elle a raison de nous enjoindre quelque respect et affection envers elles. Pythagore emprunta la métempsycose des Égyptiens; mais depuis elle a été reçue par plusieurs nations, et notamment par nos druides : la religion de nos anciens Gaulois portait que les âmes étant éternelles ne cessaient de se remuer et changer de place d'un corps à un autre; mêlant en outre à cette fantaisie quelque considération de la justice divine; car selon les déportements de l'âme, pendant qu'elle avait été chez Alexandre, ils disaient que Dieu lui ordonnait un autre corps à habiter, plus ou moins pénible, et rapportant à sa condition : si elle avait été vaillante, ils la logeaient au corps d'un lion; si voluptueuse, en celui d'un pourceau; si lâche, en celui d'un cerf ou d'un lièvre; si malicieuse, en celui d'un renard; ainsi du reste, jusqu'à ce que, purifiée par ce châtiment, elle reprenait le corps de quelque autre homme.

Quant à ce cousinage-là, d'entre nous et les bêtes, je n'en fais pas grande recette, ni de ce aussi que plusieurs nations, et notamment des plus anciennes et plus nobles, ont non-seulement reçu des bêtes à leur société et compagnie, mais leur ont donné un rang bien loin au-dessus d'eux, les estimant tantôt familières et favorites de leurs dieux, et les ayant en respect et révérence plus qu'humaine, et d'autres ne reconnaissant autre Dieu ni autre divinité qu'elles. Et l'interprétation même que Plutarque donne à cette erreur, qui est très-bien prise, leur est encore honorable : car il dit que ce n'était pas le chat ou le bœuf (pour exemple) que les Égyptiens adoraient; mais qu'ils adoraient en ces bêtes-là quelque image des facultés divines : en celle-ci, la patience et l'utilité; en

celle-là, la vivacité, ou, comme nos voisins les Bourguignons, avec toute l'Allemagne, l'impatience de se voir enfermés; par où ils représentaient la liberté, qu'ils aimaient et adoraient au-delà de toute autre faculté divine; et ainsi des autres.

Quand tout cela en serait à dire, si y a-t-il un certain respect qui nous attache, et un général devoir d'humanité, non aux bêtes seulement qui ont vie et sentiment, mais aux arbres mêmes et aux plantes. Nous devons la justice aux hommes, et la grâce et la bénignité aux autres créatures qui en peuvent être capables : il y a quelque commerce entre elles et nous, et quelque obligation mutuelle. Je ne crains point à dire la tendresse de ma nature, si puérile que je ne puis pas bien refuser à mon chien la fête qu'il m'offre hors de saison ou qu'il me demande. Les Turcs ont des aumônes et des hôpitaux pour les bêtes. Les Romains avaient un soin public de la nourriture des oies, par la vigilance desquelles leur Capitole avait été sauvé. Les Athéniens ordonnèrent que les mules et mulets qui avaient servi au bâtiment du temple appelé Hécatompédon fussent libres, et qu'on les laissât paître partout sans empêchement. Les Agrigentins avaient en usage commun d'enterrer sérieusement les bêtes qu'ils avaient eu chères, comme les chevaux de quelque rare mérite, les chiens et les oiseaux utiles, ou même qui avaient servi de passe-temps à leurs enfants : et la magnificence qui leur était ordinaire en toutes autres choses paraissait aussi singulièrement à la somptuosité et nombre de monuments élevés à cette fin, qui ont duré en parade plusieurs siècles depuis. Les Égyptiens enterraient les loups, les ours, les crocodiles,

les chiens et les chats, en lieux sacrés, embaumaient leurs corps, et portaient leur deuil à leur trépas. Cimon fit une sépulture honorable aux juments avec lesquelles il avait gagné par trois fois le prix de la course aux jeux olympiques. L'ancien Xantippus fit enterrer son chien sur un chef[1], en la côte de la mer qui en a depuis retenu le nom. Et Plutarque faisait, dit-il, conscience de vendre et envoyer à la boucherie, pour un léger profit, un bœuf qui l'avait longtemps servi.

CHAPITRE XXX.

APOLOGIE DE RAIMOND SEBOND.

C'est, à la vérité, une très-utile et grande partie que la science; ceux qui la méprisent témoignent assez leur bêtise, mais je n'estime pas pourtant sa valeur jusqu'à cette mesure extrême qu'aucuns lui attribuent, comme Herillus le philosophe, qui logeait en elle le souverain bien, et tenait qu'il fût en elle de nous rendre sages et contents, ce que je ne crois pas : ni ce que d'autres ont dit, que la science est mère de toute vertu, et que tout vice est produit par l'ignorance. Si cela est vrai, il est sujet à une longue interprétation. Ma maison a été dès longtemps ouverte aux gens de savoir et en est fort connue; car mon père, qui l'a commandée cinquante ans et plus, échauffé de cette ardeur nouvelle de quoi le roi François premier embrassa les lettres et les mit en crédit, rechercha avec grand soin et dépense l'accointance

[1] *Sur un cap ou promontoire.*

des hommes doctes, les recevant chez lui comme personnes saintes et ayant quelque particulière inspiration de sagesse divine, recueillant leurs sentences et leurs discours comme des oracles et avec d'autant plus de révérence et de religion qu'il avait moins de loi d'en juger; car il n'avait aucune connaissance des lettres, non plus que ses prédécesseurs.

Moi, je les aime bien; mais je ne les adore pas.

Quelques jours avant sa mort, mon père, ayant de fortune rencontré la *Théologie naturelle de Raimond Sebond*, sous un tas d'autres papiers abandonnés, me commanda de la lui mettre en français. Il fait bon de traduire les auteurs comme celui-là, où il n'y a guère que la matière à représenter; mais ceux qui ont donné beaucoup à la grâce et à l'élégance du langage, ils sont dangereux à entreprendre, nommément pour les rapporter à un idiome plus faible. C'était une occupation bien étrange et nouvelle pour moi; mais étant de fortune pour lors de loisir, et ne pouvant rien refuser au commandement du meilleur père qui fût oncques, j'en vins à bout comme je pus : à quoi il prit un singulier plaisir et donna charge qu'on le fît imprimer; ce qui fut exécuté après sa mort. Je trouvai belles les imaginations de cet auteur, la contexture de son ouvrage bien suivie et son dessein plein de piété. Parce que beaucoup de gens s'amusent à le lire, et notamment les dames à qui nous devons plus de service, je me suis trouvé souvent à même de les secourir, pour décharger leur livre de deux principales objections qu'on lui fait. Sa fin est hardie et courageuse; car il entreprend, par raisons humaines et naturelles, d'établir et vérifier contre les athéistes tous

les articles de la religion chrétienne : en quoi, à dire la vérité, je le trouve si ferme et si heureux que je ne pense point qu'il soit possible de mieux faire en cet argument-là ; et je crois que nul ne l'a égalé. Cet ouvrage me semblant trop riche et trop beau pour un auteur duquel le nom soit si peu connu et duquel tout ce que nous savons, c'est qu'il était Espagnol, faisant profession de médecine à Toulouse, il y a environ deux cents ans. Je m'enquis autrefois à Adrianus Turnebus, qui savait toutes choses, ce que pouvait être ce livre : il me répondit qu'il pensait que ce fût quelque quintessence tirée de saint Thomas d'Aquin ; car, de vrai, cet esprit-là, plein d'une érudition infinie et d'une subtilité admirable, était seul capable de telles imaginations. Tant y a que, quiconque en soit l'auteur (et ce n'est pas raison d'ôter sans plus grande occasion à Sebond ce titre), c'était un très-suffisant homme et ayant plusieurs belles parties.

La répréhension qu'on fait de son ouvrage, c'est que les chrétiens se font tort de vouloir appuyer leur créance par des raisons humaines, qui ne se conçoit que par foi et par une inspiration particulière de la grâce divine. En cette objection, il semble qu'il y ait quelque zèle de piété ; et, à cette cause, nous faut-il, avec d'autant plus de douceur et de respect, essayer de satisfaire à ceux qui la mettent en avant. Ce serait mieux la charge d'un homme versé en la théologie, que de moi qui n'y sais rien : toutefois, je juge ainsi, qu'à une chose si divine et si hautaine, et surpassant de si loin l'humaine intelligence, comme est cette vérité de laquelle il a plu à la bonté de Dieu nous éclairer, il est bien besoin qu'il nous prête encore son secours, d'une faveur extraordinaire et privi-

légiée, pour la pouvoir concevoir et loger en nous, et ne crois pas que les moyens purement humains en soient aucunement capables; et, s'ils l'étaient, tant d'âmes rares et excellentes, et si abondamment garnies de forces naturelles aux siècles anciens, n'eussent pas failli, par leur discours, d'arriver à cette connaissance. C'est la foi seule qui embrasse vivement et certainement les hauts mystères de notre religion; mais ce n'est pas à dire que ce ne soit une très-belle et très-louable entreprise d'accommoder encore au service de notre foi les outils naturels et humains que Dieu nous a donnés; il ne faut pas douter que ce ne soit l'usage le plus honorable que nous leur saurions donner, et qu'il n'est occupation ni dessein plus digne d'un homme chrétien que de viser, par toutes ses études et pensements, à embellir, étendre et amplifier la vérité de sa créance. Nous ne nous contentons point de servir Dieu d'esprit et d'âme, nous lui devons encore et rendons une révérence corporelle; nous appliquons nos membres mêmes, et nos mouvements, et les choses externes à l'honorer : il en faut faire de même et accompagner notre foi de toute la raison qui est en nous; mais toujours avec cette réservation, de n'estimer pas que ce soit de nous qu'elle dépende, ni que nos efforts et arguments puissent atteindre à une si supernaturelle et divine science. Si elle n'entre chez nous par une infusion extraordinaire, si elle y entre non-seulement par discours, mais encore par moyens humains, elle n'y est pas en sa dignité ni en sa splendeur : et certes je crains pourtant que nous ne la jouissions que par cette voie. Si nous tenions à Dieu par l'entremise d'une foi vive; si nous tenions à Dieu par lui, non par nous; si nous avions

un pied et un fondement divin, les occasions humaines n'auraient pas le pouvoir de nous ébranler comme elles ont; notre fort ne serait pas pour se rendre à une si faible batterie; l'amour de la nouvelleté, la contrainte des princes, la bonne fortune d'un parti, le changement téméraire et fortuit de nos opinions n'auraient pas la force de secouer et altérer notre croyance; nous ne la laisserions pas troubler à la merci d'un nouvel argument et à la persuasion, non pas de toute la rhétorique qui fût oncques; nous soutiendrions ces flots, d'une fermeté inflexible et immobile.

Si ce rayon de la divinité nous touchait aucunement, il y paraîtrait partout; non-seulement nos paroles, mais encore nos opérations en porteraient la lueur et le lustre; tout ce qui partirait de nous, on le verrait illuminé de cette noble clarté. Nous devrions avoir honte qu'aux sectes humaines il ne fut jamais partisan, quelque difficulté et étrangeté que maintînt sa doctrine, qui n'y conformât aucunement ses déportements et sa vie : et une si divine et céleste institution ne marque les chrétiens que par la langue! Voulez-vous voir cela? Comparez nos mœurs à un mahométan, à un païen; vous demeurez toujours au-dessous : là où, au regard de l'avantage de notre religion, nous devrions luire en excellence d'une extrême et incomparable distance; et devrait-on dire : « Sont-ils si justes, si charitables, si bons? Ils sont donc chrétiens. » Toutes autres apparences sont communes à toutes religions; espérance, confiance, événements, cérémonies, pénitence : la marque particulière de notre vérité devrait être notre vertu, comme elle est aussi la plus céleste marque et la plus difficile, et comme

c'est la plus digne production de la vérité. Pourtant eut raison notre bon saint Louis, quand ce roi tartare qui s'était fait chrétien desseignait de venir à Lyon baiser les pieds au Pape et y reconnaître la sanctimonie qu'il espérait trouver en nos mœurs, de l'en détourner instamment, de peur qu'au contraire notre débordée façon de vivre ne le dégoûtât d'une si sainte créance. Combien que depuis il advint tout diversement à cet autre, lequel étant allé à Rome pour même effet, y voyant la dissolution de ce temps-là, s'établit d'autant plus fort en notre religion, considérant combien elle devait avoir de force et de divinité à maintenir sa dignité et sa splendeur parmi tant de corruption. Si nous avions une seule goutte de foi, nous remuerions les montagnes de leur place, dit la sainte parole : nos actions, qui seraient guidées et accompagnées de la Divinité, ne seraient pas simplement humaines; elles auraient quelque chose de miraculeux, comme notre croyance.

Si nous croyons Dieu, je ne dis pas par foi, mais d'une simple croyance; voire (et je le dis à notre grande confusion) si nous le croyions et connaissions, comme une autre histoire, comme l'un de nos compagnons, nous l'aimerions au-dessus de toutes autres choses, pour l'infinie bonté et beauté qui reluit en lui. Au moins marcherait-il en même rang de notre affection que les richesses, les plaisirs, la gloire, et nos amis. Le meilleur de nous ne craint point de l'outrager, comme il craint d'outrager son voisin, son parent, son maître. Est-il si simple entendement, lequel, ayant d'un côté l'objet d'un de nos vicieux plaisirs, et de l'autre, en pareille connaissance et persuasion, l'état d'une gloire immortelle, entrât en

bigue[1] de l'un pour l'autre? et si, nous y renonçons souvent de pur mépris : car quelle envie nous attire au blasphémer, sinon à l'aventure le goût même de l'offense?

Ce que dit Platon, qu'il est peu d'hommes si fermes en l'athéisme qu'un danger pressant ne ramène à la reconnaissance de la divine puissance, ce rôle ne touche point un vrai chrétien; c'est à faire aux religions mortelles et humaines d'être reçues par une humaine conduite. Quelle foi doit-ce être, que la lâcheté et la faiblesse de cœur plantent en nous et établissent? plaisante foi, qui ne croit ce qu'elle croit que pour n'avoir pas le courage de le décroire! Une vicieuse passion, comme celle de l'inconstance et de l'étonnement, peut-elle faire en notre âme aucune production réglée? Ils établissent, dit-il, par la raison de leur jugement, que ce qui se récite des enfers et des peines futures est feint : mais l'occasion de l'expérimenter s'offrant, lorsque la vieillesse ou les maladies les approchent de leur mort, la terreur d'icelle les remplit d'une nouvelle créance, par l'horreur de leur condition à venir. Et, parce que telles impressions rendent les courages craintifs, il défend, en ses lois, toute instruction de telles menaces, et la persuasion que des dieux il puisse venir à l'homme aucun mal, sinon pour son plus grand bien, quand il y échoit, et pour un médicinal effet. Ils récitent de Bion, qu'infecté des athéismes de Théodorus, il avait été longtemps se moquant des hommes religieux, mais, la mort le surprenant, qu'il se rendit aux plus extrêmes superstitions; comme si les dieux

[1] On lit, dans l'édition de 1802, *entrât en troc*, qui veut dire la même chose. *Biguer*, pour *troquer, échanger*, est resté longtemps dans le Dictionnaire de l'Académie.

s'ôtaient et se remettaient selon l'affaire de Bion. Platon et ces exemples veulent conclure que nous sommes ramenés à la créance de Dieu, ou par raison ou par force. L'athéisme étant une proposition comme dénaturée et monstrueuse, difficile aussi et malaisée d'établir en l'esprit humain, pour insolent et déréglé qu'il puisse être, il s'en est vu assez, par vanité, et par fierté de concevoir des opinions non vulgaires et réformatrices du monde, en affecter la profession par contenance; qui, s'ils sont assez fous, ne sont pas assez forts pour l'avoir plantée en leur conscience. Pourtant ils ne laisseront de joindre leurs mains vers le ciel, si vous leur attachez un bon coup d'épée en la poitrine; et quand la crainte ou la maladie aura abattu et appesanti cette licencieuse ferveur d'humeur volage, ils ne laisseront pas de se revenir et se laisser tout discrètement manier aux créances et exemples publics. Autre chose est un dogme sérieusement digéré; autre chose ces impressions superficielles, lesquelles, nées de la débauche d'un esprit démanché, vont nageant témérairement et incertainement en la fantaisie. Hommes bien misérables et écervelés, qui tâchent d'être pires qu'ils ne peuvent!

L'erreur du paganisme et l'ignorance de notre sainte vérité laissa tomber cette grande âme de Platon, mais grande d'humaine grandeur seulement, encore en cet autre voisin abus, « que les enfants et les vieillards se trouvent plus susceptibles de religion, » comme si elle naissait et tirait son crédit de notre imbécilité. Le nœud qui devrait attacher notre jugement et notre volonté, qui devrait étreindre et joindre notre âme à notre Créateur, ce devrait être un nœud prenant ses replis et ses forces,

non pas de nos considérations, de nos raisons et passions, mais d'une étreinte divine et supernaturelle, n'ayant qu'une forme, un visage et un lustre, qui est l'autorité de Dieu et sa grâce. Or, notre cœur et notre âme étant régie et commandée par la foi, c'est raison qu'elle tire au service de son dessein toutes nos autres pièces, selon leur portée. Aussi n'est-il pas croyable que toute cette machine n'ait quelques marques empreintes de la main de ce grand architecte, et qu'il n'y ait quelque image aux choses du monde rapportant aucunement à l'ouvrier qui les a bâties et formées. Il a laissé en ces hauts ouvrages le caractère de sa divinité, et ne tient qu'à notre imbécilité que nous ne le puissions découvrir : c'est ce qu'il nous dit lui-même, « que ses opérations invisibles il nous les manifeste par les visibles. »

Sebond s'est travaillé à cette digne étude, et nous montre comment il n'est pièce du monde qui démente son facteur [1].

Ce serait faire tort à la bonté divine, si l'univers ne consentait à notre créance : le ciel, la terre, les éléments, notre corps et notre âme, toutes choses y conspirent. Il n'est que de trouver le moyen de s'en servir : elles nous instruisent, si nous sommes capables d'entendre ; car ce monde est un temple très-saint, dans lequel l'homme est introduit pour y contempler des statues, non ouvrées de mortelle main; mais celles que la divine pensée a fait

[1] « Tout ainsi que, par ce peu de lumière que nous avons la nuit, nous imaginons la lumière du soleil qui est éloigné de nous ; de même, par l'astre du monde que nous connaissons, nous argumentons l'être de Dieu qui nous est caché, etc. » R. SEBOND, *Théolog. naturelle*, c. 24, traduction de Montaigne.

sensibles, le soleil, les étoiles, les eaux et la terre, pour nous représenter les intelligibles. « Les choses invisibles de Dieu, dit saint Paul, apparaissent par la création du monde, considérant sa sapience éternelle et sa divinité par ses œuvres. »

Or, nos raisons et nos discours humains, c'est comme la matière lourde et stérile : la grâce de Dieu est en la forme; c'est elle qui y donne la façon et le prix. Tout ainsi que les actions vertueuses de Socrate et de Caton demeurent vaines et inutiles, pour n'avoir en leur fin et n'avoir regardé l'amour et obéissance du vrai créateur de toutes choses, et pour avoir ignoré Dieu; ainsi est-il de nos imaginations et discours; ils ont quelque corps, mais une masse informe, sans façon et sans jour, si la foi et grâce de Dieu n'y sont jointes. La foi venant à teindre et illustrer les arguments de Sebond, elle les rend fermes et solides : ils sont capables de servir d'acheminement et de premier guide à un apprenti, pour le mettre à la voie de cette connaissance; ils le façonnent aucunement et rendent capable de la grâce de Dieu, par le moyen de laquelle se parfournit et se perfect après notre créance.

Je sais un homme d'autorité, nourri aux lettres, qui m'a confessé avoir été ramené des erreurs de la mécréance par l'entremise des arguments de Sebond. Et quand on les dépouillera de cet ornement et du secours et approbation de la foi, et qu'on les prendra pour fantaisies pures humaines, pour en combattre ceux qui sont précipités aux épouvantables et horribles ténèbres de l'irréligion, ils se trouveront encore lors aussi solides et autant fermes que nuls autres de même condition

qu'on leur puisse opposer ; de façon que nous serons sur les termes de dire à nos parties : qu'ils souffrent la force de nos preuves, ou qu'ils nous en fassent voir ailleurs, et sur quelque autre sujet, de mieux tissues et mieux étoffées.

Mais je laisse ce discours, qui me tirerait plus loin que je ne voudrais suivre. J'en dirai seulement encore cela, que c'est la seule humilité et soumission qui peut effectuer un homme de bien. Il ne faut pas laisser au jugement de chacun la connaissance de son devoir ; il le lui faut prescrire, non pas le laisser choisir à son discours. Autrement, selon l'imbécilité et variété infinie de nos raisons et opinions, nous nous forgerions enfin des devoirs qui nous mettraient à nous manger les uns les autres.

La première loi que Dieu donna jamais à l'homme fut une loi de pure obéissance ; ce fut un commandement nu et simple, où l'homme n'eut rien à connaître et à causer, d'autant que l'obéir est le propre office d'une âme raisonnable et reconnaissant un céleste supérieur et bienfaiteur. De l'obéir et céder naît toute autre vertu, comme du cuider, tout péché. Et au rebours, la première tentation qui vint à l'humaine nature de la part du diable, sa première poison s'insinua en nous par les promesses qu'il nous fit de science et de connaissance : *Eritis sicut dii, scientes bonum et malum* [1]. Et les sirènes, pour piper Ulysse en Homère, et l'attirer en leurs dangereux et ruineux lacs, lui offrent en don la science. La peste de l'homme, c'est l'opinion de savoir.

[1] Vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. *Genès.*, III, 5.

Mais il faut mettre aux pieds cette sotte vanité, et secouer vivement et hardiment les fondements ridicules sur quoi ces fausses opinions se bâtissent. Tant qu'il pensera avoir quelque moyen et quelque force de soi, jamais l'homme ne reconnaîtra ce qu'il doit à son maître; il fera toujours de ses œufs poules, comme on dit : il le faut mettre en chemise.

Voyons quelque notable exemple de l'effet de sa philosophie : Posidonius, étant pressé d'une si douloureuse maladie, qu'elle lui faisait tordre les bras et grincer les dents, pensait bien faire la figue à la douleur pour s'écrier contre elle : « Tu as beau faire, si ne dirai-je pas que tu sois mal. » Il sent même passion que mon laquais; mais il se brave, sur ce qu'il contient au moins sa langue sous les lois de sa secte. Arcésilas étant malade de la goutte, Carnéades, qui le vint visiter, s'en retournait tout fâché; il le rappela, et, lui montrant ses pieds et sa poitrine : « Il n'est rien venu de là ici, » lui dit-il. Celui-ci a un peu meilleure grâce, car il sent avoir du mal, et en voudrait être dépêtré; mais, de ce mal pourtant, son cœur n'en est pas abattu ni affaibli : l'autre se tient en sa raideur, plus, ce crains-je, verbale qu'essentielle. Et Dionysius d'Héraclée, affligé d'une cuisson véhémente des yeux, fut rangé à quitter ces résolutions stoïques.

Mais quand la science ferait par effet ce qu'ils disent, d'émousser et rabattre l'aigreur des infortunes qui nous suivent, que fait-elle que ce que fait beaucoup plus purement l'ignorance, et plus évidemment? Le philosophe Pyrrhon, courant en mer le hasard d'une grande tourmente, ne présentait à ceux qui étaient avec lui, à imiter,

que la sécurité d'un pourceau qui voyageait avec eux, regardant cette tempête sans effroi.

La philosophie, au bout de ses préceptes, nous renvoie aux exemples d'un athlète et d'un muletier, auxquels on voit ordinairement beaucoup moins de ressentiment de mort, de douleur et d'autres inconvénients, et plus de fermeté, que la science n'en fournit oncques à aucun qui n'y fût né et préparé de soi-même par habitude naturelle.

Qui fait qu'on incise et taille les tendres membres d'un enfant, et ceux d'un cheval, plus aisément que les nôtres, si ce n'est l'ignorance? Combien en a rendu de malades la seule force de l'imagination? Nous en voyons ordinairement se faire saigner, purger et médeciner, pour guérir des maux qu'ils ne sentent qu'en leur discours?

Lorsque les vrais maux nous faillent, la science nous prête les siens : cette couleur et ce teint vous présagent quelque défluxion catarrheuse; cette saison chaude vous menace d'une émotion fiévreuse; cette coupure de la ligne vitale de votre main gauche vous avertit de quelque notable et voisine indisposition[1]; et enfin, elle s'en adresse tout détroussement[2] à la santé même; cette allégresse et vigueur de jeunesse ne peut arrêter en une assiette; il lui faut dérober du sang et de la force, de peur qu'elle ne se tourne contre vous-même. Comparez la vie d'un homme asservi à telles imaginations à celle d'un laboureur se laissant aller après son appétit naturel, mesurant les choses au seul sentiment présent, sans

1 Pronostic de la chiromancie.

2 *Ouvertement.*

science et sans pronostic, qui n'a du mal que lorsqu'il l'a; où l'autre a souvent la pierre en l'âme avant qu'il l'ait aux reins. Comme s'il n'était point assez à temps de souffrir le mal lorsqu'il y sera, ill'a nticipe par fantaisie, et lui court au-devant.

Ce que je dis de la médecine se peut tirer, par exemple, généralement à toute science : de là est venue cette ancienne opinion des philosophes[1], qui logeaient le souverain bien à la reconnaissance de la faiblesse de notre jugement. Mon ignorance me prête autant d'occasions d'espérance que de crainte; et n'ayant autre règle de ma santé que celle des exemples d'autrui et des événements que je vois ailleurs en pareille occasion, j'en trouve de toutes sortes et m'arrête aux comparaisons qui me sont plus favorables. Je reçois la santé les bras ouverts, libre, pleine et entière, et aiguise mon appétit à la jouir, d'autant plus qu'elle m'est à présent moins ordinaire et plus rare : tant s'en faut que je trouble son repos et sa douceur par l'amertume d'une nouvelle et contrainte forme de vivre.

Les bêtes nous montrent assez combien l'agitation de notre esprit nous apporte de maladies. Ce qu'on nous dit de ceux du Brésil, qu'ils ne mouraient que de vieillesse, on l'attribue à la sérénité et tranquillité de leur air; je l'attribue plutôt à la tranquillité et sérénité de leur âme, déchargée de toute passion, pensée et occupation tendue ou déplaisante, comme gens qui passaient leur vie en une admirable simplicité et ignorance, sans lettres, sans loi, sans roi.

[1] Des sceptiques.

Comme des grandes amitiés naissent de grandes inimitiés, des santés vigoureuses les mortelles maladies ; ainsi des rares et vives agitations de nos âmes, les plus excellentes manies et plus détraquées : il n'y a qu'un demi-tour de cheville à passer de l'un à l'autre. Aux actions des hommes insensés, nous voyons combien proprement la folie convient avec les plus vigoureuses opérations de notre âme. Qui ne sait combien est imperceptible le voisinage d'entre la folie avec les gaillardes élévations d'un esprit libre, et les effets d'une vertu suprême et extraordinaire? Platon dit les mélancoliques plus disciplinables et excellents; aussi n'en est-il point qui aient tant de propension à la folie. Infinis esprits se trouvent ruinés par leur propre force et souplesse. Quel saut vient de prendre, de sa propre agitation et allégresse, l'un des plus judicieux, ingénieux, et plus formés à l'air de cette antique et pure poésie, qu'autre poète italien ait jamais été[1]? N'a-t-il pas de quoi savoir gré à cette sienne vivacité meurtrière? à cette clarté qui l'a aveuglé? à cette exacte et tendue appréhension de la raison, qui l'a mis sans raison? à la curieuse et laborieuse quête des sciences, qui l'a conduit à la bêtise? à cette rare aptitude aux exercices de l'âme, qui l'a rendu sans exercice et sans âme? J'eus plus de dépit encore que de compassion, de le voir à Ferrare en si piteux état, survivant à soi-même, méconnaissant et soi et ses ouvrages, lesquels, sans son su, et toutefois à sa vue, on a mis en lumière incorrigés et informes.

Après que Socrate fut averti que le dieu de sagesse

[1] Montaigne ici parle du Tasse.

lui avait attribué le nom de sage, il en fut étonné; et, se recherchant et secouant partout, n'y trouvait aucun fondement à cette divine sentence : il en savait de justes, tempérants, vaillants, savants comme lui et plus éloquents, et plus beaux, et plus utiles au pays. Enfin, il se résolut qu'il n'était distingué des autres et n'était sage que parce qu'il ne se tenait pas tel, et que son dieu estimait bêtise singulière à l'homme l'opinion de science et de sagesse, et que sa meilleure doctrine était la doctrine de l'ignorance, et la simplicité sa meilleure sagesse. La sainte parole déclare misérables ceux d'entre nous qui s'estiment : « Bourbe et cendre, leur dit-elle, qu'as-tu à te glorifier? » Et ailleurs : « Dieu a fait l'homme semblable à l'ombre, » de laquelle qui jugera, quand, par l'éloignement de la lumière, elle sera évanouie. Ce n'est rien que de nous.

Il s'en faut tant que nos forces conçoivent la hauteur divine, que, des ouvrages de notre Créateur, ceux-là portent mieux sa marque et sont mieux siens que nous entendons le moins. C'est aux chrétiens une occasion de croire que, de rencontrer une chose incroyable, elle est d'autant plus selon raison qu'elle est contre l'humaine raison. Si elle était selon raison, ce ne serait plus miracle; et si elle était selon quelque exemple, ce ne serait plus chose singulière. *Melius scitur Deus, nesciendo*[1], dit saint Augustin; et Platon estime qu'il y ait quelque vice d'impiété à trop curieusement s'enquérir, et de Dieu, et du monde, et des causes premières des choses. Nous disons bien : puissance, vérité, justice; ce sont paroles

[1] On connaît mieux ce qu'est la Divinité quand on se soumet à l'ignorer. S. Augustin, *de Ordine*, II, 16.

qui signifient quelque chose de grand; mais cette chose-là, nous ne la voyons aucunement ni ne la concevons. Nous disons que Dieu craint, que Dieu se courrouce, que Dieu aime : ce sont toutes agitations et émotions qui ne peuvent loger en Dieu, selon notre forme, ni nous l'imaginer selon la sienne. C'est à Dieu seul de se connaître et interpréter ses ouvrages, et le fait en notre langue improprement, pour s'avaler et descendre à nous, qui sommes à terre couchés. La prudence, comment lui peut-elle convenir, qui est l'élite entre le bien et le mal, vû que nul mal ne le touche? quoi la raison et l'intelligence, desquelles nous nous servons pour arriver, par les choses obscures, aux apparentes, vû qu'il n'y a rien d'obscur à Dieu? la justice, qui distribue à chacun ce qui lui appartient, engendrée pour la société et communauté des hommes, comment est-elle en Dieu? la fortitude à porter la douleur, le labeur, les dangers, lui appartiennent aussi peu, ces trois choses n'ayant nul accès près de lui.

La participation que nous avons à la connaissance de la vérité, quelle qu'elle soit, ce n'est point par nos propres forces que nous l'avons acquise. Dieu nous a assez appris cela par les témoins qu'il a choisis du vulgaire, simples et ignorants, pour nous instruire de ses admirables secrets. Notre foi, ce n'est pas notre acquêt; c'est un pur présent de la libéralité d'autrui. Ce n'est pas par discours ou par notre entendement que nous avons reçu notre religion, c'est par autorité et par commandement étranger. La faiblesse de notre jugement nous y aide plus que la force, et notre aveuglement plus que notre clairvoyance; c'est par l'entremise de notre ignorance plus

que de notre science que nous sommes savants de ce divin savoir. Ce n'est pas merveille si nos moyens naturels et terrestres ne peuvent concevoir cette connaissance supernaturelle et céleste : apportons-y seulement du nôtre, l'obéissance et la sujétion; car, comme il est écrit : « Je détruirai la sapience des sages et abattrai la prudence des prudents : où est le sage? où est l'écrivain? où est le disputateur de ce siècle? Dieu n'a-t-il pas abêti la sapience de ce monde? car, puisque le monde n'a point connu Dieu par sapience, il lui a plu, par l'ignorance et simplesse de la prédication, sauver les croyants[1]; » ainsi il me faut voir enfin s'il est en la puissance de l'homme de trouver ce qu'il cherche, et si cette quête qu'il y a employée depuis tant de siècles l'a enrichi de quelque nouvelle force et de quelque vérité solide. Je crois qu'il me confessera, s'il parle en conscience, que tout l'acquêt qu'il a retiré d'une si longue poursuite, c'est d'avoir appris à reconnaître sa faiblesse. L'ignorance, qui était naturellement en nous, nous l'avons, par longue étude, confirmée et avérée. Il est advenu aux gens véritablement savants ce qui advient aux épis de blé; ils vont s'élevant et se haussant la tête droite et fière tant qu'ils sont vides; mais quand ils sont pleins et grossis de grains en leur maturité, ils commencent à s'humilier et baisser les cornes : pareillement, les hommes ayant tout essayé, tout sondé, et n'ayant trouvé en cet amas de science et provision de tant de choses diverses rien de massif et ferme et rien que vanité, ils ont renoncé à leur présomption et reconnu leur condition naturelle. C'est ce que Velleius reproche à Cotta et à Cicéron, « qu'ils ont

[1] S. Paul, *Epître aux Corinth.*, I, 1, 19.

appris de Philon n'avoir rien appris. » Phérécyde, l'un des sept sages, écrivant à Thalès comme il expirait : « J'ai, dit-il, ordonné aux miens, après qu'ils m'auront enterré, de te porter mes écrits. S'ils contentent et toi et les autres sages, publie-les ; sinon, supprime-les : ils ne contiennent nulle certitude qui me satisfasse à moi-même ; aussi ne fais-je pas profession de savoir la vérité ni d'y atteindre : j'ouvre les choses plus que je ne les découvre. »

Le plus sage homme qui fut oncques, quand on lui demanda ce qu'il savait, répondit : « qu'il savait cela, qu'il ne savait rien [1]. » Il vérifiait ce qu'on dit, que la plus grande part de ce que nous savons est la moindre de celle que nous ignorons ; c'est-à-dire que ce même que nous pensons savoir, c'est une pièce, et bien petite, de notre ignorance. Nous savons les choses en songe, dit Platon, et les ignorons en vérité. Cicéron même, qui devait au savoir tout son vaillant, Valerius dit que, sur sa vieillesse, il commença à désestimer les lettres.

Combien, et aux lois de la religion, et aux lois politiques, se trouvent plus dociles et aisés à mener les esprits simples et incurieux, que ces esprits surveillants et pédagogues des causes divines et humaines ! Il n'est rien en l'humaine invention où il y ait tant de vérisimilitude et d'utilité : celle-ci présente l'homme nu et vide ; reconnaissant sa faiblesse naturelle ; propre à recevoir d'en haut quelque force étrangère ; dégarni d'humaine science, et d'autant plus apte à loger en soi la divine ; anéantissant son jugement pour faire plus de place à la

[1] Socrate.

foi ; ni mécréant, ni établissant aucun dogme contre les observances communes ; humble, obéissant, disciplinable, studieux, ennemi juré d'hérésie, et s'exemptant, par conséquent, des vaines et irréligieuses opinions introduites par les fausses sectes. C'est une carte blanche, préparée à prendre du doigt de Dieu telles formes qu'il lui plaira d'y graver.

Plus nous nous renvoyons et commettons à Dieu et renonçons à nous, mieux nous en valons. « Accepte, dit l'Ecclésiaste, en bonne part, les choses au visage et au goût qu'elles se présentent à toi, du jour à la journée ; le demeurant est hors de ta connaissance. » *Dominus scit cogitationes hominum quoniam vanæ sunt*[1].

Mais pour reprendre mon propos, c'était vraiment bien raison que nous fussions tenus à Dieu seul, et au bénéfice de sa grâce, de la vérité d'une si noble créance, puisque de sa seule libéralité nous recevons le fruit de l'immortalité, lequel consiste en la jouissance de la béatitude éternelle. Confessons ingénuement que Dieu seul nous l'a dit, et la foi ; car leçon n'est-ce pas de nature et de notre raison ; et qui retentera[2] son être et ses forces, et dedans et dehors, sans ce privilége divin, qui verra l'homme sans le flatter, il n'y verra ni efficace ni faculté qui sente autre chose que la mort et la terre. Plus nous donnons et devons et rendons à Dieu, nous en faisons d'autant plus chrétiennement. Ce que ce philosophe stoïcien dit tenir du fortuit consentement de la voix populaire, valait-il pas mieux qu'il le tînt de Dieu ?

[1] Dieu sait que les pensées des hommes ne sont que vanité. *Psaume* XCIII, v, 11.

[2] Éprouvera.

Il me semble, entre autres témoignages de notre imbécilité, que celui-ci ne mérite pas d'être oublié, que, par désir même, l'homme ne sache trouver ce qu'il lui faut; que, non par jouissance, mais par imagination et par souhait, nous ne puissions être d'accord de ce de quoi nous avons besoin pour nous contenter. Laissons à notre pensée tailler et coudre à son plaisir; elle ne pourra pas seulement désirer ce qui lui est propre et se satisfaire. C'est pourquoi Socrate ne requérait les dieux sinon de lui donner ce qu'ils savaient lui être salutaire : et la prière des Lacédémoniens, publique et privée, portait simplement, les choses bonnes et belles leur être octroyées, remettant à la discrétion de la puissance suprême le triage et choix d'icelles; et le chrétien supplie Dieu : « Que sa volonté soit faite, » pour ne tomber en l'inconvénient que les poètes feignent du roi Midas. Il requit les dieux que tout ce qu'il toucherait se convertît en or : sa prière fut exaucée; son vin fut or, son pain or et la plume de sa couche, et d'or sa chemise et son vêtement; de façon qu'il se trouva accablé sous la jouissance de son désir, et étrèné d'une insupportable commodité : il lui fallut dépier ses prières.

Dieu pourrait nous octroyer les richesses, les honneurs, la vie et la santé même, quelquefois à notre dommage; car tout ce qui nous est plaisant ne nous est pas toujours salutaire. Si, au lieu de la guérison, il nous envoie la mort ou l'empirement de nos maux : *Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt*; il le fait par les raisons de sa providence, qui regarde bien plus certai-

nement ce qui nous est dû que nous ne pouvons faire; et le devons prendre en bonne part, comme d'une main très-sage et très-amie.

Pour la fin de ce long et ennuyeux discours, je veux joindre le mot de Sénèque : « O la vile chose, dit-il, et abjecte que l'homme, s'il ne s'élève au-dessus de l'humanité! » Voilà un bon mot et un utile désir, mais pareillement absurde : car de faire la poignée plus grande que le poing, la brassée plus grande que le bras, et d'espérer enjamber plus que de l'étendue de nos jambes, cela est impossible et monstrueux; ni que l'homme se monte au-dessus de soi et de l'humanité : car il ne peut voir que de ses yeux, ni saisir que de ses prises. Il s'élevera, si Dieu lui prête extraordinairement la main; il s'élevera, abandonnant et renonçant à ses propres moyens, et se laissant hausser et soulever par les moyens purement célestes. C'est à notre foi chrétienne, non à sa vertu stoïque, de prétendre à cette divine et miraculeuse métamorphose.

CHAPITRE XXXI.

DE LA GLOIRE.

Il y a le nom et la chose : le nom, c'est une voix qui remarque et signifie la chose; le nom, ce n'est pas une partie de la chose, ni de la substance; c'est une pièce étrangère jointe à la chose, et hors d'elle.

Dieu, qui est en soi toute plénitude et le comble de toute perfection, ne peut s'augmenter et accroître au

dedans; mais son nom se peut augmenter par la bénédiction et louange que nous donnons à ses ouvrages extérieurs, laquelle louange, puisque nous ne la pouvons incorporer en lui, d'autant qu'il n'y peut avoir accession de bien, nous l'attribuons à son nom, qui est la pièce hors de lui la plus voisine; voilà comment c'est à Dieu seul à qui gloire et honneur appartient; et il n'est rien si éloigné de raison que de nous en mettre en quête pour nous; car, étant indigents et nécessiteux au dedans, notre essence étant imparfaite, et ayant continuellement besoin d'amélioration, c'est là à quoi nous nous devons travailler. Nous sommes tout creux et vides; ce n'est pas de vent et de voix que nous avons à nous remplir; il nous faut de la substance plus solide à nous réparer; un homme affamé serait bien simple de chercher à se pourvoir plutôt d'un beau vêtement que d'un bon repas; il faut courir au plus pressé. Comme disent nos ordinaires prières, *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus.* Nous sommes en disette de beauté, santé, sagesse, vertu, et telles parties essentielles; les ornements externes se chercheront, après que nous aurons pourvu aux choses nécessaires. La théologie traite amplement et plus pertinemment ce sujet; mais je n'y suis guère versé.

Chrysippus et Diogène ont été les premiers auteurs et les plus fermes du mépris de la gloire; et, entre toutes les voluptés, ils disaient qu'il n'y en avait point de plus dangereuse, ni plus à fuir, que celle qui nous vient de l'approbation d'autrui. De vrai, l'expérience nous en fait sentir plusieurs trahisons bien dommageables; il n'est chose qui empoisonne tant les princes que

la flatterie, ni rien par où les méchants gagnent plus aisément crédit autour d'eux. Le premier enchantement que les sirènes emploient à piper Ulysse est de cette nature :

> Deçà vers nous, deçà, ô très-louable Ulysse,
> Et le plus grand honneur dont la Grèce fleurisse.

Ces philosophes-là disaient que toute la gloire du monde ne méritait pas qu'un homme d'entendement étendît seulement le doigt pour l'acquérir : je dis pour elle seule, car elle tire souvent à sa suite plusieurs commodités, pour lesquelles elle se peut rendre désirable. Elle nous acquiert de la bienveillance; elle nous rend moins exposés aux injures et offenses d'autrui, et choses semblables.

C'était aussi des principaux dogmes d'Epicure; car ce précepte de sa secte : CACHE TA VIE, qui défend aux hommes de s'empêcher des charges et négociations publiques, présuppose aussi nécessairement qu'on méprise la gloire, qui est une approbation que le monde fait des actions que nous mettons en évidence. Celui qui nous ordonne de nous cacher et de n'avoir soin que de nous, et qui ne veut pas que nous soyons connus d'autrui, veut encore moins que nous en soyons honorés et glorifiés; aussi conseille-t-il à Idoménée de ne régler aucunement ses actions par l'opinion ou réputation commune, si ce n'est pour éviter les autres incommodités accidentelles que le mépris des hommes lui pourrait apporter.

Carnéade a maintenu que la gloire était pour elle-même désirable : tout ainsi que nous embrassons nos posthumes pour eux-mêmes, n'en ayant aucune connaissance ni jouissance. Cette opinion n'a pas failli d'être plus commu-

nément suivie, comme sont volontiers celles qui s'accommodent le plus à nos inclinations. Aristote lui donne le premier rang entre les biens externes : Évite, dit-il, comme deux extrêmes vicieux, l'immodération et à la rechercher et à la fuir. Je crois que si nous avions les livres que Cicéron avait écrits sur ce sujet, il nous en conterait de belles ; car cet homme-là fut si forcené de cette passion que, s'il eût osé, il fût, ce crois-je, volontiers tombé en l'excès où tombèrent d'autres, que la vertu même n'était désirable que pour l'honneur qui se tenait toujours à sa suite, qui est une opinion si fausse que je suis dépit qu'elle ait jamais pu entrer en l'entendement d'homme qui eût cet honneur de porter le nom de philosophe.

Si cela était vrai, il ne faudrait être vertueux qu'en public ; et les opérations de l'âme, où est le vrai siége de la vertu, nous n'aurions que faire de les tenir en règle et en ordre, sinon autant qu'elles devraient venir à la connaissance d'autrui. N'y va-t-il donc que de faillir finement et subtilement ? « Si tu sais, dit Carnéade, un serpent caché en ce lieu où, sans y penser, se va seoir celui de la mort duquel tu espères profit, tu fais méchamment si tu ne l'en avertis ; et d'autant plus que ton action ne doit être connue que de toi. »

La vertu est chose bien vaine et frivole, si elle tire sa recommandation de la gloire : pour néant entreprendrions-nous de lui faire tenir son rang à part et la déjoindrions de la fortune ; car qu'est-il plus fortuit que la réputation? De faire que les actions soient connues et vues, c'est le pur ouvrage de la fortune ; c'est le sort qui nous applique la gloire selon sa témérité. Je l'ai vue fort souvent mar-

cher avant le mérite, et outrepasser le mérite d'une longue mesure. Celui qui premier s'avisa de la ressemblance de l'ombre à la gloire fit mieux qu'il ne voulait : ce sont choses excellemment vaines; elle va aussi quelquefois devant son corps et quelquefois l'excède de beaucoup en longueur. Ceux qui apprennent à la noblesse de ne chercher en la vaillance que l'honneur, *quasi non sit honestum quod nobilitatum non sit;* [1] que gagnent-ils par là, que de les instruire de ne se hasarder jamais, si on ne les voit, et de prendre bien garde s'il y a des témoins qui puissent rapporter nouvelles de leur valeur, là où se présentent mille occasions de bien faire sans qu'on puisse en être remarqué? Combien de belles actions particulières s'ensevelissent dans la foule d'une bataille? Quiconque s'amuse à contrôler autrui pendant une telle mêlée, il n'y est guère embesogné, et produit contre soi-même le témoignage qu'il rend des déportements de ses compagnons.

Toute la gloire que je prétends de ma vie, c'est de l'avoir vécue tranquille : tranquille, non selon Métrodore, ou Arcésilas, ou Aristippe, mais selon moi. Puisque la philosophie n'a su trouver aucune voie pour la tranquillité, qui fût bonne en commun, que chacun la cherche en son particulier.

A qui doivent César et Alexandre cette grandeur infinie de leur renommée, qu'à la fortune? Combien d'hommes a-t-elle éteints sur le commencement de leur progrès, desquels nous n'avons aucune connaissance, qui y apportaient même courage que le leur, si le malheur

[1] Comme si une action n'était vertueuse que lorsqu'elle a été célébrée. Cic., *de Offic.*, I, 4.

de leur sort ne les eût arrêtés tout court sur la naissance même de leurs entreprises? Au travers de tant et si extrêmes dangers, il ne me souvient point avoir lu que César ait été jamais blessé : mille sont morts de moindre péril que le moindre de ceux qu'il franchit. Infinies belles actions se doivent perdre sans témoignage avant qu'il en vienne une à profit : on n'est pas toujours sur le haut d'une brèche ou à la tête d'une armée, à la vue de son général, comme sur un échafaud ; on est surpris entre la haie et le fossé ; il faut tenter fortune contre un poulailler; il faut dénicher quatre chétifs arquebusiers d'une grange; il faut seul s'écarter de la troupe et entreprendre seul, selon la nécessité qui s'offre. Et si on prend garde, on trouvera, à mon avis, qu'il advient par expérience que les moins éclatantes occasions sont les plus dangereuses; et qu'aux guerres qui se sont passées de notre temps il s'est perdu plus de gens de bien aux occasions légères et peu importantes et à la contestation de quelque bicoque qu'aux lieux dignes et honorables.

Qui tient sa mort pour mal employée, si ce n'est en occasion signalée, au lieu d'illustrer sa mort, obscurcit volontiers sa vie, laissant échapper cependant plusieurs justes occasions de se hasarder ; et toutes les justes sont illustres assez, sa conscience les trompettant suffisamment à chacun : *Gloria nostra est testimonium conscientiæ nostræ* [1]. Qui n'est homme de bien que parce qu'on le saura et parce qu'on l'en estimera mieux après l'avoir su; qui ne veut bien faire qu'en condition que sa vertu vienne à la connaissance des hommes, celui-là n'est pas per-

[1] Notre gloire, c'est le témoignage de notre conscience. S. Paul. *Epist. ad Corinth.*, II, 1, 12.

sonne de qui on puisse tirer beaucoup de service. Il faut aller à la guerre pour son devoir et en attendre cette récompense qui ne peut faillir à toutes belles actions, pour occultes qu'elles soient, non pas même aux vertueuses pensées ; c'est le contentement qu'une conscience bien réglée reçoit en soi de bien faire. Il faut être vaillant pour soi-même et pour l'avantage que c'est d'avoir son courage logé en une assiette ferme et assurée contre les assauts de la fortune. Ce n'est pas pour la montre que notre âme doit jouer son rôle, c'est chez nous, au dedans, où nuls yeux ne donnent que les nôtres : là elle nous couvre de la crainte de la mort, des douleurs et de la honte même ; elle nous assure là de la perte de nos enfants, de nos amis et de nos fortunes ; et quand l'opportunité s'y présente, elle nous conduit aussi aux hasards de la guerre. Ce profit est bien plus digne d'être souhaité et espéré que l'honneur et la gloire, qui n'est autre chose qu'un favorable jugement qu'on fait de nous.

Il faut trier de toute une nation une douzaine d'hommes pour juger d'un arpent de terre ; et le jugement de nos inclinations et de nos actions, la plus difficile matière et la plus importante qui soit, nous le remettons à la voix de la commune et de la tourbe, mère d'ignorance, d'injustice et d'inconstance. Est-ce raison de faire dépendre la vie d'un sage du jugement des fous ? Quiconque vise à leur plaire, n'a jamais fait ; c'est une butte qui n'a ni forme ni prise. Démétrius disait plaisamment de la voix du peuple qu'il ne faisait non plus de recette de celle qui lui sortait par en haut que de celle qui lui sortait par en bas. Nul art, nulle souplesse d'esprit ne pourrait conduire nos pas à la suite d'un guide si dévoyé et si déréglé : en cette

confusion venteuse de bruits, de rapports et opinions vulgaires qui nous poussent, il ne se peut établir aucune route qui vaille. Ne nous proposons point une fin si flottante et volage; allons constamment après la raison : que l'approbation publique nous suive par là si elle veut; et, comme elle dépend toute de la fortune, nous n'avons point de loi de l'espérer plutôt par autre voie que par celle-là. Quand, pour sa droiture, je ne suivrais le droit chemin, je le suivrais pour avoir trouvé, par expérience, qu'au bout du compte c'est communément le plus heureux et le plus utile : *Dedit hoc providentia hominibus munus, ut honesta magis juvarent*[1]. Le marinier ancien disait ainsi à Neptune en une grande tempête : « O dieu, tu me sauveras si tu veux; si tu veux, tu me perdras; mais si tiendrai-je toujours droit mon timon. »

J'ai vu de mon temps mille hommes souples, métis, ambigus, et que nul ne doutait plus prudents mondains que moi, se perdre où je me suis sauvé.

Paul Emile, allant en sa glorieuse expédition de Macédoine, avertit surtout le peuple à Rome, « de contenir leur langue de ses actions pendant son absence. »

Que la licence des jugements est un grand détourbier[2] aux grandes affaires! d'autant que chacun n'a pas la fermeté de Fabius à l'encontre des voix communes, contraires et injurieuses, qui aima mieux laisser démembrer son autorité aux vaines fantaisies des hommes, que faire moins bien sa charge avec favorable réputation et populaire consentement.

[1] C'est un bienfait de la providence des dieux que les choses honnêtes sont aussi les plus utiles. Quintil., *Inst. orat.*, I, 12.

[2] *Trouble, empêchement.*

Il y a je ne sais quelle douceur naturelle à se sentir louer; mais nous lui prêtons trop de beaucoup. Je ne me soucie pas tant quel je sois chez autrui comme je me soucie quel je sois en moi-même : je veux être riche par moi, non par emprunt. Les étrangers ne voient que les événements et apparences externes; chacun peut faire bonne mine par le dehors, plein au dedans de fièvre et d'effroi : ils ne voient pas mon cœur, il ne voient que mes contenances. On a raison de décrier l'hypocrisie qui se trouve en la guerre : car qu'est-il plus aisé à un homme pratique que de gauchir aux dangers et de contrefaire le mauvais ayant le cœur plein de mollesse? Il y a tant de moyens d'éviter les occasions de se hasarder en particulier, que nous aurons trompé mille fois le monde avant que de nous engager à un dangereux pas; et lors même, nous y trouvant empêtrés, nous saurons bien, pour ce coup, couvrir notre jeu d'un beau visage et d'une parole assurée, quoique l'âme nous tremble au dedans; et qui aurait l'usage de l'anneau platonique, rendant invisible celui qui le portait au doigt, si on lui donnait le tour vers le plat de la main, assez de gens souvent se cacheraient où il se faut présenter le plus, et se repentiraient d'être placés en lieu si honorable, auquel la nécessité les rend assurés. Voilà comment tous ces jugements, qui se font des apparences externes, sont merveilleusement incertains et douteux; et n'est aucun si assuré témoin comme chacun à soi-même. En celles-là, combien avons-nous de goujats, compagnons de notre gloire? Celui qui se tient ferme dans une tranchée découverte, que fait-il en cela que ne fassent devant lui cinquante pauvres pionniers qui lui ouvrent le pas et le cou-

vrent de leur corps pour cinq sols de paye par jour?

Nous appelons aggrandir notre nom, l'étendre et semer en plusieurs bouches; nous voulons qu'il y soit reçu en bonne part, et que cette sienne accroissance lui vienne à profit : voilà ce qu'il y peut avoir de plus excusable en ce dessein. Mais l'excès de cette maladie en va jusque-là que plusieurs cherchent de faire parler d'eux en quelque façon que ce soit. Trogue Pompée dit d'Hérostrate, et Tite-Live de Manlius Capitolinus, qu'ils étaient plus désireux de grande que de bonne réputation. Ce vice est ordinaire : nous nous soignons plus qu'on parle de nous que comment on en parle; et nous est assez que notre nom coure par la bouche des hommes, en quelque condition qu'il y coure : il semble que l'être connu, ce soit aucunement avoir sa vie et sa durée en la garde d'autrui. Moi, je tiens que je ne suis que chez moi; et de cette autre mienne vie, qui loge en la connaissance de mes amis, à la considérer nue et simplement en soi, je sais bien que je n'en sens fruit ni jouissance que par la vanité d'une opinion fantastique : et quand je serai mort, je m'en ressentirai encore beaucoup moins; et si perdrai-je tout net l'usage des vraies utilités qui accidentellement la suivent parfois. Je n'aurai plus de prise par où saisir la réputation, ni par où elle puisse me toucher ni arriver à moi; car de m'attendre que mon nom la reçoive, premièrement, je n'ai point de nom qui soit assez mien; de deux que j'ai, l'un est commun à toute ma race, voire encore à d'autres; quant à mon autre nom, il est à quiconque aura envie de le prendre; ainsi j'honorerai peut-être un crocheteur en ma place. Et puis, quand j'aurais une marque particulière pour moi, que peut-elle

marquer quand je n'y suis plus? peut-elle désigner et favoriser l'inanité?

Au demeurant, en toute une bataille où dix mille hommes sont estropiés ou tués, il n'en est pas quinze de quoi l'on parle; il faut que ce soit quelque grandeur bien éminente, ou quelque conséquence d'importance que la fortune y ait jointe, qui fasse valoir une action privée, non d'un arquebusier seulement, mais d'un capitaine: car de tuer un homme, ou deux, ou dix, de se présenter courageusement à la mort, c'est à la vérité quelque chose à chacun de nous, car il y va de tout; mais pour le monde, ce sont choses si ordinaires, il s'en voit tant tous les jours, il en faut tant de pareilles pour produire un effet notable, que nous n'en pouvons attendre aucune particulière recommandation.

De tant de milliasses de vaillants hommes qui sont morts, depuis quinze cents ans en France, les armes à la main, il n'y en a pas cent qui soient venus à notre connaissance; la mémoire, non des chefs seulement, mais des batailles et victoires, est ensevelie: les fortunes de plus de la moitié du monde, à faute de registre, ne bougent de leur place et s'évanouissent sans durée. Si j'avais en ma possession les événements inconnus, j'en penserais très-facilement supplanter les connus en toute espèce d'exemples. Quoi, que des Romains mêmes et des Grecs, parmi tant d'écrivains et de témoins, et tant de rares et nobles exploits, il en est venu si peu jusques à nous! Ce sera beaucoup si, d'ici à cent ans, on se souvient en gros que de notre temps il y a eu des guerres civiles en France. Les Lacédémoniens sacrifiaient aux Muses, entrant en bataille, afin que leurs gestes fussent

bien et dignement écrits, estimant que ce fût une faveur divine et non commune que les belles actions trouvassent des témoins qui leur sussent donner vie et mémoire. Pensons-nous qu'à chaque arquebusade qui nous touche, et à chaque hasard que nous courons, il y ait soudain un greffier qui l'enrôle? et cent greffiers outre celá le pourront écrire, desquels les commentaires ne dureront que trois jours, et ne viendront à la vue de personne. Nous n'avons pas la millième partie des écrits anciens; c'est la fortune qui leur donne vie, ou plus courte, ou plus longue, selon sa faveur : et ce que nous en avons, il nous est loisible de douter si c'est le pire, n'ayant pas vu le demeurant. On ne fait pas des histoires de choses de si peu : il faut avoir été chef à conquérir un empire ou un royaume; il faut avoir gagné cinquante-deux batailles assignées, toujours plus faible en nombre, comme César. Dix mille bons compagnons et plusieurs grands capitaines moururent à sa suite vaillamment et courageusement, desquels les noms n'ont duré qu'autant que leurs femmes et leurs enfants véquirent. De ceux mêmes que nous voyons bien faire, trois mois ou trois ans après qu'ils y sont demeurés, il ne s'en parle non plus que s'ils n'eussent jamais été. Quiconque considérera, avec juste mesure et proportion, de quelles gens et de quels faits la gloire se maintient en la mémoire des livres, il trouvera qu'il y a, de notre siècle, fort peu d'actions et fort peu de personnes qui y puissent prétendre nul droit. Combien avons-nous vu d'hommes vertueux survivre à leur propre réputation, qui ont vu et souffert éteindre en leur présence l'honneur et la gloire très-justement acquise en leurs jeunes ans? Et pour trois ans de cette

vie fantastique et imaginaire, allons-nous perdant notre vraie vie et essentielle, et nous engager à une mort perpétuelle! Les sages se proposent une plus belle et plus juste fin à une si importante entreprise. Il serait, à l'aventure, excusable à un peintre ou autre artisan, ou encore à un rhétoricien ou grammairien, de se travailler pour acquérir nom par ses ouvrages; mais les actions de la vertu, elles sont trop nobles d'elles-mêmes pour rechercher autre loyer que de leur propre valeur, et notamment pour la chercher en la vanité des jugements humains.

Si toutefois cette fausse opinion sert au public à contenir les hommes en leur devoir; si le peuple en est éveillé à la vertu; si les princes sont touchés de voir le monde bénir la mémoire de Trajan et abominer celle de Néron; si cela les émeut de voir le nom de ce grand pendard, autrefois si effroyable et si redouté, maudit et outragé si librement par le premier écolier qui l'entreprend; qu'elle accroisse hardiment, et qu'on la nourrisse entre nous le plus qu'on pourra : et Platon, employant toutes choses à rendre ses citoyens vertueux, leur conseille aussi de ne mépriser la bonne réputation et estimation des peuples, et dit que, par quelque divine inspiration, il advient que les méchants mêmes savent souvent, tant de parole que d'opinion, justement distinguer les bons des mauvais. Ce personnage et son pédagogue sont merveilleux et hardis ouvriers à faire joindre les opérations et révélations divines, tout partout où faillit l'humaine force : et pour cette cause peut-être l'appelait Timon, en l'injuriant, le grand forgeur de miracles.

Puisque les hommes, par leur insuffisance, ne se peu-

vent assez payer d'une bonne monnaie, qu'on y emploie encore la fausse. Ce moyen a été pratiqué par tous les législateurs; et n'est police où il n'y ait quelque mélange, ou de vanité cérémonieuse, ou d'opinion mensongère, qui serve de bride à tenir le peuple en office. C'est pour cela que la plupart ont leurs origines et commencements fabuleux et enrichis de mystères supernaturels; c'est cela qui a donné crédit aux religions bâtardes, et les a fait favoriser aux gens d'entendement; et pour cela que Numa et Sertorius, pour rendre leurs hommes de meilleure créance, les paissaient de cette sottise, l'un que la nymphe Egeria, l'autre que sa biche blanche lui apportait de la part des dieux tous les conseils qu'il prenait: et l'autorité que Numa donna à ses lois sous titre du patronage de cette déesse, Zoroastre, le législateur des Bactriens et des Perses, la donna aux siennes sous le nom du dieu Oromazis; Trismégiste des Égyptiens, de Mercure; Zamolxis des Scythes, de Vesta; Charondas des Chalcides, de Saturne; Minos des Candiots, de Jupiter; Lycurgue de Lacédémoniens, d'Apollon; Dracon et Solon des Athéniens, de Minerve: et toute police a un Dieu à sa tête, faussement les autres, véritablement celle que Moïse dressa au peuple de Judée sorti d'Égypte. La religion des Bédouins, comme dit le sire de Joinville, portait, entre autres choses, que l'âme de celui d'entre eux qui mourait pour son prince s'en allait en un autre corps plus heureux, plus beau, et plus fort que le premier: au moyen de quoi ils en hasardaient beaucoup plus volontiers leur vie.

CHAPITRE XXXII.

DE LA PRÉSOMPTION.

Il y a une autre sorte de gloire, qui est une trop bonne opinion que nous concevons de notre valeur. C'est une affection inconsidérée, de quoi nous nous chérissons, qui nous représente à nous-mêmes autres que nous ne sommes.

Je ne veux pas que, de peur de faillir de ce côté-là, un homme se méconnaisse pourtant, ni qu'il pense être moins que ce qu'il est; le jugement doit tout partout maintenir son droit : c'est raison qu'il voie, en ce sujet comme ailleurs, ce que la vérité lui présente; si c'est César, qu'il se trouve hardiment le plus grand capitaine du monde. Nous ne sommes que cérémonie : la cérémonie nous emporte, et laissons la substance des choses : nous nous tenons aux branches et abandonnons le tronc et le corps : la cérémonie nous défend d'exprimer, par paroles, les choses licites et naturelles, et nous l'en croyons; la raison nous défend de n'en faire point d'illicites et mauvaises, et personne ne l'en croit. Je me trouve ici empêtré aux lois de la cérémonie; car elle ne permet, ni qu'on parle bien de soi, ni qu'on en parle mal : nous la laisserons là pour ce coup.

Ceux de qui la fortune (bonne ou mauvaise qu'on la doive appeler) a fait passer la vie en quelque éminent degré, ils peuvent par leurs actions publiques témoigner quels ils sont : mais ceux qu'elle n'a employés qu'en

foule, et de qui personne ne parlera, si eux-mêmes n'en parlent, ils sont excusables, s'ils prennent la hardiesse de parler d'eux-mêmes envers ceux qui ont intérêt de les connaître; à l'exemple de Lucilius; celui-là commettait à son papier ses actions et ses pensées et s'y peignait tel qu'il se sentait être.

Il me souvient donc que, dès ma plus tendre enfance, on remarquait en moi je ne sais quel port de corps, et des gestes témoignant quelque vaine et sotte fierté. J'en veux dire premièrement ceci, qu'il n'est pas inconvénient [1] d'avoir des conditions et des propensions si propres et si incorporées en nous que nous n'ayons pas moyen de les sentir et reconnaître; et de telles inclinations naturelles, le corps en retient volontiers quelque pli, sans notre su et consentement : c'était une certaine afféterie consente de sa beauté [2], qui faisait un peu pencher la tête d'Alexandre sur un côté, et qui rendait le parler d'Alcibiade mol et gras; Julius César se grattait la tête d'un doigt, qui est la contenance d'un homme rempli de pensements pénibles; et Cicéron, ce me semble, avait accoutumé de rincer le nez [3], qui signifie un naturel moqueur : tels mouvements peuvent arriver imperceptiblement en nous. Il y en a d'autres artificiels, de quoi je ne parle point, comme les salutations et révérences, par où on acquiert, le plus souvent à tort, l'honneur d'être bien humble et courtois. On peut être humble, de gloire. Je suis assez prodigue de bonnetades, notamment en été, et n'en reçois jamais sans revanche,

[1] *Extraordinaire.*

[2] *Convenable à sa beauté*, ou *qui siérait bien à sa beauté.*

[3] *Froncer, rider.*

de quelque qualité d'hommes que ce soit, s'il n'est à mes gages. Je désirasse d'aucuns princes que je connais, qu'ils en fussent plus épargnants et justes dispensateurs : car ainsi indiscrètement épandues, elles ne portent plus de coup ; si elles sont sans égard, elles sont sans effet. Entre les contenances déréglées, n'oublions pas la morgue de l'empereur Constance, qui en public tenait toujours la tête droite, sans la contourner ou fléchir ni çà ni là, non pas seulement pour regarder ceux qui le saluaient à côté ; ayant le corps planté immobile, sans se laisser aller au branle de son coche, sans oser ni cracher, ni se moucher, ni essuyer le visage devant les gens. Je ne sais si ces gestes qu'on remarquait en moi étaient de cette première condition, et si à la vérité j'avais quelque occulte propension à ce vice, comme il peut bien être ; et ne puis pas répondre des branles du corps : mais quant aux branles de l'âme, je veux ici confesser ce que j'en sens.

Il y a deux parties en cette gloire : savoir est, de s'estimer trop, et n'estimer pas assez autrui. Quant à l'une, il me semble premièrement ces considérations devoir être mises en compte, que je me sens pressé d'une erreur d'âme qui me déplaît, et comme inique, et encore plus comme importune ; j'essaie à la corriger, mais l'arracher je ne puis : c'est que je diminue du juste prix des choses que je possède, et hausse le prix aux choses d'autant qu'elles sont étrangères, absentes, et non miennes : cette humeur s'épand bien loin, et entre deux pareils ouvrages je pèserais toujours contre le mien, non tant que la jalousie de mon avancement et amendement trouble mon jugement, et m'empêche de me satisfaire, comme que,

d'elle-même, la maîtrise [1] engendre mépris de ce qu'on tient et régente. Les polices, les mœurs lointaines me flattent, et les langues; et m'aperçois que le latin me pipe par la faveur de sa dignité, au-delà de ce qui lui appartient, comme aux enfants et au vulgaire: l'économie, la maison, le cheval de mon voisin, en égale valeur, vaut mieux que le mien, de ce qu'il n'est pas mien: davantage que je suis très-ignorant en mon fait, j'admire l'assurance et promesse que chacun a de soi; au lieu qu'il n'est quasi rien que je sache savoir, ni que j'ose me répondre pouvoir faire. Je n'ai point mes moyens en proposition et par état, et n'en suis instruit qu'après l'effet; autant douteux de ma force que d'une autre force. D'où il advient, si je rencontre louablement en une besogne, que je le donne plus à ma fortune qu'à mon industrie; d'autant que je les desseigne [2] toutes au hasard et en crainte. Pareillement j'ai en général ceci, que de toutes les opinions que l'ancienneté a eues de l'homme en gros, celles que j'embrasse plus volontiers, et auxquelles je m'attache le plus, ce sont celles qui nous méprisent, avilissent, et anéantissent le plus: la philosophie ne me semble jamais avoir si beau jeu, que quand elle combat notre présomption et vanité, quand elle reconnaît de bonne foi son irrésolution, sa faiblesse et son ignorance. Il me semble que la mère nourrice des plus fausses opinions, et publiques et particulières, c'est la trop bonne opinion que l'homme a de soi. Ces gens qui se perchent à chevauchons sur l'épicycle de Mercure, qui voient si avant dans le ciel, ils m'arrachent les dents:

[1] *La domination.*

[2] *J'en forme le dessein,* etc.

car, en l'étude que je fais, duquel le sujet c'est l'homme, trouvant une si extrême variété de jugements, un si profond labyrinthe des difficultés les unes sur les autres, tant de diversité et incertitude en l'école même de la sapience, vous pouvez penser, puisque ces gens-là n'ont pu se résoudre de la connaissance d'eux-mêmes et de leur propre condition, qui est continuellement présente à leurs yeux, qui est dans eux, puisqu'ils ne savent comment branle ce qu'eux-mêmes font branler, ni comment nous peindre et déchiffrer les ressorts qu'ils tiennent et manient eux-mêmes, comment je les croirais de la cause du flux et reflux de la rivière du Nil. La curiosité de connaître les choses a été donnée aux hommes pour fléau, dit la sainte parole.

Mais pour venir à mon particulier, il est bien difficile, ce me semble, qu'aucun autre s'estime moins, voire qu'aucun autre m'estime moins, que ce que je m'estime : je me tiens de la commune sorte, sauf en ce que je m'en tiens, coupable des défectuosités plus basses et populaires, mais non désavouées, non excusées; et ne me prise seulement que de ce que je sais mon prix. S'il y a de la gloire, elle est infuse en moi superficiellement, par la trahison de ma complexion, et n'a point de corps qui comparaisse à la vue de mon jugement; j'en suis arrosé, mais non pas teint : car, à la vérité, quant aux effets de l'esprit, en quelque façon que ce soit, il n'est jamais parti de moi chose qui me contentât; et l'approbation d'autrui ne me paie pas. J'ai le jugement tendre et difficile, et notamment en mon endroit : je me désavoue sans cesse, et me sens partout flotter et fléchir de faiblesse; je n'ai rien du mien de quoi satisfaire mon jugement.

J'ai la vue assez claire et réglée, mais, à l'ouvrer[1], elle se trouble : comme j'essaie plus évidemment en la poésie, je l'aime infiniment, je me connais assez aux ouvrages d'autrui; mais je fais, à la vérité, l'enfant quand j'y veux mettre la main : je ne me puis souffrir. On peut faire le sot partout ailleurs, mais non en la poésie.

Ce que je trouve excusable du mien, ce n'est pas de soi et à la vérité, mais c'est à la comparaison d'autres choses pires, auxquelles je vois qu'on donne crédit. Je suis envieux du bonheur de ceux qui se savent réjouir et gratifier en leur besogne; car c'est un moyen aisé de se donner du plaisir, puisqu'on le tire de soi-même; spécialement s'il y a un peu de fermeté en leur opiniâtrise. Je sais un poète à qui, fort et faible, en foule et en chambre, et le ciel et la terre crient qu'il n'y entend guère : il n'en rabat pour tout cela rien de la mesure à quoi il s'est taillé; toujours recommence, toujours reconsulte, et toujours persiste, d'autant plus fort en son avis, et plus raide, qu'il touche à lui seul de le maintenir.

Mes ouvrages, il s'en faut tant qu'ils me rient, qu'autant de fois que les retâte, autant de fois je m'en dépite. J'ai toujours une idée en l'âme et certaine image trouble, qui me présente comme en songe une meilleure forme que celle que j'ai mise en besogne; mais je ne la puis saisir et exploiter; et cette idée même n'est que du moyen étage. Ce que j'argumente par là, que les productions de ces riches et grandes âmes du temps passé sont bien loin au-delà de l'extrême étendue de mon

[1] *Au travail, à l'ouvrage.*

imagination et souhait : leurs écrits ne me satisfont pas seulement et me remplissent, mais ils m'étonnent et transissent d'admiration; je juge leur beauté, je la vois, sinon jusques au bout, au moins si avant qu'il m'est impossible d'y aspirer. Quoi que j'entreprenne, je dois un sacrifice aux Grâces, comme dit Plutarque de quelqu'un, pour pratiquer leur faveur. Elles m'abandonnent partout; tout est grossier chez moi; il y a faute de gentillesse et de beauté : je ne sais faire valoir les choses pour le plus que ce qu'elles valent : ma façon n'aide rien à la matière; voilà pourquoi il me la faut forte, qui ait beaucoup de prise, et qui luise d'elle-même. Quand j'en saisis des populaires et plus gaies, c'est pour me suivre à moi, qui n'aime point une sagesse cérémonieuse et triste, comme fait le monde; et pour m'égayer, non pour égayer mon style, qui les veut plutôt graves et sévères : au moins si je dois nommer style un parler informe et sans règle, un jargon populaire, et un procéder sans définition, sans partition, sans conclusion. Je ne sais ni plaire, ni réjouir, ni chatouiller : le meilleur conte du monde se sèche entre mes mains et se ternit. Je ne sais parler qu'en bon escient, et suis du tout dénué de cette facilité, que je vois en plusieurs de mes compagnons, d'entretenir les premiers venus et tenir en haleine toute une troupe, ou amuser, sans se lasser, l'oreille d'un prince de toute sorte de propos; la matière ne leur faillant jamais, pour cette grâce qu'ils ont de savoir employer la première venue, et l'accommoder à l'humeur et portée de ceux à qui ils ont affaire. Les princes n'aiment guère les discours fermes, ni moi à faire des contes. Les raisons premières et plus aisées, qui sont com-

munément les mieux prises, je ne sais pas les employer; mauvais prêcheur de commune, de toute matière je dis volontiers les plus extrêmes choses que j'en sais. Cicéron estime que, aux traités de la philosophie, le plus difficile membre soit l'exorde; s'il est ainsi, je me prends à la conclusion sagement. Si faut-il savoir relâcher la corde à toute sorte de tons; et le plus aigu est celui qui vient le moins souvent en jeu. Il y a pour le moins autant de perfection à relever une chose vide qu'à en soutenir une pesante : tantôt il faut superficiellement manier les choses, tantôt les profonder. Je sais bien que la plupart des hommes se tiennent à ce bas étage, pour ne concevoir les choses que par cette première écorce; mais je sais aussi que les plus grands maîtres, et Xénophon et Platon, on les voit souvent se relâcher à cette basse façon et populaire de dire et traiter les choses, la soutenant des grâces qui ne leur manquent jamais.

Au demeurant, mon langage n'a rien de facile et poli; il est âpre et dédaigneux, ayant ses dispositions libres et déréglées; et me plaît ainsi, sinon par mon jugement, par mon inclination. Mais je sens bien que parfois je m'y laisse trop aller, et qu'à force de vouloir éviter l'art et l'affectation, j'y retombe d'une autre part.

Platon dit que le long ou le court ne sont pas propriétés qui ôtent ni qui donnent prix au langage. Quand j'entreprendrais de suivre cet autre style équable, uni et ordonné, je n'y saurais advenir; et encore que les coupures et cadences de Salluste reviennent plus à mon humeur, si est-ce que je trouve César plus grand et moins aisé à représenter; et si mon inclination me porte plus à l'imitation du parler de Sénèque, je ne laisse pas d'es-

timer davantage celui de Plutarque. Comme à faire, à dire aussi, je suis tout simplement ma forme naturelle; d'où c'est, à l'aventure, que je puis plus à parler qu'à écrire. Le mouvement et action animent les paroles, notamment à ceux qui se remuent brusquement, comme je fais, et qui s'échauffent : le port, le visage, la voix, la robe, l'assiette, peuvent donner quelque prix aux choses qui, d'elles-mêmes, n'en ont guère, comme le babil. Messala se plaint, en Tacite, de quelques accoutrements étroits de son temps, et de la façon des bancs où les orateurs avaient à parler, qui affaiblissaient leur éloquence.

Mon langage français est altéré, et en la prononciation et ailleurs, par la barbarie de mon crû; je ne vis jamais homme des contrées de deçà, qui ne sentît bien évidemment son ramage, et qui ne blessât les oreilles pures françaises. Si n'est-ce pas pour être fort entendu en mon périgourdin; car je n'en ai non plus d'usage que de l'allemand, et ne m'en chault guère; c'est un langage (comme sont autour de moi, d'une bande et d'autre, le poitevin, xaintongeois, angoumoisin, limousin, auvergnat), brode[1], traînant, éfoiré. Il y a bien au-dessus de nous, vers les montagnes, un gascon que je trouve singulièrement beau, sec, bref, signifiant, et, à la vérité, un langage mâle et militaire plus qu'autre que j'entende, autant nerveux, puissant et pertinent, comme le français est gracieux, délicat et abondant.

Quant au latin, qui m'a été donné pour maternel, j'ai perdu, par désaccoutumance, la promptitude de m'en

[1] *Lâche, languissant. Brode*, en ce sens, est un terme purement gascon.

pouvoir servir à parler; oui et à écrire : en quoi autrefois je me faisais appeler *maître Jean*. Voilà combien peu je vaux de ce côté-là.

La beauté est une pièce de grande recommandation au commerce des hommes; c'est le premier moyen de conciliation des uns aux autres, et n'est homme si barbare et si rechigné qui ne se sente aucunement frappé de sa douceur. Le corps a une grande part à notre être; il y tient un grand rang; ainsi sa structure et composition sont de bien juste considération. Ceux qui veulent déprendre nos deux pièces principales, et les séquestrer l'une de l'autre, ils ont tort : au rebours, il les faut raccoupler et rejoindre; il faut ordonner à l'âme, non de se tirer à quartier, de s'entretenir à part, de mépriser et abandonner le corps (aussi ne le saurait-elle faire que par quelque singerie contrefaite), mais de se rallier à lui, de l'embrasser, le chérir, lui assister, le contrôler, le conseiller, le redresser et ramener quand il fourvoie, l'épouser en somme et lui servir de mari, à ce que leurs effets ne paraissent pas divers et contraires, mais accordants et uniformes. Les chrétiens ont une particulière instruction de cette liaison : car ils savent que la justice divine embrasse cette société et jointure du corps et de l'âme, jusqu'à rendre le corps capable des récompenses éternelles, et que Dieu regarde agir tout l'homme, et veut qu'entier il reçoive le châtiment ou le loyer, selon ses démérites. La secte péripatétique, de toutes sectes la plus sociable, attribue à la sagesse ce seul soin, de pourvoir et procurer en commun le bien de ces deux parties associées : et montrent les autres sectes, pour ne s'être assez attachées à la considération de ce mé-

lange, s'être partialisées, celle-ci pour le corps, cette autre pour l'âme, d'une pareille erreur; et avoir écarté leur sujet, qui est l'homme; et leur guide, qu'ils avouent en général être nature. La première distinction qui ait été entre les hommes, et la première considération qui donna les prééminences aux uns sur les autres, il est vraisemblable que ce fut l'avantage de la beauté. Or, je suis d'une taille un peu au-dessous de la moyenne : ce défaut n'a pas seulement de la laideur, mais encore de l'incommodité, à ceux mêmement qui ont des commandements et des charges; car l'autorité que donne une belle présence et majesté corporelle en est à dire. C. Marius ne recevait pas volontiers des soldats qui n'eussent six pieds de hauteur. *Le Courtisan*[1] a bien raison de vouloir, pour ce gentilhomme qu'il dresse, une taille commune, plutôt que toute autre, et de refuser pour lui toute étrangeté qui le fasse montrer au doigt. Mais de choisir, s'il faut à cette médiocrité, qu'il soit plutôt au-deçà qu'au-delà d'icelle, je ne le ferais pas à un homme militaire. Les petits hommes, dit Aristote, sont bien jolis, mais non pas beaux; et se connaît en la grandeur la grande âme : comme la beauté, en un grand corps et haut : les Éthiopes et les Indiens, dit-il, élisant leurs rois et magistrats, avaient égard à la beauté et procérité des personnes. Ils avaient raison; car il y a du respect pour ceux qui le suivent, et, pour l'ennemi, de l'effroi, de voir à la tête d'une troupe marcher un chef de belle et riche taille.

Notre grand roi divin et céleste, duquel toutes les cir-

[1] Livre italien composé par Baltazar Castiglione.

constances doivent être remarquées avec soin, religion et révérence, n'a pas refusé la recommandation corporelle, *speciosus forma præ filiis hominum* [1] : et Platon, avec la tempérance et la fortitude, désire la beauté aux conservateurs de sa république. C'est un grand dépit, qu'on s'adresse à vous parmi vos gens pour vous demander : « Où est monsieur? » et que vous n'ayez que le reste de la bonnetade qu'on fait à votre barbier ou à votre secrétaire, comme il advint au pauvre Philopœmen : Étant arrivé le premier de sa troupe en un logis où on l'attendait, son hôtesse, qui ne le connaissait pas, et le voyait d'assez mauvaise mine, l'employa d'aller un peu aider à ses femmes à puiser de l'eau, ou attiser du feu, pour le service de Philopœmen; les gentilshommes de sa suite étant arrivés et l'ayant surpris embesogné à cette belle vacation, car il n'avait pas failli d'obéir au commandement qu'on lui avait fait, lui demandèrent ce qu'il faisait là : « Je paie, leur répondit-il, la peine de ma laideur. »

J'ai, au demeurant, la taille forte et ramassée, le visage, non pas gras, mais plein; la complexion entre le jovial et le mélancolique, moyennement sanguine et chaude; la santé, forte et allègre, jusque bien avant en mon âge, rarement troublée par les maladies. J'étais tel, car je ne me considère pas à cette heure que je suis engagé dans les avenues de la vieillesse, ayant déjà franchi les quarante ans : ce que je serai dorénavant, ce ne sera plus qu'un demi-être; ce ne sera plus moi, je m'échappe tous les jours et me dérobe à moi.

D'adresse et de disposition, je n'en ai point eu; et si

[1] Il était le plus beau des enfants des hommes. *Ps.* XLV, 3

suis fils d'un père très-dispos, et d'une allégresse qui lui dura jusqu'à son extrême vieillesse. Il ne trouva guère homme de sa condition qui s'égalât à lui en tout exercice de corps; comme je n'en ai trouvé guère aucun qui ne me surmontât, sauf au courir, en quoi j'étais des médiocres. De la musique, ni pour la voix, que j'y ai très-inepte, ni pour les instruments, on ne m'y a jamais su rien apprendre. A la danse, à la paume, à la lutte, je n'y ai pu acquérir qu'une bien fort légère et vulgaire suffisance; à nager, à escrimer, à voltiger et à sauter, nulle du tout. Les mains, je les ai si gourdes, que je ne sais pas écrire seulement pour moi; de façon que, ce que j'ai barbouillé, j'aime mieux le refaire que de me donner la peine de le démêler, et ne lis guère mieux; je me sens peser aux écoutants; autrement bon clerc. Je ne sais pas clore à droit une lettre, ni ne sus jamais tailler plume, ni trancher à table qui vaille, ni équiper un cheval de son harnais, ni porter à poing un oiseau et le lâcher, ni parler aux chiens, aux oiseaux, aux chevaux. Mes conditions corporelles sont, en somme, très-bien accordantes à celles de l'âme; il n'y a rien d'allègre; il y a seulement une vigueur pleine et ferme; je dure bien à la peine, mais j'y dure si je m'y porte moi-même, et autant que mon désir m'y conduit; autrement, si je n'y suis allèché par quelque plaisir, et si j'ai autre guide que ma pure et libre volonté, je n'y vaux rien, car j'en suis là que, sauf la santé et la vie, il n'est chose pour quoi je veuille ronger mes ongles et que je veuille acheter au prix du tourment d'esprit et de la contrainte. Extrêmement oisif, extrêmement libre et par nature et par art, je prêterais aussi volontiers mon sang que mon soin. J'ai

une âme libre et toute sienne, accoutumée à se conduire à sa mode ; n'ayant eu, jusqu'à cette heure, ni commandant, ni maître forcé ; j'ai marché aussi avant, et le pas qu'il m'a plu ; cela m'a amolli et rendu inutile au service d'autrui, et ne m'a fait bon qu'à moi.

Et, pour moi, il n'a été besoin de forcer ce naturel pesant, paresseux et fainéant ; car, m'étant trouvé en tel degré de fortune, dès ma naissance, que j'ai eu occasion de m'y arrêter, et en tel degré de sens, que j'ai senti en avoir occasion, je n'ai rien cherché, et n'ai aussi rien pris : je n'ai eu besoin que de la suffisance de me contenter, qui est toutefois un réglement d'âme, à le bien prendre, également difficile en toute sorte de condition, et que, par usage, nous voyons se trouver plus facilement encore en la disette qu'en l'abondance ; d'autant, à l'aventure, que, selon le cours de nos autres passions, la faim des richesses est plus aiguisée par leur usage que par leur disette, et la vertu de la modération plus rare que celle de la patience ; et n'ai eu besoin que de jouir doucement des biens que Dieu, par sa libéralité, m'avait mis entre mains. Je n'ai goûté aucune sorte de travail ennuyeux ; je n'ai eu guère en maniement que mes affaires, ou, si j'en ai eu, ç'a été en condition de les manier à mon heure et à ma façon, commis par gens qui s'en fiaient à moi, et qui ne me pressaient pas et me connaissaient ; car encore tirent les experts quelque service d'un cheval rétif et poussif.

Mon enfance même a été conduite d'une façon molle et libre, et exempte de sujétion rigoureuse. Tout cela m'a formé une complexion délicate et incapable de sollicitude ; jusque-là que j'aime qu'on me cache mes pertes,

et les désordres qui me touchent. Au chapitre de mes mises, je loge ce que ma nonchalance me coûte à nourrir et entretenir; j'aime à ne savoir pas le compte de ce que j'ai, pour sentir moins exactement ma perte; je prie ceux qui vivent avec moi, où l'affection leur manque et les bons effets, de me piper et payer de bonnes apparences. A faute d'avoir assez de fermeté pour souffrir l'importunité des accidents contraires auxquels nous sommes sujets, et pour ne me pouvoir tenir tendu à régler et ordonner les affaires, je nourris autant que je puis en moi cette opinion, m'abandonnant du tout à la fortune, « de prendre toutes choses au pis; et ce pis-là, me résoudre à le porter doucement et patiemment : » c'est à cela seul que je travaille, et le but auquel j'achemine tous mes discours. A un danger, je ne songe pas tant comment j'en échapperai que combien peu il importe que j'en échappe; quand j'y demeurerais, que serait-ce? Ne pouvant régler les événements, je me règle moi-même et m'applique à eux, s'ils ne s'appliquent à moi. Je n'ai guère d'art pour savoir gauchir la fortune et lui échapper ou la forcer, et pour dresser et conduire par prudence les choses à mon point; j'ai encore moins de tolérance pour supporter le soin âpre et pénible qu'il faut à cela; et la plus pénible assiette pour moi, c'est être suspens aux choses qui pressent, et agité entre la crainte et l'espérance.

Le délibérer, voire aux choses plus légères, m'importune, et sens mon esprit plus empêché à souffrir le branle et les secousses diverses du doute et de la consultation, qu'à se rasseoir et résoudre à quelque parti que ce soit, après que la chance est livrée. Peu de passions m'ont

troublé le sommeil; mais, des délibérations, la moindre me le trouble. Tout ainsi que des chemins, j'en évite volontiers les côtés pendants et glissants, et me jette dans le battu le plus boueux et enfondrant, d'où je ne puisse aller plus bas, et y cherche sûreté; aussi j'aime les malheurs tout purs, qui ne m'exercent et tracassent plus après l'incertitude de leur rhabillage, et qui du premier saut me poussent droitement en la souffrance.

Aux événements, je me porte virilement; en la conduite puérilement : l'horreur de la chûte me donne plus de fièvre que le coup. Le jeu ne vaut pas la chandelle : l'avaricieux a plus mauvais compte de sa passion que n'a le pauvre; et il y a moins de mal souvent à perdre sa vigne qu'à la plaider. La plus basse marche est la plus ferme; c'est le siége de la constance; vous n'y avez besoin que de vous; elle se fonde là et appuie toute en soi.

Quant à l'ambition, qui est voisine de la présomption, ou fille plutôt, il eût fallu, pour m'avancer, que la fortune me fût venue quérir par le poing; car, de me mettre en peine pour une espérance incertaine, et me soumettre à toutes les difficultés qui accompagnent ceux qui cherchent à se pousser en crédit sur le commencement de leur progrès, je ne l'eusse su faire : je m'attache à ce que je vois et que je tiens, et ne m'éloigne guère du port; et puis, on n'arrive peu à ces avancements qu'en hasardant premièrement le sien; et je suis d'avis que, si ce qu'on a suffit à maintenir la condition en laquelle on est né et dressé, c'est folie d'en lâcher la prise sur l'incertitude de l'augmenter. Celui à qui la fortune refuse de quoi planter son pied et établir un être tranquille et reposé, il est pardonnable s'il jette au hasard ce qu'il a, puis qu'ainsi comme ainsi

la nécessité l'envoie à la quête : et j'excuse plutôt un cadet de mettre sa légitime au vent, que celui à qui l'honneur de la maison est en charge, qu'on ne peut point voir nécessiteux que par sa faute. J'ai bien trouvé le chemin plus court et plus aisé, avec le conseil de mes bons amis du temps passé, de me défaire de ce désir, et de me tenir coi; jugeant aussi bien sainement de mes forces, qu'elles n'étaient pas capables de grandes choses; et me souvenant de ce mot du feu chancelier Olivier, « que les Français semblent des guenons, qui vont grimpant contremont un arbre, de branche en branche, et ne cessent d'aller jusqu'à ce qu'elles soient arrivées à la plus haute branche, et y montrent le cul quand elles y sont. »

Les qualités mêmes qui sont en moi non reprochables, je les trouvais inutiles en ce siècle : la facilité de mes mœurs, on l'eût nommée lâcheté et faiblesse; la foi et la conscience s'y fussent trouvées scrupuleuses et superstitieuses; la franchise et la liberté, importune, inconsidérée et téméraire. A quelque chose sert le malheur : il fait bon naître en un siècle fort dépravé; car, par comparaison d'autrui, vous êtes estimé vertueux à bon marché. Qui n'est que parricide en nos jours et sacrilége, il est homme de bien et d'honneur; et ne fut jamais temps et lieu où il y eût, pour les princes, loyer plus certain et plus grand proposé à la bonté et à la justice. Le premier qui s'avisera de se pousser en faveur et en crédit par cette voie-là, je suis bien déçu si à bon compte il ne devance ses compagnons : la force, la violence, peuvent quelque chose, mais non pas toujours tout. Les marchands, les juges de village, les artisans, nous les voyons aller à pair de vaillance et science militaire avec la noblesse; ils

rendent des combats honorables et publics et privés, ils battent, ils défendent villes en nos guerres présentes. Un prince étouffe sa recommandation emmy cette presse. Qu'il reluise d'humanité, de vérité, de loyauté, de tempérance, et surtout de justice; marques rares, inconnues et exilées : c'est la seule volonté des peuples de quoi il peut faire ses affaires; et nulles autres qualités ne peuvent attirer leur volonté comme celles-là, leur étant les plus utiles.

Par cette proportion, je me fusse trouvé grand et rare; comme je me trouve pygmée et populaire, à la proportion d'aucuns siècles passés, auxquels il était vulgaire, si d'autres plus fortes qualités n'y concourraient, de voir un homme modéré en ses vengeances, mol au ressentiment des offenses, religieux en l'observance de sa parole, ni double, ni souple, ni accommodant sa foi à la volonté d'autrui et aux occasions : plutôt laisserais-je rompre le col aux affaires, que de tordre ma foi pour leur service. Car, quant à cette nouvelle vertu de feintise et dissimulation, qui est à cette heure si fort en crédit, je la hais capitalement; et de tous les vices, je n'en trouve aucun qui témoigne tant de lâcheté et bassesse de cœur. C'est une humeur couarde et servile de s'aller déguiser et cacher sous un masque, et de n'oser se faire voir tel qu'on est : par-là nos hommes se dressent à la perfidie ; étant duits à produire des paroles fausses, ils ne font pas conscience d'y manquer. Un cœur généreux ne doit point démentir ses pensées; il se veut faire voir jusqu'au dedans; tout y est bon, ou au moins tout y est humain. Aristote estime office de magnanimité haïr et aimer à découvert, juger, parler avec toute franchise, et, au prix

de la vérité, ne faire cas de l'approbation ou réprobation d'autrui. Appollonius disait que « c'était aux serfs de mentir, et aux libres de dire vérité : » c'est la première et fondamentale partie de la vertu ; il la faut aimer pour elle même. Celui qui dit vrai, parce qu'il y est d'ailleurs obligé, et parce qu'il sert [1], et qui ne craint point à dire mensonge quand il n'importe à personne, il n'est pas véritable suffisamment. Mon âme, de sa complexion, refuit la menterie, et hait même à la penser : j'ai une interne vergogne et un remords piquant, si parfois elle m'échappe ; comme parfois elle m'échappe, les occasions me surprenant et agitant impréméditemment. Il ne faut pas toujours dire tout, car ce serait sottise ; mais ce qu'on dit, il faut qu'il soit tel qu'on le pense ; autrement, c'est méchanceté. Je ne sais quelle commodité ils attendent de se feindre et contrefaire sans cesse, si ce n'est de n'en être pas crus lors même qu'ils disent vérité ; cela peut tromper une fois ou deux les hommes ; mais de faire profession de se tenir couvert, et se vanter, comme ont fait aucuns de nos princes, que « ils jetteraient leur chemise au feu, si elle était participante de leurs vraies intentions, » qui est un mot de l'ancien Metellus Macedonicus ; et publier, que « qui ne sait se feindre ne sait pas régner, » c'est tenir avertis ceux qui ont à les pratiquer que ce n'est que piperie et mensonge qu'ils disent. Ce serait une grande simplesse à qui se laisserait amuser ni au visage, ni aux paroles de celui qui fait état d'être toujours autre au dehors qu'il n'est au dedans, comme faisait Tibère. Et ne sais quelle part telles gens

[1] *Parce que cela lui sert.*

peuvent avoir au commerce des hommes, ne produisant rien qui soit reçu pour comptant. Qui est déloyal envers la vérité l'est aussi envers le mensonge.

Or, de moi, j'aime mieux être importun et indiscret, que flatteur et dissimulé. J'avoue qu'il se peut mêler quelque pointe de fierté et d'opiniâtreté à se tenir ainsi entier et ouvert comme je suis, sans considération d'autrui; et me semble que je deviens un peu plus libre où il le faudrait moins être, et que je m'échauffe par l'opposition du respect : il peut être aussi que je me laisse aller après ma nature, à faute d'art. Présentant aux grands cette même licence de langue et de contenance que j'apporte de ma maison, je sens combien elle décline vers l'indiscrétion et incivilité : mais, outre ce que je suis ainsi fait, je n'ai pas l'esprit assez souple pour gauchir à une prompte demande, et pour en échapper par quelque détour, ni pour feindre une vérité, ni assez de mémoire pour la retenir ainsi feinte, ni certes assez d'assurance pour la maintenir, et fais le brave par faiblesse; par quoi je m'abandonne à la naïveté, et à toujours dire ce que je pense, et par complexion et par dessein, laissant à la fortune d'en conduire l'évènement. Aristippe disait, « le principal fruit qu'il eût tiré de la philosophie être qu'il parlait librement et ouvertement à chacun. »

C'est un outil de merveilleux service que la mémoire, et sans lequel le jugement fait bien à peine son office; elle me manque du tout. Ce qu'on me veut proposer, il faut que ce soit à parcelles; car de répondre à un propos où il y eût plusieurs divers chefs, il n'est pas en ma puissance : je ne saurais recevoir une charge sans tablettes. Et, quand j'ai un propos de conséquence à tenir,

s'il est de longue haleine, je suis réduit à cette vile et misérable nécessité d'apprendre par cœur, mot à mot, ce que j'ai à dire; autrement je n'aurais ni façon, ni assurance, étant en crainte que ma mémoire vînt à me faire un mauvais tour. Mais ce moyen m'est non moins difficile; pour apprendre trois vers, il m'y faut trois heures; et puis, en un propre ouvrage, la liberté et autorité de remuer l'ordre, de changer un mot, variant sans cesse la matière, la rend plus malaisée à arrêter en la mémoire de son auteur. Or, plus je m'en défie, plus elle se trouble; elle me sert mieux par rencontre : il faut que je la sollicite nonchalamment; car, si je la presse, elle s'étonne, et depuis qu'elle a commencé à chanceler, plus je la sonde, plus elle s'empêtre et embarrasse : elle me sert à son heure, non pas à la mienne.

Ceci que je sens en la mémoire, je le sens en plusieurs autres parties : je fuis le commandement, l'obligation et la contrainte; ce que je fais aisément et naturellement, si je m'ordonne de le faire par une expresse et prescripte ordonnance, je ne sais plus le faire. Au corps même, les membres qui ont quelque liberté et juridiction plus particulière sur eux me refusent parfois leur obéissance, quand je les destine et attache à certain point et heure de service nécessaire : cette préordonnance contrainte et tyrannique les rebute; ils se croupissent d'effroi ou de dépit, et se transissent.

Ma librairie [1], qui est des belles entre les librairies de village, est assise à un coin de ma maison : s'il me tombe en fantaisie chose que j'y veuille aller chercher ou écrire,

[1] Bibliothèque.

de peur qu'elle ne m'échappe en traversant seulement ma cour, il faut que je la donne en garde à quelqu'autre. Si je m'enhardis, en parlant, à me détourner tant soit peu de mon fil, je ne faux jamais de le perdre : qui fait que je me tiens en mes discours contraint, sec et resserré. Les gens qui me servent, il faut que je les appelle par le nom de leurs charges ou de leur pays, car il m'est très-malaisé de retenir des noms; je dirai bien qu'il a trois syllabes, que le son en est rude, qu'il commence ou termine par telle lettre : et si je durais à vivre longtemps, je ne crois pas que je n'oubliasse mon nom propre, comme ont fait d'autres. Messala Corvinus fut deux ans n'ayant trace aucune de mémoire. Et pour mon intérêt, je rumine souvent quelle vie c'était, et si, sans cette pièce, il me restera assez pour me soutenir avec quelque aisance; et y regardant de près, je crains que ce défaut, s'il est parfait, perde toutes les fonctions de l'âme.

Il m'est advenu plus d'une fois d'oublier le mot du guet, que j'avais trois heures auparavant donné ou reçu d'un autre; et d'oublier où j'avais caché ma bourse. Quoi qu'en dise Cicéron, je m'aide à perdre ce que je serre particulièrement. C'est le réceptacle et l'étui de la science que la mémoire : l'ayant si défaillante, je n'ai pas fort à me plaindre si je ne sais guère. Je sais en général le nom des arts, et ce de quoi ils traitent; mais rien au delà. Je feuillette les livres, je ne les étudie pas; ce qui m'en demeure, c'est chose que je ne reconnais plus être d'autrui; c'est cela seulement de quoi mon jugement a fait son profit, les discours et les imaginations de quoi il s'est imbu; l'auteur, le lieu, les mots, et autres circonstances, je les oublie incontinent : et suis si excellent en

l'oubliance, que mes écrits mêmes et compositions, je ne les oublie pas moins que le reste; on m'allègue tous les coups à moi-même, sans que je le sente. Qui voudrait savoir d'où sont les vers et exemples que j'ai ici entassés me mettrait en peine de le lui dire; si ne les ai mendiés qu'aux portes connues et fameuses, ne me contentant pas qu'ils fussent riches, s'ils ne venaient encore de main riche et honorable; l'autorité y concourt quand et la raison. Ce n'est par grande merveille si mon livre suit la fortune des autres livres, et si ma mémoire désempare ce que j'écris comme ce que je lis, et ce que je donne comme ce que je reçois.

Outre le défaut de la mémoire, j'en ai d'autres qui aident beaucoup à mon ignorance : j'ai l'esprit tardif et mousse; le moindre nuage lui arrête sa pointe, en façon que (pour exemple) je ne lui proposai jamais énigme si aisée qu'il sût développer; il n'est si vaine subtilité qui ne m'empêche; aux jeux où l'esprit a sa part, des échecs, des cartes, des dames et autres, je n'y comprends que les plus grossiers traits : l'appréhension, je l'ai lente et embrouillée; mais ce qu'elle tient une fois, elle le tient bien et l'embrasse bien universellement, étroitement, et profondément, pour le temps qu'elle le tient. J'ai la vue longue, saine et entière, mais qui se lasse aisément au travail, et se charge; à cette occasion, je ne puis avoir long commerce avec les livres que par le moyen du service d'autrui. Le jeune Pline instruira ceux qui ne l'ont essayé, combien ce retardement est important à ceux qui s'adonnent à cette occupation.

Il n'est point âme si chétive et brutale en laquelle on ne voie reluire quelque faculté particulière; il n'y en a

point de si ensevelie qui ne fasse une saillie par quelque bout; et comment il advienne qu'une âme, aveugle et endormie à toutes autres choses, se trouve vive, claire et excellente à certain particulier effet, il s'en faut enquérir aux maîtres. Mais les belles âmes, ce sont les âmes universelles, ouvertes, et prêtes à tout; sinon instruites, au moins instruisables, ce que je dis pour accuser la mienne; car, soit par faiblesse ou nonchalance (et de mettre à nonchaloir ce qui est à nos pieds, ce que nous avons entre mains, ce qui regarde de plus près l'usage de la vie, c'est chose bien éloignée de mon dogme), il n'en est point une si inepte et si ignorante que la mienne de plusieurs telles choses vulgaires, et qui ne se peuvent sans honte ignorer. Il faut que j'en conte quelques exemples.

Je suis né et nourri aux champs et parmi le labourage; j'ai des affaires et du ménage en main depuis que ceux qui me devançaient en la possession des biens que je jouis m'ont quitté leur place : or, je ne sais compter ni à jet [1] ni à plume; la plupart de nos monnaies, je ne les connais pas; ni ne sais la différence d'un grain à l'autre, ni en la terre ni au grenier, si elle n'est par trop apparente; ni à peine celle d'entre les choux et les laitues de mon jardin. Je n'entends pas seulement les noms des premiers outils du ménage, ni les plus grossiers principes de l'agriculture et que les enfants savent; moins aux arts mécaniques, en la trafique et en la connaissance des marchandises, diversité et nature des fruits, des vins, des viandes, ni à dresser un oiseau, ni à médeciner un cheval

[1] *Avec des jetons.*

ou un chien ; et, puisqu'il me faut faire la honte tout entière, il n'y a pas un mois qu'on me surprit ignorant de quoi le levain servait à faire du pain, et ce que c'était que faire cuver du vin. On conjectura anciennement à Athènes une aptitude à la mathématique en celui à qui on voyait ingénieusement agencer et fagoter une charge de broussailles : vraiment on tirerait de moi une bien contraire conclusion ; car qu'on me donne tout l'apprêt d'une cuisine, me voilà à la faim. Par ces traits de ma confession, on en peut imaginer d'autres à mes dépens. Mais quel que je me fasse connaître, pourvu que je me fasse connaître tel que je suis, je fais mon effet ; et si ne m'excuse pas d'oser mettre par écrit des propos si bas et frivoles que ceux-ci, la bassesse du sujet m'y contraint ; qu'on accuse si on veut mon projet, mais mon progrès non : tant y a que, sans l'avertissement d'autrui, je vois assez le peu que tout ceci vaut et pèse et la folie de mon dessein ; c'est prou que mon jugement ne se déferre point, duquel ce sont ici les essais. Je ne suis pas obligé à ne dire point de sottises, pourvu que je ne me trompe pas à les connaître : et de faillir à mon escient, cela m'est si ordinaire que je ne faulx guère d'autre façon ; je ne faulx guères fortuitement. C'est peu de chose de prêter à la témérité de mes humeurs les actions ineptes, puisque je ne me puis pas défendre d'y prêter ordinairement les vicieuses.

Je vis un jour, à Bar-le-Duc, qu'on présentait au roi François second, pour la recommandation de la mémoire de René, roi de Sicile, un portrait qu'il avait lui-même fait de soi. Pourquoi n'est-il loisible de même à chacun de se peindre de la plume comme il se peignait d'un

crayon? Je ne veux donc pas oublier encore cette cicatrice, bien malpropre à produire en public; c'est l'irrésolution, défaut très-incommode à la négociation des affaires du monde. Je ne sais pas prendre parti aux entreprises douteuses : je sais bien soutenir une opinion, mais non pas la choisir. Parce qu'aux choses humaines, à quelque bande qu'on penche, il se présente force apparences qui nous y confirment (et le philosophe Chrysippus disait qu'il ne voulait apprendre, de Zénon et Cléanthe ses maîtres, que les dogmes simplement; car quant aux preuves et raisons, il en fournirait assez de lui-même), de quelque côté que je me tourne, je me fournis toujours assez de cause et de vraisemblance pour m'y maintenir : ainsi j'arrête chez moi le doute et la liberté de choisir jusqu'à ce que l'occasion me presse; et lors, à confesser la vérité, je jette le plus souvent la plume au vent, comme on dit, et m'abandonne à la merci de la fortune; une bien légère inclination et circonstance m'emporte.

Somme, ce seul par où je m'estime quelque chose, c'est ce en quoi jamais homme ne s'estima défaillant : ma recommandation est vulgaire, commune et populaire; car qui a jamais cuidé avoir faute de sens? ce serait une proposition qui impliquerait en soi de la contradiction : c'est une maladie qui n'est jamais où elle se voit; elle est bien tenace et forte, mais laquelle pourtant le premier rayon de la vue du patient perce et dissipe, comme le regard du soleil un brouillard opaque : s'accuser, ce serait s'excuser en ce sujet-là; et se condamner, ce serait s'absoudre. Il ne fut jamais crocheteur ni femmelette qui ne pensât avoir assez de sens pour sa provision. Nous reconnaissons aisément aux autres l'avantage du courage,

de la force corporelle, de l'expérience, de la disposition, de la beauté : mais l'avantage du jugement, nous ne le cédons à personne; et les raisons qui partent du simple discours naturel en autrui, il nous semble qu'il n'a tenu qu'à regarder de ce côté-là que nous ne les ayons trouvées. La science, le style et telles parties que nous voyons aux ouvrages étrangers, nous touchons bien aisément si elles surpassent les nôtres ; mais les simples productions de l'entendement, chacun pense qu'il était en lui de les rencontrer toutes pareilles, et en aperçoit malaisément le poids et la difficulté, si ce n'est, et à peine, en une extrême et incomparable distance. Et qui verrait bien à clair la hauteur d'un jugement étranger, il y arriverait et y porterait le sien. Ainsi, c'est une sorte d'exercitation, de laquelle on doit espérer fort peu de recommandation et de louange, et une manière de composition de peu de nom. Et puis, pour qui écrivez-vous? Les savants, à qui appartient la juridiction livresque, ne connaissent autre prix que de la doctrine, et n'avouent autre procédé en nos esprits que celui de l'érudition et de l'art; si vous avez pris l'un des Scipions pour l'autre, que vous reste-t-il à dire qui vaille? qui ignore Aristote, selon eux, s'ignore quand et quand soi-même : les âmes communes et populaires ne voient pas la grâce et le poids d'un discours hautain et délié. Or, ces deux espèces occupent le monde. La tierce, à qui vous tombez en partage, des âmes réglées et fortes d'elles-mêmes, est si rare que justement elle n'a ni nom, ni rang entre nous : c'est à demi-temps perdu d'aspirer et de s'efforcer à lui plaire.

Voilà donc jusqu'où je me sens coupable de cette première partie que je disais être au vice de la présomption.

Pour la seconde, qui consiste à n'estimer point assez autrui, je ne sais si je m'en puis si bien excuser; car, quoiqu'il me coûte, je délibère de dire ce qui en est. A l'aventure que le commerce continuel que j'ai avec les humeurs anciennes et l'idée de ces riches âmes du temps passé me dégoûte et d'autrui et de moi-même; ou bien qu'à la vérité nous vivons en un siècle qui ne produit les choses que bien médiocres : tant y a que je ne connais rien digne de grande admiration. Aussi ne connais-je guère d'hommes avec telle privauté qu'il faut pour en pouvoir juger; et ceux auxquels ma condition me mêle plus ordinairement sont, pour la plupart, gens qui ont peu de soin de la culture de l'âme et auxquels on ne propose, pour toute béatitude, que l'honneur, et pour toute perfection, que la vaillance.

Ce que je vois de beau en autrui, je le loue et l'estime très-volontiers, voire j'enchéris souvent sur ce que j'en pense et me permets de mentir jusque-là, car je ne sais point inventer un sujet faux : je témoigne volontiers de mes amis, par ce que j'y trouve de louable, et d'un pied de valeur j'en fais volontiers un pied et demi; mais de leur prêter les qualités qui n'y sont pas, je ne puis, ni les défendre ouvertement des imperfections qu'ils ont : voire à mes ennemis, je rends nettement ce que je dois de témoignage d'honneur; mon affection se change, mon jugement non, et ne confond point ma querelle avec autres circonstances qui n'en sont pas, et suis tant jaloux de la liberté de mon jugement que malaisément la puis-je quitter pour passion que ce soit; je me fais plus d'injure en mentant que je n'en fais à celui de qui je mens. On remarque cette louable et généreuse coutume de la na-

tion persienne, qu'ils parlaient de leurs mortels ennemis, et à qui ils faisaient guerre à outrance, honorablement et équitablement, autant que portait le mérite de leur vertu.

Je connais des hommes assez qui ont diverses parties belles, qui l'esprit, qui le cœur, qui l'adresse, qui la conscience, qui le langage, qui une science, qui une autre; mais de grand homme en général, et ayant tant de belles pièces ensemble, ou une en tel degré d'excellence qu'on le doive admirer ou le comparer à ceux que nous honorons du temps passé, ma fortune ne m'en a fait voir nul; et le plus grand que j'aie connu au vif, je dis des parties naturelles de l'âme, et le mieux né, c'était Etienne de la Boëtie; c'était vraiment une âme pleine, et qui montrait un beau visage à tout sens; une âme à la vieille marque, et qui eût produit de grands effets, si sa fortune l'eût voulu, ayant beaucoup ajouté à ce riche naturel par science et étude.

Mais je ne sais comment il advient, et si advient sans doute, qu'il se trouve autant de vanité et de faiblesse d'entendement en ceux qui font profession d'avoir plus de suffisance, qui se mêlent de vacations lettrées et de charges qui dépendent des livres, qu'en nulle autre sorte de gens; ou bien parce que l'on requiert et attend plus d'eux, et qu'on ne peut excuser en eux les fautes communes; ou bien, que l'opinion du savoir leur donne plus de hardiesse de se produire et de se découvrir trop avant, par où ils se perdent et se trahissent. Comme un artisan témoigne bien mieux sa bêtise en une riche matière qu'il ait entre ses mains, s'il l'accommode et mêle sottement et contre les règles de son ouvrage, qu'en une matière vile; et s'offense-t-on plus du défaut en une statue d'or

qu'en celle qui est de plâtre : ceux-ci en font autant lorsqu'ils mettent en avant des choses qui, d'elles-mêmes et en leur lieu, seraient bonnes ; car ils s'en servent sans discrétion, faisant honneur à leur mémoire aux dépens de leur entendement, et faisant honneur à Cicéron, à Galien, à Ulpien, et à saint Jérôme, pour se rendre eux ridicules.

Je retombe volontiers sur ce discours de l'ineptie de notre institution ; elle a eu pour sa fin de nous faire, non bons et sages, mais savants ; elle y est arrivée ; elle ne nous a pas appris de suivre et embrasser la vertu et la prudence, mais elle nous en a imprimé la dérivation et l'étymologie ; nous savons décliner vertu, si nous ne savons l'aimer ; si nous ne savons ce que c'est que prudence par effet et par expérience, nous le savons par jargon et par cœur ; de nos voisins, nous ne nous contentons pas d'en savoir la race, les parentelles et les alliances, nous les voulons avoir pour amis, et dresser avec eux quelque conversation et intelligence ; toutefois elle nous a appris les définitions, les divisions et partitions de la vertu, comme des surnoms et branches d'une généalogie, sans avoir autre soin de dresser entre nous et elle quelque pratique de familiarité et privée accointance ; elle nous a choisis, pour notre apprentissage, non les livres qui ont les opinions plus saines et plus vraies, mais ceux qui parlent le meilleur grec et latin, et parmi ses beaux mots nous a fait couler en la fantaisie les plus vaines humeurs de l'antiquité.

Une bonne institution, elle change le jugement et les mœurs : comme il advint à Polémon, ce jeune homme grec débauché, qui, étant allé ouïr par rencontre une le-

çon de Xénocrate, ne remarqua pas seulement l'éloquence et la suffisance du lecteur, et n'en rapporta pas seulement en la maison la science de quelque belle matière, mais un fruit plus apparent et plus solide, qui fut le soudain changement et amendement de sa première vie. Qui a jamais senti un tel effet de notre discipline?

La moins dédaignable condition de gens me semble être celle qui, par simplesse, tient le dernier rang, et nous offre un commerce plus réglé; les mœurs et les propos des paysans, je les trouve communément plus ordonnés selon la prescription de la vraie philosophie que ne sont ceux de nos philosophes.

CHAPITRE XXXIII.

DE LA COLÈRE.

Il n'est passion qui ébranle tant la sincérité des jugements que la colère. Aucun ne ferait doute de punir de mort le juge qui, par colère, aurait condamné son criminel; pourquoi est-il non plus permis aux pères et aux pédants de fouetter les enfants et les châtier étant en colère? ce n'est plus correction, c'est vengeance. Le châtiment tient lieu de médecine aux enfants; et souffririons-nous un médecin qui fût animé et courroucé contre son patient?

Nous-mêmes, pour bien faire, ne devrions jamais mettre la main sur nos serviteurs tandis que la colère nous dure. Pendant que le pouls nous bat et que nous sentons de l'émotion, remettons la partie; les choses

nous sembleront à la vérité autres quand nous serons r'accoisés [1] et refroidis. C'est la passion qui commande lors, c'est la passion qui parle, ce n'est pas nous; au travers d'elle, les fautes nous apparaissent plus grandes, comme le corps au travers d'un brouillard. Celui qui a faim use sa viande; mais celui qui veut user de châtiment n'en doit avoir faim ni soif. Et puis, les châtiments qui se font avec poids et discrétion se reçoivent bien mieux et avec plus de fruit de celui qui les souffre; autrement, il ne pense pas avoir été justement condamné par un homme agité d'ire et de furie et allègue, pour sa justification, les mouvements extraordinaires de son maître, l'inflammation de son visage, les serments inusités, et cette sienne inquiétude et précipitation téméraire.

Suétone récite que Caïus Rabirius ayant été condamné par César, ce qui lui servit le plus envers le peuple, auquel il appella, pour lui faire gagner sa cause, ce fut l'animosité et l'âpreté que César avait apportées en ce jugement.

Le dire est autre chose que le faire; il faut considérer le prêche à part, et le prêcheur à part. Ceux-là se sont donné beau jeu en notre temps, qui ont essayé de choquer la vérité de notre Église par les vices de ses ministres; elle tire ses témoignages d'ailleurs; c'est une sotte façon d'argumenter, et qui rejeterait toutes choses en confusion; un homme de bonnes mœurs peut avoir des opinions fausses, et un méchant peut prêcher vérité, voire celui qui ne la croit pas. C'est sans doute une belle harmonie, quand le faire et le dire vont ensemble; et je

[1] *Rapaisés*, de coi, tranquille.

ne veux pas nier que le dire, lorsque les actions suivent, ne soit de plus d'autorité et efficace; comme disait Eudamidas, oyant un philosophe discourir de la guerre: « Ces propos sont beaux; mais celui qui les tient n'en est pas croyable, car il n'a pas les oreilles accoutumées au son de la trompette; » et Cléomène, oyant un rhétoricien haranguer de la vaillance, s'en prit fort à rire; et, l'autre s'en scandalisant, il lui dit: « J'en ferais de même si c'était une hirondelle qui en parlât; mais si c'était un aigle, je l'orrais volontiers. » J'aperçois, ce me semble, aux écrits des anciens, que celui qui dit ce qu'il pense l'assène bien plus vivement que celui qui se contrefait. Oyez Cicéron parler de l'amour de la liberté; oyez-en parler Brutus; les écrits mêmes vous sonnent que celui-ci était homme pour l'acheter au prix de la vie. Je ne vois jamais auteur, mêmement de ceux qui traitent de la vertu et des actions, que je ne recherche curieusement quel il a été; car les éphores, à Sparte, voyant un homme dissolu proposer au peuple un avis utile, lui commandèrent de se taire, et prièrent un homme de bien de s'en attribuer l'invention et le proposer.

Les écrits de Plutarque, à les bien savourer, nous le découvrent assez, et je pense le connaître jusque dans l'âme; si voudrais-je que nous eussions quelques mémoires de sa vie. Et me suis jeté en ce discours à quartier, à propos du bon gré que je sens à Aulu-Gelle de nous avoir laissé par écrit ce conte de ses mœurs, qui revient à mon sujet de la colère. Un sien esclave, mauvais homme et vicieux, mais qui avait les oreilles aucunement abreuvées des leçons de philosophie, ayant été, pour quelque

sienne faute, dépouillé par le commandement de Plutarque, pendant qu'on le fouettait, grondait au commencement; « que c'était sans raison, et qu'il n'avait rien fait; » mais enfin, se mettant à crier et injurier bien à bon escient son maître, lui reprochait « qu'il n'était pas philosophe comme il s'en vantait; qu'il lui avait souvent ouï dire qu'il était laid de se courroucer, voire qu'il en avait fait un livre; et ce que lors, tout plongé en colère, il le faisait si cruellement battre, démentait entièrement ses écrits. » A cela Plutarque, tout froidement et tout rassis : « Comment, dit-il, rustre, à quoi juges-tu que je sois à cette heure courroucé? Mon visage, ma voix, ma couleur, ma parole te donne-t-elle quelque témoignage que je sois ému? Je ne pense avoir ni les yeux effarouchés, ni le visage troublé, ni un cri effroyable. Rougis-je? écumé-je? m'échappe-t-il de dire chose de quoi j'aie à me repentir? tressauls-je? frémis-je de courroux? car, pour te dire, ce sont là les vrais signes de la colère. » Et puis, se détournant à celui qui fouettait : « Continuez, lui dit-il, toujours votre besogne, pendant que celui-ci et moi disputons. » Voilà son conte.

Archytus Tarentinus, revenant d'une guerre où il avait été capitaine-général, trouvant tout plein de mauvais ménage en sa maison et ses terres en friche, par le mauvais gouvernement de son receveur, et l'ayant fait appeler : « Va, lui dit-il, que, si je n'étais en colère, je t'étrillerais bien! » Platon, de même, s'étant échauffé contre l'un de ses esclaves, donna à Speusippus charge de le châtier, s'excusant d'y mettre la main lui-même, sur ce qu'il était courroucé. Charillus, Lacédémonien, à un Ilote qui se portait trop insolemment et audacieuse-

ment envers lui : « Par les dieux, dit-il, si je n'étais courroucé, je te ferais tout à cette heure mourir. »

C'est une passion qui se plaît en soi et qui se flatte. Combien de fois, nous étant ébranlés sous une fausse cause, si on vient à nous présenter quelque bonne défense ou excuse, nous dépitons-nous contre la vérité même et l'innocence? J'ai retenu à ce propos un merveilleux exemple de l'antiquité : Pison, personnage partout ailleurs de notable vertu, s'étant ému contre un sien soldat, de quoi revenant seul du fourrage il ne lui savait rendre compte où il avait laissé un sien compagnon, tint pour avéré qu'il l'avait tué, et le condamna soudain à la mort. Ainsi qu'il était au gibet, voici arriver ce compagnon égaré : toute l'armée en fit grande fête, et après force caresses et accolades des deux compagnons, le bourreau mène l'un et l'autre en la présence de Pison, s'attendant bien toute l'assistance que ce lui serait à lui-même un grand plaisir. Mais ce fut au rebours : car, par honte et dépit, son ardeur, qui était encore en son effort, se redoubla, et, d'une subtilité que sa passion lui fournit soudain, il en fit trois coupables, parce qu'il en avait trouvé un innocent, et les fit dépêcher tous trois : le premier soldat, parce qu'il y avait arrêt contre lui; le second, qui s'était égaré, parce qu'il était cause de la mort de son compagnon; et le bourreau, pour n'avoir obéi au commandement qu'on lui avait fait.

Ceux qui ont à négocier avec des femmes têtues peuvent avoir essayé à quelle rage on les jette quand on oppose à leur agitation le silence et la froideur, et qu'on dédaigne de nourrir leur courroux. L'orateur Célius était merveilleusement colère de sa nature. A un qui soupait

en sa compagnie, homme de molle et douce conversation, et qui, pour ne l'émouvoir, prenait parti d'approuver tout ce qu'il disait et d'y consentir, lui, ne pouvant souffrir son chagrin se passer ainsi sans aliment : « Nie-moi quelque chose, de par les dieux! dit-il, afin que nous soyons deux. » Elles, de mêmes, ne se courroucent qu'afin qu'on se contrecourrouce. Phocion, à un homme qui lui troublait son propos en l'injuriant âprement, n'y fit autre chose que se taire et lui donner tout loisir d'épuiser sa colère; cela fait, sans aucune mention de ce trouble, il recommença son propos en l'endroit où il avait laissé. Il n'est réplique si piquante comme est un tel mépris.

Du plus colère homme de France (et c'est toujours imperfection, mais plus excusable à un homme militaire, car en cet exercice il y a certes des parties qui ne s'en peuvent passer), je dis souvent que c'est le plus patient homme que je connaisse à brider sa colère : elle l'agite de telle violence et fureur, qu'il faut qu'il se contraigne cruellement pour la modérer. Et pour moi, je ne sache passion pour laquelle couvrir et soutenir je pusse faire un tel effort; je ne voudrais pas mettre la sagesse à si haut prix. Je ne regarde pas tant ce qu'il fait que combien il lui coûte à ne faire pis.

Un autre se ventait à moi du réglement et douceur de ses mœurs, qui est à la vérité singulière : je lui disais que c'était bien quelque chose, notamment à ceux, comme lui, d'éminente qualité, sur lesquels chacun a les yeux, de se présenter au monde toujours bien tempérés; mais que le principal était de pourvoir au-dedans et à soi-même, et que ce n'était pas à mon gré bien ménager ses affaires que de se ronger intérieurement; ce que je

craignais qu'il fît pour maintenir ce masque et cette réglée apparence par le dehors.

On incorpore la colère en la cachant; comme Diogène dit à Démosthène, lequel, de peur d'être aperçu en une taverne, se reculait au-dedans : Tant plus tu te recules arrière, tant plus tu y entres. » Je conseille qu'on donne plutôt une buffe [1] à la joue de son valet, un peu hors de saison, que de gêner sa fantaisie pour représenter cette sage contenance; et j'aimerais mieux produire mes passions que de les couver à mes dépens : elles s'alanguissent en s'éventant et en s'exprimant; il vaut mieux que leur pointe agisse au-dehors que de la plier contre nous.

J'avertis ceux qui ont loi de se pouvoir courroucer en ma famille, premièrement, qu'ils ménagent leur colère, et ne l'épandent pas à tout prix, car cela en empêche l'effet et le poids : la criaillerie téméraire et ordinaire passe en usage, et fait que chacun la méprise; celle que vous employez contre un serviteur pour son larcin ne se sent point, d'autant que c'est celle même qu'il vous a vu employer cent fois contre lui pour avoir mal rincé un verre ou mal assis une escabelle. Secondement, qu'ils ne se courroucent point en l'air, et regardent que leur répréhension arrive à celui de qui ils se plaignent; car ordinairement ils crient avant qu'il soit en leur présence et durent à crier un siècle après qu'il est parti; ils s'en prennent à leur ombre, et poussent cette tempête en lieu où personne n'en est ni châtié ni intéressé que du tintamarre de leur voix, tel qui n'en peut mais. J'accuse pareillement aux querelles ceux qui bravent et se mutinent

[1] *Soufflet.*

sans partie [1]; il faut garder ces rodomontades où elles portent.

Quand je me courrouce, c'est le plus vivement, mais aussi le plus brièvement et secrètement que je puis; je me perds bien en vitesse et en violence, mais non pas en trouble, bien que j'aille jetant à l'abandon et sans choix toutes sortes de paroles injurieuses, et que je ne regarde d'asseoir pertinemment mes pointes où j'estime qu'elles blessent le plus; car je n'y emploie communément que la langue. Mes valets en ont meilleur marché aux grandes occasions qu'aux petites : les petites me surprennent; et le malheur veut que depuis que vous êtes dans le précipice, il n'importe qui vous ait donné le branle, vous allez toujours jusqu'au fond; la chute se presse, s'émeut, et se hâte d'elle-même. Aux grandes occasions, cela me paie [2] qu'elles sont si justes, que chacun s'attend d'en voir naître une raisonnable colère; je me glorifie à tromper leur attente : je me bande et prépare contre celles-ci, elles me mettent en cervelle et menacent de m'emporter bien loin, si je les suivais; aisément, je me garde d'y entrer, et suis assez fort, si je l'attends, pour repousser l'impulsion de cette passion, quelque violente cause qu'elle ait; mais si elle me préoccupe et saisit une fois, elle m'emporte, quelque vaine cause qu'elle ait. Je marchande ainsi avec ceux qui peuvent contester avec moi : « Quand vous me sentirez ému le premier, laissez-moi aller à tort ou à droit : j'en ferai de même à mon tour. » La tempête ne s'engendre que

[1] *Sans partie adverse.*

[2] *Me satisfait.*

de la concurrence des colères, qui se produisent volontiers l'une de l'autre, et ne naissent pas en un point : donnons à chacune sa course, nous voilà toujours en paix. Utile ordonnance, mais de difficile exécution. Par fois, m'advient-il aussi de représenter le courroucé, pour le réglement de ma maison, sans aucune vraie émotion. A mesure que l'âge me rend les humeurs plus aigres, j'étudie à m'y opposer; et ferai, si je puis, que je serai dorénavant d'autant moins chagrin et difficile que j'aurai plus d'excuse et d'inclination à l'être, quoique par ci devant je l'aie été entre ceux qui le sont le moins.

Encore un mot pour clore ce pas. Aristote dit que « la colère sert parfois d'armes à la vertu et à la vaillance. » Cela est vraisemblable; toutefois, ceux qui y contredisent, répondent plaisamment que c'est une arme de nouvel usage; car nous remuons les autres armes, celle-ci nous remue; notre main ne la guide pas, c'est elle qui guide notre main; elle nous tient, nous ne la tenons pas.

CHAPITRE XXXIV.

DES PLUS EXCELLENTS HOMMES.

Si on me demandait le choix de tous les hommes qui sont venus à ma connaissance, il me semble en trouver trois excellents au-dessus de tous les autres.

L'un Homère : non pas qu'Aristote ou Varron, pour exemple, ne fussent à l'aventure aussi savants que lui,

ni possible encore qu'en son art même Virgile ne lui soit comparable : je le laisse à juger à ceux qui les connaissent tous deux. Moi, qui n'en connais que l'un, puis seulement dire cela, selon ma portée, que je ne crois pas que les Muses même allassent au-delà du Romain ; toutefois, en ce jugement, encore ne faudrait-il pas oublier que c'est principalement d'Homère que Virgile tient sa suffisance, que c'est son guide et maître d'école ; et qu'un seul trait de l'Iliade a fourni de corps et de matière à cette grande et divine Énéide. Ce n'est pas ainsi que je compte : j'y mêle plusieurs autres circonstances qui me rendent ce personnage admirable, quasi au-dessus de l'humaine condition; et à la vérité, je m'étonne souvent que lui, qui a produit et mis en crédit au monde plusieurs deïtés par son autorité, n'a gagné rien de dieu lui-même. Étant aveugle, indigent, étant avant que les sciences fussent rédigées en règle et observations certaines, il les a tant connues, que tous ceux qui se sont mêlés depuis d'établir des polices, de conduire guerres, et d'écrire ou de la religion, ou de la philosophie, en quelque secte que ce soit, ou des arts, se sont servis de lui comme d'un maître très-parfait en la connaissance de toutes choses, et de ses livres comme d'une pépinière de toute espèce de suffisance.

C'est contre l'ordre de nature qu'il a fait la plus excellente production qui puisse être ; car la naissance ordinaire des choses est imparfaite ; elles s'augmentent, se fortifient par l'accroissance ; l'enfance de la poésie et de plusieurs autres sciences, il l'a rendue mûre, parfaite et accomplie. A cette cause, le peut-on nommer le premier et dernier des poètes, suivant ce beau témoignage que

l'antiquité nous a laissé de lui, « que n'ayant eu nul qu'il pût imiter avant lui, il n'a eu nul après lui qui le pût imiter. » Ses paroles, selon Aristote, sont les seules paroles qui aient mouvement et action : ce sont les seuls mots substantiels. Alexandre le Grand ayant rencontré, parmi les dépouilles de Darius, un riche coffret, ordonna qu'on le lui réservât pour y loger son Homère, disant que c'était le meilleur et plus fidèle conseiller qu'il eût en ses affaires militaires. » Pour cette même raison, disait Cléomène, fils d'Anaxandridas, que c'était le poète des Lacédémoniens, parce qu'il était très-bon maître de la discipline guerrière. » Cette louange singulière et particulière lui est aussi demeurée, au jugement de Plutarque, « que c'est le seul auteur du monde qui n'a jamais soûlé ni dégoûté les hommes, se montrant aux lecteurs toujours tout autre, et fleurissant toujours en nouvelle grâce. » Ce folâtre d'Alcibiade ayant demandé à un qui faisait profession des lettres, un livre d'Homère, lui donna un soufflet, parce qu'il n'en avait point, comme qui trouverait un de nos prêtres sans bréviaire. Xénophane se plaignait un jour à Hiéron, tyran de Syracuse, de ce qu'il était si pauvre qu'il n'avait de quoi nourrir deux serviteurs : « Et quoi, lui répondit-il, Homère, qui était beaucoup plus pauvre que toi, en nourrit bien plus de dix mille, tout mort qu'il est. » Que n'était-ce dire, à Panætius, quand il nommait Platon « l'Homère des philosophes? » Outre cela, quelle gloire se peut comparer à la sienne? il n'est rien qui vive en la bouche des hommes, comme son nom et ses ouvrages; rien si connu et si reçu que Troye, Hélène, et ses guerres, qui ne furent à l'aventure jamais; nos enfants s'appellent enco-

re des noms qu'il forgea il y a plus de trois mille ans. Qui ne connaît Hector et Achille ? Non seulement aucune race particulière, mais la plupart des nations cherchent origine en ses inventions. Mahomet, second de ce nom, empereur des Turcs, écrivant à notre pape Pie second : « Je m'étonne, dit-il, comment les Italiens se bandent contre moi, attendu que nous avons notre origine commune des Troyens, et que j'ai comme eux intérêt de venger le sang d'Hector sur les Grecs, lesquels ils vont favorisant contre moi. » N'est-ce pas une noble farce, de laquelle les rois, les choses publiques et les empereurs vont jouant leur personnage tant de siècles, et à laquelle tout ce grand univers sert de théâtre. Sept villes grecques entrèrent en débat du lieu de sa naissance : tant son obscurité même lui apporta d'honneur !

L'autre, Alexandre le Grand; car qui considérera l'âge qu'il commença ses entreprises, le peu de moyens avec lequel il fit un si glorieux dessein, l'autorité qu'il gagna en cette sienne enfance, parmi les plus grands et expérimentés capitaines du monde desquels il était suivi; la faveur extraordinaire de quoi fortune embrassa et favorisa tant de siens exploits hasardeux, et à peu que je ne dise téméraires, cette grandeur d'avoir, à l'âge de trente-trois ans, passé victorieux toute la terre habitable, et, en une demi-vie, avoir atteint tout l'effort de l'humaine nature, si bien que vous ne pouvez imaginer sa durée légitime et la continuation de son accroissance en vertu et en fortune jusqu'à un juste terme d'âge, que vous n'imaginiez quelque chose au-dessus de l'homme ; d'avoir fait naître de ses soldats tant de branches royales, laissant après sa mort le monde en partage

à quatre successeurs, simples capitaines de son armée, desquels les descendants ont, depuis, si longtemps duré, maintenant cette grande possession; tant d'excellentes vertus qui étaient en lui, justice, tempérance, libéralité, foi en ses paroles, amour envers les siens, humanité envers les vaincus, car ses mœurs semblent, à la vérité, n'avoir aucun juste reproche, ouï bien aucune de ses actions particulières, rares et extraordinaires. Mais il est impossible de conduire si grands mouvements avec les règles de la justice: telles gens veulent être jugés en gros par la maîtresse fin de leurs actions; la ruine de Thèbes et de Persépolis, le meurtre de Menandre et du médecin d'Ephestion, de tant de prisonniers persiens à un coup, d'une troupe de soldats indiens, non sans intérêt de sa parole, des Cosseïens, jusqu'aux petits enfants, sont saillies un peu mal excusables; car, quant à Clitus, la faute en fut amendée outre son poids, et témoigne cette action, autant que toute autre, la débonnaireté de sa complexion, et que c'était de soi une complexion excellemment formée à la bonté, et il a été ingénieusement dit de lui, « qu'il avait de la nature ses vertus, de la fortune ses vices. » Quant à ce qu'il était un peu vanteur, un peu trop impatient d'ouïr médire de soi, et quant à ses mangeoires, armes et mors qu'il fit semer aux Indes; toutes ces choses me semblent pouvoir être condonnés à son âge et à l'étrange prospérité de sa fortune. Qui considérera quand et quand tant de vertus militaires, diligence, prévoyance, patience, discipline, subtilité, magnanimité, résolution, bonheur, en quoi, quand l'autorité d'Annibal ne nous l'aurait appris, il a été le premier des hommes; les rares beautés et

conditions de sa personne, jusqu'au miracle ; ce port et ce vénérable maintien, sous un visage si jeune, vermeil et flamboyant ; l'excellence de son savoir et capacité, la durée et grandeur de sa gloire, pure, nette, exempte de tache et d'envie, et qu'encore longtemps après sa mort, ce fut une religieuse croyance d'estimer que ses médailles portassent bonheur à ceux qui les avaient sur eux, et que plus de rois et de princes ont écrit ses gestes qu'autres historiens n'ont écrit les gestes d'autre roi ou prince que ce soit ; et qu'encore à présent les Mahométans, qui méprisent toutes autres histoires, reçoivent et honorent la sienne seule, par spécial privilége ; il confessera, tout cela mis ensemble, que j'ai eu raison de le préférer à César même, qui seul m'a pu mettre en doute du choix ; et il ne se peut nier qu'il n'y ait plus du sien en ses exploits, plus de la fortune en ceux d'Alexandre. Ils ont eu plusieurs choses égales ; et César, à l'aventure, aucune plus grandes ; ce furent deux feux ou deux torrents à ravager le monde par divers endroits ; mais quand l'ambition de César aurait de soi plus de modération, elle a tant de malheurs, ayant rencontré ce vilain sujet de la ruine de son pays et de l'empirement universel du monde, que, toutes pièces ramassées et mises en la balance, je ne puis que je ne penche du côté d'Alexandre.

Le tiers, et le plus excellent, à mon gré, c'est Épaminondas. De gloire, il n'en a pas à beaucoup près tant que d'autres (aussi n'est-ce pas une pièce de la substance de la chose) : de résolution et de vaillance, non pas de celle qui est aiguisée par ambition, mais de celle que la sapience et la raison peuvent planter en une âme

bien réglée, il en avait tout ce qui s'en peut imaginer; de preuves de cette sienne vertu, il en a fait autant, à mon avis, qu'Alexandre même et que César; car, encore que ses exploits de guerre ne soient ni si fréquents ni si enflés, ils ne laissent pas pourtant, à les bien considérer et toutes leurs circonstances, d'être aussi pesants et raides, et portant autant de témoignages de hardiesse et de suffisance militaires. Les Grecs lui ont fait cet honneur, sans contredit, de le nommer le premier homme d'entre eux; mais être le premier de la Grèce, c'est facilement être le prince du monde.

Quant à son savoir et suffisance, ce jugement ancien nous en est resté, « que jamais homme ne sut tant et ne parla si peu que lui; » car il était pythagorique de secte; et ce qu'il parla, nul ne parla jamais mieux : excellent orateur et très-persuasif. Mais quant à ses mœurs et conscience, il a de bien loin surpassé tous ceux qui se sont jamais mêlés de manier affaires; car en cette partie, qui doit être principalement considérée, qui seule marque véritablement quels nous sommes, et laquelle je contrepèse seule à toutes les autres ensemble, il ne cède à aucun philosophe, non pas à Socrate même. En celui-ci, l'innocence est une qualité propre, maîtresse, constante, uniforme, incorruptible, au parangon de laquelle elle paraît; en Alexandre, subalterne, incertaine, bigarrée, molle et fortuite.

L'ancienneté jugea qu'à éplucher par le menu tous les autres grands capitaines, il se trouve en chacun quelque spéciale qualité qui le rend illustre; en celui-ci seul, c'est une vertu et suffisance pleine partout et pareille, qui, en tous les offices de la vie humaine, ne laisse rien

à désirer de soi, soit en occupation publique ou privée, ou paisible, ou guerrière, soit à vivre, soit à mourir grandement et glorieusement : je ne connais nulle ni forme, ni fortune d'homme que je regarde avec tant d'honneur et d'amour.

Il est bien vrai que son obstination à la pauvreté, je la trouve aucunement scrupuleuse, comme elle est peinte par ses meilleurs amis ; et cette seule action, haute pourtant et très-digne d'admiration, je la sens un peu aigrette, pour, par souhait même, en la forme qu'elle était en lui, m'en désirer l'imitation.

Le seul Scipion-Émilien, qui lui donnerait une fin aussi fière et magnifique, et la connaissance des sciences autant profonde et universelle, se pourrait mettre à l'encontre à l'autre plat de la balance. Oh ! quel déplaisir le temps m'a fait d'ôter de nos yeux, à point nommé, des premières, la couple de vies justement la plus noble qui fût en Plutarque, de ces deux personnages, par le commun consentement du monde, l'un, le premier des Grecs, l'autre des Romains ! Quelle matière ! quel ouvrier !

Pour un homme non saint, mais que nous disons galant homme, de mœurs civiles et communes, d'une hauteur modérée, la plus riche vie, que je sache, à être vécue entre les vivants, comme on dit, et étoffée de plus riches parties et désirables, c'est, tout considéré, celle d'Alcibiade, à mon gré.

Mais quant à Épaminondas, pour exemple d'une excessive bonté, je veux ajouter ici aucunes de ses opinions. Le plus doux contentement qu'il eut en toute sa vie, il témoigna que c'était le plaisir qu'il avait donné à son père et à sa mère de sa victoire de Leuctres ; il cou-

che de beaucoup, préférant leur plaisir au sien si juste et si plein d'une tant glorieuse action. Il ne pensait pas « qu'il fût loisible, pour recouvrer même la liberté de son pays, de tuer un homme sans connaissance de cause; » voilà pourquoi il fut si froid à l'entreprise de Pélopidas, son compagnon, pour la délivrance de Thèbes. Il tenait aussi « qu'en une bataille il fallait fuir la rencontre d'un ami qui fût au parti contraire, et l'épargner. » Et son humanité à l'endroit des ennemis mêmes l'ayant mis en soupçon envers les Béotiens, de ce qu'après avoir miraculeusement forcé les Lacédémoniens de lui ouvrir le pas, qu'ils avaient entrepris de garder à l'entrée de Morée, près de Corinthe, il s'était contenté de leur avoir passé sur le ventre, sans les poursuivre à toute outrance, il fut déposé de l'état de capitaine-général, très-honorablement pour une telle cause, et pour la honte que que ce leur fut d'avoir, par nécessité, à le remonter tantôt après en son degré, et reconnaître combien dépendait de lui leur gloire et leur salut; la victoire le suivant comme son ombre partout où il guidât, la prospérité de son pays mourut aussi, lui mort, comme elle était née avec lui.

CHAPITRE XXXV.

DE L'INCOMMODITÉ DE LA GRANDEUR.

Puisque nous ne la pouvons aveindre, vengeons-nous à en médire; si n'est-ce pas entièrement médire de quelque chose d'y trouver des défauts; il s'en trouve en

toutes choses, pour belles et désirables qu'elles soient. En général, elle a cet évident avantage qu'elle se ravalle quand il lui plaît, et qu'à peu près elle a le choix de l'une et l'autre condition, car on ne tombe pas de toute hauteur; il en est plus desquelles on peut descendre sans tomber. Bien me semble-t-il que nous la faisons trop valoir, et trop valoir aussi la résolution de ceux que nous avons ou vu ou ouï dire l'avoir méprisée, ou s'en être démis de leur propre dessein : son essence n'est pas si évidemment commode qu'on ne la puisse refuser sans miracle. Je trouve l'effort bien difficile à la souffrance des maux; mais au contentement d'une médiocre mesure de fortune et fuite de la grandeur, j'y trouve fort peu d'affaire; c'est une vertu, ce me semble, où moi, qui ne suis qu'un oison, arriverais sans beaucoup de contention. Que doivent faire ceux qui mettraient encore en considération la gloire qui accompagne ce refus, auquel il peut écheoir plus d'ambition qu'au désir même et jouissance de la grandeur? d'autant que l'ambition ne se conduit jamais mieux selon soi que par une voie égarée et inusitée.

J'aiguise mon courage vers la patience; je l'affaiblis vers le désir : autant ai-je à souhaiter qu'un autre, et laisse à mes souhaits autant de liberté et d'indiscrétion; mais pourtant, il ne m'est jamais advenu de souhaiter ni empire, ni royauté, ni l'éminence de ces hautes fortunes et commanderesses; je ne vise pas de ce côté-là; je m'aime trop. Quand je pense à croître, c'est bassement, d'une accroissance contrainte et couarde, proprement pour moi, en résolution, en prudence, en santé, en beauté et en richesse encore; mais ce crédit, cette auto-

rité si puissante foule mon imagination, et, tout à l'opposite de l'autre [1], je m'aimerais à l'aventure mieux deuxième ou troisième à Périgueux que premier à Paris; au moins, sans mentir, mieux troisième à Paris que premier en charge. Je ne veux ni débattre avec un huissier de porte, misérable inconnu, ni faire fendre en adoration les presses où je passe. Je suis duit à un étage moyen, comme par mon sort, aussi par mon goût; et j'ai montré, en la conduite de ma vie et de mes entreprises, que j'ai plutôt fui qu'autrement d'enjamber par dessus le degré de fortune auquel Dieu logea ma naissance: toute constitution naturelle et pareillement juste et aisée. J'ai ainsi l'âme poltronne, que je ne mesure pas la bonne fortune selon sa hauteur; je la mesure selon sa facilité.

Mais si je n'ai point le cœur gros assez, je l'ai à l'équipollent ouvert, et qui m'ordonne de publier hardiment sa faiblesse. Qui me donnerait à conférer la vie de L. Thorius Balbus, galant homme, beau, savant, sain, entendu et abondant en toute sorte de commodités et plaisirs, conduisant une vie tranquille et toute sienne, l'âme bien préparée contre la mort, la superstition, les douleurs et autres encombriers de l'humaine nécessité, mourant enfin en bataille les armes en la main pour la défense de son pays, d'une part; et, d'autre part, la vie de M. Régulus, ainsi grande et hautaine que chacun la connaît, et sa fin admirable: l'une sans nom, sans dignité, l'autre exemplaire et glorieuse à merveilles; j'en dirais certes ce qu'en dit Cicéron [2], si je savais aussi bien dire

[1] De Jules César.

[2] Cicéron, de qui Montaigne a emprunté ce parallèle entre Thorius et Régulus, donne hautement la préférence à Régulus.

que lui. Mais s'il me les fallait coucher sur la mienne, je dirais aussi que la première est autant selon ma portée et selon mon désir, que je conforme à ma portée, comme la seconde est loin au-delà : qu'à celle-ci je ne puis advenir que par vénération; j'adviendrais volontiers à l'autre par usage.

Retournons à notre grandeur temporelle d'où nous sommes partis. Je suis dégoûté de maîtrise et active et passive. Otanez, l'un des sept qui avaient droit de prétendre au royaume de Perse, prit un parti que j'eusse pris volontiers; c'est qu'il quitta à ses compagnons son droit d'y pouvoir arriver par élection ou par sort, pourvu que lui et les siens vécussent en cet empire hors de toute sujétion et maîtrise, sauf celle des lois antiques, et y eussent toute liberté qui ne porterait préjudice à icelles; impatient de commander comme d'être commandé.

Le plus âpre et difficile métier du monde, à mon gré, c'est faire dignement le roi. J'excuse plus de leurs fautes qu'on ne fait communément, en considération de l'horrible poids de leur charge qui m'étonne; il est difficile de garder mesure à une puissance si démesurée, si est-ce que c'est, envers ceux même qui sont de moins excellente nature, une singulière incitation à la vertu, d'être logé en tel lieu où vous ne fassiez aucun bien qui ne soit mis en registre et en compte; et où le moindre bienfaire porte sur tant de gens, et où votre suffisance, comme celle des prêcheurs, s'adresse principalement au peuple, juge peu exact, facile à piper, facile à contenter. Il est peu de choses auxquelles nous puissions donner le jugement sincère, parce qu'il en est peu auxquel-

les, en quelque façon, nous n'ayons particulier intérêt. La supériorité et infériorité, la maîtrise et la sujétion, sont obligées à une naturelle envie et contestation; il faut qu'elles s'entrepillent perpétuellement. Je n'accrois ni l'une ni l'autre des droits de sa compagne; laissons-en dire à la raison, qui est inflexible et impassible, quand nous en pourrons finer.

Or, l'incommodité de la grandeur que j'ai pris ici à remarquer par quelque occasion qui vient de m'en avertir est celle-ci. Il n'est à l'aventure rien plus plaisant au commerce des hommes que les essais que nous faisons les uns contre les autres, par jalousie d'honneur et de valeur, soit aux exercices du corps ou de l'esprit, auxquels la grandeur souveraine n'a aucune vraie part. A la vérité, il m'a semblé souvent qu'à force de respect on y traite les princes dédaigneusement et injurieusement; car, ce de quoi je m'offensais infiniment en mon enfance, que ceux qui s'exerçaient avec moi épargnassent de s'y employer à bon escient, pour me trouver indigne contre qui ils s'efforçassent, c'est ce qu'on voit leur advenir tous les jours, chacun se trouvant indigne de s'efforcer contre eux; si on reconnaît qu'ils aient tant soit peu d'affection à la victoire, il n'est celui qui ne se travaille à la leur prêter, et qui n'aime mieux trahir sa gloire que d'offenser la leur; on n'y emploie qu'autant d'effort qu'il en faut pour servir en leur honneur. Quelle part ont-ils à la mêlée, en laquelle chacun est pour eux? Il me semble voir ces paladins du temps passé, se présentant aux joûtes et aux combats avec des corps et des armes fées. Crisson, courant contre Alexandre, se feignit en la course : Alexandre l'en tança; mais il lui en devait faire

donner le fouet. Pour cette considération, Carnéade disait « que les enfants des princes n'apprennent rien à droit qu'à manier des chevaux ; d'autant qu'en tout autre exercice chacun fléchit sous eux et leur donne gagné ; mais un cheval, qui n'est ni flatteur ni courtisan, verse le fils du roi par terre, comme il ferait le fils d'un crocheteur. »

Qui ne participe au hasard et difficulté ne peut prétendre intérêt à l'honneur et plaisir qui suit les actions hasardeuses. C'est pitié de pouvoir tant qu'il advienne que toutes choses vous cèdent ; votre fortune rejette trop loin de vous la société et la compagnie ; elle vous plante trop à l'écart. Cette aisance et lâche facilité de faire tout baisser sous soi est ennemie de toute sorte de plaisirs : c'est glisser, cela ; ce n'est pas aller : c'est dormir ; ce n'est pas vivre. Concevez l'homme accompagné d'omnipotence, vous l'abîmez ; il faut qu'il vous demande, par aumône, de l'empêchement et de la résistance ; son être et son bien est en indigence.

Leurs bonnes qualités sont mortes et perdues ; car elles ne se sentent que par comparaison, et on les en met hors ; ils ont peu de connaissance de la vraie louange, étant battus d'une si continuelle approbation et uniforme. Ont-ils affaire au plus sot de leurs sujets, ils n'ont aucun moyen de prendre avantage sur lui ; en disant : « C'est parce qu'il est mon roi, » il lui semble avoir assez dit qu'il a prêté la main à se laisser vaincre. Cette qualité étouffe et consomme les autres qualités vraies et essentielles ; elles sont enfoncées dans la royauté ; elle ne laisse à eux faire valoir que les actions qui la touchent directement et qui lui servent, les offices

de leur charge ; c'est tant être roi qu'il n'est que par là. Cette lueur étrangère qui l'environne le cache et nous le dérobe ; notre vue s'y rompt et s'y dissipe, étant remplie et arrêtée par cette forte lumière. Le sénat ordonna le prix d'éloquence à Tibère ; il le refusa, n'estimant pas que d'un jugement si peu libre, quand bien il eût été véritable, il s'en pût ressentir.

Comme on leur cède tout avantage d'honneur, aussi conforte-t-on et autorise-t-on les défauts et vices qu'ils ont, non-seulement par approbation, mais aussi par imitation. Chacun des suivants d'Alexandre portait comme lui la tête à côté ; et les flatteurs de Dionysius s'entre-heurtaient en sa présence, poussaient et versaient ce qui se rencontrait à leurs pieds, pour dire qu'ils avaient la vue aussi courte que lui.

Mais pour achever par où j'ai commencé, Adrien l'empereur, débattant avec le philosophe Favorinus de l'interprétation de quelque mot, Favorinus lui en quitta bientôt la victoire ; ses amis se plaignant à lui : « Vous vous moquez, fit-il ; voudriez-vous qu'il ne fût pas plus savant que moi, lui qui commande à trente légions ? »

Auguste écrivit des vers contre Asinius Pollio : « Et moi, dit Pollio, je me tais ; ce n'est pas sagesse d'écrire à l'envi de celui qui peut proscrire ; » et il avait raison ; car Dionysius, pour ne pouvoir égaler Philoxène en la poésie et Platon en discours, en condamna l'un aux carrières, et envoya vendre l'autre esclave en l'île d'Égine.

CHAPITRE XXXVI.

DE L'ART DE CONFÉRER.

C'est un usage de notre justice d'en condamner aucuns pour l'avertissement des autres. De les condamner parce qu'ils ont failli, ce serait bêtise, comme dit Platon, car ce qui est fait ne se peut défaire; mais c'est afin qu'ils ne faillent plus de même, ou qu'on fuie l'exemple de leur faute : on ne corrige pas celui qu'on pend; on corrige les autres par lui. Je fais de même; mes erreurs sont tantôt naturelles et incorrigibles; mais ce que les honnêtes hommes profitent au public en se faisant imiter, je le profiterai à l'aventure à me faire éviter; publiant et accusant mes imperfections, quelqu'un apprendra de les craindre. Les parties que j'estime le plus en moi tirent plus d'honneur de m'accuser que de me recommander; voilà pourquoi j'y retombe et m'y arrête plus souvent. Mais quand tout est compté, on ne parle jamais de soi sans perte; les propres condamnations sont toujours accrues; les louanges mécrues. Il en peut être aucuns de ma complexion, qui m'instruis mieux par contrariété que par similitude, et par fuite que par suite; de cette sorte de discipline regardait le vieux Caton, quand il dit « que les sages ont plus à apprendre des fous que les fous des sages; » et cet ancien joueur de lyre, que Pausanias récite avoir accoutumé contraindre ses disciples d'aller ouïr un mauvais sonneur, qui logeait vis-à-vis de lui, où ils apprissent à haïr ses désaccords

et fausses mesures. L'horreur de la cruauté me rejette plus avant en la clémence qu'aucun patron de clémence ne me saurait attirer; un bon écuyer ne redresse pas tant mon assiette comme fait un procureur ou un vénitien à cheval; et une mauvaise façon de langage réforme mieux la mienne que ne fait la bonne. Tous les jours, la sotte contenance d'un autre m'avertit et m'avise; ce qui point touche et éveille mieux que ce qui plaît. Ce temps est propre à nous amender à reculons, par disconvenance plus que par convenance, par différence que par accord. Étant peu appris par les bons exemples, je me sers des mauvais, desquels la leçon est ordinaire; je me suis efforcé de me rendre autant agréable comme j'en voyais de fâcheux, aussi ferme que j'en voyais de mous, aussi doux que j'en voyais d'âpres; aussi bon que j'en voyais de méchants; mais je me proposais des mesures invincibles.

Le plus fructueux et naturel exercice de notre esprit, c'est, à mon gré, la conférence; j'en trouve l'usage plus doux que d'aucune autre action de notre vie; et c'est la raison pourquoi, si j'étais à cette heure forcé de choisir, je consentirais plutôt, ce crois-je, de perdre la vue que l'ouïr ou le parler. Les Athéniens, et encore les Romains, conservaient en grand honneur cet exercice en leurs académies; de notre temps, les Italiens en retiennent quelques vestiges, à leur grand profit, comme il se voit par la comparaison de nos entendements aux leurs. L'étude des livres, c'est un mouvement languissant et faible qui n'échauffe point; là où la conférence apprend et exerce en un coup. Si je confère avec une âme forte et un raide joûteur, il me presse les flancs, me pique à gauche et à

dextre ; ses imaginations élancent les miennes ; la jalousie, la gloire, la contention, me poussent et rehaussent au-dessus de moi-même ; et l'unisson est qualité du tout ennuyeuse en la conférence. Mais comme notre esprit se fortifie par la communication des esprits vigoureux et réglés, il ne se peut dire combien il perd et s'abâtardit par le continuel commerce et fréquentation que nous avons avec les esprits bas et maladifs ; il n'est contagion qui s'épande comme celle-là ; je sais par assez d'expérience combien en vaut l'aune. J'aime à contester et à discourir ; mais c'est avec peu d'hommes, et pour moi ; car de servir de spectacle aux grands, et faire à l'envi parade de son esprit et de son caquet, je trouve que c'est un métier très-messéant à un homme d'honneur.

La sottise est une mauvaise qualité ; mais de ne la pouvoir supporter, et s'en dépiter et ronger, comme il m'advient, c'est une autre sorte de maladie qui ne doit guère à la sottise en importunité ; et est-ce qu'à présent je veux accuser du mien. J'entre en conférence et en dispute avec grande liberté et facilité, d'autant que l'opinion trouve en moi le terrain mal propre à y pénétrer et y pousser de hautes racines ; nulles propositions ne m'étonnent ; il n'est si frivole et si extravagante fantaisie qui ne me semble bien sortable à la production de l'esprit humain. Nous autres, qui privons notre jugement du droit de faire des arrêts, regardons mollement les opinions diverses ; et si nous n'y prêtons le jugement, nous y prêtons aisément l'oreille. Où l'un plat est vide de tout en la balance, je laisse vaciller l'autre sous les songes d'une vieille, et me semble être excusable si j'accepte plutôt le nombre impair, le jeudi au prix du vendredi ;

si je ne m'aime mieux douzième ou quatorzième que treizième à table ; si je vois plus volontiers un lièvre côtoyant que traversant mon chemin, quand je voyage, et donne plutôt le pied gauche que le droit à chausser. Toutes telles rêvasseries, qui sont en crédit autour de nous, méritent au moins qu'on les écoute : pour moi, elles emportent seulement l'inanité, mais elles l'emportent. Encore sont, en poids, les opinions vulgaires et casuelles autre chose que rien, en nature ; et qui ne s'y laisse aller jusque-là tombe à l'aventure au vice de l'opiniâtreté, pour éviter celui de la superstition.

Les contradictions donc des jugements ne m'offensent ni ne m'altèrent ; elles m'éveillent seulement et m'exercent. Nous fuyons la correction : il s'y faudrait présenter et produire, notamment quand elle vient par forme de conférence, non de régence. A chaque opposition, on ne regarde pas si elle est juste ; mais, à tort ou à droit, comment on s'en défera ; au lieu d'y tendre les bras, nous y tendons les griffes. Je souffrirais être rudement heurté par mes amis : « Tu es un sot ; tu rêves. » J'aime, entre les galants hommes, qu'on s'exprime courageusement ; que les mots aillent où va la pensée : il nous faut fortifier l'ouïe et la durcir contre cette tendreur du son cérémonieux des paroles. J'aime une société et familiarité forte et virile ; une amitié qui se flatte en l'âpreté et vigueur de son commerce ; elle n'est pas assez vigoureuse et généreuse, si elle n'est querelleuse, si elle est civilisée et artiste, si elle craint le heur et a ses allures contraintes. Quand on me contracte, on éveille mon attention, non pas ma colère ; je m'avance vers celui qui me contredit, qui m'instruit : la cause de la vérité de-

vrait être la cause commune à l'un et à l'autre. Que répondra-t-il? la passion du courroux lui a déjà frappé le jugement; le trouble s'en est saisi avant la raison. Il serait utile qu'on passât par gageure la décision de nos disputes; qu'il y eût une marque matérielle de nos pertes, afin que nous en tinssions état, et que mon valet me pût dire : « Il vous coûta l'année passée cent écus, à vingt fois, d'avoir été ignorant et opiniâtre. » Je festoie et caresse la vérité en quelque main que je la trouve, et m'y rends allègrement, et lui tends mes armes vaincues, de loin que je la vois approcher; et, pourvu qu'on n'y procède point d'une trogne trop impérieusement magistrale, je prends plaisir à être repris et m'accommode aux accusateurs, souvent plus par raison de civilité que par raison d'amendement, aimant à gratifier et à nourrir la liberté de m'avertir, par la facilité de céder; oui, à mes dépens.

Toutefois, il est, certes, malaisé d'y attirer les hommes de mon temps : ils n'ont pas le courage de corriger, parce qu'ils n'ont pas le courage de souffrir à l'être et parlent toujours avec dissimulation en présence les uns des autres. Je prends si grand plaisir d'être jugé et connu, qu'il m'est comme indifférent en quelle des deux formes je le sois; mon imagination se contredit elle-même si souvent et condamne, que ce m'est tout un qu'un autre le fasse, vu principalement que je ne donne à sa répréhension que l'autorité que je veux; mais je romps paille avec celui qui se tient si haut à la main, comme j'en connais quelqu'un qui plaint son avertissement s'il n'est cru, et prend à injure si on étrive à le suivre. Ce que Socrate recueillait, toujours riant, les con-

tradictions qu'on faisait à son discours, on pourrait dire que sa force en était cause, et que l'avantage ayant à tomber certainement de son côté, il les acceptait comme matière de nouvelle victoire; mais nous voyons, au rebours, qu'il n'est rien qui nous y rende le sentiment si délicat, que l'opinion de la prééminence et le dédain de l'adversaire; et que, par raison, c'est au faible plutôt d'accepter de bon gré les oppositions qui le redressent et r'habillent. Je cherche, à la vérité, plus la fréquentation de ceux qui me gourment que de ceux qui me craignent; de c'est un plaisir fade et nuisible d'avoir affaire à gens qui nous admirent et fassent place. Antisthène commanda à ses enfants « de ne savoir jamais gré ni grâce à homme qui les louât. » Je me sens bien plus fier de la victoire que je gagne sur moi, quand, en l'ardeur même du combat, je me fais plier sous la force de la raison de mon adversaire, que je ne me sens gré de la victoire que je gagne sur lui par sa faiblesse; enfin, je reçois et avoue toutes sortes d'atteintes qui sont de droit fil, pour faibles qu'elles soient; mais je suis par trop impatient de celles qui se donnent sans forme. Il me chaut peu de la matière, et me sont les opinions unes, et la victoire du sujet à peu près indifférente. Tout un jour je contesterai paisiblement, si la conduite du débat se suit avec ordre : ce n'est pas tant la force et la subtilité que je demande, comme l'ordre; l'ordre qui se voit tous les jours aux altercations des bergers et des enfants de boutique, jamais entre nous : s'ils se détraquent, c'est en incivilité; ainsi faisons-nous bien; mais leur tumulte et impatience ne les dévoie pas de leur thème, leur propos suit son cours; s'ils préviennent l'un l'autre, s'ils ne s'attendent pas, au

moins ils s'entendent. On répond toujours trop bien pour moi, si on répond à ce que je dis; mais quand la dispute est troublée et déréglée, je quitte la chose, je m'attache à la forme avec dépit et indiscrétion, et me jette à une façon de débattre têtue, malicieuse et impérieuse, de quoi j'ai à rougir après. Il est impossible de traiter de bonne foi avec un sot; mon jugement ne se corrompt pas seulement à la main d'un maître si impétueux, mais aussi ma conscience.

Nos disputes devraient être défendues et punies comme d'autres crimes verbaux : quel vice n'éveillent-elles et n'amoncèlent-elles, toujours régies et commandées par la colère? Nous entrons en inimitié, premièrement contre les raisons, et puis contre les hommes. Nous n'apprenons à disputer que pour contredire; et chacun contredisant et étant contredit, il en advient que le fruit du disputer, c'est perdre et anéantir la vérité. Ainsi Platon, en sa République, prohibe cet exercice aux esprits ineptes et mal nés. A quoi faire vous mettez-vous en voie de quêter ce qui est, avec celui qui n'a ni pas ni allure qui vaille? On ne fait point tort au sujet quand on le quitte pour voir du moyen de le traiter; je ne dis pas moyen scholastique et artiste, je dis moyen naturel d'un sain entendement. Que sera-ce enfin? l'un va en orient, l'autre en occident; ils perdent le principal et l'écartent dans la presse des incidents; au bout d'une heure de tempête, ils ne savent ce qu'ils cherchent; l'un est bas, l'autre haut., l'autre côtier; qui se prend à un mot et une similitude; qui ne sent plus ce qu'on lui oppose, tant il est engagé en sa course et pense à se suivre, non pas à vous; qui, se trouvant faible de reins, craint

tout, refuse tout, mêle dès l'entrée et confond le propos, ou, sur l'effort du débat, se mutine à se taire tout plat, par une ignorance dépite, affectant un orgueilleux mépris, ou une sottement modeste fuite de contention. Pourvu que celui-ci frappe, il ne lui chaut combien il se découvre; l'autre compte ses mots et les pèse pour raisons; celui-là n'y emploie que l'avantage de sa voix et de ses poumons; en voilà un qui conclut contre soi-même, et celui-ci qui vous assourdit de préfaces et digressions inutiles; cet autre s'arme de pures injures et cherche une querelle d'Allemagne, pour se défaire de la société ou conférence d'un esprit qui presse le sien; ce dernier ne voit rien en la raison, mais il vous tient assiégé sur la clôture dialectique de ses clauses et sur les formules de son art.

Or, qui n'entre en défiance des sciences, et n'est en doute s'il s'en peut tirer quelque solide fruit au besoin de la vie, à considérer l'usage que nous en avons. Qui a pris de l'entendement en la logique? où sont ses belles promesses? Voit-on plus de barbouillage au caquet des harengères qu'aux disputes publiques des hommes de cette profession? J'aimerais mieux que mon fils apprît aux tavernes à parler qu'aux écoles de la parlerie. Ayez un maître ès-arts, conférez avec lui; que ne nous fait-il sentir cette excellence artificielle, et ne ravit-il les femmes et les ignorants comme nous sommes par l'admiration de la fermeté de ses raisons, de la beauté de son ordre? que ne nous domine-t-il et persuade comme il veut? un homme si avantageux en matière et en conduite, pourquoi mêle-t-il à son escrime les injures, l'indiscrétion et la rage? Qu'il ôte son chaperon, sa robe

et son latin, qu'il ne batte pas nos oreilles d'Aristote tout pur et tout cru : vous le prendrez pour l'un d'entre nous, ou pis. Il me semble de cette implication et entrelaçure du langage par où ils nous pressent, qu'il en va comme des joueurs de passepasse ; leur souplesse combat et force nos sens, mais elle n'ébranle aucunement notre créance : hors ce batelage, ils ne font rien qui ne soit commun et vil ; pour être plus savants, ils n'en sont pas moins ineptes.

J'aime et honore le savoir autant que ceux qui l'ont ; et en son vrai usage, c'est le plus noble et puissant acquêt des hommes ; mais en ceux-là (et il en est un nombre infini de ce genre) qui en établissent leur fondamentale suffisance et valeur, qui se rapportent de leur entendement à leur mémoire et ne peuvent rien que par le livre, je le hais, si je l'ose dire, un peu plus que la bêtise. En mon pays, et de mon temps, la doctrine amende assez les bourses, nullement les âmes : si elle les rencontre mousses, elle les aggrave et suffoque, masse crue et indigeste ; si déliées, elle les purifie volontiers, clarifie et subtilise jusqu'à l'exinanition. C'est chose de qualité à peu près indifférente ; très-utile accessoire à une âme bien née, pernicieux à une autre âme, et dommageable ; ou plutôt, chose de très-précieux usage, qui ne se laisse pas posséder à vil prix : en quelque main c'est un sceptre ; en quelque autre, une marotte.

Mais suivons. Quelle plus grande victoire attendez-vous que d'apprendre à votre ennemi qu'il ne vous peut combattre ? Quand vous gagnez l'avantage de votre proposition, c'est la vérité qui gagne ; quand vous gagnez l'avantage de l'ordre et de la conduite, c'est vous qui

gagnez. Il m'est avis qu'en Platon et en Xénophon Socrate dispute plus en faveur des disputants qu'en faveur de la dispute ; et, pour instruire Euthydémus et Protagoras de la connaissance de leur impertinence, plus que de l'impertinence de leur art, il empoigne la première matière, comme celui qui a une fin plus utile que de l'éclaircir ; à savoir, éclaircir les esprits qu'il prend à manier et exercer. L'agitation et la chasse est proprement de notre gibier : nous ne sommes pas excusables de la conduire mal et impertinemment ; de faillir à la prise, c'est autre chose : car nous sommes nés à quêter la vérité ; il appartient de la posséder à une plus grande puissance ; elle n'est pas, comme disait Démocrite, cachée dans le fond des abîmes, mais plutôt élevée en hauteur infinie en la connaissance divine. Le monde n'est qu'une école d'inquisition : ce n'est pas à qui mettra dedans, mais à qui fera les plus belles courses. Autant peut faire le sot celui qui dit vrai, que celui qui dit faux ; car nous sommes sur la manière, non sur la matière du dire. Mon humeur est de regarder autant à la forme qu'à la substance, autant à l'avocat qu'à la cause, comme Alcibiade ordonnait qu'on fît ; et tous les jours je m'amuse à lire en des auteurs, sans soin de leur science, y cherchant leur façon, non leur sujet : tout ainsi que je poursuis la communication de quelque esprit fameux, non afin qu'il m'enseigne, mais afin que je le connaisse, et que le connaissant, s'il le vaut, je l'imite. Tout homme peut dire véritablement ; mais dire ordonnément, prudemment et suffisamment, peu d'hommes le peuvent ; par ainsi, la fausseté qui vient d'ignorance ne m'offense point ; c'est l'ineptie. J'ai rompu plu-

sieurs marchés qui m'étaient utiles, par l'impertinence de la contestation de ceux avec qui je marchandais. Je ne m'émeus pas une fois l'an des fautes de ceux sur lesquels j'ai puissance; mais sur le point de la bêtise et opiniâtreté de leurs allégations, excuses et défenses ânières et brutales, nous sommes tous les jours à nous en prendre à la gorge : ils n'entendent ni ce qui se dit, ni pourquoi, et répondent de même; c'est pour désespérer. Je ne sens heurter rudement ma tête que par une autre tête; et entre plutôt en composition avec le vice de mes gens qu'avec leur témérité, leur importunité et leur sottise : qu'ils fassent moins, pourvu qu'ils soient capables de faire; vous vivez en espérance d'échauffer leur volonté ; mais d'une souche, il n'y a ni qu'espérer ni que jouir qui vaille.

Or quoi, si je prends les choses autrement qu'elles ne sont? Il peut être ; et pourtant j'accuse mon impatience, et tiens premièrement qu'elle est également vicieuse en celui qui a droit comme en celui qui a tort; car c'est toujours une aigreur tyrannique, de ne pouvoir souffrir une forme diverse à la sienne; et puis, qu'il n'est, à la vérité, point de plus grande fadaise et plus constante que de s'émouvoir et piquer des fadaises du monde, ni plus hétéroclite; car elle nous formalise principalement contre nous : et ce philosophe du temps passé n'eût jamais eu faute d'occasion à ses pleurs, tant qu'il se fût considéré. Myson, l'un des sept sages, d'une humeur timonienne et démocritienne, interrogé de quoi il riait tout seul : « De ce même que je ris tout seul, » répondit-il. Combien de sottises dis-je et réponds-je tous les jours, selon moi; et volontiers donc combien plus fré-

quentes, selon autrui? si je m'en mords les lèvres, qu'en doivent faire les autres? »

Somme, il faut vivre entre les vivants, et laisser la rivière courre sous le pont, sans notre soin, ou, à tout le moins, sans notre altération. De vrai, pourquoi, sans nous émouvoir, rencontrons-nous quelqu'un qui ait le corps tortu et mal bâti, et ne pouvons souffrir la rencontre d'un esprit mal rangé sans nous mettre en colère? cette vicieuse âpreté tient plus au juge qu'à la faute. Ayons toujours en la bouche ce mot de Platon: « Ce que je trouve mal sain, n'est-ce pas pour être moi-même mal sain? ne suis-je pas moi-même en coulpe? mon avertissement se peut-il pas renverser contre moi? » Sage et divin refrain, qui fouette la plus universelle et commune erreur des hommes. Non-seulement les reproches que nous faisons les uns aux autres, mais nos raisons aussi et nos arguments et matières controverses, sont ordinairement retorquables à nous, et nous nous enferrons de nos armes: de quoi l'ancienneté m'a laissé assez de graves exemples. Ce fut ingénieusement dit et bien à propos, par celui qui l'inventa, que chacun aime l'odeur de son fumier.

Nos yeux ne voient rien en derrière: cent fois le jour, nous nous moquons de nous sur le sujet de notre voisin, et détestons en d'autres les défauts qui sont en nous plus clairement, et les admirons d'une merveilleuse impudence et inadvertance. Encore hier, je fus à même de voir un homme d'entendement et gentil personnage se moquant, aussi plaisamment que justement, de l'inepte façon d'un autre qui rompt la tête à tout le monde du registre de ses généalogies et alliances, plus de moi-

tié fausses (ceux-là se jettent plus volontiers sur tels sots propos qui ont leurs qualités plus douteuses et moins sûres); et lui, s'il eût reculé sur soi, se fût trouvé non guère moins intempérant et ennuyeux à semer et faire valoir la prérogative de la race de sa femme. Oh! importune présomption, de laquelle la femme se voit armée par les mains de son mari même!

Je n'entends pas que nul n'accuse, qui ne soit net (car nul n'accuserait), voire ni net en même sorte de tâche; mais j'entends que notre jugement, chargeant sur un autre, duquel pour lors il est question, ne nous épargne pas, d'une interne et sévère juridiction. C'est office de charité, que qui ne peut ôter un vice en soi cherche ce néanmoins à l'ôter en autrui, où il peut avoir moins maligne et revêche semence; ni ne me semble réponse à propos, à celui qui m'avertit de ma faute, dire qu'elle est aussi en lui. Quoi pour cela? toujours l'avertissement est vrai et utile. Si nous avions bon nez, notre ordure nous devrait plus puer, d'autant qu'elle est nôtre; et Socrate est d'avis que qui se trouverait coupable, et son fils, et un étranger, de quelque violence et injure, devrait commencer par soi à se présenter à la condamnation de la justice, et implorer pour se purger le secours de la main du bourreau; secondement, pour son fils, et dernièrement pour l'étranger. Si ce précepte prend le ton un peu trop haut, au moins se doit-il présenter le premier à la punition de sa propre conscience.

Les sens sont nos propres et premiers juges, qui n'aperçoivent les choses que par les accidents externes; et n'est pas merveille si, en toutes les pièces du service de notre société, il y a un si perpétuel et universel mé-

lange de cérémonies et apparences superficielles ; si que la meilleure et plus effectuelle part des polices consiste en cela. C'est toujours à l'homme que nous avons affaire, duquel la condition est merveilleusement corporelle. Que ceux qui nous ont voulu bâtir, ces années passées, un exercice de religion si contemplatif et immatériel, ne s'étonnent point s'il s'en trouve qui pensent qu'elle fût échappée et fondue entre leurs doigts, si elle ne tenait parmi nous comme marque, titre et instrument de division et de part, plus que par soi-même. Comme en la conférence, la gravité, la robe et la fortune de celui qui parle, donnent souvent crédit à des propos vains et ineptes, il n'est pas à présumer qu'un monsieur si suivi, si redouté, n'ait au-dedans quelque suffisance autre que populaire ; et qu'un homme à qui on donne tant de commissions et de charges, si dédaigneux et si morguant, ne soit plus habile que cet autre qui le salue de si loin, et que personne n'emploie. Non-seulement les mots, mais aussi les grimaces de ces gens-là se considèrent et mettent en compte ; chacun s'appliquant à y donner quelque belle et solide interprétation. S'ils se rabaissent à la conférence commune, et qu'on leur présente autre chose qu'approbation et révérence, ils vous assomment de l'autorité de leur expérience ; ils ont ouï, ils ont fait : vous êtes accablé d'exemples. Je leur dirais volontiers que le fruit de l'expérience d'un chirurgien n'est pas l'histoire de ses pratiques et se souvenir qu'il a guéri quatre empestés et trois goutteux, s'il ne sait de cet usage tirer de quoi former son jugement et ne nous sait faire sentir qu'il en soit devenu plus sage à l'usage de son art ; comme en un concert

d'instruments, on n'oit pas un luth, une épinette et la flûte, on oit une harmonie en globe, l'assemblage et le fruit de tout cet amas. Si les voyages et les charges les ont amendés, c'est à la production de leur entendement de le faire paraître. Ce n'est pas assez de compter les expériences, il les faut peser et assortir; et les faut avoir digérées et alambiquées, pour en tirer les raisons et conclusions qu'elles portent.

Il ne fut jamais tant d'historiens; bon est-il toujours et utile de les ouïr, car ils nous fournissent tout plein de belles instructions et louables, du magasin de leur mémoire; grande partie, certes, au secours de la vie; mais nous ne cherchons pas cela pour cette heure, nous cherchons si ces récitateurs et recueilleurs sont louables eux-mêmes.

Je hais toute sorte de tyrannie, et la parlière et l'effectuelle : je me bande volontiers contre ces vaines circonstances qui pipent notre jugement par les sens; et, me tenant au guet de ces grandeurs extraordinaires, ai trouvé que ce sont, pour le plus, des hommes comme les autres. A l'aventure les estime-t-on et aperçoit moindres qu'ils ne sont, d'autant qu'ils entreprennent plus; et se montrant plus, ils ne répondent point au fait qu'ils ont pris. Il faut qu'il y ait plus de vigueur et de pouvoir au porteur qu'en la charge : celui qui n'a pas rempli sa force, il vous laisse deviner s'il a encore de la force au-delà et s'il a été essayé jusqu'à son dernier point; celui qui succombe à sa charge, il découvre sa mesure et la faiblesse de ses épaules : c'est pourquoi on voit tant d'ineptes âmes entre les savantes, et plus que d'autres; il s'en fût fait de bons hommes de ménage, bons mar-

chands, bons artisans; leur vigueur naturelle était taillée à cette proportion. C'est chose de grand poids que la science, ils fondent dessous; pour étaler et distribuer cette riche et puissante matière, pour l'employer à s'en aider, leur engin n'a ni assez de vigueur, ni assez de maniement: elle ne peut qu'en une forte nature; or, elles sont bien rares;] et les faibles, dit Socrate, corrompent la dignité de la philosophie en la maniant; elle paraît et inutile et vicieuse, quand elle est mal étuyée. Voilà comment ils se gâtent et affolent. A ceux pareillement qui nous régissent et commandent, qui tiennent le monde en leur main, ce n'est pas assez d'avoir un entendement commun, de pouvoir ce que nous pouvons; ils sont bien loin au-dessous de nous, s'ils ne sont bien loin au-dessus: comme ils promettent plus, ils doivent aussi plus.

Et pourtant leur est le silence, non-seulement contenance de respect et gravité, mais encore souvent de profit et de ménage; car Mégabyse, étant allé voir Apelles en son ouvroir, fut longtemps sans mot dire, et puis commença à discourir de ses ouvrages, dont il reçut cette rude réprimande: « Tandis que tu as gardé silence, tu semblais quelque grande chose, à cause de tes chaînes et de ta pompe; mais maintenant qu'on t'a ouï parler, il n'est pas jusqu'aux garçons de ma boutique qui ne te méprisent. » Ces magnifiques atours, ce grand état, ne lui permettaient point d'être ignorant d'une ignorance populaire et de parler impertinemment de la peinture; il devait maintenir, muet, cet externe et présomptive suffisance. A combien de sottes âmes, en mon temps, a servi une mine froide et taciturne de titre de prudence et de capacité!

Les dignités, les charges, se donnent nécessairement plus par fortune que par mérite; et a-t-on tort souvent de s'en prendre aux rois : au rebours, c'est merveille qu'ils y aient tant d'heur, y ayant si peu d'adresse; car la nature ne leur a pas donné la vue qui se puisse étendre à tant de peuples, pour en discerner la précellence, et percer nos poitrines où loge la connaissance de notre volonté et de notre meilleure valeur : il faut qu'ils nous trient par conjecture et à tâtons; par la race, les richesses, la doctrine, la voix du peuple; très-faibles arguments. Qui pourrait trouver moyen qu'on en pût juger par justice, et choisir les hommes par raison, établirait, de ce seul trait, une parfaite forme de police.

« Oui, mais il a mené à point ce grand affaire. » C'est dire quelque chose, mais ce n'est pas assez dire, car cette sentence est justement reçue : « Qu'il ne faut pas juger les conseils par les événements. » Les Carthaginois punissaient les mauvais avis de leurs capitaines, encore qu'ils fussent corrigés par une heureuse issue; et le peuple romain a souvent refusé le triomphe à de grandes et très-utiles victoires, parce que la conduite du chef ne répondait point à son bonheur. On s'aperçoit ordinairement, aux actions du monde, que la fortune, pour nous apprendre combien elle peut en toutes choses, et qui prend plaisir à rabattre notre présomption, n'ayant pu faire les malhabiles sages, elle les fait heureux, à l'envi de la vertu, et se mêle volontiers à favoriser les exécutions où la trame est plus purement sienne : d'où il se voit tous les jours que les plus simples d'entre nous mettent à fin de très-grandes besognes et publiques et privées; et, comme Siramnez le Persien répondit à ceux qui

s'étonnaient comment ses affaires succédaient si mal, vu que ses propos étaient si sages : « Qu'il était seul maître de ses propos ; mais du succès de ses affaires c'était la fortune, » ceux-ci peuvent répondre de même, mais d'un contraire biais. La plupart des choses du monde se font par elles-mêmes ; l'issue autorise souvent une très-inepte conduite ; notre entremise n'est quasi qu'une routine, et, plus communément, considération d'usage et d'exemple, que de raison. Étonné de la grandeur de l'affaire, j'ai autrefois su, par ceux qui l'avaient menée à fin, leurs motifs et leur adresse ; je n'y ai trouvé que des avis vulgaires : et les plus vulgaires et usités sont aussi peut-être les plus sûrs et plus commodes à la pratique, sinon à la montre. Quoi, si les plus plates raisons sont les mieux assises, les plus basses et lâches et les plus battues se couchent mieux aux affaires ? Pour conserver l'autorité du conseil des rois, il n'est pas besoin que les personnes profanes y participent et y voient plus avant que de la première barrière : il se doit révérer à crédit et en bloc, qui en veut nourrir la réputation. Ma consultation ébauche un peu la matière et la considère légèrement par ses premiers visages : le fort et principal de la besogne, j'ai accoutumé de le résigner au ciel.

L'heur et le malheur sont, à mon gré, deux souveraines puissances : c'est imprudence d'estimer que l'humaine prudence puisse remplir le rôle de la fortune [1] ; et vaine est l'entreprise de celui qui présume d'embrasser et causes et conséquences, et mener par la main le progrès de son fait ; vaine surtout aux délibérations guer-

[1] Toujours *fortune* pour *providence*.

rières. Il ne fut jamais plus de circonspection et prudence militaire qu'il s'en voit parfois entre nous; serait-ce qu'on craint de se perdre en chemin, se réservant à la catastrophe de ce jeu? Je dis plus, que notre sagesse même et consultation suit, pour la plupart, la conduite du hasard : ma volonté et mon discours se remue tantôt d'un air, tantôt d'un autre; et y a plusieurs de ces mouvements qui se gouvernent sans moi : ma raison a des impulsions et agitations journalières et casuelles. Qu'on regarde qui sont les plus puissants aux villes, et qui font mieux leurs besognes; on trouvera ordinairement que ce sont les moins habiles : il est advenu aux femmelettes, aux enfants et aux insensés, de commander de grands états, à l'égal des plus suffisants princes; et y rencontrent, dit Thucydide, plus ordinairement les grossiers que les subtils; nous attribuons les effets de leur bonne fortune à leur prudence; par quoi je dis bien, en toutes façons, que les événements sont maigres témoins de notre prix et capacité.

Or, j'étais sur ce point, qu'il ne faut que voir un homme élevé en dignité : quand nous l'aurions connu, trois jours devant, homme de peu, il coule insensiblement, en nos opinions, une image de grandeur, de suffisance; et nous persuadons que, croissant de train et de crédit, il est crû de mérite; nous jugeons de lui, non selon sa valeur, mais à la mode des jetons, selon la prérogative de son rang. Que la chance tourne aussi, qu'il retombe et se mêle à la presse, chacun s'enquiert avec admiration de la cause qui l'avait guindé si haut : « Est-ce lui? fait-on; n'y savait-il autre chose quand il y était? Les princes se contentent-ils de si peu? Nous étions vrai-

ment en bonnes mains! » C'est chose que j'ai vue souvent de mon temps : voire, et le masque des grandeurs qu'on représente aux comédies nous touche aucunement et nous pipe. Ce que j'adore moi-même aux rois, c'est la foule de leurs adorateurs : toute inclination et soumission leur est due, sauf celle de l'entendement; ma raison n'est pas duite à se courber et fléchir, ce sont mes genoux. Mélanthius, interrogé ce qu'il lui semblait de la tragédie de Dionysius : « Je ne l'ai, dit-il, point vue, tant elle est offusquée de langage ; » aussi, la plupart de ceux qui jugent les discours des grands devraient dire : « Je n'ai point entendu son propos, tant il était offusqué de gravité, de grandeur et de majesté. » Antisthènes suadait un jour aux Athéniens qu'ils commandassent que leurs ânes fussent aussi bien employés au labourage des terres comme étaient les chevaux; sur quoi il lui fut répondu que cet animal n'était pas né à un tel service : « C'est tout un, répliqua-t-il ; il n'y va que de votre ordonnance; car les plus ignorants et incapables hommes que vous employez aux commandements de vos guerres ne laissent pas d'en devenir incontinent très-dignes, parce que vous les y employez. » A quoi touche l'usage de tant de peuples, qui canonisent le roi qu'ils ont fait d'entre eux, et ne se contentent point de l'honorer s'ils ne l'adorent. Ceux de Mexico, depuis que les cérémonies de son sacre sont parachevées, n'osent plus le regarder au visage; mais comme s'ils l'avaient déifié par sa royauté, entre les serments qu'ils lui font jurer de maintenir leur religion, leurs lois, leurs libertés, d'être vaillant, juste et débonnaire, il jure aussi de faire marcher le soleil en sa lumière accoutumée, égoutter les nuées en

temps opportun, courir aux rivières leurs cours, et faire porter à la terre toutes choses nécessaires à son peuple.

Je suis divers à cette façon commune, et me défie plus de la suffisance quand je la vois accompagnée de grandeur, de fortune et de recommandation populaire : il nous faut prendre garde combien c'est de parler à son heure, de choisir son point, de rompre le propos ou le changer d'une autorité magistrale, de se défendre des oppositions d'autrui par un mouvement de tête, un souris ou un silence, devant une assistance qui tremble de révérence et de respect.

Un homme de montrueuse fortune, venant mêler son avis à certain léger propos, qui se démenait tout lâchement en sa table, commença justement ainsi : « Ce ne peut être qu'un menteur ou ignorant qui dira autrement que, etc. » Suivez cette pointe philosophique, un poignard à la main.

Voici un autre avertissement, duquel je tire grand usage : c'est qu'aux disputes et conférences, tous les mots qui nous semblent bons ne doivent pas incontinent être acceptés. La plupart des hommes sont riches d'une suffisance étrangère; il peut bien advenir à tel de dire un beau trait, une bonne réponse et sentence, et la mettre en avant sans en connaître la force. Qu'on ne tient pas tout ce qu'on emprunte, à l'aventure se pourra-t-il vérifier par moi-même. Il n'y faut point toujours céder, quelque vérité ou beauté qu'elle ait; où il la faut combattre à escient, ou se tirer arrière, sous couleur de ne l'entendre pas, pour tâter de toutes parts comment elle est logée en son auteur. Il peut advenir que nous nous

enferrons et aidons au coup, outre sa portée. J'ai autrefois employé, à la nécessité et presse du combat, des revirades qui ont fait faussée outre mon dessein et mon espérance : je ne les donnais qu'en nombre, on les recevait en poids. Tout ainsi comme quand je débats contre un homme vigoureux, je me plais d'anticiper ses conclusions, je lui ôte la peine de s'interpréter, j'essaie de prévenir son imagination imparfaite encore et naissante; l'ordre et la pertinence de son entendement m'avertit et menace de loin; de ces autres, je fais tout le rebours, il ne faut rien entendre que par eux, n'y rien présupposer. S'ils jugent en paroles universelles : « Ceci est bon, cela ne l'est pas, » et qu'ils rencontrent, voyez si c'est la fortune qui rencontre pour eux; qu'ils circonscrivent et restreignent un peu leur sentence, pourquoi c'est, par où c'est. Ces jugements universels, que je vois si ordinaires, ne disent rien ; ce sont gens qui saluent tout un peuple en foule et en troupe ; ceux qui en ont vraie connaissance le saluent et remarquent nommément et particulièrement; mais c'est une hasardeuse entreprise : d'où j'ai vu, plus souvent que tous les jours, advenir que les esprits faiblement fondés, voulant faire les ingénieux à remarquer en la lecture de quelque ouvrage le point de la beauté, arrêtent leur admiration d'un si mauvais choix, qu'au lieu de nous apprendre l'excellence de l'auteur, ils nous apprennent leur propre ignorance. Cette exclamation est sûre : « Voilà qui est beau! » ayant ouï une entière page de Virgile; par là se sauvent les fins; mais d'entreprendre à le suivre par épauletées, et, de jugement exprès et trié, vouloir remarquer par où un bon auteur se surmonte, pesant les mots, les phrases, les

inventions, et ses diverses vertus, l'une après l'autre : ôtez-vous de là. J'ois journellement dire à des sots des mots non sots : ils disent une bonne chose, sachons jusqu'où ils la connaissent, voyons par où ils la tiennent. Nous les aidons à employer ce beau mot et cette belle raison qu'ils ne possèdent pas, ils ne l'ont qu'en garde; ils l'auront produite à l'aventure et à tâtons : nous la leur mettons en crédit et en prix. Vous leur prêtez la main, à quoi faire? ils ne vous en savent nul gré et en deviennent plus ineptes; ne les secondez pas, laissez-les aller; ils manieront cette matière comme gens qui ont peur de s'échauder : ils n'osent lui changer d'assiette et de jour, ni l'enfoncer; croulez-la tant soit peu, elle leur échappe, ils vous la quittent, toute forte et belle qu'elle est; ce sont belles armes, mais elles sont mal emmanchées. Combien de fois en ai-je vu l'expérience! Or, si vous venez à les éclaircir et confirmer, ils vous saisissent et dérobent incontinent cet avantage de votre interprétation : « C'était ce que je voulais dire; voilà justement ma conception; si je ne l'ai ainsi exprimée, ce n'est que faute de langue. » Soufflez. Il faut employer la malice même à corriger cette fière bêtise. Le dogme d'Hégésias : « Qu'il ne faut ni haïr ni accuser, mais instruire, » a de la raison ailleurs; mais ici c'est injustice et inhumanité de secourir et redresser celui qui n'en a que faire et qui en vaut moins. J'aime à les laisser embourber et empêtrer encore plus qu'ils ne le sont, et si avant, s'il est possible, qu'enfin ils se reconnaissent.

La sottise et dérèglement de sens n'est pas chose guérissable par un trait d'avertissement, et nous pouvons proprement dire de cette réparation ce que Cyrus répond

à celui qui le presse d'exhorter son ost [1], sur le point d'une bataille : « Que les hommes ne se rendent pas courageux et belliqueux sur-le-champ par une bonne harangue, non plus qu'on ne devient incontinent musicien pour ouïr une bonne chanson. » Ce sont apprentissages qui ont à être faits avant la main, par longue et constante institution. Nous devons ce soin aux nôtres et cette assiduité de correction et d'instruction ; mais d'aller prêcher le premier passant et régenter l'ignorance ou ineptie du premier rencontré, c'est un usage auquel je veux grand mal. Rarement le fais-je aux propos même qui se passent avec moi, et quitte plutôt tout que de venir à ces instructions reculées et magistrales ; mon humeur n'est propre non plus à parler qu'à écrire pour les principiants : mais aux choses qui se disent en commun ou entre autres, pour fausses ou absurdes que je les juge, je ne me jette jamais à la traverse, ni de parole ni de signe.

Au demeurant, rien ne me dépite tant en la sottise que de quoi elle se plaît plus qu'aucune raison ne se peut raisonnablement plaire. C'est malheur que la prudence vous défend de vous satisfaire et fier de vous, et vous renvoie toujours mal content et craintif ; là où l'opiniâtreté et la témérité remplissent leurs hôtes d'éjouissance et d'assurance. C'est aux plus malhabiles de regarder les autres hommes par dessus l'épaule, s'en retournant toujours du combat pleins de gloire et d'allégresse ; et, le plus souvent encore, cette outrecuidance de langage et gaîté de visage leur donne gagné, à l'endroit de l'assistance,

[1] Son armée.

qui est communément faible et incapable de bien juger et discerner les vrais avantages. L'obstination et ardeur d'opinion est la plus sûre preuve de bêtise : est-il rien certain, résolu, dédaigneux, grave, sérieux comme l'âne?

Pouvons-nous pas mêler au titre de la conférence et communication les devis pointus et coupés que l'allégresse et la privauté introduit entre les amis, gaussant et gaudissant plaisamment et vivement les uns les autres? exercice auquel ma gaîté naturelle me rend assez propre; et s'il n'est aussi sérieux et tendu que cet autre exercice que je viens de dire, il n'est pas moins aigu et ingénieux, ni moins profitable, comme il semblait à Lycurgue. Pour mon regard, j'y apporte plus de liberté que d'esprit, et y ai plus d'heur que d'invention; mais je suis parfait en la souffrance; car j'endure la revanche, non-seulement âpre, mais indiscrète aussi, sans altération; et à la charge qu'on me fait, si je n'ai de quoi répartir brusquement sur-le-champ, je ne vais pas m'amusant à suivre cette pointe, d'une contestation ennuyeuse et lâche, tirant à l'opiniâtreté; je la laisse passer, et, baissant joyeusement les oreilles, remets d'en avoir ma raison à quelque heure meilleure ; n'est pas marchand qui toujours gagne. La plupart changent de visage et de voix où la force leur fault; et, par une importune colère, au lieu de se venger, accusent leur faiblesse ensemble et leur impatience. En cette gaillardise, nous pinçons parfois des cordes secrètes de nos imperfections, lesquelles, rassis, nous ne pouvons toucher sans offense; et nous entr'avertissons utilement de nos défauts.

Il y a d'autres jeux de main, indiscrets et âpres, à la française, que je hais mortellement; j'ai la peau tendre

et sensible ; j'en ai vu, en ma vie, enterrer deux princes de notre sang royal. Il fait laid se battre en s'ébattant.

Au reste, quand je veux juger de quelqu'un, je lui demande combien il se contente de soi, jusqu'où son parler ou son écrit lui plaît. Je veux éviter ces belles excuses : « Je le fis en me jouant; je ne fus pas une heure; je ne l'ai revu depuis. » Or, dis-je, laissons donc ces pièces; donnez m'en une qui vous représente bien entier, par laquelle il vous plaise qu'on vous mesure; et puis, que trouvez-vous le plus beau en votre ouvrage? est-ce ou cette partie ou celle-ci? la grâce ou la matière, ou l'invention, ou le jugement, ou la science? Car ordinairement je m'aperçois qu'on fault autant à juger de sa propre besogne que de celle d'autrui, non-seulement pour l'affection qu'on y mêle, mais pour avoir la suffisance de la connaître et distinguer. L'ouvrage de sa propre force et fortune peut seconder l'ouvrier et le devancer outre son invention et connaissance. Pour moi, je ne juge la valeur d'autre besogne plus obscurément que de la mienne, et loge les essais tantôt bas, tantôt haut, fort inconstamment et douteusement.

Il y a plusieurs livres utiles, à raison de leurs sujets, desquels l'auteur ne tire aucune recommandation, et de bons livres, comme de bons ouvrages, qui font honte à l'ouvrier. J'écrirai la façon de nos convives et de nos vêtements, et l'écrirai de mauvaise grâce; je publierai les édits de mon temps et les lettres des princes qui passent aux mains publiques; je ferai un abrégé sur un bon livre (et tout abrégé sur un bon livre est un sot abrégé), lequel livre viendra à se perdre, et choses semblables. La postérité retirera utilité singulière de telles composi-

tions; moi, quel honneur, si ce n'est de ma bonne fortune? Bonne part des livres fameux sont de cette condition.

Je viens de courre d'un fil l'histoire de Tacite (ce qui ne m'advient guère; il y a vingt ans que je ne mis en livre une heure de suite); et l'ai fait à la suasion d'un gentilhomme que la France estime beaucoup, tant pour sa valeur propre que pour une constante forme de suffisance et bonté qui se voit en plusieurs frères qu'ils sont. Je ne sache point d'auteur qui mêle à un registre public tant de considération des mœurs et inclinations particulières; et me semble le rebours de ce qu'il lui semble à lui, qu'ayant spécialement à suivre les vies des empereurs de son temps, si diverses et extrêmes en toute sorte de formes, tant de notables actions que nommément leur cruauté produisit en leurs sujets, il avait une matière plus forte et attirante à discourir et à narrer que s'il eût eu à dire des batailles et agitations universelles; si que souvent je le trouve stérile, courant par dessus ces belles morts, comme s'il craignait nous fâcher de leur multitude et longueur. Cette forme d'histoire est de beaucoup la plus utile; les mouvements publics dépendent plus de la conduite de la fortune; les privés, de la nôtre. C'est plutôt un jugement que déduction d'histoire; il y a plus de préceptes que de contes; ce n'est pas un livre à lire, c'est un livre à étudier et apprendre; il est si plein de sentences qu'il y en a à tort et à droit; c'est une pépinière de discours étiques et politiques, pour la provision et ornement de ceux qui tiennent quelque rang au maniement du monde. Il plaide toujours par raisons solides et vigoureuses, d'une façon pointue et subtile, sui-

vant le style affecté du siècle ; ils aimaient tant à s'enfler qu'où ils ne trouvaient de la pointe et subtilité aux choses, ils l'empruntaient des paroles. Il ne retire pas mal à l'écrire de Sénèque ; il me semble plus charnu ; Sénèque plus aigu. Son service est plus propre à un état trouble et malade, comme est le nôtre présent ; vous diriez souvent qu'il nous peint et qu'il nous pince.

Ceux qui doutent de sa foi s'accusent assez de lui vouloir mal d'ailleurs. Il a les opinions saines, et pend du bon parti aux affaires romaines. Je me plains un peu toutefois de quoi il a jugé de Pompée plus aigrement que ne porte l'avis des gens de bien qui ont vécu et traité avec lui ; de l'avoir estimé du tout pareil à Marius et à Sylla, sinon d'autant qu'il était plus couvert. On n'a pas exempté d'ambition son intention au gouvernement des affaires, ni de vengeance ; et ont craint ses amis même que la victoire l'eût emporté outre les bornes de la raison, mais non pas jusqu'à une mesure si effrénée ; il n'y a rien, en sa vie, qui nous ait menacé d'une si expresse cruauté et tyrannie. Encore ne faut-il pas contrepeser le soupçon à l'évidence ; ainsi je ne l'en crois pas. Que ses narrations soient naïves et droites, il se pourrait, à l'aventure, argumenter de ceci même qu'elles ne s'appliquent pas toujours exactement aux conclusions de ses jugements, lesquels il suit selon la pente qu'il y a prise, souvent outre la matière qu'il nous montre, laquelle il n'a daigné incliner d'un seul air. Il n'a pas besoin d'excuse d'avoir approuvé la religion de son temps, selon les lois qui y commandaient, et ignoré la vraie ; cela, c'est son malheur, non pas son défaut.

J'ai principalement considéré son jugement, et n'en

suis pas bien éclairci par tout; comme ces mots de la lettre que Tibère, vieil et malade, envoyait au sénat : « Que vous écrirai-je, messieurs, ou comment vous écrirai-je, ou que ne vous écrirai-je point, en ce temps? les dieux et les déesses me perdent pirement que je ne me sens tous les jours périr si je le sais! » Je n'aperçois pas pourquoi il les applique si certainement à un poignant remords qui tourmente la conscience de Tibère; au moins lors que j'étais à même, je ne le vois point.

Cela m'a semblé aussi un peu lâche, qu'ayant eu à dire qu'il avait exercé certain honorable magistrat à Rome, il s'aille excusant que ce n'est point par ostentation qu'il l'a dit; ce trait me semble bas de poil, pour une âme de sa sorte, car le n'oser parler rondement de soi accuse quelque faute de cœur; un jugement raide et hautain, et qui juge sainement et sûrement, il use à toutes mains des propres exemples, ainsi que de chose étrangère, et témoigne franchement de lui, comme de chose tierce. Il faut passer par dessus ces règles populaires de la civilité en faveur de la vérité et de la liberté. J'ose non-seulement parler de moi, mais parler seulement de moi; je fourvoie quand j'écris d'autre chose, et me dérobe à mon sujet. Je ne m'aime pas si indiscrètement et ne suis si attaché et mêlé à moi que je ne me puisse distinguer et considérer à quartier, comme un voisin, comme un arbre; c'est pareillement faillir de ne voir pas jusqu'où on vaut ou d'en dire plus qu'on n'en voit. Nous devons plus d'amour à Dieu qu'à nous, et le connaissons moins; et si nous en parlons tout notre soûl.

Si ces écrits rapportent aucune chose de ses conditions, c'était un grand personnage, droiturier et courageux,

non d'une vertu superstitieuse, mais philosophique et généreuse. On le pourra trouver hardi en ses témoignages ; comme où il tient qu'un soldat portant un faix de bois, ses mains se raidirent de froid et se collèrent à sa charge, si bien qu'elles y demeurèrent attachées et mortes, s'étant departies des bras. J'ai accoutumé, en telles choses, de plier sous l'autorité de si grands témoins.

Ce qu'il dit aussi que Vespasien, par la faveur du dieu Sérapis, guérit en Alexandrie une femme aveugle, en lui oignant les yeux de sa salive, et je ne sais quel autre miracle, il le fait par l'exemple et devoir de tous bons historiens. Ils tiennent registre des événements d'importance ; parmi les accidents publics, sont aussi les bruits et opinions populaires. C'est leur rôle de réciter les communes créances, non pas de les régler ; cette part touche les théologiens et les philosophes directeurs des consciences. Et écrivant en un siècle auquel la créance des prodiges commençait à diminuer, il dit ne vouloir pourtant laisser d'insérer en ses annales et donner pied à chose reçue de tant de gens de bien et avec si grande révérence de l'antiquité ; c'est très-bien dit. Qu'ils nous rendent l'histoire, plus selon qu'ils reçoivent que selon qu'ils estiment. Moi qui suis roi de la matière que je traite, et qui n'en dois compte à personne, ne m'en crois pourtant pas du tout ; je hasarde souvent des boutades de mon esprit, desquelles je me défie, et certaines finesses verbales de quoi je secoue les oreilles ; mais je les laisse courir à l'aventure. Je vois qu'on s'honore de pareilles choses ; ce n'est pas à moi seul d'en juger. Je me présente debout et couché, le devant et le derrière, à droite et à gauche, et en tous mes naturels plis. Les esprits, voire

pareils en force, ne sont pas toujours pareils en application et en goût.

Voilà ce que la mémoire m'en présente en gros et assez incertainement; tous jugements en gros sont lâches et imparfaits.

CHAPITRE XXXVII.

DE LA VANITÉ.

Il n'en est, à l'aventure, aucune plus expresse que d'en écrire si vainement. Ce que la divinité nous a si divinement exprimé [1] devrait être soigneusement et continuellement médité par les gens d'entendement. Qui ne voit que j'ai pris une route par laquelle, sans cesse et sans travail, j'irai autant qu'il y aura d'encre et de papier au monde? Je ne puis tenir registre de ma vie par mes actions: fortune les met trop bas; je le tiens par mes fantaisies. Et quand serai-je à bout de représenter une continuelle agitation et mutation de mes pensées, en quelque matière qu'elles tombent, puisque Diomède remplit six mille livres du seul sujet de la grammaire? Que doit produire le babil, puisque le bégaiement et dénouement de la langue étouffa le monde d'une si horrible charge de volumes! Tant de paroles, pour les paroles seules! O Pythagore, que n'éconjuras-tu cette tempête! On accusait un Galba, du temps passé, de ce qu'il vivait oiseusement; il répondit que « chacun devait rendre raison

[1] *Vanitas, vanitatum, et omnia vanitas.* Ecclésiast., I, 2.

de ses actions, non pas de son séjour [1]. » Il se trompait; car la justice a connaissance et animadversion aussi sur ceux qui chôment.

Mais il y devrait avoir quelque coercition des lois contre les écrivains ineptes et inutiles, comme il y a contre les vagabonds et fainéants; on bannirait des mains de notre peuple et moi et cent autres. — Ce n'est pas moquerie; l'écrivaillerie semble être quelque symptôme d'un siècle débordé. Quand écrivîmes-nous tant que depuis que nous sommes en trouble? quand les Romains tant, que lors de leur ruine? Outre ce que l'affinement des esprits, ce n'en est pas l'assagissement en une police; cet embesognement oisif naît de ce que chacun se prend lâchement à l'office de sa vacation et s'en débauche. La corruption du siècle se fait par la contribution particulière de chacun de nous; les uns y confèrent la trahison, les autres l'injustice, l'irréligion, la tyrannie, l'avarice, la cruauté, selon qu'ils sont puissants; les plus faibles y apportent la sottise, la vanité, l'oisiveté; desquels je suis. Il semble que ce soit la saison des choses vaines, quand les dommageables nous pressent; en un temps où le méchamment faire est si commun, de ne faire qu'inutilement, il est comme louable. Je me console que je serai des derniers sur qui il faudra mettre la main; cependant qu'on pourvoira aux plus pressants, j'aurai loi de m'amender, car il me semble que ce serait contre raison de poursuivre les menus inconvénients, quand les grands nous infestent. Et le médecin Philotimus, à un qui lui présentait le doigt à panser, auquel il recon-

[1] *Repos*. Mot de l'empereur Galba.

naissait au visage et à l'haleine un ulcère aux poumons : « Mon ami, fit-il, ce n'est pas à cette heure le temps de t'amuser à tes ongles [1]. »

Je vis pourtant sur ce propos, il y a quelques années, qu'un personnage de qui j'ai la mémoire en recommandation singulière, au milieu de nos grands maux, qu'il n'y avait ni loi, ni justice, ni magistrat qui fît son office non plus qu'à cette heure, alla publier je ne sais plus quelles chétives réformations sur les habillements, la cuisine et la chicane. Ce sont amusoires de quoi on paît un peuple mal mené, pour dire qu'on ne l'a pas de tout mis en oubli. Ces autres font de même qui s'arrêtent à défendre à toute instance des formes de parler, les danses et les jeux, à un peuple abandonné à toute sorte de vices exécrables. Il n'est pas temps de se laver et décrasser quand on est atteint d'une bonne fièvre; c'est à faire aux seuls Spartiates de se mettre à se peigner et testonner sur le point qu'ils se vont précipiter à quelque extrême hasard de leur vie.

Quant à moi, j'ai cette autre pire coutume que, si j'ai un escarpin de travers, je laisse encore de travers et ma chemise et ma cape; je dédaigne de m'amender à demi. Quand je suis en mauvais état, je m'acharne au mal, je m'abandonne par désespoir et me laisse aller vers la chute, et jette, comme l'on dit, le manche après la cognée; je m'obstine à l'empirement et ne m'estime plus digne de mon soin; ou tout bien ou tout mal. Ce m'est faveur que la désolation de cet état se rencontre à la désolation de mon âge. Je souffre plus volontiers que mes maux en soient re-

[1] Réflexion d'une admirable sagesse. Montaigne alors écrivait pour notre époque.

chargés que si mes biens en eussent été troublés. Les paroles que j'exprime au malheur sont paroles de dépit; mon courage se hérisse au lieu de s'aplatir, et, au rebours des autres, je me trouve plus dévôt en la bonne qu'en la mauvaise fortune, suivant le précepte de Xénophon, sinon suivant sa raison, et fais plus volontiers les doux yeux au ciel pour le remercier que pour le requérir. J'ai plus de soin d'augmenter la santé quand elle me rit que je n'ai de la remettre quand je l'ai écartée. Les prospérités me servent de discipline et d'instruction, comme aux autres les adversités et les verges. Comme si la bonne fortune était incompatible avec la bonne conscience, les hommes ne se rendent gens de bien qu'en la mauvaise. Le bonheur m'est un singulier aiguillon à la modération et modestie : la prière me gagne, la menace me rebute; la faveur me ploie, la crainte me raidit.

Parmi les conditions humaines, celle-ci est assez commune de nous plaire plus des choses étrangères que des nôtres, et d'aimer le remuement et le changement; j'en tiens ma part. Ceux qui suivent l'autre extrémité de s'agréer en eux-mêmes, d'estimer ce qu'ils tiennent au-dessus du reste et de ne reconnaître aucune forme plus belle que celle qu'ils voient, s'ils ne sont plus avisés que nous, ils sont à la vérité plus heureux. Je n'envie point leur sagesse, mais oui leur bonne fortune.

Cette humeur avide des choses nouvelles et inconnues aide bien à nourrir en moi le désir de voyager; mais assez d'autres circonstances y confèrent. Je me détourne volontiers du gouvernement de ma maison. Il y a quelque commodité à commander, fût-ce dans une grange, et à être obéi des siens; mais c'est un plaisir trop uni-

forme et languissant, et puis il est par nécessité mêlé de plusieurs pensements fâcheux : tantôt l'indigence et l'oppression de votre peuple, tantôt la querelle d'entre vos voisins, tantôt l'usurpation qu'ils font sur vous vous afflige, et qu'à peine en six mois enverra Dieu une saison de quoi votre receveur se contente bien à plein, et que si elle sert aux vignes elle ne nuise aux prés.

Je me suis pris tard au ménage; ceux que nature avait fait naître avant moi m'en ont déchargé longtemps; j'avais pris un autre pli selon ma complexion. Toutefois, de ce que j'en ai vu, c'est une occupation plus empêchante que difficile. Quiconque est capable d'autre chose le sera bien aisément de celle-là. Si je cherchais à m'enrichir, cette voie me semblerait trop longue; j'eusse servi les rois, trafic plus fertile que tout autre. Puisque je ne prétends acquérir que la réputation de n'avoir rien acquis, non plus que dissipé, conformément au reste de ma vie, impropre à faire bien et à faire mal qui vaille, et que je ne cherche qu'à passer, je le puis faire, Dieu merci! sans grande attention. Au pis aller, courez toujours par retranchement de dépense devant la pauvreté; c'est à quoi je m'attends, et de me reformer avant qu'elle m'y force. J'ai établi, au demeurant, en mon âme, assez de degrés à me passer de moins que ce que j'ai; je dis passer avec contentement. Mon vrai besoin n'occupe pas si justement tout mon avoir que, sans venir au vif, fortune n'ait où mordre sur moi. Ma présence, toute ignorante et dédaigneuse qu'elle est, prête grande épaule à mes affaires domestiques. Je m'y emploie, mais dépiteusement; joint que j'ai cela chez moi que, pour brûler à part la chandelle par mon bout, l'autre ne s'épargne de rien.

Les voyages ne me blessent que par la dépense, qui est grande et outre mes forces, ayant accoutumé d'y être avec équipage non nécessaire seulement, mais encore honnête. Il me les en faut faire d'autant plus courts et moins fréquents, et n'y emploie que l'écume de ma réserve, temporisant et différant selon qu'elle vient. Je ne veux pas que le plaisir du promener corrompe le plaisir du repos; au rebours, j'entends qu'ils se nourrissent et favorisent l'un l'autre. La fortune m'a aidé en ceci que, puisque ma principale profession en cette vie était de la vivre mollement et plutôt lâchement qu'affaireusement, elle m'a ôté le besoin de multiplier en richesses pour pourvoir à la multitude de mes héritiers. Pour un[1], s'il n'a assez de ce de quoi j'ai eu si plantureusement assez, à son dam, son imprudence ne méritera pas que je lui en désire davantage. Et chacun, selon l'exemple de Phocion, pourvoit suffisamment à ses enfants, qui leur pourvoit en tant qu'ils ne lui sont dissemblables. Nullement serais-je d'avis du fait de Cratès; il laissa son argent chez un banquier, avec cette condition : « Si ses enfants étaient des sots, qu'il le leur donnât; s'ils étaient habiles, qu'il le distribuât aux plus sots du peuple; » comme si les sots, pour être moins capables de s'en passer, étaient plus capables d'user des richesses !

Tant y a que le dommage qui vient de mon absence ne me semble point mériter, pendant que j'aurai de quoi le porter, que je refuse d'accepter les occasions qui se présentent de me distraire de cette assistance pénible.

Il y a toujours quelque pièce qui va de travers. Les

[1] Montaigne n'avait qu'une fille pour héritière.

négoces, tantôt d'une maison, tantôt d'une autre, vous tirassent; vous éclairez toutes choses de trop près; votre perspicacité vous nuit ici comme si fait-elle assez ailleurs. Je me dérobe aux occasions de me fâcher et me détourne de la connaissance des choses qui vont mal, et si ne puis tant faire qu'à toute heure je ne heurte chez moi en quelque rencontre qui me déplaise; et les friponneries qu'on me cache le plus sont celles que je sais le mieux; il en est que, pour faire moins mal, il faut aider soi-même à cacher. Vaines pointures, vaines parfois, mais toujours pointures. Les plus menus et grèles empêchements sont les plus perçants; et, comme les petites lettres lassent plus les yeux, aussi nous piquent plus les petites affaires. La tourbe des menus maux offense plus que la violence d'un, pour grand qu'il soit. A mesure que ces épines domestiques sont drues et déliées, elles nous mordent plus aigu et sans menaces, nous surprenant facilement à l'imprévu. Je ne suis pas philosophe; les maux me foulent selon qu'ils pèsent, et pèsent selon la forme comme selon la matière, et souvent plus. J'en ai plus de perspicacité que le vulgaire, si j'y ai plus de patience; enfin, s'ils ne me blessent, ils me pèsent. C'est chose tendre que la vie et aisée à troubler. Depuis que j'ai le visage tourné vers le chagrin, pour sotte cause qui m'y ait porté, j'irrite l'humeur de ce côté là, qui se nourrit après et s'exaspère de son propre branle, attirant et amoncelant une matière sur autre de quoi se paître; ces ordinaires gouttières me mangent et m'ulcèrent. Les inconvénients ordinaires ne sont jamais légers; ils sont continuels et irréparables, nommément quand ils naissent des membres du ménage, continuels et inséparables.

Quand je considère mes affaires de loin et en gros, je trouve, soit pour n'en avoir la mémoire guère exacte, qu'ils sont allés jusqu'à cette heure en prospérant, outre mes comptes et mes raisons. J'en retire, ce me semble, plus qu'il n'y en a; leur bonheur me trahit. Mais suis-je au dedans de la besogne, vois-je marcher toutes ces parcelles, mille choses m'y donnent à désirer et craindre. De les abandonner du tout il m'est très-facile, de m'y prendre sans m'en peiner très-difficile. C'est pitié d'être en lieu où tout ce que vous voyez vous embesogne et vous concerne, et me semble jouir plus gaîment les plaisirs d'une maison étrangère et y apporter le goût plus libre et pur. Diogène répondit, selon moi, à celui qui lui demanda quelle sorte de vin il trouvait le meilleur : « L'étranger, » fit-il.

Mon père aimait à bâtir Montaigne où il était né, et, en toute cette police d'affaires domestiques, j'aime à me servir de son exemple et de ses règles, et y attâcherai mes successeurs autant que je pourrai. Si je pouvais mieux pour lui, je le ferais. Je me glorifie que sa volonté s'exerce encore et agisse par moi. Jà Dieu ne permette que je laisse faillir entre mes mains aucune image de vie que je puisse rendre à un si bon père! Ce que je me suis mêlé d'achever quelque vieux pan de mur, et de ranger quelque pièce de bâtiment mal dolé, ç'a été certes regardant plus à son intention qu'à mon contentement, et accuse ma fainéance de n'avoir passé outre à parfaire les beaux commencements qu'il a laissés en sa maison, d'autant plus que je suis en grands termes d'en être le dernier possesseur de ma race et d'y porter la dernière main; car, quant à mon application particulière, ni ce

plaisir de bâtir qu'on dit être si attrayant, ni la chasse, ni les jardins, ni ces autres plaisirs de la vie retirée, ne me peuvent beaucoup amuser. C'est chose de quoi je me veux mal, comme de toutes autres opinions qui me sont incommodes; je ne me soucie pas tant de les avoir vigoureuses et doctes, comme je me soucie de les avoir aisées et commodes à la vie; elles sont bien assez vraies et saines si elles sont utiles et agréables. Ceux qui, m'oyant dire mon insuffisance aux occupations du ménage, me viennent souffler aux oreilles que c'est dédain et que je laisse de savoir les instruments du labourage, ses saisons, son ordre, comment on fait mes vins, comme on ente, et de savoir le nom et la forme des herbes et des fruits, et l'apprêt des viandes de quoi je vis, le nom et le prix des étoffes de quoi je m'habille, pour avoir à cœur quelque plus haute science, ils me font mourir. Cela, c'est sottise et plutôt bêtise que gloire; je m'aimerais mieux bon écuyer que bon logicien.

Nous empêchons nos pensées du général et des causes et conduites universelles, qui se conduisent très-bien sans nous, et laissons en arrière notre fait, et Michel, qui nous touche encore de plus près que l'homme. Or, j'arrête bien chez moi le plus ordinairement; mais je voudrais m'y plaire plus qu'ailleurs : je ne sais si j'en viendrai à bout. Je voudrais qu'au lieu de quelque autre pièce de sa succession, mon père m'eût résigné ce passionné amour qu'en ses vieux ans il portait à son ménage; il était bien heureux de ramener ses désirs à sa fortune et de se savoir plaire de ce qu'il avait. La philosophie politique aura beau accuser la bassesse et stérilité de mon occupation, si j'en puis une fois prendre le goût comme

lui. Je suis de cet avis que la plus honorable vacation est de servir au public et être utile à beaucoup. Pour mon regard, je m'en départs, partie par conscience (car par où je vois le poids qui touche telles vacations, je vois aussi le peu de moyens que j'ai d'y fournir, et Platon, maître ouvrier en tout gouvernement politique, ne laissa de s'en abstenir), partie par poltronnerie. Je me contente de jouir le monde sans m'en empresser, de vivre une vie seulement excusable et qui seulement ne pèse ni à moi ni à autrui.

Quand je voyage, je n'ai à penser qu'à moi et à l'emploi de mon argent; cela se dispose d'un seul précepte. Il est requis trop de parties à amasser; je n'y entends rien. A dépenser je m'y entends un peu et à donner jour à ma dépense, qui est de vrai son principal usage; mais je m'y attends trop ambitieusement; ce qui la rend inégale et difforme et en outre immodérée en l'un et l'autre visage; si elle paraît, si elle sert, je m'y laisse indiscrètement aller, et me resserre autant indiscrètement si elle ne luit et si elle ne me rit. Qui que ce soit, ou art, ou nature, qui nous imprime cette condition de vivre par la relation à autrui, nous fait beaucoup plus de mal que de bien : nous nous défraudrons de nos propres utilités pour former les apparences à l'opinion commune; il ne nous chaut pas tant quel soit notre être en nous et en effet, comme quel il soit en la connaissance publique : les biens mêmes de l'esprit et la sagesse nous semblent sans fruits, si elle n'est jouie que de nous, si elle ne se produit à la vue et approbation étrangère. Il y en a de qui l'or coule à gros bouillons par des lieux souterrains, imperceptiblement; d'autres l'étendent tout en lames et en feuilles; si qu'aux uns

les liards valent écus, aux autres le rebours, le monde estimant l'emploi et la valeur selon la montre. Tout soin curieux autour des richesses sent à l'avarice; leur dispensation même et la libéralité trop ordonnée et artificielle ne valent pas une advertance et sollicitude pénible: qui veut faire sa dépense juste la fait étroite et contrainte. La garde ou l'emploi sont, de soi, choses indifférentes, et ne prennent couleur de bien ou de mal que selon l'application de notre volonté.

L'autre cause qui me convie à ces promenades, c'est la disconvenance aux mœurs présentes de notre état. Je me consolerais aisément de cette corruption pour le regard de l'intérêt public; mais pour le mien, non: j'en suis en particulier trop pressé; car en mon voisinage, nous sommes tantôt, par la longue licence de ces guerres civiles, envieillis en une forme d'état si débordée, qu'à la vérité c'est merveille qu'elle se puisse maintenir.

Enfin, je vois par notre exemple que la société des hommes se tient et se coud à quelque prix que ce soit; en quelque assiette qu'on les couche, ils s'appilent et se rangent en se remuant et s'entassant, comme des corps mal unis, qu'on empoche sans ordre, trouvent d'eux-mêmes la façon de se joindre et s'emplacer les uns parmi les autres, souvent mieux que l'art ne les eût su disposer. Le roi Philippe fit un amas des plus méchants hommes et incorrigibles qu'il put trouver, et les logea tous en une ville qu'il leur fit bâtir, qui en portait le nom [1]; j'estime qu'ils dressèrent, des vices mêmes, une contexture politique entre eux, et une commode et juste société.

[1] Πονερόπολις, *ville des méchants*.

La nécessité compose les hommes et les assemble; cette couture fortuite se forme après en lois; car il en a été d'aussi sauvages qu'aucune opinion humaine puisse enfanter, qui toutefois ont maintenu leurs corps avec autant de santé et longueur de vie que celles que Platon et Aristote sauraient faire; et certes, toutes ces descriptions de police, feintes par art, se trouvent ridicules et ineptes à mettre en pratique.

Ces grandes et longues altercations de la meilleure forme de société et des règles plus commodes à nous attacher, sont altercations propres seulement à l'exercice de notre esprit; comme il se trouve aux arts plusieurs sujets qui ont leur essence en l'agitation et en la dispute et n'ont aucune vie hors de là. Telle peinture de police serait de mise en un nouveau monde; mais nous prenons un monde déjà fait et formé à certaines coutumes; nous ne l'engendrons pas, comme Pyrrha ou comme Cadmus. Par quelque moyen que nous ayons loi de le redresser et ranger de nouveau, nous ne pouvons guère le tordre de son accoutumé pli, que nous ne rompions tout. On demandait à Solon s'il avait établi les meilleures lois qu'il avait pu aux Athéniens : « Oui bien, répondit-il, de celles qu'ils eussent reçues. » Varron s'excuse de pareil air · « Que s'il avait tout de nouveau à écrire de la religion, il dirait ce qu'il en croit; mais, étant déjà reçue et formée, il en dira selon l'usage plus que selon nature. »

Non par opinion, mais en vérité, l'excellente et meilleure police est à chacune nation, celle sous laquelle elle s'est maintenue : sa forme et commodité essentielle dépend de l'usage. Nous nous déplaisons volontiers de la condition présente; mais je tiens pourtant que d'aller dé-

sirant le commandement de peu en un état populaire, ou en la monarchie une autre espèce de gouvernement, c'est vice et folie.

> Aime l'état, tel que tu le vois être :
> S'il est royal, aime la royauté ;
> S'il est de peu, ou bien communauté
> Aime l'aussi ; car Dieu t'y a fait naître.

Ainsi en parlait le bon monsieur de Pibrac, que nous venons de perdre ; un esprit si gentil, les opinions si saines, les mœurs si douces. Cette perte, et celle qu'en même temps nous avons faite de monsieur de Foix, sont pertes importantes à notre couronne. Je ne sais s'il reste à la France de quoi substituer un autre couple pareil à ces deux Gascons, en sincérité et en suffisance, pour le conseil de nos rois. C'étaient âmes diversement belles, et certes, selon le siècle, rares et belles, chacune en sa forme ; mais qui les avait logées en cet âge, si disconvenables et disproportionnées à notre corruption et à nos tempêtes?

Rien ne presse un état que l'innovation ; le changement donne seul forme à l'injustice et à la tyrannie. Quand quelque pièce se démanche, on peut l'étayer ; on peut s'opposer à ce que l'altération et corruption naturelle à toutes choses ne nous éloigne trop de nos commencements et principes ; mais d'entreprendre à refondre une si grande masse et à changer les fondements d'un si grand bâtiment, c'est affaire à ceux qui, pour décrasser, effacent, qui veulent amender les défauts particuliers par une confusion universelle, et guérir les maladies par la mort. Le monde est inepte à se guérir ; il est si impatient de ce qui le presse qu'il ne vise qu'à s'en défaire,

sans regarder à quel prix. Nous voyons, par mille exemples, qu'il se guérit ordinairement à ses dépens. La décharge du mal présent n'est pas guérison, s'il n'y a, en général, amendement de condition : la fin du chirurgien n'est pas de faire mourir la mauvaise chair; ce n'est que l'acheminement de sa cure. Il regarde au-delà, d'y faire renaître la naturelle, et rendre la partie à son dû être. Quiconque propose seulement d'emporter ce qui le fâche, il demeure court; car le bien ne succède pas nécessairement au mal; un autre mal lui peut succéder, et pire; comme il advint aux tueurs de César, qui jetèrent la chose publique à tel point qu'ils eurent à se repentir de s'en être mêlés. A plusieurs depuis, jusqu'à nos siècles, il est advenu de même : les Français mes contemporains savent bien qu'en dire. Toutes grandes mutations ébranlent l'état et le désordonnent.

Qui viserait droit à la guérison et en consulterait avant toute œuvre, se refroidirait volontiers d'y mettre la main. Pacuvius Capavius corrigea le vice de ce procédé, par un exemple insigne. Ses concitoyens étaient mutinés contre leurs magistrats : lui, personnage de grande autorité en la ville de Capoue, trouva un jour moyen d'enfermer le sénat dans le palais, et convoquant le peuple en la place, leur dit : « Que le jour était venu auquel, en pleine liberté, ils pouvaient prendre vengeance des tyrans qui les avaient si longtemps oppressés, lesquels il tenait à sa merci, seuls et désarmés; fut d'avis qu'au sort on les tirât hors, l'un après l'autre, et de chacun on ordonnât particulièrement, faisant sur-le-champ exécuter ce qui en serait décrété, pourvu aussi que tout d'un train ils avisassent d'établir quelque homme de bien en la place

du condamné, afin qu'elle ne demeurât vide d'officier. Ils n'eurent pas plutôt ouï le nom d'un sénateur qu'il s'éleva un cri de mécontentement universel à l'encontre de lui : « Je vois bien, dit Pacuvius, il faut démettre celui-ci ; c'est un méchant : ayons-en un bon en change. » Ce fut un prompt silence, tout le monde se trouvant bien empêché au choix. Au premier plus effronté, qui dit le sien, voilà un consentement de voix encore plus grand à refuser celui-là ; cent imperfections et justes causes de le rebuter. Ces humeurs contradictoires s'étant échauffées, il advint encore pis du second sénateur et du tiers ; autant de discorde à l'élection que de convenance à la démission. S'étant inutilement lassés à ce trouble, ils commencent qui de çà, qui de là, à se dérober peu à peu de l'assemblée, rapportant chacun cette résolution en son âme : « Que le plus vieux et mieux connu mal, est toujours plus supportable que le mal récent et inexpérimenté[1]. »

En ces rêvasseries je crains la trahison de ma mémoire, que, par inadvertance, elle m'ait fait enregistrer une chose deux fois. Je hais à me reconnaître, et ne retâte jamais qu'envi[2] ce qui m'est une fois échappé. Or, je n'apporte ici rien de nouvel apprentissage ; ce sont imaginations communes : les ayant à l'aventure conçues cent fois, j'ai peur de les avoir déjà enrôlées. La redite est partout ennuyeuse, fût-ce dans Homère ; mais elle est

[1] Tout ce récit est emprunté de Tite Live. Andrieux a composé, sur le même sujet, un conte en vers intitulé : *Procès du sénat de Capoue*, ou *les Jugements de la multitude*.

[2] *Qu'à regret.*

ruineuse aux choses qui n'ont qu'une montre superficielle et passagère.

Je me déplais de l'inculcation, voire aux choses utiles, comme en Sénèque, et l'usage de son école stoïque me déplaît de redire sur chaque matière, tout au long et au large, les principes et présuppositions qui servent en général, et réalléguer toujours de nouveau les arguments et raisons communes et universelles.

Ma mémoire s'empire cruellement tous les jours. Il faudra dorénavant (car, Dieu merci, jusqu'à cette heure il n'en est pas advenu de faute), qu'au lieu que les autres cherchent temps et occasion de penser à ce qu'ils ont à dire, je fuie à me préparer, de peur de m'attacher à quelque obligation de laquelle j'ai à dépendre. L'être tenu et obligé me fourvoie, et le dépendre d'un si faible instrument qu'est ma mémoire. Je ne lis jamais cette histoire que je ne m'en offense d'un ressentiment propre et naturel : Lyncestes, accusé de conjuration contre Alexandre, le jour qu'il fut mené en la présence de l'armée, suivant la coutume, pour être ouï en ses défenses, avait en sa tête une harangue étudiée, de laquelle, tout hésitant et bégayant, il prononça quelques paroles. Comme il se troublait de plus en plus, ce pendant qu'il lutte avec sa mémoire et qu'il la retâte, le voilà chargé et tué à coups de pique par les soldats qui lui étaient plus voisins, le tenant pour convaincu : son étonnement et son silence leur servit de confession; ayant eu en prison tant de loisir de se préparer; ce n'est plus, à leur avis, la mémoire qui lui manque, c'est la conscience qui lui bride la langue et lui ôte la force. Vraiment, c'est bien dit : le lieu étonne, l'assistance, l'expectation, lors même qu'il n'y

va que de l'ambition de bien dire; que peut-on faire, quand c'est une harangue qui porte la vie en conséquence?

Pour moi, cela même que je sois lié à ce que j'ai à dire sert à m'en déprendre. Quand je me suis commis et assigné entièrement à ma mémoire, je prends si fort sur elle que je l'accable; elle s'effraie de sa charge. Autant que je m'en rapporte à elle, je me mets hors de moi jusqu'à essayer ma contenance, et me suis vu quelque jour en peine de céler la servitude en laquelle j'étais entravé, là où mon dessein est de représenter en parlant une profonde nonchalance d'accent et de visage et des mouvements fortuits et imprémédités, comme naissant des occasions présentes, aimant aussi cher ne rien dire qui vaille que de montrer être venu préparé pour bien dire, chose messéante, surtout à gens de ma profession, et chose de trop grande obligation à qui ne peut beaucoup tenir. L'apprêt donne plus à espérer qu'il ne porte : on se met souvent sottement en pourpoint pour ne sauter pas mieux qu'en saie. Ils ont laissé par écrit de l'orateur Curio que, quand il proposait la distribution des pièces de son oraison en trois ou en quatre, ou le nombre de ses arguments ou raisons, il lui advenait volontiers, ou d'en oublier quelqu'un, ou d'y en ajouter un ou deux de plus. J'ai toujours bien évité de tomber en cet inconvénient, ayant haï ces promesses et prescriptions, non-seulement pour la défiance de ma mémoire, mais aussi pour ce que cette forme retire trop à l'artiste. Baste, que je me suis meshui promis de ne prendre plus la charge de parler en lieu de respect; car, quant à parler en lisant son écrit, outre ce qu'il est très-inepte, il est de grand désavantage à ceux qui, par nature, pouvaient quelque chose en l'ac-

tion; et de me jeter à la merci de mon invention présente, encore moins : je l'ai lourde et trouble, qui ne saurait fournir aux soudaines nécessités et importantes.

Laisse, lecteur, courir encore ce coup d'essai et ce troisième allongeail du reste des pièces de ma peinture. J'ajoute, mais je ne corrige pas [1] : premièrement, parce que celui qui a hypothéqué au monde son ouvrage, je trouve apparence qu'il n'y ait plus de droit; qu'il dise, s'il peut, mieux ailleurs, et ne corrompe la besogne qu'il a vendue. De telles gens, il ne faudrait rien acheter qu'après leur mort. Qu'ils y pensent bien avant que de se produire. Qui les hâte? Mon livre est toujours un, sauf qu'à mesure qu'on se met à le renouveler, afin que l'acheteur ne s'en aille les mains du tout vides, je me donne loi d'y attacher, comme ce n'est qu'une marqueterie mal jointe, quelque emblême [2] supernuméraire; ce ne sont que surpoids qui ne condamnent point la première forme, mais donnent quelque prix particulier à chacune des suivantes, par une petite subtilité ambitieuse. De là, toutefois, il adviendra facilement qu'il s'y mêle quelque transposition de chronologie; mes contes prenant place selon leur opportunité, non toujours selon leur âge.

[1] On croirait, à entendre ici Montaigne, qu'il ne corrigeait jamais ses ouvrages. Quand les innombrables variantes des *Essais* ne prouveraient pas le contraire, nous pourrions le réfuter par son propre aveu : « En mes écrits mêmes, dit-il, je ne retrouve pas toujours l'air de ma première imagination : je ne sais ce que j'ai voulu dire ; et m'échaude souvent à corriger et y mettre un nouveau sens, pour avoir perdu le premier qui valait mieux. »

[2] *Quelque ornement surnuméraire, quelque pièce de rapport.*

Secondement, à cause que, pour mon regard, je crains de perdre au change, mon entendement ne va pas toujours avant; il va à reculons aussi. Je ne me défie guère moins de mes fantaisies, pour être secondes ou tierces, que premières, ou présentes ou passées. Nous nous corrigeons aussi sottement souvent comme nous corrigeons les autres. Je suis envieilli de nombres d'ans depuis mes premières publications, qui furent l'an mil cinq cent quatre-vingt; mais je fais doute que je sois assagi d'un pouce. Moi, à cette heure, et moi tantôt, sommes bien deux ; quand meilleur, je n'en puis rien dire. Il ferait beau être vieux, si nous ne marchions que vers l'amendement; c'est un mouvement d'ivrogne, titubant, vertigineux, informe, ou des joncs que l'air manie casuellement selon soi.

La faveur publique m'a donné un peu plus de hardiesse que je n'espérais; mais ce que je crains le plus, c'est de soûler. J'aimerais mieux poindre que lasser, comme a fait un savant homme de mon temps. La louange est toujours plaisante, de qui et pour quoi elle vienne. Si faut-il, pour s'en agréer justement, être informé de sa cause. Les imperfections même ont leur moyen de se recommander; l'estimation vulgaire et commune se voit peu heureuse en rencontre, et de mon temps je suis trompé si les pires écrits ne sont ceux qui ont gagné le dessus du vent populaire. Certes, je rends grâces à des honnêtes hommes qui daignent prendre en bonne part mes faibles efforts; il n'est lieu où les fautes de la façon paraissent tant qu'en une matière qui de soi n'a point de recommandation. Ne te prends point à moi, lecteur, de celles qui se coulent ici par la fantaisie ou inadvertance d'autrui;

chaque main, chaque ouvrier y apporte les siennes. Je ne me mêle ni d'orthographe ni de la ponctuation; je suis peu expert en l'un et en l'autre. Où ils rompent du tout le sens, je m'en donne peu de peine, car au moins ils me déchargent; mais où ils en substituent un faux, comme ils font si souvent, et me détournent à leur conception, ils me ruinent. Toutefois, quand la sentence n'est fort à ma mesure, un honnête homme la doit refuser pour mienne. Qui connaîtra combien je suis peu laborieux, combien je suis fait à ma mode, croira facilement que je redicterais plus volontiers encore autant d'essais que de m'assujétir à resuivre ceux-ci pour cette puérile correction.

Selon que je m'entends en la science du bienfait et de reconnaissance, qui est une subtile science et de grand usage, je ne vois personne plus libre et moins endêté que je ne suis jusqu'à cette heure. Ce que je dois simplement aux obligations communes et naturelles, il n'en est point qui soit plus nettement quitte d'ailleurs. Les princes me donnent un peu, s'ils ne m'ôtent rien, et me font assez de bien, quand ils ne me font point de mal; c'est tout ce que j'en demande. Oh! combien je suis tenu à Dieu de ce qu'il lui a plu que j'aie reçu immédiatement de sa grâce tout ce que j'ai! qu'il a retenu particulièrement à soi toute ma dette! Combien je supplie instamment sa sainte miséricorde que jamais je ne doive un essentiel grand-merci à personne! Bienheureuse franchise qui m'a conduit si loin! Qu'elle achève! J'essaie à n'avoir exprès besoin de nul; c'est chose que chacun peut en soi, mais plus facilement ceux que Dieu a mis à l'abri des nécessités naturelles et urgentes. Il fait bien piteux et hasardeux dépendre d'un autre. Nous-mêmes, qui est la plus

juste adresse et la plus sûre, ne nous sommes pas assurés. Je n'ai rien mien que moi; et si en est la possession en partie manque et empruntée. Je me cultive, et en courage, qui est le plus fort, et encore en fortune, pour y trouver de quoi me satisfaire, quand ailleurs tout m'abandonnerait. Eléus Hippias ne se fournit pas seulement de science, pour, au giron des muses, se pouvoir joyeusement écarter de toute autre compagnie au besoin; ni seulement de la connaissance de la philosophie, pour apprendre à son âme de se contenter d'elle et se passer virilement des commodités qui lui viennent du dehors, quand le sort l'ordonne: il fut curieux d'apprendre encore à faire sa cuisine et son poil, ses robes, ses souliers, ses bragues, pour se fonder en soi autant qu'il pourrait et se soustraire au secours étranger. On jouit bien plus librement et plus gaîment des biens empruntés, quand ce n'est pas une jouissance obligée et contrainte par le besoin; et qu'on a, et en sa volonté, et en sa fortune, la force et les moyens de s'en passer. Je me connais bien; mais il m'est malaisé d'imaginer nulle si pure libéralité de personnel envers moi, nulle hospitalité si franche et gratuite, qui ne me semblât disgraciée, tyrannique et teinte de reproche, si la nécessité m'y avait enchevêtré. Comme le donner est qualité ambitieuse et prérogative, aussi est l'accepter qualité de soumission; témoin l'injurieux et querelleux refus que Bajazet fit des présents que Temir [1] lui envoyait; et ceux qu'on offrit, de la part de l'empereur Soliman, à l'empereur de Calicut, le mirent en si grand dépit, que non-seulement il les refusa rude-

[1] *Timur* ou *Tamerlan*.

ment, disant que ni lui ni ses prédécesseurs n'avaient accoutumé de prendre, et que c'était leur office de donner; mais, en outre, fit mettre en un cul de fosse les ambassadeurs envoyés à cet effet. Quand Thétis, dit Aristote, flatte Jupiter, quand les Lacédémoniens flattent les Athéniens, ils ne vont pas leur rafraîchissant la mémoire des biens qu'ils leur ont faits, qui est toujours odieuse, mais la mémoire des bienfaits qu'ils ont reçus d'eux. Ceux que je vois si familièrement employer tout chacun et s'y engager, ne le feraient pas s'ils savouraient comme moi la douceur d'une pure liberté, et s'ils pésaient, autant que doit peser à un sage homme, l'engageure d'une obligation; elle se paie à l'aventure quelquefois, mais ne se dissout jamais. Cruel garrotage à qui aime affranchir les coudées de sa liberté en tous sens! Mes connaissants, et au-dessus et au-dessous de moi, savent s'ils en ont jamais vu de moins sollicitant, requérant, suppliant, ni moins chargeant sur autrui. Si je le suis au-delà de tout exemple moderne, ce n'est pas grande merveille, tant de pièces de mes mœurs y contribuant; un peu de fierté naturelle, l'impatience du refus, contraction de mes désirs et desseins, inhabileté à toute sorte d'affaires, et, mes qualités plus favorites, l'oisiveté, la franchise : par tout cela, j'ai pris à haine mortelle d'être tenu ni à autre, ni par autre, que moi. J'emploie bien vivement tout ce que je puis à m'en passer, avant que j'emploie la bénéficence d'un autre, en quelque ou légère ou pesante occasion ou besoin que ce soit. Mes amis m'importunent étrangement quand ils me requièrent de requérir un tiers; et ne me semble guère moins de coût désengager celui qui me doit, usant de lui, que m'engager envers celui

qui ne me doit rien. Cette condition ôtée, et cette autre, qu'ils ne veuillent de moi chose négocieuse et soucieuse (car j'ai dénoncé à tout soin guerre capitale), je suis commodément facile et prêt au besoin de chacun. Mais j'ai encore plus fui à recevoir que je n'ai cherché à donner; aussi est-il bien plus aisé, selon Aristote. Ma fortune m'a peu permis de bienfaire à autrui; et ce peu qu'elle m'en a permis, elle l'a assez maigrement logé. Si elle m'eût fait naître pour tenir quelque rang entre les hommes, j'eusse été ambitieux de me faire aimer, non de me faire craindre ou admirer : l'exprimerai-je plus insolemment? j'eusse autant regardé au plaire qu'au profiter. Cyrus, très-sagement, et par la bouche d'un très-grand capitaine et meilleur philosophe encore, estime sa bonté et ses bienfaits loin au-delà de sa vaillance et belliqueuses conquêtes; et le premier Scipion, partout où il se veut faire valoir, pèse sa débonnaireté et humaineté au-dessus de sa hardiesse et de ses victoires, et a toujours en la bouche ce glorieux mot : « Qu'il a laissé aux ennemis autant à l'aimer qu'aux amis. »

Non parce que Socrate l'a dit, mais parce qu'en vérité c'est mon humeur, et à l'aventure non sans quelque excès, j'estime tous les hommes mes compatriotes; et embrasse un Polonais comme un Français, postposant cette liaison nationale à l'universelle et commune. Je ne suis guère feru de la douceur d'un air naturel : les connaissances toutes neuves et toutes miennes me semblent bien valoir ces autres communes et fortuites connaissances du voisinage; les amitiés pures de notre acquêt emportent ordinairement celles auxquelles la communication du climat ou du sang nous joignent. Nature nous a mis au

monde libres et déliés ; nous nous emprisonnons en certains détroits, comme les rois de Perse, qui s'obligeaient de ne boire jamais autre eau que celle du fleuve de Choaspez, renonçaient, par sottise, à leur droit d'usage en toutes les autres eaux, et assèchaient, pour leur égard, tout le reste du monde. Ce que Socrate fit sur sa fin, d'estimer une sentence d'exil pire qu'une sentence de mort contre soi, je ne serai, à mon avis, jamais ni si casé, ni si étroitement habitué en mon pays que je le fisse : ces vies célestes ont assez d'images que j'embrasse par estimation plus que par affection ; et en ont aussi de si élevées et extraordinaires que, par estimation même, je ne les puis embrasser, d'autant que je ne les puis concevoir : cette humeur fut bien tendre à un homme qui jugeait le monde sa ville : il est vrai qu'il dédaignait les pérégrinations, et n'avait guère mis le pied hors le territoire d'Attique. Quoi? qu'il plaignait l'argent de ses amis à désengager sa vie ; et qu'il refusa de sortir de prison par l'entremise d'autrui, pour ne désobéir aux lois en un temps qu'elles étaient d'ailleurs si fort corrompues. Ces exemples sont de la première espèce pour moi ; de la seconde sont d'autres que je pourrais trouver en ce même personnage : plusieurs de ces rares exemples surpassent la force de mon action, mais aucuns surpassent encore la force de mon jugement.

Outre ces raisons, le voyager me semble un exercice profitable : l'âme y a une continuelle exercitation à remarquer des choses inconnues et nouvelles ; et je ne sache point meilleure école, comme j'ai dit souvent, à façonner la vie, que de lui proposer incessamment la diversité de tant d'autres vies, fantaisies et usances, et

lui faire goûter une si perpétuelle variété de formes de notre nature. Le corps n'y est ni oisif, ni travaillé; et cette modérée agitation le met en haleine. Je me tiens à cheval sans démonter, tout coliqueux que je suis, et sans m'y ennuyer, huit et dix heures; nulle saison ne m'est ennemie, que le chaud âpre d'un soleil poignant; car les ombrelles, de quoi, depuis les anciens Romains, l'Italie se sert, chargent plus les bras qu'ils ne déchargent la tête. Je voudrais savoir quelle industrie c'était aux Perses, si anciennement, de se faire du vent frais et des ombrages à leur poste, comme dit Xénophon. J'aime les pluies et les crottes, comme les cannes. La mutation d'air et de climat ne me touche point; tout ciel m'est un : je ne suis battu que des altérations internes que je produis en moi; et celles-là m'arrivent moins en voyageant. Je suis mal aisé à ébranler; mais étant avoyé, je voie tant qu'on veut : j'étrive autant aux petites entreprises qu'aux grandes, et à m'équiper pour faire une journée et visiter un voisin, que pour un juste voyage. J'ai appris à faire mes journées, à l'espagnole, d'une traite; grandes et raisonnables journées : et aux extrêmes chaleurs, les passe de nuit, du soleil couchant jusqu'au levant. L'autre façon, de repaître en chemin, en tumulte et hâte, pour la dînée, nommément aux courts jours, est incommode. Mes chevaux en valent mieux ; jamais cheval ne m'a failli, qui a su faire avec moi la première journée. Je les abbreuve partout; et regarde seulement qu'ils aient assez de chemin de reste pour battre leur eau. La paresse à me lever donne loisir à ceux qui me suivent de dîner à leur aise, avant partir : pour moi, je ne mange jamais trop tard; l'appétit me vient en

mangeant, et point autrement; je n'ai point de faim qu'à table.

Aucuns se plaignent de quoi je me suis agréé à continuer cet exercice, marié et vieux. Ils ont tort: il est mieux temps d'abandonner sa maison quand on l'a mise en train de continuer sans nous, quand on y a laissé de l'ordre qui ne démente point sa forme passée; c'est bien plus d'imprudence de s'éloigner, laissant en sa maison une garde moins fidèle et qui ait moins de soin de pourvoir à votre besoin.

La plus utile et honorable science et occupation à une mère de famille, c'est la science du ménage. J'en vois quelqu'une avare; de ménagère, fort peu; c'est sa maîtresse qualité, et qu'on doit chercher avant toute autre, comme le seul douaire qui sert à ruiner ou sauver nos maisons. Qu'on ne m'en parle pas : selon que l'expérience m'en a appris, je requiers d'une femme mariée, au-dessus de toute autre vertu, la vertu économique. Je l'en mets au propre, lui laissant par mon absence tout le gouvernement en main. Je vois avec dépit, en plusieurs ménages, monsieur revenir mausade et tout marmiteux du tracas des affaires, environ midi, que madame est encore après à se coiffer et attiffer en son cabinet : c'est affaire aux reines, encore ne sais-je; il est ridicule et injuste que l'oisiveté de nos femmes soit entretenue de notre sueur et travail. Il n'adviendra, que je puisse, à personne d'avoir l'usage de ses biens plus liquide que moi, plus quiète et plus quitte. Si le mari fournit de matière, nature même veut qu'elles fournissent de forme.

Je me défais tous les jours, par discours, de cette humeur puérile et inhumaine qui fait que nous désirons d'é-

mouvoir, par nos maux, la compassion et le deuil en nos amis : nous faisons valoir nos inconvénients outre leur mesure pour attirer leurs larmes, et la fermeté que nous louons en chacun à soutenir sa mauvaise fortune, nous l'accusons et reprochons à nos proches, quand c'est en la nôtre : nous ne nous contentons pas qu'ils se ressentent de nos maux, si encore ils ne s'en affligent. Il faut étendre la joie, mais retrancher autant qu'on peut la tristesse. Qui se fait plaindre sans raison est homme pour n'être pas plaint quand la raison y sera : c'est pour n'être jamais plaint que se plaindre toujours, faisant si souvent le piteux qu'on ne soit pitoyable à personne. Qui se fait mort, vivant, est sujet d'être tenu pour vif, mourant. J'en ai vu prendre la chèvre de ce qu'on leur trouvait le visage frais et le pouls posé; contraindre leur ris, parce qu'il trahissait leur guérison, et haïr la santé de ce qu'elle n'était pas regrettable : qui bien plus est, ce n'étaient pas femmes. Je représente mes maladies, pour le plus, telles qu'elles sont, et évite les paroles de mauvais pronostic et les exclamations composées. Sinon l'allégresse, au moins la contenance rassise des assistants est propre près d'un sage malade; pour se voir en un état contraire, il n'entre point en querelle avec la santé; il lui plaît de la contempler en autrui, forte et entière, et en jouir au moins par compagnie : pour se sentir fondre contre bas, il ne rejette pas du tout les pensées de la vie, ni ne fuit les entretiens communs. Je veux étudier la maladie, quand je suis sain : quand elle y est, elle fait son impression assez réelle sans que mon imagination l'aide. Nous nous préparons, avant la main, aux voyages que nous entreprenons et y sommes résolus; l'heure

qu'il nous faut monter à cheval, nous la donnons à l'assistance et en sa faveur l'étendons.

Je sens ce profit inespéré de la publication de mes mœurs, qu'elle me sert aucunement de règle; il me vient parfois quelque considération de ne trahir l'histoire de ma vie; cette publique déclaration m'oblige de me tenir en ma route, et à ne démentir l'image de mes conditions, communément moins défigurées et contredites que ne porte la malignité et maladie des jugements d'aujourd'hui. L'uniformité et simplesse de mes mœurs produit bien un visage d'aisée interprétation; mais, parce que la façon en est un peu nouvelle et hors d'usage, elle donne trop beau jeu à la médisance. Si est-il vrai qu'à qui me veut loyalement injurier, il me semble fournir bien suffisamment où mordre en mes imperfections avouées et connues, et de quoi s'y soûler sans s'escarmoucher au vent. Si, pour en préoccuper moi-même l'accusation et la découverte, il lui semble que je lui édente sa morsure, c'est raison qu'il prenne son droit vers l'amplification et extension : l'offense a ses droits outre la justice; et que les vices de quoi je lui montre des racines chez moi, il les grossisse en arbres; qu'il y emploie non-seulement ceux qui me possèdent, mais ceux aussi qui ne font que me menacer, injurieux vices et en qualité et en nombre; qu'il me batte par là. La confession généreuse et libre énerve le reproche et désarme l'injure. Tant y a que, tout compté, il me semble qu'aussi souvent on me loue qu'on me déprise outre la raison, comme il me semble aussi que, dès mon enfance, en rang et degré d'honneur, on m'a donné lieu plutôt au-dessus qu'au-dessous de ce qui m'appartient.

Outre ce profit que je tire d'écrire de moi, j'en ai espéré cet autre que, s'il advenait que mes humeurs plussent et accordassent à quelque honnête homme avant mon trépas, il rechercherait de nous joindre. Je lui ai donné beaucoup de pays gagné ; car tout ce qu'une longue connaissance et familiarité lui pourrait avoir acquis en plusieurs années, il l'a vu en trois jours en ce registre, et plus sûrement et exactement. Plaisante fantaisie! plusieurs choses que je ne voudrais dire au particulier, je les dis au public, et, sur mes plus secrètes sciences ou pensées, renvoie à une boutique de libraire mes amis plus féaux. Si, à si bonnes enseignes, je savais quelqu'un qui me fût propre, certes, je l'irais trouver bien loin ; car la douceur d'une sortable et agréable compagnie ne se peut assez acheter à mon gré. Oh ! un ami ! Combien est vraie cette ancienne sentence « que l'usage en est plus nécessaire et plus doux que des éléments de l'eau et du feu ! »

J'écris mon livre à peu d'hommes et à peu d'années. Si c'eût été une matière de durée, il l'eût fallu commettre à un langage plus ferme. Selon la variation continuelle qui a suivi le nôtre jusqu'à cette heure, qui peut espérer que sa forme présente soit en usage d'ici à cinquante ans? Il écoule tous les jours de nos mains, et, depuis que je vis, s'est altéré de moitié. Nous disons qu'il est à cette heure parfait; autant en dit du sien chaque siècle. Je n'ai garde de l'en tenir là, tant qu'il fuira et s'ira difformant comme il fait. C'est aux bons et utiles écrits de le clouer à eux, et ira son crédit selon la fortune de notre état. Pourtant ne crains-je point d'y insérer plusieurs articles privés, qui consument leur usage entre les hommes qui vivent aujourd'hui et qui touchent la particulière science

d'aucuns, qui y verront plus avant que de la commune intelligence. Je ne veux pas, après tout, comme je vois souvent agiter la mémoire des trépassés, qu'on aille débattant : « Il jugeait, il vivait ainsi ; il voulait ceci. S'il eût parlé sur sa fin, il eût dit, il eût donné. Je le connaissais mieux que tout autre. » Or, autant que la bienséance me le permet, je fais ici sentir mes inclinations et affections ; mais plus librement et plus volontiers le fais-je de bouche à quiconque désire en être informé. Tant y a qu'en ces mémoires, si on y regarde, on trouvera que j'ai tout dit ou tout désigné. Ce que je ne puis exprimer, je le montre au doigt. Je ne laisse rien à désirer et deviner de moi. Si on doit s'en entretenir, je veux que ce soit véritablement et justement. Je reviendrais volontiers de l'autre monde pour démentir celui qui me formerait autre que je n'étais, fût-ce pour m'honorer. Des vivants même je sens qu'on parle toujours autrement qu'ils ne sont ; et si à toute force je n'eusse maintenu un ami que j'ai perdu, on me l'eût déchiré en mille contraires visages.

Pour achever de dire mes faibles humeurs, j'avoue qu'en voyageant je n'arrive guère en logis où il ne me passe par la fantaisie si j'y pourrai être et malade et mourant à mon aise. Je veux être logé en lieu qui me soit bien particulier, sans bruit, non maussade, ou fumeux, ou étouffé.

En cette commodité de logis que je cherche, je n'y mêle pas la pompe et l'amplitude, je la hais plutôt ; mais certaine propreté simple qui se rencontre plus souvent aux lieux où il y a moins d'art et que nature honore de quelque grâce toute sienne. Et puis, c'est affaire à ceux que les affaires entraînent en plein hiver par les Grisons, d'ê-

tre surpris en chemin en cette extrémité. Moi, qui le plus souvent voyage pour mon plaisir, ne me guide pas si mal. S'il fait laid à droite, je prends à gauche; si je me trouve mal propre à monter à cheval, je m'arrête, et faisant ainsi je ne vois à la vérité rien qui ne soit aussi plaisant et commode que ma maison. Il est vrai que je trouve la superfluité toujours superflue et remarque de l'empêchement en la délicatesse même et en l'abondance. Ai-je laissé quelque chose à voir derrière moi, j'y retourne; c'est toujours mon chemin; je ne trace aucune ligne certaine, ni droite ni courbe. Ne trouvé-je point où je vais ce qu'on m'avait dit (comme il advient souvent que les jugements d'autrui ne s'accordent pas aux miens, et les ai trouvés le plus souvent faux), je ne plains pas ma peine; j'ai appris que ce qu'on disait n'y est point.

J'ai la complexion du corps libre, et le goût commun autant qu'homme du monde : la diversité des façons d'une nation à autre ne me touche que par le plaisir de la variété : chaque usage a sa raison. Soient des assiettes d'étain, de bois, de terre, bouilli ou rôti, beurre ou huile de noix ou d'olive, chaud ou froid, tout m'est un, et si un que, vieillissant, j'accuse cette généreuse faculté, et aurais besoin que la délicatesse et le choix arrêtât l'indiscrétion de mon appétit, et parfois soulageât mon estomac. Quand j'ai été ailleurs qu'en France, et que, pour me faire courtoisie, on m'a demandé si je voulais être servi à la française, je m'en suis moqué et me suis toujours jeté aux tables les plus épaisses d'étrangers. J'ai honte de voir nos hommes enivrés de cette sotte humeur, de s'effaroucher des formes contraires aux leurs; il leur semble être hors de leur élément quand ils

sont hors de leur village ; où qu'ils aillent, ils se tiennent à leurs façons et abominent les étrangères. Retrouvent-ils un compatriote en Hongrie, ils festoient cette aventure; les voilà à se rallier et à se recoudre ensemble, à condamner tant de mœurs barbares qu'ils voient ; pourquoi non barbares, puisqu'elles ne sont françaises? Encore sont-ce les plus habiles qui les ont reconnues pour en médire. La plupart ne prennent l'aller que pour le venir ; ils voyagent couverts et resserrés, d'une prudence taciturne et incommuniquable, se défendant de la contagion d'un air inconnu. Ce que je dis de ceux-là me ramentoie [1], en chose semblable, ce que j'ai parfois aperçu en aucuns de nos jeunes courtisans : ils ne tiennent qu'aux hommes de leur sorte, nous regardent comme gens de l'autre monde, avec dédain ou pitié. Otez-leur les entretiens des mystères de la cour, ils sont hors de leur gibier ; aussi neufs pour nous et mal habiles comme nous sommes à eux. On dit bien vrai, qu'un honnête homme c'est un homme mêlé. Au rebours, je pérégrine très-soûl de nos façons, non pour chercher des gascons en Sicile, j'en ai assez laissé au logis ; je cherche des Grecs plutôt et des Persans ; j'accointe ceux-là, je les considère ; c'est là où je me prête et où je m'emploie ; et qui plus est, il me semble que je n'ai rencontré guère de manières qui ne vaillent les nôtres ; je couche de peu ; car à peine ai-je perdu mes girouettes de vue.

Au demeurant, la plupart des compagnies fortuites que vous rencontrez en chemin ont plus d'incommodité que de plaisir ; je ne m'y attache point ; mais à cette

[1] Me rappelle.

heure la vieillesse me particularise et séquestre aucunement des formes communes. Vous souffrez pour autrui, ou autrui pour vous : l'un et l'autre inconvénient est pesant, mais le dernier me semble encore plus rude. C'est une rare fortune, mais de soulagement inestimable, d'avoir un honnête homme, d'entendement ferme et de mœurs conformes aux vôtres, qui aime à vous suivre ; j'en ai eu faute extrême en tous mes voyages ; mais une telle compagnie, il la faut avoir choisie et acquise dès le logis. Nul plaisir n'a saveur pour moi sans communication ; il ne me vient pas seulement une gaillarde pensée en l'âme qu'il ne me fâche de l'avoir produite seul, et n'ayant à qui l'offrir. L'opinion d'Archytas m'agrée, « qu'il ferait déplaisant au ciel même et à se promener dans ces grands et divins corps célestes, sans l'assistance d'un compagnon. »

Mais il vaut mieux encore être seul qu'en compagnie ennuyeuse et inepte.

Je sais bien qu'à le prendre à la lettre ce plaisir de voyager porte témoignage d'inquiétude et d'irrésolution ; aussi sont-ce nos maîtresses qualités et prédominantes. Oui, je le confesse, je ne vois rien seulement en songe et par souhait où je me puisse tenir : la seule variété me paie et la possession de la diversité, au moins si quelque chose me paie. A voyager, cela même me nourrit, que je puis arrêter sans intérêt, et que j'ai où m'en divertir commodément. J'aime la vie privée, parce que c'est par mon choix que je l'aime, non par disconvenance à la vie publique, qui est à l'aventure autant selon ma complexion ; j'en sers plus gaîment mon prince, parce que c'est par libre élection de mon jugement et de ma raison,

sans obligation particulière ; et que je n'y suis pas rejeté ni contraint pour être irrecevable à tout autre parti et mal voulu ; ainsi du reste. Je hais les morceaux que la nécessité me taille ; toute commodité me tiendrait à la gorge, de laquelle seule j'aurais à dépendre : une seule corde ne m'arrête jamais assez. « Il y a de la vanité, dites-vous, en cet amusement. » Mais où non? et ces beaux préceptes sont vanité, et vanité toute la sagesse : *Dominus novit cogitationes sapientium, quoniam vanæ sunt*[1].

J'ai autrefois essayé d'employer au service des maniements publics les opinions et règles de vivre, ainsi rudes, neuves, impolies comme je les ai nées chez moi, ou rapportées de mon institution, et desquelles je me sers, sinon si commodément, au moins sûrement en particulier ; une vertu scolastique et novice ; je les y ai trouvées ineptes et dangereuses. Celui qui va en la presse, il faut qu'il gauchisse, qu'il serre ses coudes, qu'il recule ou qu'il avance, voire qu'il quitte le droit chemin, selon ce qu'il rencontre ; qu'il vive non tant selon soi que selon autrui, non selon ce qu'il se propose, mais selon ce qu'on lui propose, selon le temps, selon les hommes, selon les affaires. Platon dit : qui échappe, braies nettes du maniement du monde, c'est par miracle qu'il en échappe ; et dit aussi que, quand il ordonne son philosophe chef d'une police, il n'entend pas le dire d'une police corrompue, comme celle d'Athènes, et encore bien moins comme la nôtre, envers lesquelles même la sagesse perdrait son latin ; et une bonne herbe, transplantée en solage

[1] Le Seigneur connaît que les pensées des sages ne sont que vanité. Ps. 93, v. 11.

fort divers à sa condition, se conforme bien plutôt à lui qu'elle ne le reforme à soi. Je sens que si j'avais à me dresser tout à fait à telles occupations, il m'y faudrait beaucoup de changement et de rhabillage. Quand je pourrais cela sur moi (et pourquoi ne le pourrais-je avec le temps et le soin?), je ne le voudrais pas. De ce peu que je me suis essayé en cette vacation, je me suis d'autant dégoûté : je me sens fumer en l'âme, parfois, aucunes tentations vers l'ambition; mais je me bande et obstine au contraire. On ne m'y appelle guère et je m'y convie aussi peu : la liberté et l'oisiveté, qui sont mes maîtresses qualités, sont qualités diamétralement contraires à ce métier-là. Nous ne savons pas distinguer les facultés des hommes; elles ont des divisions et bornes malaisées à choisir et délicates : de conclure, par la suffisance d'une vie particulière, quelque suffisance à l'usage public, c'est mal conclu : tel se conduit bien, qui ne conduit pas bien les autres, et fait des essais qui ne saurait faire des effets; tel dresse bien un siége qui dresserait mal une bataille, et discourt bien en privé qui haranguerait mal un peuple ou un prince : voire à l'aventure est-ce plutôt témoignage à celui qui peut l'un de ne pouvoir point l'autre qu'autrement. Je trouve que les esprits hauts ne sont de guère moins aptes aux choses basses. Était-il à croire que Socrate eût apprêté aux Athéniens matière de rire à ses dépens pour n'avoir oncques su compter les suffrages de sa tribu et en faire rapport au conseil? Certes, la vénération en quoi j'ai les perfections de ce personnage mérite que sa fortune fournisse, à l'excuse de mes principales imperfections, un si magnifique exemple. Notre suffisance est détaillée à menues pièces : la mienne n'a

point de latitude, et si est chétive en nombre. Saturninus[1], à ceux qui lui avaient déféré tout commandement : « Compagnons, dit-il, vous avez perdu un bon capitaine pour en faire un mauvais général d'armée. »

Qui se vante, en un temps malade comme celui-ci, d'employer au service du monde une vertu naïve et sincère, ou il ne la connaît pas, les opinions se corrompant avec les mœurs (de vrai, oyez la leur peindre, oyez la plupart se glorifier de leurs déportements et former leurs règles; au lieu de peindre la vertu, ils peignent l'injustice toute pure et le vice, et la présentent ainsi fausse à l'institution des princes); ou, s'il la connaît, il se vante à tort, et, quoi qu'il dise, fait mille choses de quoi sa conscience l'accuse. Je croirais volontiers Sénèque de l'expérience qu'il en fit en pareille occasion, pourvu qu'il m'en voulût parler à cœur ouvert. La plus honorable marque de bonté, en une telle nécessité, c'est reconnaître librement sa faute et celle d'autrui; appuyer et retarder de sa puissance l'inclination vers le mal; suivre à l'envi cette pente; mieux espérer et mieux désirer. Qui a ses mœurs établies en réglement au-dessus de son siècle, ou qu'il torde et émousse ses règles, ou, ce que je lui conseille plutôt, qu'il se retire à quartier et ne se mêle point de nous : qu'y gagnerait-il?

On peut regretter les meilleurs temps, mais non pas fuir aux présents; on peut désirer autres magistrats, mais il faut, ce nonobstant, obéir à ceux ici; et à l'aventure, y a-t-il plus de recommandation d'obéir aux mau-

[1] Un des trente tyrans qui s'élevèrent du temps de l'empereur Gallien.

vais qu'aux bons. Autant que l'image des lois reçues et anciennes de monarchie reluira en quelque coin, m'y voilà planté ; si elles viennent par malheur à se contredire et empêcher entre elles, et produire deux parts de choix douteux et difficile, mon élection sera volontiers d'échapper et me dérober à cette tempête, nature m'y pourra prêter cependant la main, ou les hasards de la guerre. Entre César et Pompée, je me fussent franchement déclaré ; mais entre ces trois voleurs [1] qui vinrent depuis, ou il eût fallu se cacher, ou suivre le vent : ce que j'estime loisible quand la raison ne guide plus.

Cette farcissure est un peu hors de mon thème : je m'égare ; mais plutôt par licence que par mégarde : mes fantaisies se suivent, mais parfois c'est de loin ; et se regardent, mais d'une vue oblique. Les noms de mes chapitres n'en embrassent pas toujours la matière ; souvent ils la dénotent seulement par quelque marque. J'aime l'allure poétique, à sauts et à gambades ; c'est un art, comme dit Platon, léger, volage, démoniaque. Il est des ouvrages en Plutarque où il oublie son thème ; où le propos de son argument ne se trouve que par incident, tout étouffé en matière étrangère : voyez ces allures au Démon de Socrate. O Dieu ! que ces gaillardes escapades, que cette variation a de beauté ; et plus lors, que plus elle retire au nonchalant et fortuit ! C'est l'indiligent lecteur qui perd mon sujet, non pas moi ; il s'en trouvera toujours en un coin quelque mot qui ne laisse pas d'être bastant, quoiqu'il soit serré. Je vais au change, indiscrètement et tumultuairement : mon style et mon esprit

[1] *Octave*, *Marc-Antoine* et *Lepidus*.

vont vagabondant de même. Il faut avoir un peu de folie, qui ne veut avoir plus de sottise, disent et les préceptes de nos maîtres et encore plus leurs exemples. Mille poètes traînent et languissent à la prosaïque; mais la meilleure prose ancienne, et je la sème céans indifféremment pour vers, reluit partout de la vigueur et hardiesse poétique, et représente quelque air de sa fureur. Il lui faut, certes, quitter la maîtrise et prééminence en la parlerie. Le poète, dit Platon, assis sur le trépied des Muses, verse, de furie, tout ce qui lui vient en la bouche, comme la gargouille d'une fontaine, sans le ruminer et peser, et lui échappe des choses de diverses couleurs, de contraire substance et d'un cours rompu; lui-même est tout poétique : et la vieille théologie est toute poésie, disent les savants; et la première philosophie, c'est l'original langage des dieux. J'entends que la matière se distingue soi-même : elle montre assez où elle se change, où elle conclut, où elle commence, où elle se reprend, sans l'entrelacer de paroles de liaison et de couture, introduites pour le service des oreilles faibles ou nonchalantes, et sans me gloser moi-même. Qui est celui qui n'aime mieux n'être pas lu, que de l'être en dormant ou en fuyant? Si prendre des livres était les apprendre, et si les voir était les regarder, et les parcourir les saisir, j'aurais tort de me faire du tout si ignorant que je dis. Puisque je ne puis arrêter l'attention du lecteur par le poids, il advient que je l'arrête par mon embrouillure. « Voire mais, il se repentira par après de s'y être amusé. » C'est mon; mais il s'y sera toujours amusé. Et puis, il est des humeurs comme cela, à qui l'intelligence porte dédain; qui m'en estimeront mieux de ce qu'ils ne sauront

ce que je dis : ils concluront la profondeur de mon sens par l'obscurité ; laquelle, à parler en bon escient, je hais bien fort, et l'éviterais, si je me savais éviter. Aristote se vante en quelque lieu de l'affecter : vicieuse affectation ! parce que la coupure si fréquente des chapitres, de quoi j'usais au commencement, m'a semblé rompre l'attention avant qu'elle soit née et la dissoudre, dédaignant s'y coucher pour si peu et s'y recueillir ; je me suis mis à les faire plus longs, qui requièrent de la proposition et du loisir assigné. En telle occupation, à qui on ne veut donner une seule heure, on ne veut rien donner : et ne fait-on rien pour celui pour qui on ne fait qu'autre chose faisant. Joint qu'à l'aventure ai-je quelque obligation particulière à ne dire qu'à demi, à dire confusément, à dire discordamment. Je veux donc mal à cette raison trouble-fête ; et ces projets extravagants qui travaillent la vie, et ces opinions si fines, si elles ont de la vérité, je la trouve trop chère et trop incommode. Au rebours, je m'emploie à faire valoir la vanité même et l'ânerie, si elle m'apporte du plaisir, et me laisse aller après mes inclinations naturelles, sans les contrôler de si près.

[J'ai vu ailleurs des maisons ruinées, et des statues, et du ciel, et de la terre : ce sont toujours des hommes. Tout cela est vrai ; et si pourtant ne saurais revoir si souvent le tombeau de cette ville [1], si grande et si puissante, que je ne l'admire et révère. Le soin des morts nous est en recommandation ; or, j'ai été nourri, dès mon enfance, avec ceux-ci ; j'ai eu connaissance des affaires de

[1] De Rome.

Rome, longtemps avant que je l'aie eue de ceux de ma maison : je savais le Capitole et son plan avant que je susse le Louvre, et le Tibre avant la Seine. J'ai eu plus en tête les conditions et fortunes de Lucullus, Metellus et Scipion, que je n'ai d'aucuns hommes des nôtres ; ils sont trépassés, si est bien mon père aussi entièrement qu'eux, et s'est éloigné de moi et de la vie, autant en dix-huit ans, que ceux-là ont fait en seize cents ; duquel pourtant je ne laisse pas d'embrasser et pratiquer la mémoire, l'amitié et société d'une parfaite union et très-vive. Voire, de mon humeur, je me rends plus officieux envers les trépassés : ils ne s'aident plus ; ils en requièrent, ce me semble, d'autant plus mon aide. La gratitude est là justement en son lustre ; le bienfait est moins richement assigné, où il y a rétrogradation et réflexion. Arcésilas, visitant Ctésibius malade, et le trouvant en pauvre état, lui fourra tout bellement sous le chevet du lit de l'argent qu'il lui donnait ; et en le lui célant lui donnait en outre quittance de lui en savoir gré. Ceux qui ont mérité de moi de l'amitié et de la reconnaissance ne les ont jamais perdues pour n'y être plus ; je les ai mieux payés, et plus soigneusement, absents et ignorants : je parle plus affectueusement de mes amis quand il n'y a plus de moyen qu'ils le sachent. Or, j'ai attaqué cent querelles pour la défense de Pompée, et pour la cause de Brutus; cette accointance dure encore entre nous : les choses présentes mêmes, nous ne les tenons que par la fantaisie. Me trouvant inutile à ce siècle, je me rejette à cet autre ; et en suis si embabouiné, que l'état de cette vieille Rome, libre, juste et florissante (car je n'en aime ni la naissance, ni la vieillesse), m'intéresse et me pas-

sionne : par quoi je ne saurais revoir si souvent l'assiette de leurs rues et de leurs maisons, et ces ruines profondes jusqu'aux antipodes, que je ne m'y amuse. Est-ce par nature, ou par erreur de fantaisie, que la vue des places que nous savons avoir été hantées et habitées par personnes desquelles la mémoire est en recommandation, nous émeut aucunement plus qu'ouïr le récit de leurs faits, ou lire leurs écrits ? Il me plaît de considérer leur visage, leur port et leurs vêtements ; je remâche ces grands noms entre les dents, et les fais retentir à mes oreilles. Des choses qui sont en quelque partie grandes et admirables, j'en admire les parties mêmes communes : je les visse volontiers deviser, promener et souper. Ce serait ingratitude de mépriser les reliques et images de tant d'honnêtes hommes et si valeureux, lesquels j'ai vu vivre et mourir, et qui nous donnent tant de bonnes instructions par leur exemple, si nous les savions suivre.

Et puis, cette même Rome que nous voyons mérite qu'on l'aime ; confédérée de si longtemps, et par tant de titres, à notre couronne ; seule ville commune et universelle : le magistrat souverain qui y commande est reconnu pareillement ailleurs ; c'est la ville métropolitaine de toutes les nations chrétiennes : l'Espagnol et le Français, chacun y est chez soi ; pour être des princes de cet état, il ne faut qu'être de chrétienté, où qu'elle soit. Il n'est lieu çà bas que le ciel ait embrassé avec telle influence de faveur et telle constance ; sa ruine même est glorieuse et enflée ; encore retient-elle au tombeau des marques et images d'empires. Quelqu'un se blâmerait et se mutinerait en soi-même, de se sentir chatouiller d'un

si vain plaisir : nos humeurs ne sont pas trop vaines, qui sont plaisantes; quelles qu'elles soient qui contentent constamment un homme capable de sens commun, je ne saurais avoir le cœur de le plaindre.

CHAPITRE XXXVIII.

DE LA PHYSIONOMIE.

Quasi toutes les opinions que nous avons sont prises par autorité et à crédit. Il n'y a point de mal; nous ne saurions pirement choisir que par nous en un siècle si faible. Cette image des discours de Socrate que ses amis nous ont laissée, nous ne l'approuvons que par la révérence de l'approbation publique; ce n'est pas par notre connaissance; ils ne sont pas selon notre usage; s'il naissait, à cette heure, quelque chose de pareil, il est peu d'hommes qui le prisassent. Nous n'apercevons les grâces que pointues, bouffies et enflées d'artifice; celles qui coulent sous la naïveté et la simplicité échappent aisément à une vue grossière comme est la nôtre; elles ont une beauté délicate et cachée; il faut la vue nette et bien purgée pour découvrir cette secrète lumière. La naïveté, n'est-elle pas, selon nous, germaine à la sottise et qualité de reproche? Socrate fait mouvoir son âme d'un mouvement naturel et commun; ainsi dit un paysan, ainsi dit une femme : il n'a jamais en la bouche que cochers, menuisiers, savetiers et maçons; ce sont inductions et similitudes tirées des plus vulgaires et connues actions des hommes; chacun l'entend. Sous une si vile forme, nous

n'eussions jamais choisi la noblesse et splendeur de ces conceptions admirables, nous qui estimons plates et basses toutes celles que la doctrine ne relève, qui n'appercevons la richesse qu'en montre et en pompe. Notre monde n'est formé qu'à l'ostentation; les hommes ne s'enflent que de vent et se manient à bonds comme les ballons. Celui-ci ne se propose point de vaines fantaisies; sa fin sut nous fournir de choses et de préceptes qui réellement et plus jointement servent à la vie. Il fut aussi toujours un et pareil, et se monta, non par boutades, mais par complexion, au dernier point de vigueur; ou, pour mieux dire, il ne monta rien, mais ravala plutôt et ramena à son point originel et naturel et lui soumit la vigueur, les âpretés et les difficultés; car, en Caton, on voit bien à clair que c'est une allure tendue bien loin au-dessus des communes; aux braves exploits de sa vie et en sa mort, on le sent toujours monté sur ses grands chevaux; celui-ci râle à terre, et, d'un pas mou et ordinaire, traite les plus utiles discours, et se conduit, et à la mort et aux plus épineuses traverses qui se puissent présenter au train de la vie humaine.

Il est bien advenu que le plus digne homme d'être connu et d'être présenté au monde pour exemple, ce soit celui duquel nous ayons plus certaine connaissance; il a été éclairé par les plus clairvoyants hommes qui furent oncques; les témoins que nous avons de lui sont admirables en fidélité et en suffisance. C'est grand cas d'avoir pu donner tel ordre aux pures imaginations d'un enfant, que, sans les altérer ou étirer, il en ait produit les plus beaux effets de notre âme; il ne la représente ni élevée ni riche; il ne la représente que saine, mais certes d'une

bien allègre et nette santé. Par ces vulgaires ressorts et naturels, par ces fantaisies ordinaires et communes, sans s'émouvoir et sans se piquer, il dressa non-seulement les plus réglées, mais les plus hautes et vigoureuses créances, actions et mœurs qui furent oncques. C'est lui qui ramena du ciel, où elle perdait son temps, la sagesse humaine, pour la rendre à l'homme, où est sa plus juste et laborieuse besogne. Voyez-le plaider devant ses juges; voyez par quelles raisons il éveille son courage aux hasards de la guerre; quels arguments fortifient sa patience contre la calomnie, la tyrannie, la mort, et contre la tête de sa femme; il n'y a rien d'emprunté de l'art et des sciences; les plus simples y reconnaissent leurs moyens et leur force; il n'est possible d'aller plus arrière et plus bas. Il a fait grande faveur à l'humaine nature de montrer combien elle peut d'elle-même.

Nous sommes chacun plus riches que nous ne pensons; mais on nous dresse à l'emprunt et à la quête; on nous duit à nous servir plus de l'autrui que du nôtre. En aucune chose l'homme ne sait s'arrêter au point de son besoin; de volupté, de richesse, de puissance, il en embrasse plus qu'il n'en peut étreindre; son avidité est incapable de modération. Je trouve qu'en curiosité de savoir il en est de même; il se taille de la besogne bien plus qu'il n'en peut faire et bien plus qu'il n'en a affaire, étendant l'utilité du savoir autant qu'est sa matière; et Tacite a raison de louer la mère d'Agricola d'avoir bridé en son fils un appétit trop bouillant de science.

C'est un bien, à le regarder d'yeux fermes, qui a, comme les autres biens des hommes, beaucoup de vanité et faiblesse propre et naturelle, et d'un cher coût. L'ac-

quisition en est bien plus hasardeuse que de toute autre viande ou boisson; car, ailleurs, ce que nous avons acheté, nous l'emportons au logis, en quelque vaisseau; et là nous avons loi d'en examiner la valeur, combien et à quelle heure nous en prendrons; mais les sciences, nous ne les pouvons, d'arrivée, mettre en autre vaisseau qu'en notre âme; nous les avalons en les achetant, et sortons du marché ou infects déjà, ou amendés; il y en a qui ne font que nous empêcher et charger, au lieu de nous nourrir; et telles encore qui, sous titre de nous guérir, nous empoisonnent.

J'écrivais ceci environ le temps qu'une forte charge de nos troubles se croupit plusieurs mois, de tout son poids, droit sur moi : j'avais, d'une part, les ennemis à ma porte; d'autre part, les picoreurs, pires ennemis, et essuyais toute sorte d'injures militaires à la fois. Monstrueuse guerre! les autres agissent au-dehors; celle-ci encore contre soi se ronge et se défait par son propre venin. Elle est de nature si maligne et ruineuse qu'elle se ruine quand et quand le reste, et se déchire et dépèce de rage. Nous la voyons plus souvent se dissoudre par elle-même que par disette d'aucune chose nécessaire ou par la force ennemie. Toute discipline la fuit; elle vient guérir la sédition et en est pleine, veut châtier la désobéissance et en montre l'exemple, et, employée à la défense des lois, fait sa part de rébellion à l'encontre des siennes propres. Où en sommes-nous? notre médecine porte infection! En ces maladies populaires, on peut distinguer, sur le commencement, les sains des malades; mais quand elles viennent à durer, comme la nôtre, tout le corps s'en sent, et la tête et les talons : aucune partie

n'est exempte de corruption ; car il n'est air qui se hume si goulument, qui s'épande et pénètre, comme fait la licence. Nos armées ne se lient et tiennent plus que par ciment étranger : des Français, on ne sait plus faire un corps d'armée constant et réglé. Quelle honte ! il n'y a qu'autant de discipline que nous en font voir des soldats empruntés ! Quant à nous, nous nous conduisons à discrétion, et non pas du chef [1], chacun selon la sienne ; il a plus à faire au-dedans qu'au-dehors : c'est au commandant de suivre, courtiser et plier, à lui seul d'obéir ; tout le reste est libre et dissolu. Il me plaît de voir combien il y a de lâcheté et de pusillanimité en l'ambition ; par combien d'abjection de servitude il lui faut arriver à son but : mais ceci me déplaît-il, de voir des natures débonnaires et capables de justice se corrompre tous les jours au maniement et commandement de cette confusion. La longue souffrance engendre la coutume ; la coutume, le consentement et l'imitation. Nous avions assez d'âmes mal nées, sans gâter les bonnes et généreuses ; et, si nous continuons, il restera malaisément à qui fier la santé de cet état, — au cas que fortune nous la redonne.

Qu'est devenu cet ancien précepte : que les soldats ont plus à craindre leur chef que l'ennemi ? et ce merveilleux exemple : qu'un pommier s'étant trouvé enfermé dans le pourpris du camp de l'armée romaine, elle fut vue le lendemain en déloger, laissant au possesseur le compte entier de ses pommes, mûres et délicieuses ? J'aimerais bien que notre jeunesse, au lieu du temps

[1] *Non à la discrétion du chef, mais chacun selon la sienne.*

qu'elle emploie à des pérégrinations moins utiles et apprentissages moins honorables, elle le mît, moitié à voir de la guerre sur mer, sous quelque bon capitaine commandeur de Rhodes; moitié à reconnaître la discipline des armées turkesques; car elle a beaucoup de différences et d'avantages sur la nôtre; ceci en est que nos soldats deviennent plus licencieux aux expéditions; là, plus retenus et craintifs; car les offenses ou larcins sur le menu peuple, qui se punissent de bastonnades en la paix, sont capitales en la guerre; pour un œuf pris sans payer, ce sont, de compte préfix, cinquante coups de bâton; pour toute autre chose tant légère soit-elle, non nécessaire à la nourriture, on les empale ou décapite sans déport. Je me suis étonné, en l'histoire de Selim, le plus cruel conquérant qui fut oncques, de voir que, lorsqu'il subjugua l'Égypte, les beaux jardins d'autour de la ville de Damas, tous ouverts et en terre de conquête, son armée campant sur le lieu même, furent laissés vierges des mains des soldats, parce qu'ils n'avaient pas eu le signe de piller.

Mais est-il quelque mal en une police qui vaille être combattu par une drogue si mortelle? non pas, disait Favonius, l'usurpation de la possession tyrannique d'une république. Platon, de même, ne consent pas qu'on fasse violence au repos de son pays pour le guérir, et n'accepte pas l'amendement qui trouble et hasarde tout, et qui coûte le sang et la ruine des citoyens; établissant l'office d'un homme de bien, en ce cas, de laisser tout là; seulement prier Dieu qu'il y porte sa main extraordinaire: et semble savoir mauvais gré à Dion, son grand ami, d'y avoir un peu autrement procédé. J'étais platonicien

de ce côté là, avant que je susse qu'il y eût de Platon au monde. Et si ce personnage doit purement être refusé de notre consorce, lui qui, par la sincérité de sa conscience, mérita envers la faveur divine de pénétrer si avant en la chrétienne lumière, au travers des ténèbres publiques du monde de son temps, je ne pense pas qu'il nous sièse bien de nous laisser instruire à un païen combien c'est d'impiété de n'attendre de Dieu nul secours simplement sien et sans notre coopération. Je doute souvent si, entre tant de gens qui se mêlent de telle besogne, nul s'est rencontré d'entendement si imbécile, à qui on ait en bon escient persuadé qu'il allait vers la réformation par la dernière des difformations; qu'il tirait vers son salut par les plus expresses causes que nous ayons de très-certaine damnation; que renversant la police, le magistrat et les lois, en la tutelle desquelles Dieu l'a colloqué, démembrant sa mère et en donnant à ronger les pièces à ses anciens ennemis, remplissant de haines parricides les courages fraternels, appellant à son aide les diables et les furies, il puisse apporter secours à la sacrosainte douceur et justice de la loi divine. L'ambition, l'avarice, la cruauté, la vengeance, n'ont point assez de propre et naturelle impétuosité; amorçons-les et les attisons par le glorieux titre de justice et dévotion. Il ne se peut imaginer un pire état des choses, qu'où la méchanceté vient à être légitime, et prendre, avec le congé du magistrat, le manteau de la vertu. L'extrême espèce d'injustice, selon Platon, c'est que ce qui est injuste soit tenu pour juste.

Le peuple y souffrit bien largement lors, non les dommages présents seulement, mais les futurs aussi : les vi-

vants y eurent à pâtir; aussi eurent ceux qui n'étaient encore nés : on le pilla, et moi par conséquent, jusqu'à l'espérance, lui ravissant tout ce qu'il avait à s'apprêter à vivre pour longues années.

Outre cette secousse, j'en souffris d'autres; j'encourus les inconvénients que la modération apporte en telles maladies; je fus pelaudé à toutes mains; au gibelin, j'étais guelphe; au guelphe, gibelin : quelqu'un de mes poètes dit bien cela, mais je ne sais où c'est. La situation de ma maison et l'accointance des hommes de mon voisinage me présentaient d'un visage, ma vie et mes actions d'un autre. Il ne s'en faisait point des accusations formées, car il n'y avait où mordre; je ne désempare jamais les lois, et qui m'eût recherché m'en eût dû de reste; c'étaient suspicions muettes qui couraient sous main, auxquelles il n'y a jamais faute d'apparence, en un mélange si confus, non plus que d'esprits ou envieux ou ineptes. J'aide ordinairement aux présomptions injurieuses que la fortune sème contre moi, par une façon que j'ai, dès toujours, de fuir à me justifier, excuser et interprêter; estimant que c'est mettre ma conscience en compromis de plaider pour elle : et, comme si chacun voyait en moi aussi clair que je fais, au lieu de me tirer arrière de l'accusation, je m'y avance et la renchéris plutôt par une confession ironique et moqueuse, si je ne m'en tais tout à plat, comme de chose indigne de réponse. Mais ceux qui le prennent pour une trop hautaine confiance ne m'en veulent guère moins de mal que ceux qui le prennent pour faiblesse d'une cause indéfensible; nommément les grands, envers lesquels faute de soumission est l'extrême faute, rudes à toute justice qui se connaît, qui se sent

non démise, humble et suppliante : j'ai souvent heurté à ce pilier. Tant y a que, de ce qui m'advint lors, un ambitieux s'en fût pendu; aussi eût fait un avaricieux. Je n'ai soin quelconque d'acquérir; mais les pertes qui me viennent par l'injure d'autrui, soit larcin, soit violence, me pincent environ comme un homme malade et gehenné d'avarice. L'offense a sans mesure plus d'aigreur que n'a la perte. Mille diverses sortes de maux accoururent à moi à la file : je les eusse plus gaillardement soufferts à la foule.

Je pensai déjà entre mes amis à qui je pourrais commettre une vieillesse nécessiteuse et disgraciée : après avoir rôdé les yeux partout, je me trouvai en pourpoint [1]. Pour se laisser tomber aplomb et de si haut, il faut que ce soit entre les bras d'une affection solide, vigoureuse et fortunée; elles sont rares, s'il y en a. Enfin, je connus que le plus sûr était de me fier à moi-même de moi et de ma nécessité; et s'il m'advenait d'être froidement en la grâce de la fortune, que je me recommandasse de plus fort à la mienne, m'attachasse, regardasse de plus près à moi. En toutes choses les hommes se jettent aux appuis étrangers, pour épargner les propres, seuls certains et seuls puissants, qui sait s'en armer : chacun court ailleurs et à l'avenir, d'autant que nul n'est arrivé à soi. Et me résolus que c'étaient utiles inconvénients, d'autant, premièrement, qu'il faut avertir à coups de fouet les mauvais disciples, quand la raison n'y peut assez; comme par le feu et la violence des coins, nous ramenons un bois

[1] *Je me trouvai presque nu, avec mon seul pourpoint,* c'est-à-dire, *dépouillé de mon bien.*

tordu à sa droiture. Je me prêche, il y a si longtemps, de me tenir à moi et séparer des choses étrangères ; toutefois, je tourne encore toujours les yeux à côté; l'inclination, un mot favorable d'un grand, un bon visage me tente : Dieu sait s'il en est cherté en ce temps et quel sens il porte ! j'ai encore, sans rider le front, les subornements qu'on me fait pour me tirer en place marchande; et m'en défends si mollement qu'il semble que je souffrisse plus volontiers d'en être vaincu. Or, à un esprit si indocile, il faut des bastonnades; et faut rebattre et resserrer à bons coups de mail ce vaisseau qui se déprend, se découd, qui s'échappe et dérobe de soi. Secondement, que cet accident me servait d'exercitation pour me préparer à pis; si moi, qui, et par le bénéfice de la fortune et par la condition de mes mœurs, espérais être des derniers, venais à être des premiers attrapé de cette tempête; m'instruisant de bonne heure à contraindre ma vie et la ranger pour un nouvel état. La vraie liberté, c'est pouvoir toute chose sur soi. En un temps ordinaire et tranquille, on se prépare à des accidents modérés et communs; mais en cette confusion où nous sommes depuis trente ans, tout homme français, soit en particulier, soit en général, se voit à chaque heure sur le point de l'entier renversement de sa fortune; d'autant faut-il tenir son courage fourni de provisions plus fortes et vigoureuses. Sachons gré au sort[1] de nous avoir fait vivre en un siècle non mou, languissant ni oisif : tel qui ne l'eût été par autre moyen, se rendra fameux par son malheur. Comme je ne lis guère aux histoires ces

[1] Toujours *sort, fortune,* au lieu de *providence*....

confusions des autres états, que je n'ai regret de ne les avoir pu mieux considérer, présent, ainsi fait ma curiosité que je m'aggrée aucunement de voir de mes yeux ce notable spectacle de notre mort publique, ses symptômes et sa forme; et, puisque je ne la saurai retarder, je suis content d'être destiné à y assister et m'en instruire. Si cherchons-nous avidement de reconnaître, en ombre même et en la fable des théâtres, la montre des jeux tragiques de l'humaine fortune; ce n'est pas sans compassion de ce que nous oyons; mais nous nous plaisons d'éveiller notre déplaisir, par la rareté de ces pitoyables événements. Rien ne chatouille qui ne pince. Et les bons historiens fuient, comme une eau dormante et mer morte, des narrations calmes, pour regagner les séditions, les guerres, où ils savent que nous les appelons.

Je doute si je puis assez honnêtement avouer à combien vil prix du repos et tranquillité de ma vie, je l'ai plus de moitié passée en la ruine de mon pays. Je me donne un peu trop bon marché de patience, aux accidents qui ne me saisissent au propre; et, pour me plaindre à moi, regarde non tant ce qu'on m'ôte que ce qui me reste de sauf, et dedans et dehors. Il y a de la consolation à achever tantôt l'un, tantôt l'autre, des maux qui nous guignent de suite et assènent ailleurs autour de nous; aussi, qu'en matière d'intérêts publics, à mesure que mon affection est plus universellement épandue, elle en est plus faible; joint que la santé d'où nous partîmes était telle qu'elle soulage elle-même le regret que nous en devrions avoir. C'était santé, mais non qu'à la comparaison de la maladie qui l'a suivie; nous ne sommes chus de guère haut : la corruption et le brigandage qui est

en dignité et en office me semble le moins supportable ; on nous vole moins injurieusement dans un bois qu'en lieu de sûreté. C'était une jointure universelle de membres gâtés en particulier, à l'envi les uns des autres, et la plupart d'ulcères envieillis, qui ne recevaient plus ni ne demandaient guérison.

Ce croulement donc m'anima certes plus qu'il ne m'atterra, à l'aide de ma conscience, qui se portait non paisiblement seulement, mais fièrement, et ne trouvait en quoi me plaindre de moi. Aussi, comme Dieu n'envoie jamais non plus les maux que les biens tous purs aux hommes, ma santé tint bon ce temps-là, outre son ordinaire ; et, ainsi que sans elle je ne puis rien, il est peu de choses que je ne puisse avec elle. Elle me donna moyen d'éveiller toutes mes provisions et de porter la main au devant de la plaie qui eût passé volontiers plus outre, et j'éprouvai en ma patience que j'avais quelque tenue contre la fortune, et qu'à me faire perdre mes arçons, il fallait un grand heurt. Je ne le dis pas pour l'irriter à me faire une charge plus vigoureuse : je suis son serviteur ; je lui tends les mains ; pour Dieu, qu'elle se contente ! Si je sens ses assauts ? si fait. Comme ceux que la tristesse accable et possède se laissent pourtant par intervalle tâtonner à quelque plaisir et leur échappe un sourire, je puis aussi assez sur moi pour rendre mon état ordinaire paisible et déchargé d'ennuyeuse imagination ; mais je me laisse pourtant, à boutade, surprendre des morsures de ces mal plaisantes pensées, qui me battent pendant que je m'arme pour les chasser ou pour les lutter.

Voici un autre rengrègement de mal qui m'arriva à la suite du reste. Et dehors et dedans ma maison, je fus

accueilli d'une peste, véhémente au prix de toute autre; car, comme les corps sains sont sujets à plus grièves maladies, d'autant qu'ils ne peuvent être forcés que par celles-là, aussi mon air très-salubre, où d'aucune mémoire la contagion, bien que voisine, n'avait su prendre pied, venant à s'empoisonner, produisit des effets étranges. J'eus à souffrir cette plaisante condition, que la vue de ma maison m'était effroyable; tout ce qui y était, était sans garde et à l'abandon de qui en avait envie. Moi, qui suis si hospitalier, fus en très-pénible quête de retraite pour ma famille; une famille égarée, faisant peur à ses amis et à soi-même, et horreur où qu'elle cherchât à se placer; ayant à changer de demeure soudain qu'un de la troupe commençait à se douloir du bout du doigt. Toutes maladies sont alors prises pour peste; on ne se donne pas le loisir de les reconnaître. Et c'est le bon que, selon les règles de l'art, à tout danger qu'on approche, il faut être quarante jours en transe de ce mal, l'imagination vous exerçant cependant à sa mode et enfiévrant votre santé même. Tout cela m'eût beaucoup moins touché, si je n'eusse eu à me ressentir de la peine d'autrui, et servir six mois misérablement de guide à cette caravane; car je porte en moi mes préservatifs, qui sont résolution et souffrance. L'appréhension ne me presse guère, laquelle on craint particulièrement en ce mal, et si, étant seul, je l'eusse voulu prendre, c'eût été une fuite bien plus gaillarde et plus éloignée : c'est une mort qui ne me semble des pires; elle est communément courte, d'étourdissement, sans douleur, consolée par la condition publique, sans cérémonie, sans deuil, sans presse. Mais, quant au monde des environs, la centième partie

des âmes ne peut se sauver. En ce lieu, mon meilleur revenu est manuel : ce que cent hommes travaillaient pour moi chôma pour longtemps.

Or lors, quel exemple de résolution ne vîmes-nous en la simplicité de tout ce peuple ! Généralement, chacun renonçait au soin de la vie : les raisins demeuraient suspendus aux vignes, le bien principal du pays tous indifféremment se préparant et attendant la mort, à ce soir ou au lendemain, d'un visage et d'une voix si peu effrayée qu'il semblait qu'ils eussent compromis à cette nécessité, et que ce fût une condamnation universelle et inévitable. Elle est toujours telle : mais à combien peu tient la résolution au mourir? la distance et différence de quelques heures, la seule considération de la compagnie, nous en rend l'appréhension diverse. Voyez ceux-ci : pour ce qu'ils meurent en même mois, enfants, jeunes, vieillards, ils ne s'étonnent plus, ils ne se pleurent plus. J'en vis qui craignaient de demeurer derrière, comme en une horrible solitude, et n'y connus communément autre soin que des sépultures; il leur fâchait de voir les corps épars emmy les champs, à la merci des bêtes, qui y peuplèrent incontinent. Comment les fantaisies humaines se découpent! les Néorites, nation qu'Alexandre subjugua, jettent les corps des morts au plus profond de leurs bois, pour y être mangés, seule sépulture estimée entre eux heureuse. Tel, sain, faisait déjà sa fosse; d'autres s'y couchaient encore vivants, et un manœuvre des miens, avec ses mains et ses pieds, attira sur soi la terre en mourant. Était-ce pas s'abriter pour s'endormir plus à son aise, d'une entreprise en hauteur aucunement pareille à celles des soldats romains qu'on trouva, après

la journée de Cannes, la tête plongée dans des trous qu'ils avaient faits et comblés de leurs mains en s'y suffoquant? Somme, toute une nation fut incontinent, par usage, logée en une marche qui ne cède en raideur à aucune résolution étudiée et consultée.

A les juger par l'utilité et par la vérité naïve, les leçons de la simplicité ne cèdent guère à celles que nous prêche la doctrine; au contraire. Les hommes sont divers en sentiment et en force : il les faut mener à leur bien selon eux et par routes diverses. Je ne vis jamais paysan de mes voisins entrer en cogitation de quelle contenance et assurance il passerait cette heure dernière : nature lui apprend à ne songer à la mort que quand il se meurt, et lors, il y a meilleure grâce qu'Aristote, lequel la mort presse doublement, et par elle, et par une si longue préméditation. Pourtant fût-ce l'opinion de César que la moins préméditée mort était la plus heureuse et plus déchargée. L'aigreur de cette imagination naît de notre curiosité. Nous nous empêchons toujours ainsi, voulant devancer et régenter les prescriptions naturelles. Ce n'est qu'aux docteurs d'en dîner plus mal, tous sains, et se renfrogner de l'image de la mort. Le commun n'a besoin ni de remède ni de consolation qu'au heurt et au coup, et n'en considère qu'autant justement qu'il en souffre. Est-ce pas ce que nous disons que la stupidité et faute d'appréhension du vulgaire lui donne cette patience aux maux présents et cette profonde nonchalance des sinistres accidents futurs ; que leur âme, pour être plus crasse et obtuse, est moins pénétrable et agitable? Pour Dieu! s'il est ainsi, tenons dorénavant école de bêtise; c'est l'extrême fruit que les sciences

nous promettent, auquel celle-ci conduit si doucement ses disciples.

Nous n'aurons pas faute de bons régents interprètes de la simplicité naturelle. Socrate en sera l'un; car, de ce qu'il m'en souvient, il parle environ en ce sens aux juges qui délibèrent de sa vie[1] : « J'ai peur, messieurs, si je vous prie de ne me faire mourir, que je m'enferre en la délation de mes accusateurs, qui est : Que je fais plus l'entendu que les autres, comme ayant quelque connaissance plus cachée des choses qui sont au-dessus et au-dessous de nous. Je sais que je n'ai fréquenté ni reconnu la mort, ni n'ai vu personne qui ait essayé ses qualités pour m'en instruire. Ceux qui la craignent présupposent la connaître; quant à moi, je ne sais ni quelle elle est ni quel il fait en l'autre monde. A l'aventure est la mort chose indifférente, à l'aventure désirable. Il est à croire pourtant, si c'est une transmigration d'une place à autre, qu'il y a de l'amendement d'aller vivre avec tant de grands personnages trépassés et d'être exempt d'avoir plus affaire à juges iniques et corrompus. Si c'est un anéantissement de notre être, c'est encore amendement d'entrer en une longue et paisible nuit; nous ne sentons rien de plus doux en la vie qu'un repos et sommeil tranquille et profond sans songes. Les choses que je sais être mauvaises, comme d'offenser son prochain et désobéir au supérieur, soit Dieu, soit homme, je les évite soigneusement; celles desquelles je ne sais si elles sont bonnes ou mauvaises, je ne les saurais craindre. Si je m'en vais mourir et vous laisse en vie, les dieux seuls voient à

[1] Tout ceci est extrait de l'*Apologie de Socrate*, dans Platon.

qui, de vous ou de moi, il en ira mieux. Par quoi, pour mon regard, vous en ordonnerez comme il vous plaira. Mais, selon ma façon de conseiller les choses justes et utiles, je dis bien que, pour votre conscience, vous ferez mieux de m'élargir si vous ne voyez plus avant que moi en ma cause; et, jugeant selon mes actions passées, et publiques et privées, selon mes intentions et selon le profit que tirent tous les jours de ma conversation tant de nos citoyens et jeunes et vieux, et le fruit que je vous fais à tous, vous ne pouvez dûment vous décharger envers mon mérite qu'en ordonnant que je sois nourri, attendu ma pauvreté, au Prytanée, aux dépens publics, ce que souvent je vous ai vu, à moindre raison, octroyer à d'autres. Ne prenez pas à obstination ou dédain que, suivant la coutume, je n'aille vous suppliant et émouvant à commisération. J'ai des amis et des parents, n'étant, comme dit Homère, engendré ni de bois ni de pierre non plus que les autres, capables de se présenter avec des larmes et le deuil; j'ai trois enfants éplorés, de quoi vous tirer à pitié; mais je ferais honte à notre ville, en l'âge que je suis et en telle réputation de sagesse que m'en voici en prévention, de m'aller démettre [1] à si lâches contenances. Que dirait-on des autres Athéniens? J'ai toujours admonesté ceux qui m'ont ouï parler de ne racheter leur vie par une action déshonnête, et aux guerres de mon pays, à Amphipolis, à Potidée, à Délie et autres, où je me suis trouvé, j'ai montré par effets combien j'étais loin de garantir ma sûreté par ma honte. Davantage, j'intéresserais votre devoir et vous convie-

[1] *Soumettre, abaisser.*

rais à choses laides ; car ce n'est pas à mes prières de vous persuader, c'est aux raisons pures et solides de la justice. Vous avez juré aux dieux d'ainsi vous maintenir : il semblerait que je vous voulusse soupçonner et récriminer de ne croire pas qu'il y en ait; et moi-même témoignerais contre moi de ne croire point en eux comme je dois, me défiant de leur conduite et ne remettant purement en leurs mains mon affaire. Je m'y fie de tout et tiens pour certain qu'ils feront en ceci selon qu'il sera plus propre à vous et à moi. Les gens de bien, ni vivants, ni morts, n'ont aucunement à se craindre des dieux. »

Voilà pas un plaidoyer puéril[1], d'une hauteur inimaginable, véritable, franc et juste, au-delà de tout exemple, et employé en quelle nécessité? Vraiment ce fut raison qu'il le préférât à celui que ce grand orateur Lysias avait mis par écrit pour lui, excellemment façonné au type judiciaire, mais indigne d'un si noble criminel. Eût-on ouï de la bouche de Socrate une voix suppliante? cette superbe vertu eût-elle calé au plus fort de sa montre? et sa riche et puissante nature eût-elle commis à l'art sa défense, et, en son plus haut essai, renoncé à la vérité et naïveté, ornements de son parler, pour se parer du fard des figures et feintes d'une oraison apprise? Il fit très-sagement et selon lui de ne corrompre point une teneur de vie incorruptible et une si sainte image de l'humaine forme, pour allonger d'un an sa décrépitude et trahir l'immortelle mémoire de cette fin glorieuse. Il devait sa vie, non pas à soi, mais à l'exemple du monde.

[1] C'est-à-dire, *d'une sécurité enfantine.*

Serait-ce pas dommage public qu'il l'eût achevée d'une oisive et obscure façon? Certes, une si nonchalante et molle considération de sa mort méritait que la postérité la considérât d'autant plus pour lui; ce qu'elle fit; et il n'y a rien en la justice si juste que ce que la fortune ordonna pour sa recommandation; car les Athéniens eurent en telle abomination ceux qui en avaient été causes, qu'on les fuyait comme personnes excommuniées. On tenait pollu tout ce à quoi ils avaient touché; personne à l'étuve ne lavait avec eux, personne ne les saluait ni accointait: si bien qu'enfin, ne pouvant plus porter cette haine publique, ils se pendirent eux-mêmes.

Si quelqu'un estime que, parmi tant d'autres exemples que j'avais à choisir pour le service de mon propos, aux dits de Socrate, j'ai mal trié celui-ci, et qu'il juge ce discours être élevé au-dessus des opinions communes, je l'ai fait à escient; car je juge autrement, et tiens que c'est un discours, en rang et en naïveté, bien plus arrière et plus bas que les opinions communes. Il représente, en une hardiesse inartificielle et sécurité enfantine, la pure et première impression et ignorance de nature; car il est croyable que nous avons naturellement crainte de la douleur, mais non de la mort à cause d'elle. C'est une partie de notre être non moins essentielle que le vivre. A quoi faire nous en aurait nature engendré la haine et l'horreur, vu qu'elle lui tient rang de très-grande utilité, pour nourrir la succession et vicissitudes de ses ouvrages? et qu'en cette république universelle elle sert plus de naissance et d'augmentation que de perte ou ruine?

Outre ceci, la façon d'argumenter de laquelle se sert Socrate n'est-elle pas admirable également en simplicité

et en véhémence? Vraiment, il est bien plus aisé de parler comme Aristote et vivre comme César, qu'il n'est aisé de parler et vivre comme Socrate. Là loge l'extrême degré de perfection et de difficulté; l'art n'y peut joindre. Or, nos facultés ne sont pas ainsi dressées. Nous ne les essayons ni ne les connaissons; nous nous investissons de celles d'autrui et laissons chômer les nôtres; comme quelqu'un pourrait dire de moi, que j'ai seulement fait ici un amas de fleurs étrangères, n'y ayant fourni du mien que le filet à les lier.

Certes, j'ai donné à l'opinion publique que ces parements empruntés m'accompagnent; mais je n'entends pas qu'ils me couvrent et qu'ils me cachent : c'est le rebours de mon dessein, qui ne veut faire montre que du mien et de ce qui est mien par nature; et si je m'en fusse cru, à tout hasard j'eusse parlé tout fin seul. Je m'en charge de plus fort tous les jours, outre ma proposition et ma forme première, sur la fantaisie du siècle et par oisiveté. S'il me messied à moi, comme je le crois, n'importe: il peut être utile à quelque autre. Tel allègue Platon et Homère qui ne les vit oncques; et moi ai pris des lieux assez, ailleurs qu'en leur source. Sans peine et sans suffisance, ayant mille volumes de livres autour de moi en ce lieu où j'écris, j'emprunterai présentement, s'il me plaît, d'une douzaine de tels ravaudeurs, gens que je ne feuillette guère, de quoi émailler le traité de la physionomie. Il ne faut que l'épître liminaire d'un Allemand pour me farcir d'allégations. Et nous allons quêter par là une friande gloire à piper le sot monde! Ces pâtissages de lieux-communs, de quoi tant de gens ménagent leur étude, ne servent guère qu'à sujets communs, et servent

à nous montrer, non à nous conduire ; ridicule fruit de la science que Socrate exagite [1] si plaisamment contre Euthydémus. J'ai vu faire des livres de choses ni jamais étudiées ni entendues ; l'auteur commettant à divers de ses amis savants, la recherche de celle-ci et de cette autre matière à le bâtir, se contentant, pour sa part, d'en avoir projeté le dessein et lié par son industrie ce fagot de provisions inconnues : au moins est sien l'encre et le papier. Cela, c'est en conscience acheter ou emprunter un livre, non pas le faire ; c'est apprendre aux hommes, non qu'on sait faire un livre, mais, ce de quoi ils pouvaient être en doute, qu'on ne le sait pas faire. Un président se vantait, où j'étais, d'avoir amoncelé deux cents tant de lieux étrangers en un sien arrêt présidental. En le prêchant, il effaçait la gloire qu'on lui en donnait : pusillanime et absurde vanterie, à mon gré, pour un tel sujet et telle personne! Je fais le contraire, et, parmi tant d'emprunts je suis bien aise d'en pouvoir dérober quelqu'un, le déguisant et difformant à nouveau service. Au hasard que je laisse dire que c'est par faute d'avoir entendu son naturel usage, je lui donne quelque particulière adresse de ma main, à ce qu'il en soit d'autant moins purement étranger. Ceux-ci mettent leurs larcins en parade et en compte; aussi ont-il plus de crédit aux lois que moi. Nous autres naturalistes estimons qu'il y ait grande et incomparable préférence de l'honneur de l'invention à l'honneur de l'allégation.

Si j'eusse voulu parler par science, j'eusse parlé plutôt; j'eusse écrit du temps plus voisin de mes études,

[1] *Critique*; c'est le mot latin *exagitat*.

que j'avais plus d'esprit et de mémoire, et me fusse plus fié à la vigueur de cet âge-là qu'à celui-ci, si j'eusse voulu faire métier d'écrire ; et quoi, si cette faveur gracieuse que la fortune m'a naguère offerte par l'entremise de cet ouvrage, m'eût pu rencontrer en telle saison, au lieu de celle-ci, où elle est également désirable à posséder et prête à perdre. Deux de mes connaissants, grands hommes en cette faculté, ont perdu par moitié, à mon avis, d'avoir refusé de se mettre au jour à quarante ans, pour attendre les soixante. La maturité a ses défauts comme la verdeur, et pires ; et autant est la vieillesse incommode à cette nature de besogne qu'à tout autre : quiconque met sa décrépitude sous la presse fait folie, s'il espère en épreindre des humeurs qui ne sentent le disgracié, le rêveur et l'assoupi ; notre esprit se constipe et s'épaissit en vieillissant. Je dis pompeusement et opulemment l'ignorance, et dis la science maigrement et piteusement ; accessoirement celle-ci est accidentellement ; celle-là expressément et principalement : et ne traite à point nommé de rien, que du rien, ni d'aucune science que de celle de l'inscience. J'ai choisi le temps où ma vie, que j'ai à peindre, je l'ai toute devant moi ; ce qui en reste tient plus de la mort ; et de ma mort seulement si je la rencontrais babillarde, comme font d'autres, donnerais-je encore volontiers avis au peuple en délogeant.

Socrate a été un exemplaire parfait en toutes grandes qualités. J'ai dépit qu'il eût rencontré un corps et un visage si disgraciés, comme ils disent, et si disconvenables à la beauté de son âme : nature lui fit injustice. Il n'est rien plus vraisemblable que la conformité et relation du corps à l'esprit.

Nous appelons laideur une mésadvenance au premier regard, qui loge principalement au visage et nous dégoûte par bien légères causes, par le teint, une tache, une rude contenance, par quelque cause souvent inexplicable, en des membres pourtant bien ordonnés et entiers. La laideur qui revêtait une âme très-belle en La Boétie était de ce prédicament; cette laideur superficielle, qui est toutefois la plus impérieuse, est de moindre préjudice à l'état de l'esprit, et à peu de certitude en l'opinion des hommes. L'autre, qui d'un plus propre nom s'appelle difformité, plus substantielle, porte plus volontiers coup jusqu'au dedans; non pas tout soulier de cuir bien lissé, mais tout soulier bien formé, montre l'intérieure forme du pied. Comme Socrate disait de la sienne qu'elle en accusait justement autant en son âme, s'il ne l'eût corrigée par institution. Mais, en le disant, je tiens qu'il se moquait, suivant son usage; et jamais âme si excellente ne se fit elle-même.

Si me semble-t-il que ce trait et façon de visage et ces linéaments, par lesquels on argumente aucunes complexions internes et nos fortunes à venir, est chose qui ne loge pas bien directement et simplement sous le chapitre de beauté et de laideur; non plus que toute bonne odeur et sérénité d'air n'en promet pas la santé; ni toute épaisseur et puanteur l'infection, en temps pestilent. Il y a des physionomies favorables, et, en une presse d'ennemis victorieux, vous choisirez incontinent parmi des hommes inconnus l'un plutôt que l'autre à qui vous rendre et fier votre vie, et non proprement par la considération de la beauté.

C'est une faible garantie que la mine; toutefois, elle a

quelque considération, et si j'avais à les fouetter, ce serait plus rudement les méchants qui démentent et trahissent les promesses que nature leur avait plantées au front; je punirais plus aigrement la malice en une apparence débonnaire. Il semble qu'il y ait aucuns visages heureux, d'autres malencontreux : et crois qu'il y a quelque art à distinguer les visages débonnaires des niais, les sévères des rudes, les malicieux des chagrins, les dédaigneux des mélancoliques, et telles autres qualités voisines. Il y a des beautés, non fières seulement, mais aigres; il y en a d'autres douces et encore au-delà fades; d'en pronostiquer les aventures futures, ce sont matières que je laisse indécises.

J'ai une apparence favorable, et en forme et en interprétation; et qui fait une contraire montre à celle de Socrate. Il m'est souvent advenu que, sur le simple crédit de ma présence et de mon air, des personnes qui n'avaient aucune connaissance de moi s'y sont grandement fiées, soit pour leurs propres affaires, soit pour les miennes; et en ai tiré, aux pays étrangers, des faveurs singulières et rares. Mais ces deux expériences valent, à l'aventure, que je les récite particulièrement.

Un quidam délibéra de surprendre ma maison et moi : son art fut d'arriver seul à ma porte, et d'en presser un peu instamment l'entrée. Je le connaissais de nom, et avais occasion de me fier de lui comme de mon voisin et aucunement mon allié : je lui fis ouvrir, comme je fais à chacun. Le voici tout effrayé, son cheval hors d'haleine, fort harassé. Il m'entretint de cette fable : « Qu'il venait d'être rencontré à une demi-lieue de là par un sien ennemi, lequel je connaissais aussi, et avait ouï parler de leur

querelle; que cet ennemi lui avait merveilleusement chauffé les éperons; et qu'ayant été surpris en désarroi et plus faible en nombre, il s'était jeté à ma porte à sauveté; qu'il était en grande peine de ses gens, lesquels il disait tenir pour morts ou pris. » J'essayai tout naïvement de le conforter, assurer et rafraîchir. Tantôt après, voilà quatre ou cinq de ses soldats qui se présentent, en même contenance et effroi pour entrer; et puis d'autres, et d'autres encore après, bien équipés et bien armés, jusqu'à vingt-cinq ou trente, feignant avoir leur ennemi aux talons. Ce mystère commençait à tâter mon soupçon; je n'ignorais pas en quel siècle je vivais, combien ma maison pouvait être enviée, et j'avais plusieurs exemples d'autres de ma connaissance, à qui il était mésadvenu de même. Tant y a que, trouvant qu'il n'y avait point d'acquêt d'avoir commencé à faire plaisir, si je n'achevais, et ne pouvant me défaire sans tout rompre, je me laissai aller au parti le plus naturel et le plus simple, comme je fais toujours, commandant qu'ils entrassent. Aussi, à la vérité, je suis peu défiant et soupçonneux de ma nature, je penche volontiers vers l'excuse et l'interprétation plus douce; je prends les hommes selon le commun ordre, et ne crois pas ces inclinations perverses et dénaturées, si je n'y suis forcé par grand témoignage, non plus que les monstres et miracles : et suis homme, en outre, qui me commets volontiers à la fortune et me laisse aller à corps perdu entre ses bras; dequoi, jusqu'à cette heure, j'ai eu plus d'occasion de me louer que de me plaindre, et l'ai trouvée et plus avisée et plus amie de mes affaires que je ne suis. Il y a quelques actions en ma vie desquelles on peut justement nommer la conduite difficile, ou, qui

voudra, prudente : de celles-là même, posez que la tierce partie soit du mien, certes les deux tierces sont richement à elle. Nous faillons, ce me semble, en ce que nous ne nous fions pas assez au ciel de nous, et prétendons plus de notre conduite, qu'il ne nous appartient; pourtant se fourvoient si souvent nos desseins : il est envieux de l'étendue que nous attribuons aux droits de l'humaine prudence, au préjudice des siens, et nous les raccourcit d'autant plus que nous les amplifions. Ceux-ci se tinrent à cheval, en ma cour, le chef avec moi dans ma salle, qui n'avait voulu qu'on établât son cheval, disant avoir à se retirer incontinent qu'il aurait eu nouvelles de ses hommes. Il se vit maître de son entreprise, et n'y restait sur ce point que l'exécution. Souvent depuis il a dit, car il ne craignait pas de faire ce conte, que mon visage et ma franchise lui avaient arraché la trahison des poings. Il remonta à cheval, ses gens ayant continuellement les yeux sur lui, pour voir quel signe il leur donnerait, bien étonnés de le voir sortir et abandonner son avantage.

Une autre fois, me fiant à je ne sais quelle trève qui venait d'être publiée en nos armées, je m'acheminai à un voyage, par pays étrangement chatouilleux. Je ne fus pas si tôt éventé, que voilà trois ou quatre cavalcades de divers lieux pour m'attraper : l'une me joignit à la troisième journée, où je fus chargé par quinze ou vingt gentilhommes masqués, suivis d'une ondée d'argoulets [1]. Me voilà pris et rendu, retiré dans l'épais d'une forêt voisine, démonté, dévalisé, mes coffres fouillés, ma boîte prise, chevaux et équipage départis à nouveaux maîtres.

[1] *Arquebusiers*, comme il les nomme plus bas.

Nous fûmes longtemps à contester dans ce hallier, sur le fait de ma rançon, qu'ils me taillaient si haute, qu'il paraissait bien que je ne leur étais guère connu. Ils entrèrent en grande contestation de ma vie. De vrai, il y avait plusieurs circonstances qui me menaçaient du danger où j'en étais. Je me maintins toujours, sur le titre de ma trêve, à leur quitter seulement le gain qu'ils avaient fait de ma dépouille, qui n'était pas à mépriser, sans promesse d'autre rançon. Après deux ou trois heures que nous eûmes été là, et qu'ils m'eurent fait monter sur un cheval qui n'avait garde de leur échapper, et commis ma conduite particulière à quinze ou vingt arquebusiers, et dispersé mes gens à d'autres, ayant ordonné qu'on nous menât prisonniers en diverses routes, et moi déjà acheminé à deux ou trois arquebusades de là, voici une soudaine et très-inopinée mutation qui leur prit. Je vis revenir à moi le chef, avec paroles plus douces : se mettant en peine de rechercher en la troupe mes hardes écartées et me les faisant rendre, selon qu'il s'en pouvait recouvrer, jusqu'à ma boîte. Le meilleur présent qu'ils me firent, ce fut enfin ma liberté : le reste ne me touchait guère en ce temps-là. La vraie cause d'un changement si nouveau, et de ce ravisement sans aucune impulsion apparente, et d'un repentir si miraculeux, en tel temps, en une entreprise pourpensée et délibérée, et devenue juste par l'usage (car d'arrivée je leur confessai ouvertement le parti duquel j'étais, et le chemin que je tenais), certes, je ne sais pas bien encore quelle elle est. Le plus apparent qui se démasqua, et me fit connaître son nom, me redit lors plusieurs fois que je devais cette délivrance à mon visage, liberté et fermeté de mes paroles, qui me

...ugne d'une telle mésaventure, et me deman-
... ...ce d'une pareille. Il est possible que la bonté
... se voulut servir de ce vain instrument pour ma
...servation : elle me défendit encore le lendemain d'au-
...s pires embûches, desquelles ceux-ci même m'avaient
averti. Le dernier est encore en pieds pour en faire le
conte; le premier fut tué il n'y a pas longtemps.

Si mon visage ne répondait pour moi, si on ne lisait en mes yeux et en ma voix la simplicité de mon intention, je n'eusse pas duré sans querelle et sans offense si longtemps, avec cette indiscrète liberté de dire à tort et à droit ce qui me vient en fantaisie, et juger témérairement des choses. Cette façon peut paraître avec raison incivile et mal accommodée à notre usage; mais outrageuse et malicieuse, je n'ai vu personne qui l'en ait jugée, ni qui se soit piqué de ma liberté, s'il l'a reçue de ma bouche : les paroles redites ont, comme autre son, autre sens. Aussi ne hais-je personne; et suis si lâche à offenser que, pour le service de la raison même, je ne le puis faire; et lorsque l'occasion m'a convié aux condamnations criminelles, j'ai plutôt manqué à la justice. On reprochait, dit-on, à Aristote, d'avoir été trop miséricordieux envers un méchant homme : « J'ai été de vrai, dit-il, miséricordieux envers l'homme, non envers la méchanceté. » Les jugements ordinaires s'exaspèrent à la punition, par l'horreur du méfait : cela même refroidit le mien; l'horreur du premier meurtre m'en fait craindre un second; et la laideur de la première cruauté m'en fait abhorrer toute imitation. A moi, qui ne suis qu'écuyer de trèfles, peut toucher ce qu'on disait de Charillus, roi de Sparte : « Il ne saurait être bon, puisqu'il n'est pas mauvais aux mé-

chants ; » ou bien ainsi, car Plutarque le présente en ces deux sortes, comme mille autres choses, diversement et contrairement : « Il faut bien qu'il soit bon, puisqu'il l'est aux méchants mêmes. » De même qu'aux actions légitimes, je me fâche de m'y employer quand c'est envers ceux qui s'en déplaisent ; aussi, à dire vérité, aux illégitimes, je ne fais pas assez de conscience de m'y employer, quand c'est envers ceux qui y consentent.

CHAPITRE XXXIX.

DE L'EXPÉRIENCE.

Il n'est désir plus naturel que le désir de connaissance. Nous essayons tous les moyens qui nous y peuvent mener ; quand la raison nous fault, nous y employons l'expérience ; qui est un moyen de beaucoup plus faible et plus vil ; mais la vérité est chose si grande, que nous ne devons dédaigner aucune entremise qui nous y conduise. La raison a tant de formes, que nous ne savons à laquelle nous prendre : l'expérience n'en a pas moins ; la conséquence que nous voulons tirer de la conférence des événements est mal sûre, d'autant qu'ils sont toujours dissemblables. Il n'est aucune qualité si universelle, en cette image des choses, que la diversité et variété. Et les Grecs et les Latins, et nous, pour le plus exprès exemple de similitude, nous servons de celui des œufs ; toutefois, il s'est trouvé des hommes, et notamment un en Delphes, qui reconnaissait des marques de différence en-

tre les œufs, si qu'il n'en prenait jamais l'un pour l'autre; et y ayant plusieurs poules, savait juger de laquelle était l'œuf.

La dissimilitude s'ingère d'elle-même en nos ouvrages: nul art ne peut arriver à la similitude; ni Perrozet, ni autre, ne peut si soigneusement polir et blanchir l'envers de ses cartes qu'aucuns joueurs ne les distinguent, à les voir seulement couler par les mains d'un autre. La ressemblance ne fait pas tant un, comme la différence fait autre. Nature s'est obligée à ne rien faire autre, qui ne fût dissemblable.

Pourtant, l'opinion de celui-là ne me plaît guère, qui pensait, par la multitude des lois, brider l'autorité des juges, en leur taillant leurs morceaux; il ne sentait point qu'il y a autant de liberté et d'étendue à l'interprétation des lois qu'à leur façon. Nous voyons combien il se trompait; car nous avons en France plus de lois que tout le reste du monde ensemble, et plus qu'il n'en faudrait à régler tous les mondes d'Épicure, et si avons tant laissé à opiner et décider à nos juges qu'il ne fut jamais liberté si puissante et si licencieuse. Qu'ont gagné nos législateurs à choisir cent mille espèces et faits particuliers, et y attacher cent mille lois? ce nombre n'a aucune proportion avec l'infinie diversité des actions humaines; la multiplication de nos inventions n'arrivera pas à la variation des exemples: ajoutez-y en cent fois autant; il n'adviendra pas pourtant que, des événements à venir, il s'en trouve aucun qui, en tout ce grand nombre de milliers d'événements choisis et enregistrés, en rencontre un auquel il se puisse joindre et apparier si exactement qu'il n'y reste quelque circonstance et diversité qui requière diverse

considération de jugement. Il y a peu de relation de nos actions, qui sont en perpétuelle mutation avec les lois fixes et immobiles : les plus désirables, ce sont les plus rares, plus simples et générales; et encore crois-je qu'il vaudrait mieux n'en avoir point du tout que de les avoir en tel nombre que nous avons.

Nature les donne toujours plus heureuses que ne sont celles que nous nous donnons : témoin la peinture de l'âge doré des poètes, et l'état où nous voyons vivre les nations qui n'en ont point d'autres; en voilà qui, pour tous juges, employent en leurs causes le premier passant qui voyage le long de leurs montagnes; et ces autres élisent, le jour du marché, quelqu'un d'entre eux, qui, sur-le-champ, décide tous leurs procès. Quel danger y aurait-il que les plus sages vidassent ainsi les nôtres, selon les occurrences et à l'œil, sans obligation d'exemple et de conséquence? A chaque pied son soulier. Le roi Ferdinand, envoyant des colonies aux Indes, pourvut sagement qu'on n'y menât aucuns écoliers de la jurisprudence, de crainte que les procès ne peuplassent en ce nouveau monde, comme étant science, de sa nature, génératrice d'altercation et division : jugeant avec Platon que « c'est une mauvaise provision du pays, que jurisconsultes et médecins. »

Pourquoi est-ce que notre langage commun, si aisé à tout autre usage, devient obscur et non intelligible en contrat et testament, et que celui qui s'exprime si clairement, quoi qu'il dise et écrive, ne trouve en cela aucune manière de se déclarer qui ne tombe en doute et contradiction? si ce n'est que les princes de cet art, s'appliquant d'une péculière attention à trier des mots solennels et for-

mer des clauses artistes, ont tant pesé chaque syllabe, épluché si primement chaque espèce de couture, que les voilà enfraqués et embrouillés en l'infinité des figures, et si menues partitions qu'elles ne peuvent plus tomber sous aucun réglement et prescription, ni aucune certaine intelligence. Qui a vu des enfants, essayant de ranger à certain nombre une masse d'argent vif? plus ils le pressent et pétrissent et s'étudient à le contraindre à leur loi, plus ils irritent la liberté de ce généreux métal; il fuit à leur art, et se va menuisant et éparpillant au-delà de tout compte. C'est de même; car en subdivisant ces subtilités, on apprend aux hommes d'accroître les doutes; on nous met en train d'étendre et diversifier les difficultés; on les allonge, on les disperse. En semant les questions et les retaillant, on fuit fructifier et foisonner le monde en incertitude et en querelle; comme la terre se rend fertile, plus elle est émiée et profondément remuée. Nous doutions sur Ulpian et redoutons encore sur Bartole et Baldus. Il fallait effacer la trace de cette diversité innumérable d'opinions, non point s'en parer et en entêter la postérité. Je ne sais qu'en dire; mais il se sent par expérience que tant d'interprétations dissipent la vérité et la rompent. Aristote a écrit pour être entendu; s'il ne l'a pu, moins le fera un moins habile et un tiers que celui qui traite sa propre imagination. Nous ouvrons la matière et l'épandons en la détrempant; d'un sujet nous en faisons mille, et retombons, en multipliant et subdivisant, à l'infinité des atomes d'Épicure. Jamais deux hommes ne jugèrent pareillement de même chose; et est impossible de voir deux opinions semblables exactement, non-seulement en divers hommes, mais en même homme à diverses heures.

Ordinairement je trouve à douter en ce que le commentaire n'a daigné toucher; je bronche plus volontiers en pays plat, comme certains chevaux que je connais, qui choppent plus souvent en chemin uni.

Les hommes méconnaissent la maladie naturelle de leur esprit : il ne fait que fureter et quêter, et va sans cesse tournoyant, bâtissant et s'empêtrant en sa besogne, comme nos vers à soie, et s'y étouffe : *mus in pice.* Il pense remarquer de loin je ne sais quelle apparence de clarté et vérité imaginaire; mais, pendant qu'il y court, tant de difficultés lui traversent la voie d'empêchement et de nouvelles quêtes, qu'elles l'égarent et l'enivrent : non guère autrement qu'il advint aux chiens d'Ésope, lesquels découvrant quelque apparence de corps mort flotter en mer et ne le pouvant approcher, entreprirent de boire cette eau, d'assècher le passage et s'y étouffèrent. A quoi se rencontre ce qu'un Cratès disait des écrits d'Héraclite, « qu'ils avaient besoin d'un lecteur bon nageur, » afin que la profondeur et poids de sa doctrine ne l'engloutît et suffoquât. Ce n'est rien que faiblesse particulière, qui nous fait contenter de ce que d'autres ou que nous-mêmes avons trouvé en cette chasse de connaissance; un plus habile ne s'en contentera pas : il y a toujours place pour un suivant, oui et pour nous-mêmes, et route par ailleurs. Il n'y a point de fin en nos inquisitions; notre fin en l'autre monde. C'est signe de raccourcissement d'esprit quand il se contente, ou signe de lasseté. Nul esprit généreux ne s'arrête en soi; il prétend toujours et va outre ses forces; il a des élans au-delà de ses effets : s'il ne s'avance, et ne se presse, et ne s'accule, et ne se choque et tournevire, il n'est vif qu'à demi; ses poursuites sont

sans terme et sans forme; son aliment, c'est admiration, chasse, ambiguité : ce que déclarait assez Apollon, parlant toujours à nous doublement, obscurément et obliquement; ne nous repaissant pas, mais nous amusant et embesognant. C'est un mouvement irrégulier, perpétuel, sans patron et sans but; ses inventions s'échauffent, se suivent et s'entreproduisent l'une l'autre.

Il y a plus affaire à interpréter les interprétations qu'à interpréter les choses, et plus de livres sur les livres que sur autre sujet; nous ne faisons que nous entregloser. Tout fourmille de commentaires; d'auteurs, il en est grande cherté. Le principal et plus fameux savoir de nos siècles, est-ce pas savoir entendre les savants? est-ce pas la fin commune et dernière de toutes études? Nos opinions s'entent les unes sur les autres; la première sert de tige à la seconde, la seconde à la tierce; nous échelons ainsi de degré en degré; et advient de là que le plus haut monté a souvent plus d'honneur que de mérite, car il n'est monté que d'un grain sur les épaules du pénultième.

Combien souvent, et sottement à l'aventure, ai-je étendu mon livre à parler de soi? Sottement, quand ce ne serait que pour cette raison qu'il me devait souvenir de ce que je dis des autres qui en font de même, « que ces œillades si fréquentes à leur ouvrage témoignent que le cœur leur frissonne de son amour, et les rudoiements mêmes dédaigneux de quoi ils le battent, que ce ne sont que mignardises et affèteries d'une faveur maternelle, » suivant Aristote, à qui et se priser et se mépriser naissent souvent de pareil air d'arrogance; car mon excuse « que je dois avoir en cela plus de liberté que les autres,

d'autant qu'à point nommé j'écris de moi et de mes écrits comme de mes autres actions; que mon thème se renverse en soi; » je ne sais si chacun le prendra.

J'ai vu en Allemagne que Luther a laissé autant de divisions et d'altercations sur le doute de ses opinions et plus qu'il n'en émet sur les écritures saintes. Notre contestation est verbale. Je demande ce que c'est que nature, cercle et substitution; la question est de paroles et se paie de même. Une pierre, c'est un corps; mais qui presserait : «Et corps, qu'est-ce?—Substance.—Et substance, quoi?» ainsi de suite, acculerait enfin le répondant au bout de son calepin. On échange un mot pour un autre mot et souvent plus inconnu. Je sais mieux ce que c'est qu'homme que je ne sais ce que c'est animal ou mortel ou raisonnable. Pour satisfaire à un doute, ils m'en donnent trois; c'est la tête d'Hydra. Socrate demandait à Menon « ce que c'était que vertu?—Il y a, dit Menon, vertu d'homme et de femme, de magistrat et d'homme privé, d'enfant et de vieillard. — Voici qui va bien, s'écria Socrate; nous étions en cherche d'une vertu, tu nous en apportes un essaim. » Nous communiquons une question; on nous en redonne une ruchée. Comme nul événement et nulle forme ne ressemble entièrement à une autre, aussi ne diffère l'une de l'autre entièrement; ingénieux mélange de nature. Si nos faces n'étaient semblables, on ne saurait discerner l'homme de la bête, si elle n'était dissemblable, on ne saurait discerner l'homme de l'homme. Toutes choses se tiennent par quelque similitude; tout exemple cloche, et la relation qui se tire de l'expérience est toujours défaillante et imparfaite. On joint toutefois les comparaisons par quelque bout; ainsi servent les lois et s'assortissent ainsi à cha-

cune de nos affaires par quelque interprétation détournée, contrainte et biaise.

Puisque les lois éthiques qui regardent le devoir particulier de chacun en soi sont si difficiles à dresser comme nous voyons qu'elles sont, ce n'est pas merveille si celles qui gouvernent tant de particuliers le sont davantage. Considérez la forme de cette justice qui nous régit ; c'est un vrai témoignage de l'humaine imbécilité. Tant il y a de contradiction et d'erreur ! Ce que nous trouvons faveur et rigueur en la justice, et y en trouvons tant que je ne sais si l'entredeux s'y trouve si souvent, ce sont parties maladives et membres injustes du corps même et essence de la justice. Des paysans viennent de m'avertir en hâte qu'ils ont laissé présentement, en une forêt qui est à moi, un homme meurtri de cent coups, qui respire encore et qui leur a demandé de l'eau par pitié et du secours pour le soulever ; ils disent qu'ils n'ont osé l'approcher et s'en sont fuis, de peur que les gens de la justice ne les y attrapassent, et, comme il se fait de ceux qu'on rencontre près d'un homme tué, ils n'eussent à rendre compte de cet accident à leur totale ruine, n'ayant ni suffisance ni argent pour défendre leur innocence. Que leur eussé-je dit ? il est certain que cet office d'humanité les eût mis en peine.

Combien avons-nous découvert d'innocents avoir été punis, je dis sans la coulpe des juges, et combien y en a-t-il eu que nous n'avons pas découverts ? Ceci est advenu de mon temps. Certains sont condamnés à la mort pour un homicide ; l'arrêt, sinon prononcé, au moins conclu et arrêté. Sur ce point, les juges sont avertis, par les officiers d'une cour subalterne voisine, qu'ils tiennent quelques prisonniers, lesquels avouent disertement cet

homicide et apportent à tout ce fait une lumière indubitable. On délibère si pourtant on doit interrompre et différer l'exécution de l'arrêt donné contre les premiers; on considère la nouvelleté de l'exemple et sa conséquence pour accrocher les jugements ; que la condamnation est juridiquement passée, les juges privés de repentance. Somme, ces pauvres diables sont consacrés aux formules de la justice. Philippus, ou quelque autre, pourvut à un pareil inconvénient en cette manière. Il avait condamné en grosses amendes un homme envers un autre par un jugement résolu. La vérité se découvrant quelque temps après, il se trouva qu'il avait iniquement jugé. D'un côté était la raison de la cause, de l'autre côté la raison des formes judiciaires. Il satisfit aucunement à toutes les deux, laissant en son état la sentence, et récompensant de sa bourse l'intérêt du condamné. Mais il avait affaire à un accident réparable : les miens furent pendus irréparablement. Combien ai-je vu de condamnations plus crimineuses que le crime !

Nul juge n'a encore, Dieu merci, parlé à moi comme juge pour quelque cause que ce soit, ou mienne ou tierce, ou criminelle ou civile; nulle prison ne m'a reçu, non pas seulement pour m'y promener; l'imagination m'en rend la vue, même du dehors, déplaisante. Je suis si affadi après la liberté, que, qui me défendrait l'accès de quelque coin des Indes, j'en vivrais aucunement plus mal à mon aise; et tant que je trouverai terre ou air ouvert ailleurs, je ne croupirai en lieu où il me faille cacher. Mon Dieu! que mal pourrais-je souffrir la condition où je vois tant de gens cloués à un quartier de ce royaume, privés de l'entrée des villes principales et des cours

et de l'usage des chemins publics pour avoir querellé nos lois ! Si celles que je sers me menaçaient seulement le bout du doigt, je m'en irais incontinent en trouver d'autres où que ce fût. Toute ma petite prudence, en ces guerres civiles où nous sommes, s'emploie à ce qu'elles n'interrompent ma liberté d'aller et venir.

J'aimerais mieux m'entendre bien en moi qu'en Cicéron. De l'expérience que j'ai de moi, je trouve assez de quoi me faire sage, si j'étais bon écolier : qui remet en sa mémoire l'excès de sa colère passée, et jusqu'où cette fièvre l'emporta, voit la laideur de cette passion mieux que dans Aristote et en conçoit une haine plus juste; qui se souvient des maux qu'il a courus, de ceux qui l'ont menacé, des légères occasions qui l'ont remué d'un état à autre, se prépare par là aux mutations futures et à la reconnaissance de sa condition. La vie de César n'a point plus d'exemple que la nôtre pour nous; et emperière, et populaire, c'est toujours une vie que tous accidents humains regardent. Écoutons-y seulement; nous nous disons tout ce de quoi nous avons principalement besoin; qui se souvient de s'être tant et tant de fois mécompté de son propre jugement est-il pas un sot de n'en entrer pour jamais en défiance? Quand je me trouve convaincu, par la raison d'autrui, d'une opinion fausse, je n'apprends pas tant ce qu'il m'a dit de nouveau et cette ignorance particulière, ce serait peu d'acquêt, comme en général j'apprends ma débileté et la trahison de mon entendement, d'où je tire la réformation de toute la masse. En toutes mes autres erreurs, je fais de même; et sens de cette règle grande utilité à la vie; je ne regarde pas l'espèce et l'individu comme une pierre où j'aie bronché;

j'apprends à craindre mon allure partout, et m'attends à la régler. D'apprendre qu'on a dit ou fait une sottise, ce n'est rien que cela; il faut apprendre qu'on n'est qu'un sot, instruction bien plus ample et importante. Les faux pas que ma mémoire m'a fait si souvent, lors même qu'elle s'assure le plus de soi, ne se sont pas inutilement perdus; elle a beau me jurer à cette heure et m'assurer, je secoue les oreilles; la première opposition qu'on fait à son témoignage me met en suspens, et n'oserais me fier d'elle en chose de poids, ni la garantir sur le fait d'autrui; et n'était que ce que je fais par faute de mémoire, les autres le font encore plus souvent par faute de foi, je prendrais toujours, en chose de fait, la vérité de la bouche d'un autre plutôt que de la mienne. Si chacun épiait de près les effets et circonstances des passions qui le régentent, comme j'ai fait de celles à qui j'étais tombé en partage, il les verrait venir et ralentirait un peu leur impétuosité et leur course; elles ne nous sautent pas toujours au collet d'un prime saut; il y a de la menace et des degrés. Le jugement tient chez moi un siége magistral, au moins il s'en efforce soigneusement; il laisse mes appétits aller leur train, et la haine et l'amitié, voire et celle que je me porte à moi-même, sans s'en altérer et corrompre; s'il ne peut réformer les autres parties selon soi, au moins ne se laisse-t-il pas difformer à elles; il fait son jeu à part.

L'avertissement à chacun « de se connaître, » doit être d'un important effet, puisque ce dieu de science et de lumière [1] le fit planter au front de son temple, comme comprenant tout ce qu'il avait à nous conseiller. Platon

[1] Apollon.

dit aussi que prudence n'est autre chose que l'exécution de cette ordonnance, et Socrate le vérifie par le menu en Xénophon. Les difficultés et l'obscurité ne s'aperçoivent en chacune science que par ceux qui y ont entrée; car encore faut-il quelque degré d'intelligence à pouvoir remarquer qu'on ignore; et faut pousser à une porte pour savoir qu'elle nous est close, d'où naît cette platonique subtilité, que « Ni ceux qui savent n'ont à s'enquérir, d'autant qu'ils savent; ni ceux qui ne savent, d'autant que pour s'enquérir il faut savoir de quoi on s'enquiert. » Ainsi en celle-ci « de se connaître soi-même, » ce que chacun se voit si résolu et satisfait, ce que chacun y pense être suffisamment entendu, signifie que chacun n'y entend rien du tout, comme Socrate apprend à Euthydème. Moi, qui ne fais autre profession, y trouve une profondeur et variété si infinie, que mon apprentissage n'a autre fruit que de me faire sentir combien il me reste à apprendre. A ma faiblesse, si souvent reconnue, je dois l'inclination que j'ai à la modestie, à l'obéissance des créances qui me sont prescrites, à une constante froideur et modération d'opinions, et la haine de cette arrogance importune et querelleuse se croyant et fiant toute à soi, ennemie capitale de discipline et de vérité. Celui-ci aura donné du nez à terre cent fois pour un jour; le voilà sur ses ergots, aussi résolu et entier que devant; vous diriez qu'on lui a infus, depuis, quelque nouvelle âme et vigueur d'entendement, et qu'il lui advient comme à cet ancien fils de la terre, qui reprenait nouvelle fermeté et se renforçait par sa chute; ce têtu indocile pense-t-il pas reprendre un nouvel esprit pour reprendre une nouvelle dispute? C'est par mon expérience que j'accuse l'humaine ignorance,

qui est, à mon avis, le plus sûr parti de l'école du monde.

Cette longue attention que j'emploie à me considérer me dresse à juger aussi passablement des autres, et est peu de choses de quoi je parle plus heureusement et excusablement : il m'advient souvent de voir et distinguer plus exactement les conditions de mes amis qu'ils ne font eux-mêmes, j'en ai étonné quelqu'un par la pertinence de ma description et l'ai averti de soi. Pour m'être, dès mon enfance, dressé à mirer ma vie dans celle d'autrui, j'ai acquis une complexion studieuse en cela; et, quand j'y pense, je laisse échapper autour de moi peu de choses qui y servent, contenances, humeurs, discours. J'étudie tout : ce qu'il me faut fuir, ce qu'il me faut suivre. Ainsi à mes amis je découvre, par leurs productions, leurs inclinations internes; non pour ranger cette infinie variété d'actions, si diverses et si découpées, à certains genres et chapitres, et distribuer distinctement mes partages et divisions en classes et régions connues. Les savants parlent et dénotent leurs fantaisies plus spécifiquement et par le menu; moi, qui n'y vois d'autant que l'usage m'en informe, sans règle, présente généralement les miennes et à tâtons; comme en ceci, je prononce ma sentence par articles décousus, ainsi que de chose qui ne se peut dire à la fois et en bloc : la relation et la conformité ne se trouvent point en telles âmes que les nôtres, basses et communes. La sagesse est un bâtiment solide et entier, dont chaque pièce tient son rang et porte sa marque. Je laisse aux artistes, et ne sais s'ils en viennent à bout en chose si mêlée, si menue et fortuite, de ranger en bande cette infinie diversité de visages, et arrêter notre inconstance et la mettre par ordre.

Il fait besoin d'oreilles bien fortes pour s'ouïr franchement juger; et parce qu'il en est peu qui le puissent souffrir sans morsure, ceux qui se hasardent de l'entreprendre envers nous nous montrent un singulier effet d'amitié; car c'est aimer sainement d'entreprendre à blesser et offenser pour profiter. Je trouve rude de juger celui-là, en qui les mauvaises qualités surpassent les bonnes : Platon ordonne trois parties à qui veut examiner l'âme d'un autre, science, bienveillance, hardiesse.

Quelquefois on me demandait à quoi j'eusse pensé être bon, qui se fût avisé de se servir de moi pendant que j'en avais l'âge. A rien, dis-je! Et m'excuse volontiers de ne savoir faire chose qui m'esclave à autrui. Mais j'eusse dit ses vérités à mon maître, et eusse contrôlé ses mœurs s'il eût voulu; non en gros, par leçons scolastiques que je ne sais point, et n'en vois naître aucune vraie réformation en ceux qui les savent, mais les observant pas à pas, en toute opportunité et en jugeant à l'œil, pièce à pièce, simplement et naturellement, lui faisant voir quel il est en l'opinion commune, m'opposant à ses flatteurs. Il n'y a nul de nous qui ne valût moins que les rois, s'il était ainsi continuellement corrompu, comme ils sont, de cette canaille de gens; comment, si Alexandre, ce grand roi et philosophe ne s'en put défendre ? J'eusse eu assez de fidélité, de jugement et de liberté pour cela. Ce serait un office sans nom; autrement il perdrait son effet et sa grâce, et est un rôle qui ne peut indifféremment appartenir à tous, car la vérité même n'a pas ce privilége d'être employée à toute heure et en toute sorte; son usage, tout noble qu'il est, a ses circonscriptions et limites. Il advient souvent, com-

me le monde est, qu'on la lâche à l'oreille du prince, non-seulement sans fruit, mais dommageablement et encore injustement, et ne me fera-t-on pas accroire qu'une sainte remontrance ne puisse être appliquée vicieusement, et que l'intérêt de la substance ne doive souvent céder à l'intérêt de la forme.

Je voudrais à ce métier un homme content de sa fortune, et né de moyenne fortune, d'autant que, d'une part, il n'aurait point de crainte de toucher vivement et profondément le cœur du maître, pour ne perdre par là le cours de son avancement; et, d'autre part, pour être d'une condition moyenne, il aurait plus aisée communication à toutes sortes de gens. Je le voudrais à un homme seul; car répandre le privilége de cette liberté et privauté à plusieurs engendrerait une nuisible irrévérence; oui, et de celui-là je requerrais surtout la fidélité du silence.

Un roi n'est pas à croire quand il se vante de sa constance à attendre le rencontre de l'ennemi pour sa gloire; si, pour son profit et amendement, il ne peut souffrir la liberté des paroles d'un ami, qui n'ont autre effort que de lui pincer l'ouïe, le reste de leur effet étant en sa main. Or, il n'est aucune condition d'hommes qui ait si grand besoin que ceux-là de vrais et libres avertissements : ils soutiennent une vie publique et ont à agréer à l'opinion de tant de spectateurs, que, comme on a accoutumé de leur taire tout ce qui les divertit de leur route, ils se trouvent, sans le sentir, engagés en la haine et détestation de leurs peuples, pour des occasions souvent qu'ils eussent pu éviter, à nul intérêt de leurs plaisirs même, qui les en eût avisés et redressés à temps. Com-

munément leurs favoris regardent à soi plus qu'au maître : et il leur va de bon; d'autant qu'à la vérité la plupart des offices de la vraie amitié sont, envers le souverain, en un rude et périlleux essai, de manière qu'il y fait besoin, non-seulement de beaucoup d'affection et de franchise, mais encore de courage.

Enfin, toute cette fricassée que je barbouille ici n'est qu'un registre des essais de ma vie, qui est pour l'interne santé, exemplaire assez à prendre l'instruction à contrepoil : mais quant à la santé corporelle, personne ne peut fournir d'expérience plus utile que moi, qui la présente pure, nullement corrompue et altérée par art et par opination. L'expérience est proprement sur son fumier au sujet de la médecine, où la raison lui quitte toute la place : Tibère disait que quiconque avait vécu vingt ans se devait répondre des choses qui lui étaient nuisibles et salutaires, et se savoir conduire sans médecine, et le pouvait avoir appris de Socrate, lequel, conseillant à ses disciples soigneusement, et comme une très-principale étude, l'étude de leur santé, ajoutait qu'il était malaisé qu'un homme d'entendement, prenant garde à ses exercices, à son boire et à son manger, ne discernât mieux que tout médecin ce qui lui était bon ou mauvais. Si fait la médecine profession d'avoir toujours l'expérience pour touche de son opération : ainsi Platon avait raison de dire que, pour être vrai médecin, il serait nécessaire que celui qui l'entreprendrait eût passé par toutes les maladies qu'il veut guérir, et par tous les accidents et circonstances de quoi il doit juger. Vraiment je m'en fierais à celui-là, car les autres nous guident, comme celui qui peint les mers, les

écueils et les ports, étant assis sur sa table, et y fait promener le modèle d'un navire en toute sûreté; jetez-le à l'effet, il ne sait par où s'y prendre. Ils font telle description de nos maux que fait un trompette de ville qui crie un cheval ou un chien perdu; tel poil, telle hauteur, telle oreille; mais présentez-le lui, il ne le connaît pas pourtant.

Les arts qui promettent de nous tenir le corps en santé nous promettent beaucoup; mais aussi n'en est point qui tiennent moins ce qu'ils promettent.

Et, en notre temps, ceux qui font profession de ces arts entre nous en montrent moins les effets que tous autres hommes : on peut dire d'eux, pour le plus, qu'ils vendent les drogues médicinales; mais qu'ils soient médecins, cela ne peut-on dire. J'ai assez vécu pour mettre en compte l'usage qui m'a conduit si loin; pour qui en voudra goûter, j'en ai fait l'essai. En voici quelques articles, comme la souvenance me les fournira : je n'ai point de façon qui ne soit allée variant selon les accidents; mais j'enregistre celles que j'ai bien plus souvent vu en train, qui ont eu plus de possession enmoi jusqu'à cette heure.

Ma forme de vie est pareille en maladie comme en santé; même lit, mêmes heures, mêmes viandes me servent, et même breuvage; je n'y ajoute du tout rien, que la modération du plus ou du moins, selon ma force et appétit. Ma santé, c'est maintenir sans détourbier mon état accoutumé. Je vois que la maladie m'en déloge d'un côté; si je crois les médecins, ils m'en détourneront de l'autre, et, par fortune et par art, me voilà hors de ma route. Je ne crois rien plus certainement que ceci : que je ne saurais être offensé par l'usage des choses que j'ai si

longtemps accoutumées. C'est à la coutume de donner forme à notre vie, telle qu'il lui plaît : elle peut tout en cela ; c'est le breuvage de Circé, qui diversifie notre nature comme bon lui semble. Combien de nations, et à trois pas de nous, estiment ridicule la crainte du serein qui nous blesse si apparemment ! et nos bateliers et nos paysans s'en moquent. Vous faites malade un Allemand de le coucher sur un matelas, comme un Italien sur la plume, et un Français sans rideau et sans feu. L'estomac d'un Espagnol ne dure pas à notre forme de manger, ni le nôtre à boire à la suisse. Un Allemand me fit plaisir, à Auguste [1], de combattre l'incommodité de nos foyers, par ce même argument de quoi nous nous servons ordinairement à condamner leurs poêles ; car, à la vérité, cette chaleur croupie, et puis la senteur de cette matière réchauffée, de quoi ils sont composés, entête la plupart de ceux qui n'y sont pas expérimentés ; moi, non ; mais au demeurant, étant cette chaleur égale, constante et universelle, sans lueur, sans fumée, sans le vent que l'ouverture de nos cheminées nous apporte, elle a bien par ailleurs dequoi se comparer à la nôtre. Que n'imitons-nous l'architecture romaine ? car on dit qu'anciennement le feu ne se faisait en leurs maisons que par le dehors et au pied d'icelles ; d'où s'inspirait la chaleur à tout le logis, par les tuyaux pratiqués dans l'épais du mur, lesquels allaient embrassant les lieux qui en devaient être échauffés : ce que j'ai vu clairement signifié, je ne sais où, en Sénèque. Celui-ci, m'oyant louer les commodités et beautés de sa ville, qui le mérite certes, commença à

[1] Augsbourg, *Augusta Vindelicorum*.

me plaindre de quoi j'avais à m'en éloigner; et des premiers inconvénients qu'il m'allégua, ce fut la pesanteur de tête que m'apporteraient les cheminées ailleurs. Il avait ouï faire cette plainte à quelqu'un, et nous l'attachait, étant privé par l'usage de l'apercevoir chez lui. Toute chaleur qui vient du feu m'affaiblit et m'appesantit; si disait Évenus que le meilleur condiment [1] de la vie était le feu; je prends plutôt toute autre façon d'échapper au froid.

Nous craignons les vins au bas [2]; en Portugal, cette fumée est en délices, et est le breuvage des princes. En somme, chaque nation a plusieurs coutumes et usances qui sont non-seulement inconnues, mais farouches et miraculeuses à quelque autre nation. Que ferons-nous à ce peuple qui ne fait recette que de témoignages imprimés, qui ne croit les hommes s'ils ne sont en livres, ni la vérité si elle n'est d'âge compétent? Nous mettons en dignité nos sottises, quand nous les mettons en moule. Il y a bien pour lui autre poids de dire : « Je l'ai lu, » que si vous dites : « Je l'ai ouï dire. » Mais moi, qui ne mécrois non plus la bouche que la main des hommes, et qui sais qu'on écrit autant indiscrètement qu'on parle, et qui estime ce siècle comme un autre passé, j'allègue aussi volontiers un mien ami que Aulugelle et que Macrobe, et ce que j'ai vu, que ce qu'ils ont écrit : et comme ils tiennent de la vertu qu'elle n'est pas plus grande pour être plus longue, j'estime de même de la vérité que, pour être plus vieille, elle n'est pas plus sage. Je dis souvent

[1] *Assaisonnement.*

[2] On dit que le vin est *au bas*, quand le tonneau est presque vide.

que c'est pure sottise, qui nous fait courir après les exemples étrangers et scolastiques : leur fertilité est pareille, à cette heure, à celle du temps d'Homère et de Platon. Mais n'est-ce pas que nous cherchons plus l'honneur de l'allégation, que la vérité du discours? comme si c'était plus, d'emprunter de la boutique de Vascosan ou de Plantin [1] nos preuves, que de ce qui se voit en notre village; ou bien certes que nous n'avons pas l'esprit d'éplucher et faire valoir ce qui se passe devant nous, et le juger assez vivement pour le tirer en exemple; car si nous disons que l'autorité nous manque pour donner foi à notre témoignage, nous le disons hors de propos; d'autant qu'à mon avis, des plus ordinaires choses et plus communes et connues, si nous savions trouver leur jour, se peuvent former les plus grands miracles de nature, et les plus merveilleux exemples, notamment sur le sujet des actions humaines.

Or, sur mon sujet, laissant les exemples que je sais par les livres, et ce que dit Aristote d'Andron, Argien, qu'il traversait sans boire les arides sablons de la Libie, un gentilhomme, qui s'est acquitté dignement de plusieurs charges, disait, où j'étais, qu'il était allé de Madrid à Lisbonne, en plein été, sans boire. Il se porte vigoureusement pour son âge, et n'a rien d'extraordinaire en l'usage de sa vie, que ceci, d'être deux ou trois mois, voire un an, ce m'a-t-il dit, sans boire. Il sent de l'altération; mais il la laisse passer, et tient que c'est un appétit qui s'alanguit aisément de soi-même, et boit plus par caprice que pour le besoin ou pour le plaisir.

[1] Célèbres imprimeurs.

En voici d'un autre : il n'y a pas longtemps que je rencontrai l'un des plus savants hommes de France, entre ceux de non médiocre fortune, étudiant au coin d'une salle qu'on lui avait rembarrée de tapisserie, et autour de lui, un tabut [1] de ses valets, plein de licence. Il me dit, et Sénèque quasi autant de soi, qu'il faisait son profit de ce tintamarre ; comme si, battu de ce bruit, il se ramenât et resserrât plus en soi pour la contemplation, et que cette tempête de voix répercutât ses pensées au-dedans. Étant écolier à Padoue, il eut son étude si longtemps logée à la batterie des coches et du tumulte de la place, qu'il se forma non-seulement au mépris, mais à l'usage du bruit, pour le service de ses études. Socrate répondit à Alcibiade, s'étonnant comme il pouvait porter le continuel tintamarre de la tête de sa femme, « comme ceux qui sont accoutumés à l'ordinaire bruit des roues à puiser l'eau. » Je suis bien au contraire ; j'ai l'esprit tendre et facile à prendre l'essor ; quand il est empêché à part soi, le moindre bourdonnement de mouche l'assassine.

Sénèque, en sa jeunesse, ayant mordu chaudement à l'exemple de Sextius, de ne manger chose qui eût pris mort, s'en passait dans un an, avec plaisir, comme il dit ; et s'en déporta, seulement pour n'être soupçonné d'emprunter cette règle d'aucunes religions nouvelles qui la semaient ; il prit, quand et quand, des préceptes d'Attalus, de ne se coucher plus sur des loudiers [2] qui enfondrent, et employa jusqu'à la vieillesse ceux qui ne cèdent point au corps. Ce que l'usage de son temps lui fait

[1] Tumulte.

[2] *Sur des couvertures ou matelas qui foncent ou s'enfoncent.*

compter à rudesse, le nôtre nous le fait tenir à mollesse.

Regardez la différence du vivre de mes valets à bras à la mienne; les Scythes et les Indes n'ont rien plus éloigné de ma force et de ma forme. Je sais avoir retiré de l'aumône des enfants pour m'en servir, qui bientôt après m'ont quitté, et ma cuisine et leur livrée, seulement pour se rendre à leur première vie ; et en trouvai un, amassant depuis des moules, emmy la voierie, pour son dîner, que par prière, ni par menace, je ne sus distraire de la saveur et douceur qu'il trouvait en l'indigence. Les gueux ont leurs magnificences et leurs voluptés comme les riches, et, dit-on, leurs dignités et ordres politiques. Ce sont effets de l'accoutumance; elle nous peut duire, non-seulement à telle forme qu'il lui plaît (pourtant, disent les sages, nous faut-il planter à la meilleure, qu'elle nous facilitera incontinent), mais aussi au changement et à la variation, qui est le plus noble et le plus utile de ses apprentissages. La meilleure de mes complexions corporelles, c'est d'être flexible et peu opiniâtre; j'ai des inclinations plus propres et ordinaires, et plus agréables que d'autres; mais avec bien peu d'effort je m'en détourne, et me coule aisément à la façon contraire. Un jeune homme doit troubler ses règles, pour éveiller sa vigueur, la garder de moisir et s'apoltronnir; et n'est train de vie si sot et si débile que celui qui se conduit par ordonnance et discipline.

Quoique j'aie été dressé, autant qu'on a pu, à la liberté et à l'indifférence, si est-ce que par nonchalance m'étant, en vieillissant, plus arrêté sur certaines formes (mon âge est hors d'institution, et n'a désormais de quoi regarder

ailleurs qu'à se maintenir), la coutume a déjà, sans y penser, imprimé si bien en moi son caractère en certaines choses, que j'appelle excès de m'en départir.

L'art de médecine n'est pas si résolu que nous soyons sans autorité, quoi que nous fassions ; elle change selon les climats et selon les lunes, selon Fernel et selon l'Escale [1]. Si votre médecin ne trouve bon que vous dormiez, que vous usiez de vin ou de telle viande, ne vous chaille ; je vous en trouverai un autre qui ne sera pas de son avis. La diversité des arguments et opinions médicinales embrasse toute sorte de formes. Je vis un misérable malade crever et se pâmer d'altération pour se guérir, et être moqué depuis par un autre médecin, condamnant ce conseil comme nuisible. Avait-il pas bien employé sa peine? Il est mort fraîchement de la pierre un homme de ce métier, qui s'était servi d'extrême abstinence à combattre son mal. Ses compagnons disent qu'au rebours ce jeûne l'avait asséché et lui avait cuit le sable dans les rognons.

J'ai aperçu qu'aux blessures et aux maladies le parler m'émeut et me nuit autant que désordre que je fasse. La voix me coûte et me lasse, car je l'ai haute et efforcée ; si que, quand je suis venu à entretenir l'oreille des grands d'affaires de poids, je les ai mis souvent en soin de modérer ma voix.

Ce conte mérite de me divertir. Quelqu'un [2], en certaine école grecque, parlait haut comme moi ; le maître des cérémonies lui manda qu'il parlât plus bas. « Qu'il m'en-

[1] *Fernel*, médecin de Henri II, célèbre praticien, né en 1497, mort en 1558. — *L'Escale*, plus connu sous le nom de J.-C. *Scaliger*, un des plus grands érudits de ce siècle.

[2] C'était *Carnéade*.

voie, fit-il, le ton auquel il veut que je parle. » L'autre lui répliqua « qu'il prît son ton des oreilles de celui à qui il parlait. » C'était bien dit, pourvu qu'il s'entende. « Parlez selon ce que vous avez à faire à votre auditeur; » car si c'est à dire : « Suffise qu'il vous oie, ou réglez-vous par lui, » je ne trouve pas que ce fût raison. Le ton et mouvement de la voix a quelque expression et signification de mon sens; c'est à moi à le conduire pour me représenter. Il y a voix pour instruire, voix pour flatter ou pour tancer; je veux que ma voix non-seulement arrive à lui, mais à l'aventure qu'elle le frappe et qu'elle le perce. Quand je mâtine mon laquais d'un ton aigre et poignant, il serait bon qu'il vînt à me dire : « Mon maître, parlez plus doux, je vous ois bien. » La parole est moitié à celui qui parle, moitié à celui qui l'écoute; celui-ci se doit préparer à la recevoir selon le branle qu'elle prend, comme entre ceux qui jouent à la paume, celui qui soutient se démarche [1] et s'apprête selon qu'il voit remuer celui qui lui jette le coup et selon la forme du coup.

L'expérience m'a encore appris ceci, que nous nous perdons d'impatience. Les maux ont leur vie et leurs bornes, leurs maladies et leur santé. La constitution des maladies est formée au patron de la constitution des animaux; elles ont leur fortune limitée dès leur naissance et leurs jours. Qui essaie de les abréger impérieusement par force au travers de leur course, il les allonge et multiplie, et les harcelle au lieu de les appaiser. Je suis de l'avis de Crantor, « qu'il ne faut ni obstinément s'opposer

[1] *Se retire en arrière.*

aux maux et à l'étourdie, ni leur succomber de mollesse; mais qu'il leur faut céder naturellement, selon leur condition et la nôtre. » On doit donner passage aux maladies, et je trouve qu'elles arrêtent moins chez moi qui les laisse faire, et en ai perdu de celles qu'on estime plus opiniâtres et tenaces de leur propre décadence, sans aide et sans art et contre les règles. Laissons faire un peu à nature; elle entend mieux ses affaires que nous. « Mais un tel en mourut. » Si ferez-vous, sinon de ce mal là, d'un autre; et combien n'ont pas laissé d'en mourir ayant trois médecins à leur cul? L'exemple est un miroir vague, universel et à tous sens. Je ne m'arrêterai ni au nom ni à la couleur d'une médecine, si elle est délicieuse et appétissante; le plaisir est des principales espèces du profit. J'ai laissé envieillir et mourir en moi, de mort naturelle, des rhumes, défluxions goutteuses, relaxations, battements de cœur, migraines et autres accidents que j'ai perdus quand je m'étais à demi-formé à les nourrir. On les conjure mieux par courtoisie que par braverie. Il faut souffrir doucement les lois de notre condition : nous sommes pour vieillir, pour affaiblir, pour être malades en dépit de toute médecine. C'est la première leçon que les Mexicains font à leurs enfants quand, au partir du ventre des mères, ils les vont saluant ainsi : « Enfant, tu es venu au monde pour endurer; endure, souffre et tais-toi. » C'est injustice de se douloir qu'il soit advenu à quelqu'un ce qui peut advenir à chacun.

Voyez un vieillard qui demande à Dieu qu'il lui maintienne sa santé entière et vigoureuse, c'est-à-dire, qu'il le remette en jeunesse : n'est-ce pas folie? sa condition ne le porte pas. La goutte, la gravelle, l'indigestion.

sont symptômes des longues années, comme des longs voyages la chaleur, les pluies et les vents. Platon ne croit pas qu'Esculape se mît en peine de pourvoir, par régimes, à faire durer la vie en un corps gâté et imbécile, inutile à son pays, inutile à sa vacation, et ne trouve pas ce soin convenable à la justice et prudence divine, qui doit conduire toutes choses à utilité. Mon bon homme, c'est fait : on ne vous saurait redresser; on vous plâtrera pour le plus et étançonnera un peu, et allongera-t-on de quelque heure votre misère. Il faut apprendre à souffrir ce qu'on ne peut éviter. Notre vie est composée, comme l'harmonie du monde, de choses contraires, aussi de divers tons, doux et âpres, aigus et plats, mous et graves. Le musicien qui n'en aimerait que les uns, que voudrait-il dire? Il faut qu'il s'en sache servir en commun et les mêler, et nous aussi les biens et les maux qui sont consubstantiels à notre vie. Notre être ne peut sans ce mélange; et y est l'une bande non moins nécessaire que l'autre. D'essayer à regimber contre la nécessité naturelle, c'est représenter la folie de Ctésiphon, qui entreprenait de faire à coups de pied avec sa mule.

Je consulte peu des altérations que je sens; car ces gens-ci sont avantageux quand ils vous tiennent à leur miséricorde. Ils vous gourmandent les oreilles de leurs pronostics, et, me surprenant autrefois affaibli du mal, m'ont injurieusement traité de leurs dogmes et trogne magistrale, me menaçant, tantôt de grandes douleurs, tantôt de mort prochaine. Je n'en étais abattu ni délogé de ma place; mais j'en étais heurté et poussé. Si mon jugement n'en est ni changé ni troublé, au moins il en était empêché; c'est toujours agitation et combat.

Or, je traite mon imagination le plus doucement que je puis, et la déchargerais, si je pouvais, de toute peine et contestation. Il la faut secourir et flatter, et piper qui peut. Mon esprit est propre à cet office : il n'a point faute d'apparences partout. S'il persuadait comme il prêche, il me secourerait heureusement. Vous en plaît-il un exemple? Il dit « que c'est pour mon mieux que j'ai la gravelle ; que les bâtiments de mon âge ont naturellement à souffrir quelque gouttière. Il est temps qu'ils commencent à se lâcher et démentir. C'est une commune nécessité, et n'eût-on pas fait pour moi un nouveau miracle? Je paie par là le loyer dû à la vieillesse et ne saurais en avoir meilleur compte. Que la compagnie me doit consoler, étant tombé en l'accident le plus ordinaire des hommes de mon temps. J'en vois partout d'affligés de même nature de mal, et m'en est la société honorable, d'autant qu'il se prend plus volontiers aux grands ; son essence a de la noblesse et de la dignité.

» La crainte et pitié que le peuple a de ce mal te sert de matière de gloire, qualité de laquelle, si tu as le jugement purgé et en as guéri ton discours, tes amis pourtant en reconnaissent encore quelque teinture en ta complexion. Il y a plaisir à ouïr dire de soi : Voilà bien de la force, voilà bien de la patience ! On te voit suer d'ahan, pâlir, rougir, trembler, vomir jusqu'au sang, souffrir des contradictions et convulsions étranges, dégoutter parfois de grosses larmes des yeux, entretenant cependant les assistants d'une contenance commune, bouffonnant à pauses [1] avec les gens, tenant ta partie en un discours

[1] *Plaisantant de temps en temps.*

tendu, excusant de parole ta douleur et rabattant de ta souffrance. Te souvient-il de ces gens du temps passé, qui recherchaient les maux avec si grande faim, pour tenir leur vertu en haleine et en exercice? Mets le cas que nature te porte et te pousse à cette glorieuse école en laquelle tu ne fusses jamais entré de ton gré. Si tu me dis que c'est un mal dangereux et mortel, quels autres ne le sont? car c'est une piperie médicinale d'en excepter aucuns qu'ils disent n'aller point de droit fil à la mort. Qu'importe, s'ils y vont par accident ou s'ils glissent et gauchissent aisément vers la voie qui nous y mène? Mais tu ne meurs pas de ce que tu es malade, tu meurs de ce que tu es vivant. La mort te tue bien sans le secours de la maladie, et à d'aucuns les maladies ont éloigné la mort, qui ont plus vécu de ce qu'il leur semblait s'en aller mourants. Joint qu'il est, comme des plaies, aussi des maladies médicinales et salutaires. La colique est souvent non moins vivace que vous. Il se voit des hommes auxquels elle a continué depuis leur enfance jusqu'à leur extrême vieillesse, et, s'ils ne lui eussent failli de compagnie, elle était pour les assister plus outre. Vous la tuez plus souvent qu'elle ne vous tue. Et, quand elle te présenterait l'image de la mort voisine, serait-ce pas un bon office, à un homme de tel âge, de le ramener aux cogitations de sa fin? Et qui pis est, tu n'as plus pour quoi guérir. Ainsi comme ainsi, au premier jour, la commune nécessité t'appelle. Considère combien artificiellement et doucement elle te dégoûte de la vie et déprend du monde, non te forçant d'une sujétion tyrannique, comme tant d'autres maux que tu vois aux vieillards qui les tiennent continuellement entravés et sans relâche de

faiblesses et douleurs, mais par avertissements et instructions reprises à intervalles, entremêlant des longues pauses de repos comme pour te donner moyen de méditer et répéter sa leçon à ton aise. Pour te donner moyen de juger sainement et prendre parti en homme de cœur, elle te présente l'état de ta condition entière, et en bien et en mal, et en même jour une vie très-alègre tantôt, tantôt insupportable. Si tu n'accolles la mort, au moins tu lui touches en paume une fois le mois. Par où tu as de plus à espérer qu'elle t'attrapera un jour sans menace, et qu'étant si souvent conduit jusqu'au port, te fiant d'être encore aux termes accoutumés, on t'aura et ta fiance passé l'eau un matin inopinément. On n'a point à se plaindre des maladies qui partagent loyalement le temps avec la santé. »

Je suis obligé à la fortune de quoi elle m'assaut si souvent de même sorte d'armes : elle m'y façonne et m'y dresse par usage, m'y durcit et habitue : je sais à peu près meshui en quoi j'en dois être quitte. A faute de mémoire naturelle, j'en forge de papier, et comme quelque nouveau symptôme survient à mon mal, je l'écris, d'où il advient qu'à cette heure étant quasi passé par toute sorte d'exemples, si quelque étonnement me menace, feuilletant ces petits brevets décousus, comme des feuilles sibyllines, je ne faux plus de trouver où me consoler de quelque pronostic favorable en mon expérience passée.

Le pis que je voie aux autres maladies, c'est qu'elles ne sont pas si griêves en leur effet comme elles sont en leur issue : on est un an à se ravoir, toujours plein de faiblesse et de crainte. Il y a tant de hasard et tant de degrés à se reconduire à sauveté que ce n'est jamais fait : avant qu'on vous ait deffublé d'un couvre-chef et puis

d'une calotte; avant qu'on vous ait rendu l'usage de l'air et du vin, et des melons, c'est grand cas si vous n'êtes reçu en quelque nouvelle misère. Celle-ci a ce privilége, qu'elle s'emporte tout net, là où les autres laissent toujours quelque impression et altération qui rend le corps susceptible de nouveau mal, et se prêtent la main les uns aux autres. Ceux-là sont excusables, qui se contentent de leur possession sur nous sans l'étendre et sans introduire leur séquelle; mais courtois et gracieux sont ceux de qui le passage nous apporte quelque utile conséquence.

Par tels arguments, et forts et faibles, comme Cicéron le mal de sa vieillesse, j'essaie d'endormir et amuser mon imagination et graisser ses plaies. Si elles s'empirent demain, demain nous y pourvoirons d'autres échappatoires. Or, sens-je quelque chose qui croule? ne vous attendez pas que j'aille m'amusant à reconnaître mon pouls, pour y prendre quelque prévoyance ennuyeuse : je serai assez à temps à sentir le mal, sans l'alonger par le mal de la peur. Qui craint de souffrir, il souffre déjà de ce qu'il craint. Joint que la dubitation et ignorance de ceux qui se mêlent d'expliquer les ressorts de nature et ses internes progrès, et tant de faux pronostics de leur art, nous doit faire connaître qu'elle a ses moyens infiniment inconnus : il y a grande incertitude, variété et obscurité, de ce qu'elle nous promet ou menace. Sauf la vieillesse, qui est un signe indubitable de l'approche de la mort, de tous les autres accidents, je vois peu de signes de l'avenir sur quoi nous ayons à fonder notre divination. Je ne me juge que par vrai sentiment, non par discours. A quoi faire? puisque je n'y veux apporter que l'attente et la patience. Voulez-vous savoir combien je gagne à cela?

regardez ceux qui font autrement et qui dépendent de tant de diverses persuasions et conseils ; combien souvent l'imagination les presse sans le corps. J'ai maintes fois pris plaisir, étant en sûreté et délivré de ces accidents dangereux, de les communiquer aux médecins, comme naissant lors en moi : je souffrais l'arrêt de leurs horribles conclusions, bien à mon aise ; et en demeurais de tant plus obligé à Dieu de sa grâce, et mieux instruit de la vanité de cet art.

Il n'est rien qu'on doive tant recommander à la jeunesse que l'activité et la vigilance : notre vie n'est que mouvement. Je m'ébranle difficilement, et suis tardif par tout ; à me lever, à me coucher, et à mes repas : c'est matin pour moi que sept heures, et où je gouverne je ne dîne ni avant onze ni ne soupe qu'après six heures. J'ai autrefois attribué la cause des fièvres et maladies où je suis tombé, à la pesanteur et assoupissement que le long sommeil m'avait apporté, et me suis toujours repenti de me rendormir le matin. Le dormir a occupé une grande partie de ma vie et le continue encore en cet âge huit ou neuf heures d'une haleine. Je me retire avec utilité de cette propension paresseuse, et en vaux évidemment mieux. Je sens un peu le coup de mutation, mais c'est fait en trois jours. Et n'en vois guère qui vive à moins, quand il est besoin, et qui s'exerce constamment, ni à qui les corvées pèsent moins. Mon corps est capable d'une agitation ferme, mais non pas véhémente et soudaine. Je fuis meshui les exercices violents et qui me mènent à la sueur ; mes membres se lassent avant qu'ils s'échauffent. Je me tiens debout, tout le long d'un jour, et ne m'ennuie point à me promener ; mais sur le pavé, depuis mon premier âge, je n'ai aimé d'aller qu'à cheval ; à pied je me crotte

jusqu'aux fesses ; et les petites gens sont sujets, par ces rues, à être choqués et coudoyés, à faute d'apparence : et j'aime à me reposer, soit couché, soit assis, les jambes autant ou plus hautes que le siège.

Il n'est occupation plaisante comme la militaire : occupation et noble en exécution (car la plus forte, généreuse et superbe de toutes les vertus est la vaillance), et noble en sa cause : il n'est point d'utilité, ni plus juste, ni plus universelle, que la protection du repos et grandeur de son pays. La compagnie de tant d'hommes vous plaît, nobles, jeunes, actifs ; la vue ordinaire de tant de spectacles tragiques, la liberté de cette conversation sans art, et une façon de vie mâle et sans cérémonie, la variété de mille actions diverses, cette courageuse harmonie de la musique guerrière qui vous entretient et échauffe et les oreilles et l'âme ; vous vous conviez aux rôles et hasards particuliers, selon que vous jugez de leur éclat et de leur importance ; soldat volontaire, et voyez quand la vie même y est excusablement employée. De craindre les hasards communs qui regardent une si grande presse ; de n'oser ce que tant de sortes d'âmes osent, et tout un peuple, c'est affaire à un cœur mou et bas outre mesure : la compagnie assure jusqu'aux enfants. Si d'autres vous surpassent en science, en grâce, en force, en fortune, vous avez des causes tierces à qui vous en prendre ; mais de leur céder en fermeté d'âme, vous n'avez à vous en prendre qu'à vous. La mort est plus abjecte, plus languissante et pénible dans un lit qu'en un combat : les fièvres et les catarres autant douloureux et mortels qu'une arquebusade. Qui serait fait à porter valeureusement les accidents de la vie commune, n'aurait

point à grossir son courage pour se rendre gendarme.

Le bon père que Dieu me donna, qui n'a de moi que la reconnaissance de sa bonté, mais certes bien gaillarde, m'envoya, dès le berceau, nourrir à un pauvre village des siens, et m'y tint autant que je fus en nourrice, et encore au-delà, me dressant à la plus basse et commune façon de vivre. Ne prenez jamais, et donnez encore moins à vos femmes la charge de la nourriture des enfants; laissez les former à la fortune, sous des lois populaires et naturelles; laissez à la coutume de les dresser à la frugalité et à l'austérité; qu'ils aient plutôt à descendre de l'âpreté qu'à monter vers elle. Son humeur visait encore à une autre fin, de me rallier avec le peuple et cette condition d'hommes qui a besoin de notre aide; il estimait que je fusse tenu de regarder plutôt vers celui qui me tend les bras que vers celui qui me tourne le dos : et fut cette raison pour quoi aussi il me donna à tenir, sur les fonts, à des personnes de la plus abjecte fortune, pour m'y obliger et attacher.

Son dessein n'a pas du tout mal succédé : je m'adonne volontiers aux petits, soit pour ce qu'il y a plus de gloire, soit par naturelle compassion, qui peut infiniment en moi. Le parti que je condamnerai en nos guerres, je le condamnerai plus âprement, fleurissant et prospère : il sera pour me concilier aucunement à soi quand je le verrai misérable et accablé. Combien volontiers je considère la belle humeur de Chélonis, fille et femme de rois de Sparte! Pendant que Cléombrote, son mari, aux désordres de sa ville, eut avantage sur Léonidas, son père, elle fit la bonne fille, et se rallia avec son père, en son exil, en sa misère, s'opposant au victorieux. La chance

vint-elle à tourner? la voilà changée de vouloir avec la fortune, se rangeant courageusement à son mari, lequel elle suivit partout où sa ruine le porta; n'ayant, ce me semble, autre choix que de se jeter au parti où elle faisait le plus de besoin, et où elle se montrait plus pitoyable. Je me laisse plus naturellement aller après l'exemple de Flaminius, qui se prêtait à ceux qui avaient besoin de lui, plus qu'à ceux qui lui pouvaient bien faire, que je ne fais à celui de Pyrrhus, propre à s'abaisser sous les grands et à s'énorgueillir sur les petits.

Le relâchement et facilité honore, ce semble, à merveille, et sied mieux à une âme forte et généreuse. Épaminondas n'estimait pas que de se mêler à la danse des garçons de sa ville, de chanter, de sonner [1], et s'y embesogner avec attention, fut chose qui dérogeât à l'honneur de ses glorieuses victoires et à la parfaite réformation de mœurs qui était en lui. Et parmi tant d'admirables actions de Scipion l'aïeul, personnage digne de l'opinion d'une géniture céleste, il n'est rien qui lui donne plus de grâce que de le voir nonchalamment et puérilement baguenaudant à amasser et choisir des coquilles, et jouer à Cornichon va devant [2], le long de la marine, avec Lélius; et, s'il faisait mauvais temps, s'amusant et se chatouillant à représenter par écrit, en comédies [3], les plus populaires et basses actions des hommes; et, la

[1] De l'italien *sonare*, jouer des instruments. *Voyez* Corn. Népos, *Epaminondas*, c. 2.

[2] Sorte de jeu, selon le Dictionnaire de Trévoux, à qui ira plus vite en ramassant quelque chose.

[3] Ces comédies sont celles de Térence, auxquelles Scipion et Lélius eurent beaucoup de part.

tête pleine de cette merveilleuse entreprise d'Annibal et d'Afrique, visitant les écoles en Sicile, et se trouvant aux leçons de la philosophie, jusqu'à en avoir armé les dents de l'aveugle envie de ses ennemis à Rome ; ni chose plus remarquable en Socrate, que ce que, tout vieil, il trouve le temps de se faire instruire à jouer des instruments ; et le tient pour bien employé. Celui-ci s'est vu en extase, debout, un jour entier et une nuit, en présence de toute l'armée grecque, surpris et ravi par quelque profonde pensée : il s'est vu le premier, parmi tant de vaillants hommes de l'armée, courir au secours d'Alcibiade accablé des ennemis, le couvrir de son corps et le décharger de la presse à vive force d'armes ; en la bataille Délienne, relever et sauver Xénophon renversé de son cheval ; et emmy tout le peuple d'Athènes, outré, comme lui, d'un si indigne spectacle, se présenter le premier à secourir Théramène, que les trente tyrans faisaient mener à la mort par leurs satellites ; et ne désista cette hardie entreprise qu'à la remontrance de Théramène même, quoiqu'il ne fût suivi que de deux en tout. Il s'est vu continuellement marcher à la guerre, et fouler la glace des pieds nus ; porter même robe en hiver et en été ; surmonter tous ses compagnons en patience de travail ; ne manger point autrement en festin qu'en son ordinaire ; il s'est vu vingt-sept ans, de pareil visage, porter la faim, la pauvreté, l'indocilité de ses enfants, les griffes de sa femme, et enfin la calomnie, la tyrannie, la prison, les fers et le venin : mais cet homme là était-il convié de boire à lut[1], par devoir de civilité ? c'était aussi celui de

[1] De bien boire.

l'armée à qui en demeurait l'avantage ; et ne refusait ni à jouer aux noisettes avec les enfants, ni à courir avec eux sur un cheval de bois et y avoir bonne grâce ; car toutes actions, dit la philosophie, siéent également bien et honorent également le sage. On a de quoi, et ne doit-on jamais se lasser de présenter l'image de ce personnage à tous patrons et formes de perfection. Il est fort peu d'exemples de vie pleins et purs ; et fait-on tort à notre instruction de nous en proposer tous les jours d'imbéciles et manques, à peine bons à un seul pli, qui nous tirent arrière plutôt ; corrupteurs plutôt que correcteurs. Le peuple se trompe : on va bien plus facilement par les bouts, où l'extrémité sert de borne, d'arrêt et de guide, que par la voie du milieu, large et ouverte, et selon l'art que selon nature ; mais bien moins noblement aussi et moins recommandablement.

La grandeur de l'âme n'est pas tant à tirer à mont et tirer avant comme savoir se ranger et circonscrire : elle tient pour grand tout ce qui est assez, et montre sa hauteur à aimer mieux les choses moyennes que les éminentes. Il n'est rien si beau et légitime que de faire bien l'homme et dûment, ni science si ardue que bien et naturellement savoir vivre cette vie ; et de nos maladies la plus sauvage, c'est mépriser notre être.

J'ai un dictionnaire tout à part moi ; je passe le temps, quand il est mauvais et incommode ; quand il est bon, je ne le veux pas passer, je le retâte, je m'y tiens : il faut courir le mauvais et se rasseoir au bon. Cette phrase ordinaire de « Passe temps, » et de « Passer le temps, » représente l'usage de ces prudentes gens, qui ne pensent point avoir meilleur compte de leur vie que de la couler

et échapper, que de la passer, gauchir, et autant qu'il est en eux, ignorer et fuir, comme chose de qualité ennuyeuse et dédaignable; mais je la connais autre, et la trouve et prisable et commode, voire en son dernier décours, où je la tiens; et nous l'a nature mise en main, garnie de telles circonstances et si favorables, que nous n'avons à nous plaindre qu'à nous si elle nous presse et si elle nous échappe inutilement. Je me compose pourtant à la perdre sans regret; mais comme perdable de sa condition, non comme moleste et importune: aussi ne siet-il proprement bien de ne se déplaire pas à mourir, qu'à ceux qui se plaisent à vivre. Il y a du ménage à la jouir : je la jouis au double des autres; car la mesure, en la jouissance, dépend du plus ou moins d'application que nous y prêtons. Principalement à cette heure, que j'aperçois la mienne si briève en temps, je la veux étendre en poids, je veux arrêter la promptitude de sa fuite par la promptitude de ma saisie, et par la vigueur de l'usage compenser la hâtiveté de son écoulement; à mesure que la possession du vivre est plus courte, il me la faut rendre plus profonde et plus pleine.

Les autres sentent la douceur d'un contentement et de la prospérité; je la sens ainsi qu'eux, mais ce n'est pas en passant et glissant : si la faut-il étudier, savourer et ruminer, pour en rendre grâces condignes à celui qui nous l'octroie. Ils jouissent les autres plaisirs, comme ils font celui du sommeil, sans le connaître. A cette fin que le dormir même ne m'échappât ainsi stupidement, j'ai autrefois trouvé bon qu'on me le troublât, afin que je l'entrevisse. Je consulte d'un contentement avec moi, je ne l'écume pas, je le sonde; et plie ma raison à le re-

cueillir, devenue chagrine et dégoûtée. Me trouvé-je en quelque assiette tranquille? j'y associe mon âme; non pas pour s'y engager, mais pour s'y agréer; non pas pour s'y trouver; et l'emploie, de sa part, à se mirer dans ce prospère état, à en peser et estimer le bonheur et l'amplifier; elle mesure combien c'est qu'elle doit à Dieu d'être en repos de sa conscience et d'autres passions intestines; d'avoir le corps en sa disposition naturelle, jouissant ordonnément et compétemment des fonctions molles et flatteuses, par lesquelles il lui plaît compenser de sa grâce les douleurs de quoi sa justice nous bat à son tour; combien lui vaut d'être logée en tel point que, où qu'elle jette sa vue, le ciel est calme autour d'elle; nul désir, nulle crainte ou doute qui lui trouble l'air; aucune difficulté passée, présente, future, par dessus laquelle son imagination ne passe sans offense. Cette considération prend grand lustre de la comparaison des conditions différentes; ainsi, je me propose en mille visages ceux que la fortune ou que leur propre erreur emporte et tempête, et encore ceux-ci, plus près de moi, qui reçoivent si lâchement et incurieusement leur bonne fortune : ce sont gens qui passent voirement leur temps; ils outrepassent le présent et ce qu'ils possèdent pour servir à l'espérance et pour des ombrages et vaines images que la fantaisie leur met au-devant, lesquelles hâtent et allongent leur fuite à même qu'on les suit. Le fruit et but de leur poursuite, c'est poursuivre, comme Alexandre disait que la fin de son travail c'était travailler.

FIN.

LETTRE

DE MICHEL DE MONTAIGNE A SON PÈRE.

SUR LA MORT DE LA BOÉTIE.

—

A MONSEIGNEUR, MONSEIGNEUR DE MONTAIGNE.

..... Quant à ses dernières paroles, sans doute si homme en doit rendre bon compte, c'est moi, tant parce que, du long de sa maladie, il parlait aussi volontiers à moi qu'à nul autre, que aussi parce que, pour la singulière et fraternelle amitié que nous nous étions entre-portée, j'avais très-certaine connaissance des intentions, jugements et volontés qu'il avait eus durant sa vie, autant sans doute qu'homme peut avoir d'un autre. Et parce que je les savais être hautes, vertueuses, pleines de très-certaine résolution, et, quand tout est dit, admirables, je prévoyais bien que, si la maladie lui laissait le moyen de se pouvoir exprimer, qu'il ne lui échapperait rien, en une telle nécessité, qui ne fût grand et plein de bon exemple; ainsi, je m'en prenais le plus garde que je pouvais. Il est vrai, monseigneur, comme j'ai la mémoire fort courte, et débauchée encore par le trouble que mon esprit avait à souffrir d'une si lourde perte et si importante, qu'il est impossible que je n'aie oublié beaucoup de choses que je voudrais être sues; mais celles desquelles il m'est souvenu, je vous les manderai le plus au vrai qu'il me sera possible; car, pour le représenter ainsi fièrement

32

arrêté en sa brave démarche, pour vous faire voir ce courage invincible dans un corps atterré et assommé par les furieux efforts de la mort et de la douleur, je confesse qu'il y faudrait un beaucoup meilleur style que le mien; parce qu'encore que, durant sa vie, quand il parlait de choses graves et importantes, il en parlait de telle sorte qu'il était malaisé de les si bien écrire, si est-ce qu'à ce coup il semblait que son esprit et sa langue s'efforçassent à l'envi, comme pour lui faire leur dernier service; car sans doute je ne le vis jamais plein ni de tant et de si belles imaginations, ni de tant d'éloquence, comme il a été le long de cette maladie. Au reste, monseigneur, si vous trouvez que j'aie voulu mettre en compte ses propos plus légers et ordinaires, je l'ai fait à escient; car étant dit en ce temps-là, et au plus fort d'une si grande besogne, c'est un singulier témoignage d'une âme pleine de repos, de tranquillité et d'assurance.

Comme je revenais du palais, le lundi neuvième d'août 1563, je l'envoyai convier à dîner chez moi. Il me manda qu'il me remerciait; qu'il se trouvait un peu mal et que je lui ferais plaisir si je voulais être une heure avec lui, avant qu'il partît pour aller en Médoc. Je l'allai trouver bientôt après dîner; il était couché vêtu, et montrait déjà je ne sais quel changement en son visage. Il me dit que c'était un flux de ventre avec des tranchées, qu'il avait pris le jour avant, jouant en pourpoint sous une robe de soie, avec monsieur d'Escars, et que le froid lui avait souvent fait sentir semblables accidents. Je trouvai bon qu'il continuât l'entreprise qu'il avait pieça faite de s'en aller; mais qu'il n'allât pour ce soir que jusqu'à Germignan, qui n'est qu'à deux lieues de la ville. Cela faisais-je

pour le lieu où il était logé, tout avoisiné de maisons infectes de peste, de laquelle il avait quelque appréhension, comme revenant de Périgord et d'Agenois, où il avait laissé tout empesté; et puis pour semblable maladie que la sienne, je m'étais autrefois très bien trouvé de monter à cheval. Ainsi il s'en partit, et mademoiselle de la Boétie, sa femme, et monsieur de Bouillhonnas son oncle, avec lui.

Le lendemain, de bien bon matin, voici venir un de ses gens, à moi, de la part de mademoiselle de la Boétie, qui me mandait qu'il s'était fort mal trouvé la nuit d'une forte dysenterie. Elle envoyait quérir un médecin et un apothicaire, et me priait d'y aller, comme je fis l'après-dînée.

A mon arrivée, il sembla qu'il fût tout éjoui de me voir; et comme je voulais prendre congé de lui pour m'en revenir, et lui promisse de le revoir le lendemain, il me pria, avec plus d'affection et d'instance qu'il n'avait jamais fait d'autre, que je fusse le plus que je pourrais avec lui. Cela me toucha aucunement. Ce néanmoins je m'en allais, quand mademoiselle de la Boétie, qui pressentait déjà je ne sais quel malheur, me pria, les larmes à l'œil, que je ne bougeasse pour ce soir. Ainsi elle m'arrêta; de quoi il se réjouit avec moi. Le lendemain, je m'en revins; et le jeudi, le fus retrouver. Son mal allait en empirant; son flux de sang et ses tranchées, qui l'affaiblissaient encore plus, croissaient d'heure à autre.

Le vendredi, je le laissai encore; et le samedi je le fus revoir déjà fort abattu. Il me dit lors que sa maladie était un peu contagieuse, et, outre cela, qu'elle était mal plaisante et mélancolique; qu'il connaissait très-bien mon

naturel, et me priait de n'être avec lui que par boutées, mais le plus souvent que je pourrais. Je ne l'abandonnai plus. Jusqu'au dimanche, il ne m'avait tenu nul propos de ce qu'il jugeait de son être, et ne parlions que de particulières occurences de sa maladie, et de ce que les anciens médecins en avaient dit; d'affaires publiques bien peu, car je l'en trouvai tout dégoûté dès le premier jour. Mais le dimanche, il eut une grande faiblesse : et comme il fut revenu à soi, il dit qu'il lui avait semblé être en une confusion de toutes choses, et n'avoir rien vu qu'une épaisse nue et brouillard obscur dans lequel tout était pêle-mêle et sans ordre; toutefois, qu'il n'avoir eu nul déplaisir à tout cet accident. « La mort n'a rien de pire que cela, lui dis-je lors, mon frère. — Mais n'a rien de si mauvais, » me répondit-il.

Depuis lors, parce que dès lè commencement de son mal il n'avait pris nul sommeil, et que, nonobstant tous les remèdes, il allait toujours en empirant, de sorte qu'on y avait déjà employé certains breuvages desquels on ne se sert qu'aux dernières extrémités, il commença à désespérer entièrement de sa guérison; ce qu'il me communiqua. Ce même jour, parce qu'il fut trouvé bon, je lui dis : « Qu'il me siérait mal, pour l'extrême amitié que je lui portais, si je ne me souciais que, comme en sa santé on avait vu toutes ses actions pleines de prudence et de bon conseil autant qu'à homme du monde, qu'il les continuât encore en sa maladie; et que, si Dieu voulait qu'il empirât, je serais très-marri qu'à faute d'avisement il eût laissé nulle de ses affaires domestiques décousue, tant pour le dommage que ses parents y pourrait souffrir, que pour l'intérêt de sa réputation; » ce qu'il prit de moi

de très-bon visage ; et, après s'être résolu des difficultés qui le tenaient suspens en cela, il me pria d'appeller son oncle et sa femme, seuls, pour leur faire entendre ce qu'il avait délibéré quant à son testament. Je lui dis qu'il les étonnerait. « Non, non, me dit-il, je les consolerai, et leur donnerai beaucoup meilleure espérance de ma santé que je ne l'ai moi-même. » Et puis, il me demanda si les faiblesses qu'il avait eues ne nous avaient pas un peu étonnés. « Cela n'est rien, lui fis-je, mon frère, ce sont accidents ordinaires à telles maladies. — Vraiment non, ce n'est rien, mon frère, me répondit-il, quand bien il en adviendrait ce que vous en craindriez le plus. — A vous ne serait-ce qu'heur, lui répliquai-je ; mais le dommage serait à moi, qui perdrais la compagnie d'un si grand, si sage et si certain ami, et tel que je serais assuré de n'en trouver jamais de semblable. — Il pourrait bien être, mon frère, ajouta-t-il ; et vous assure que ce qui me fait avoir quelque soin que j'ai de ma guérison, et n'aller si courant au passage que j'ai déjà franchi à demi, c'est la considération de votre perte, et de ce pauvre homme et de cette pauvre femme (parlant de son oncle et de sa femme), que j'aime tous deux uniquement, et qui porteront bien impatiemment, j'en suis assuré, la perte qu'ils feront en moi, qui de vrai est bien grande pour vous et pour eux. J'ai aussi respect au déplaisir qu'auront beaucoup de gens de bien qui m'ont aimé et estimé pendant ma vie, desquels, certes, je le confesse, si c'était à moi à faire, je serais content de ne perdre encore la conversation. Et si je m'en vais, mon frère, je vous prie, vous qui les connaissez, de leur rendre témoignage de la bonne volonté que je leur ai portée jusqu'à ce dernier

terme de ma vie. Et puis, mon frère, par aventure, n'étais-je point né si inutile que je n'eusse moyen de faire service à la chose publique. Mais, quoi qu'il en soit, je suis prêt à partir, quand il plaira à Dieu, étant tout assuré que je jouirai de l'aise que vous me prédites. Et quant à vous, mon ami, je vous connais si sage, que quelque intérêt que vous y ayez, vous vous conformerez volontiers et patiemment à tout ce qu'il plaira à sa sainte majesté d'ordonner de moi. Et vous supplie vous prendre garde que le deuil de ma perte ne pousse ce bon homme et cette bonne femme hors des gonds de la raison. » Il me demanda lors comme ils s'y comportaient déjà. Je lui dis que assez bien pour l'importance de la chose. « Oui suivit-il, à cette heure qu'ils ont encore un peu d'espérance; mais si je la leur ai une fois toute ôtée, mon frère, vous serez bien empêché à les contenir. » Suivant ce respect, tant qu'il vécut depuis, il leur cacha toujours l'opinion certaine qu'il avait de sa mort, et me priait bien fort d'en user de même. Quand il les voyait auprès de lui, il contrefaisait la chère plus gaie, et les paissait de belles espérances.

Sur ce point, je le laissai pour les aller appeler. Ils composèrent leur visage le mieux qu'ils purent, pour un temps. Et après nous être assis autour de son lit, nous quatre seuls, il dit ainsi, d'un visage posé et comme tout éjoui :

« Mon oncle, ma femme, je vous assure sur ma foi que nulle nouvelle atteinte de ma maladie, ou opinion mauvaise que j'aie de ma guérison, ne m'a mis en fantaisie de vous faire appeler pour vous dire ce que j'entreprends; car je me porte, Dieu merci, très-bien et plein

de bonne espérance; mais ayant de longue main appris, tant par longue expérience que par longue étude, le peu d'assurance qu'il y a à l'instabilité et inconstance des choses humaines, et même en notre vie que nous tenons si chère, qui n'est toutefois que fumée et chose de néant, et considérant aussi que, puisque je suis malade, je me suis d'autant approché du danger de la mort, j'ai délibéré de mettre quelque ordre à mes affaires domestiques, après en avoir eu votre avis premièrement. »

En puis adressant son propos à son oncle : « Mon bon oncle, dit-il, si j'avais à vous rendre à cette heure compte des grandes obligations que je vous ai, je n'aurais eu piéça fait : il me suffit que, jusqu'à présent, où que j'aie été, et à quiconque j'en ai parlé, j'ai toujours dit que tout ce qu'un très-sage, très-bon et très-libéral père pouvait faire pour son fils, tout cela avez-vous fait pour moi, soit pour le soin qu'il a fallu à m'instruire aux bonnes lettres, soit lorsqu'il vous a plu me pousser aux états [1]; de sorte que tout le cours de ma vie a été plein de grands et recommandables offices d'amitié vôtre envers moi. Somme : quoi que j'aie, je le tiens de vous, je l'avoue de vous, je vous en suis redevable, vous êtes mon vrai père; ainsi, comme fils de famille, je n'ai nulle puissance de disposer de rien, s'il ne vous plaît de m'en donner congé.» Lors, il se tut, et attendit que les soupirs et les sanglots eussent donné loisir à son oncle de lui répondre « qu'il trouvait toujours très-bon tout ce qu'il lui plairait.» Lors, ayant à le faire son héritier, il le supplia de prendre de lui le bien qui était le sien.

[1] *Aux emplois publics.*

Et puis détournant sa parole à sa femme : « Ma semblance, dit-il (ainsi l'appelait-il souvent pour quelque ancienne alliance qui étaient entre eux), ayant été joint à vous du nœud du mariage, qui est l'un des plus respectables et inviolables que Dieu nous ait ordonnés çà bas pour l'entretien de la société humaine, je vous ai aimée, chérie et estimée autant qu'il m'a été possible, et suis tout assuré que vous m'avez rendu réciproque affection, que je ne saurais assez reconnaître. Je vous prie de prendre, de la part de mes biens, ce que je vous donne, et vous en contenter, encore que je sache bien que c'est bien peu au prix de vos mérites. »

Et puis tournant son propos à moi : « Mon frère, dit-il, que j'aime si chèrement et que j'avais choisi parmi tant d'hommes pour renouveler avec vous cette vertueuse et sincère amitié, de laquelle l'usage est, par les vices, dès si longtemps éloigné d'entre nous, qu'il n'en reste que quelques vieilles traces en la mémoire de l'antiquité, je vous supplie, pour signal de mon affection envers vous, vouloir être successeur de ma bibliothèque et de mes livres que je vous donne; présent bien petit, mais qui part de bon cœur et qui vous est convenable pour l'affection que vous avez aux lettres. Ce vous sera *μνημόσυνον tui sodalis* [1].

Et puis, parlant à tous trois généralement, il loua Dieu de quoi, en une si extrême nécessité, il se trouvait accompagné de toutes les plus chères personnes qu'il eût en ce monde; et qu'il lui semblait très-beau à voir une assemblée de quatre si accordants et si unis d'amitié,

[1] Un souvenir de votre ami.

faisant, disait-il, état que nous nous entr'aimions unanimement les uns pour l'amour des autres. Et nous ayant recommandé les uns aux autres, il suivit ainsi : « Ayant mis ordre à mes biens, encore me faut-il penser à ma conscience. Je suis chrétien, je suis catholique; tel ai vécu, tel suis-je délibéré de clore ma vie. Qu'on me fasse venir un prêtre; car je ne veux faillir à ce dernier devoir d'un chrétien. »

Sur ce point, il finit son propos, lequel il avait continué avec telle assurance de visage, telle force de parole et de voix, que là où je l'avais trouvé lorsque j'entrai en sa chambre, faible, traînant lentement les mots les uns après les autres, ayant le pouls abattu comme de fièvre lente et tirant à la mort, le visage pâle et tout meurtri, il semblait lors qu'il vint, comme par miracle, de reprendre quelque nouvelle vigueur, le teint plus vermeil et le pouls plus fort, de sorte que je lui fis tâter le mien pour les comparer ensemble. Sur l'heure, j'eus le cœur si serré que je ne sus rien lui répondre; mais deux ou trois heures après, tant pour lui continuer cette grandeur de courage que aussi parce que je souhaitais, pour la jalousie que j'ai eue toute ma vie de sa gloire et de son honneur, qu'il y eût plus de témoins de tant et si belles preuves de magnanimité, y ayant plus grande compagnie en sa chambre, je lui dis que j'avais rougi de honte de quoi le courage m'avait failli à ouïr ce que lui, qui était engagé dans ce mal, avait eu courage de me dire; que jusque lors j'avais pensé que Dieu ne nous donnât guère si grand avantage sur les accidents humains, et croyais malaisément ce que quelquefois j'en lisais parmi les histoires; mais qu'en ayant senti une telle preuve, je louais Dieu

de quoi ç'avait été en une personne de qui je fusse tant aimé et que j'aimasse si chèrement; et que cela me servirait d'exemple pour jouer ce même rôle à mon tour.

Il m'interrompit pour me prier d'en user ainsi, et de montrer, par effet, que les discours que nous avions tenus ensemble pendant notre santé, nous ne les portions pas seulement en la bouche, mais engravés bien avant au cœur et en l'âme, pour les mettre en exécution aux premières occasions qui s'offriraient, ajoutant que c'était la vraie pratique de nos études et de la philosophie. Et me prenant par la main : « Mon frère, mon ami, me dit-il, je t'assure que j'ai fait assez de choses, ce me semble, en ma vie, avec autant de peine et difficulté que je fais celle-ci. Et quand tout est dit, il y a fort longtemps que j'y étais préparé et que j'en savais ma leçon toute par cœur; mais n'est-ce pas assez vécu jusqu'à l'âge auquel je suis ? j'étais près d'entrer à mon trente-troisième an. Dieu m'a fait cette grâce, que tout ce que j'ai passé jusqu'à cette heure de ma vie a été plein de santé et de bonheur; pour l'inconstance des choses humaines, cela ne pouvait guère plus durer; il était meshui temps de se mettre aux affaires et de voir mille choses malplaisantes, comme l'incommodité de la vieillesse, de laquelle je suis quitte par ce moyen. Et puis, il est vraisemblable que j'ai vécu jusqu'à cette heure avec plus de simplicité et moins de malice, que je n'eusse, par aventure, fait, si Dieu m'eût laissé vivre jusqu'à ce que le soin de m'enrichir et accommoder mes affaires me fût entré dans la tête. Quant à moi, je suis certain, je m'en vais trouver Dieu et le séjour des bienheureux. »

Or, parce que je montrais, même au visage, l'impatience que j'avais à l'ouïr : « Comment, mon frère! me dit-il, me voulez-vous faire peur? Si je l'avais, à qui serait-ce de me l'ôter, qu'à vous? »

Sur le soir, parce que le notaire survint, qu'on avait mandé pour recevoir son testament, je le lui fis mettre par écrit, et puis je lui fus dire s'il ne voulait pas signer : « Non pas signer! dit-il; je le veux faire moi-même; mais je voudrais, mon frère, qu'on me donnât un peu de loisir; car je me trouve extrêmement travaillé et si affaibli que je n'en puis quasi plus. » Je me mis à changer de propos; mais il se reprit soudain, et me dit qu'il ne fallait pas grand loisir à mourir; et me pria de savoir si le notaire avait la main bien légère; car il n'arrêterait guère à dicter. J'appelai le notaire; et sur-le-champ il dicta si vite son testament qu'on était bien empêché à le suivre; et, ayant achevé, il me pria de lui lire, et parlant à moi : « Voilà, dit-il, le soin d'une belle chose que nos richesses! *Sunt hæc quæ hominibus vocantur bona* [1] ! » Après que le testament eut été signé, comme sa chambre était pleine de gens, il me demanda s'il lui ferait mal de parler; je lui dis que non, mais que ce fût tout doucement.

Lors il fit appeler mademoiselle de Saint-Quentin, sa nièce, et parla ainsi à elle : « Ma nièce, m'amie, il m'a semblé, depuis que je t'ai connue, avoir vu reluire en toi des traits de très-bonne nature; mais ces derniers offices que tu fais avec si bonne affection et telle diligence à ma présente nécessité, me promettent beaucoup de

[1] Voilà ce que les hommes appellent des biens!

toi; et vraiment je t'en suis obligé et t'en mercie très-affectueusement. Au reste, pour me décharger, je t'avertis d'être premièrement dévote envers Dieu; car c'est sans doute la principale partie de notre devoir, et sans laquelle nulle autre action ne peut être ni bonne ni belle; et celle-là y étant bien à son escient, elle traîne après soi par nécessité toutes autres actions de vertu. Après Dieu, il te faut aimer ton père et ta mère, même ta mère ma sœur, que j'estime des meilleures et des plus sages femmes du monde, et te prie de prendre d'elle l'exemple de ta vie. Ne te laisse point emporter aux plaisirs; fuis comme peste ces folles privautés que tu vois les femmes avoir quelquefois avec les hommes; car, encore que sur le commencement elles n'aient rien de mauvais, toutefois, petit à petit, elles corrompent l'esprit et le conduisent à l'oisiveté, et de là dans le vilain bourbier du vice. Crois-moi; la plus sûre garde de la chasteté à une fille, c'est la sévérité. Je te prie et veux qu'il te souvienne de moi, pour avoir souvent devant les yeux l'amitié que je t'ai portée; non pas pour te plaindre et pour te douloir de ma perte, et cela défends-je à tous mes amis tant que je puis, attendu qu'il semblerait qu'ils fussent envieux du bien duquel, merci à ma mort! je me verrai bientôt jouissant! Et t'assure, ma fille, que si Dieu me donnait à cette heure à choisir, ou de retourner à vivre encore, ou d'achever le voyage que j'ai commencé, je serais bien empêché au choix. Adieu, ma nièce, m'amie. »

Il fit après appeler mademoiselle d'Arsat, sa belle-fille, et lui dit: « Ma fille, vous n'avez pas grand besoin à mes avertissements, ayant une telle mère, que j'ai trouvée si sage, si bien conforme à mes conditions et volon-

tés, ne m'ayant jamais fait nulle faute; vous serez très-bien instruite d'une telle maîtresse d'école. Et ne trouvez point étrange si moi, qui ne vous touche d'aucune parenté, me soucie et me mêle de vous; car, étant fille d'une personne qui m'est si proche, il est impossible que tout ce qui vous concerne ne me touche aussi; et pourtant ai-je toujours eu tout le soin des affaires de monsieur d'Arsat, votre père, comme des miennes propres, et, par aventures, ne vous nuira-t-il pas à votre avancement d'avoir été ma belle-fille. Vous avez de la richesse et de la beauté assez; vous êtes demoiselle de bon lieu; il ne vous reste que d'y ajouter les biens de l'esprit, ce que je vous prie vouloir faire. Je ne vous défends pas le vice, qui est tant détestable aux femmes; car je ne veux pas penser seulement qu'il vous puisse tomber en l'entendement; voire je crois que le nom même vous en est horrible. Adieu, ma belle-fille. »

Toute la chambre était pleine de cris et de larmes, qui n'interrompaient toutefois nullement le train de ses discours, qui furent longuets. Mais, après tout cela, il commanda qu'on fît sortir tout le monde, sauf sa garnison; ainsi nommait-il les filles qui le servaient.

Le lundi matin, il était si mal qu'il avait quitté toute espérance de la vie, de sorte que dès-lors qu'il me vit il m'appela tout piteusement et me dit : « Mon frère, n'avez-vous pas de compassion de tant de tourments que je souffre? ne voyez-vous pas meshui que tout le secours que vous me faites ne sert que d'allongement à ma peine?» Bientôt après il s'évanouit, de sorte qu'on le cuida abandonner pour trépassé; enfin, on le réveilla à force de vinaigre et de vin. Mais il ne vit de fort longtemps après :

et nous oyant crier autour de lui, il nous dit : « Mon Dieu ! qui me tourmente tant ? Pourquoi m'ôte-t-on de ce grand et plaisant repos auquel je suis ? Laissez-moi, je vous prie. » Et puis m'oyant, il me dit : « Et vous aussi, mon frère, vous ne voulez donc pas que je guérisse ! Oh ! quel aise vous me faites perdre ! » Enfin, s'étant encore plus remis, il demanda un peu de vin ; et puis, s'en étant bien trouvé, me dit que c'était la meilleure liqueur du monde. « Non est deà, fis-je pour le mettre en propos ; c'est l'eau. — C'est mon, répliqua-t-il, ὕδωρ ἄριστον [1]. Il avait déjà toutes les extrémités, jusqu'au visage, glacées de froid, avec une sueur mortelle qui lui coulait tout le long du corps ; et n'y pouvait-on quasi plus trouver nulle reconnaissance de pouls.

Ce matin il se confessa à son prêtre ; mais parce que le prêtre n'avait apporté tout ce qu'il lui fallait, il ne lui put dire la messe ; mais le mardi matin, monsieur de la Boétie le demanda, pour l'aider, dit-il, à faire son dernier office chrétien ; ainsi, il ouït la messe et fit ses pâques ; et comme le prêtre prenait congé de lui, il lui dit : « Mon père spirituel, je vous supplie humblement, et vous et ceux qui sont sous votre charge, priez Dieu pour moi. Soit qu'il soit ordonné, par les très-sacrés trésors des desseins de Dieu, que je finisse à cette heure mes jours, qu'il ait pitié de mon âme et me pardonne mes péchés, qui sont infinis, comme il n'est pas possible que si vile et si basse créature que moi ait pu exécuter les commandements d'un si haut et si puissant maître ; ou s'il lui

[1] « L'eau est la meilleure des choses. » Ces deux mots grecs sont de Pindare, qui commence par là sa première *Olympique*.

semble que je fasse encore besoin par deçà, et qu'il veuille me réserver à quelque autre heure, suppliez-le qu'il finisse bientôt en moi les angoisses que je souffre, et qu'il me fasse la grâce de guider dorénavant mes pas à la suite de sa volonté et de me rendre meilleur que je n'ai été. »

Sur ce point, il s'arrêta un peu pour prendre haleine; et voyant que le prêtre s'en allait, il le rappela et lui dit : « Encore veux-je dire ceci en votre présence; je proteste que, comme j'ai été baptisé, ai vécu, ainsi veux-je mourir sous la foi et religion que Moïse planta premièrement en Égypte, que les pères reçurent depuis en Judée; et qui, de main en main, par succession de temps, a été apportée en France. » Il sembla à le voir qu'il eût parlé encore plus longtemps, s'il eût pu; mais il finit, priant son oncle et moi de prier Dieu pour lui : « Car ce sont, dit-il, les meilleures offices que les chrétiens puissent faire les uns pour les autres. » Il s'était, en parlant, découvert une épaule, et pria son oncle la recouvrir, encore qu'il eût un valet plus près de lui, et puis me regardant : *Ingenui est*, dit-il, *cui multum debeas, ei plurimum velle debere* [1].

Monsieur de Belot le vint voir après-midi, et il lui dit, lui présentant sa main : « Monsieur, mon bon ami, j'étais ici à même pour payer ma dette; mais j'ai trouvé un bon créditeur qui me l'a remise. » Un peu après, comme il se réveillait en sursaut : « Bien! bien! qu'elle vienne quand elle voudra, je l'attends, gaillard et de pied coi; »

[1] Il est d'un cœur noble de vouloir devoir encore plus à celui à qui il doit beaucoup. Cic., *Epist. fam.*, II, 6.

mots qu'il redit deux ou trois fois en sa maladie. Et puis, comme on lui entr'ouvrait la bouche par force pour le faire avaler : *An vivere tanti est*[1]*?* dit-il, tournant son propos à monsieur de Belot.

Sur le soir, il commença bien à bon escient à tirer aux traits de la mort ; et comme je soupais, il me fit appeler, n'ayant plus que l'image et que l'ombre d'un homme, et comme il disait lui-même, *non homo, sed species hominis;* et me dit, à toutes peines : « Mon frère, mon ami, plût à Dieu que je visse les effets des imaginations que je viens d'avoir ! » Après avoir attendu quelque temps, qu'il ne parlait plus, et qu'il tirait des soupirs tranchants pour s'en efforcer, car dès lors la langue commençait fort à lui dénier son office : « Quelles sont-elles, mon frère? lui dis-je. — Grandes, grandes, me répondit-il. — Il ne fut jamais, suivis-je, que je n'eusse cet honneur que de communiquer à toutes celles qui vous venaient à l'entendement; voulez-vous pas que j'en jouisse encore? — C'est mon deà ! répondit-il; mais, mon frère, je ne puis ; elles sont admirables, infinies et indicibles. » Nous en demeurâmes-là, car il n'en pouvait plus. De sorte qu'un peu auparavant il avait voulu parler à sa femme, et lui avait dit, d'un visage le plus gai qu'il le pouvait contrefaire, qu'il avait à lui dire un conte. Et sembla qu'il s'efforçât pour parler ; mais la force lui défaillant, il demanda un peu de vin pour la lui rendre. Ce fut pour néant : car il évanouit soudain, et fut longtemps sans voir.

Étant déjà bien voisin de sa mort, et oyant les pleurs de mademoiselle de la Boétie, il lui dit ainsi : « Ma sem-

[1] La vie vaut-elle tout cela?

blance, vous vous tourmentez avant le temps; voulez-vous pas avoir pitié de moi? Prenez courage. Certes, je porte plus la moitié de peine, pour le mal que je vous vois souffrir que pour le mien; et avec raison, parce que les maux que nous sentons en nous, ce n'est pas nous proprement qui les sentons, mais certains sens que Dieu a mis en nous. Mais ce que nous sentons pour les autres, c'est par certain jugement et par discours de raison que nous le sentons. Mais je m'en vais. » Cela, disait-il, parce que le cœur lui faillait. Or, ayant eu peur d'avoir étonné sa femme, il se reprit et dit : « Je m'en vais dormir : bon soir ma femme; allez-vous-en. » Voilà le dernier congé qu'il prit d'elle.

Après qu'elle fut partie : « Mon frère, me dit-il, tenez-vous auprès de moi, s'il vous plaît. » Et puis, ou sentant les pointes de la mort plus pressantes et poignantes, ou bien la force de quelque médicament chaud qu'on lui avait fait avaler, il prit une voix plus éclatante et plus forte, et donnait des tours dans son lit avec tout plein de violence : de sorte que toute la compagnie commença à avoir quelque espérance, parce que jusque lors la seule faiblesse nous l'avait fait perdre. Lors, entre autres choses, il se prit à me prier et reprier, avec une extrême affection, de lui donner une place; de sorte que j'eus peur que son jugement fût ébranlé ; même que lui ayant bien doucement remontré qu'il se laissait emporter au mal, et que ces mots n'était pas d'homme bien rassis, il ne se rendit point au premier coup et redoubla encore plus fort : « Mon frère! mon frère! me refusez-vous donc une place? » Jusqu'à ce qu'il me contraignit de le convaincre par raison, et de lui dire que, puisqu'il respirait

et parlait, et qu'il avait corps, il avait par conséquent son lieu. « Voire, voire! me répondit-il lors, j'en ai; mais ce n'est pas celui qu'il me faut; et puis, quand tout est dit, je n'ai plus d'être. — Dieu vous en donnera un meilleur bientôt, lui fis-je. — Y fussé-je déjà, mon frère, me répondit-il; il y a trois jours que j'ahanne pour partir.» Étant sur ces détresses, il m'appela souvent, pour s'informer seulement si j'étais près de lui. Enfin, il se mit un peu à reposer, qui nous confirma encore plus en notre bonne espérance, de manière que, sortant de sa chambre, je m'en réjouis avec mademoiselle de la Boëtie. Mais une heure après, ou environ, me nommant une fois ou deux, et puis tirant à soi un grand soupir, il rendit l'âme, sur les trois heures du mercredi matin dix-huit d'août, l'an mil cinq cent soixante-trois, après avoir vécu trente-deux ans, neuf mois et dix-sept jours.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.